



BIBLIOTHECA
UNIV. JAGELL.
CRACOVIENSIS

588629

Katol. I.

Mag. St. Dr.

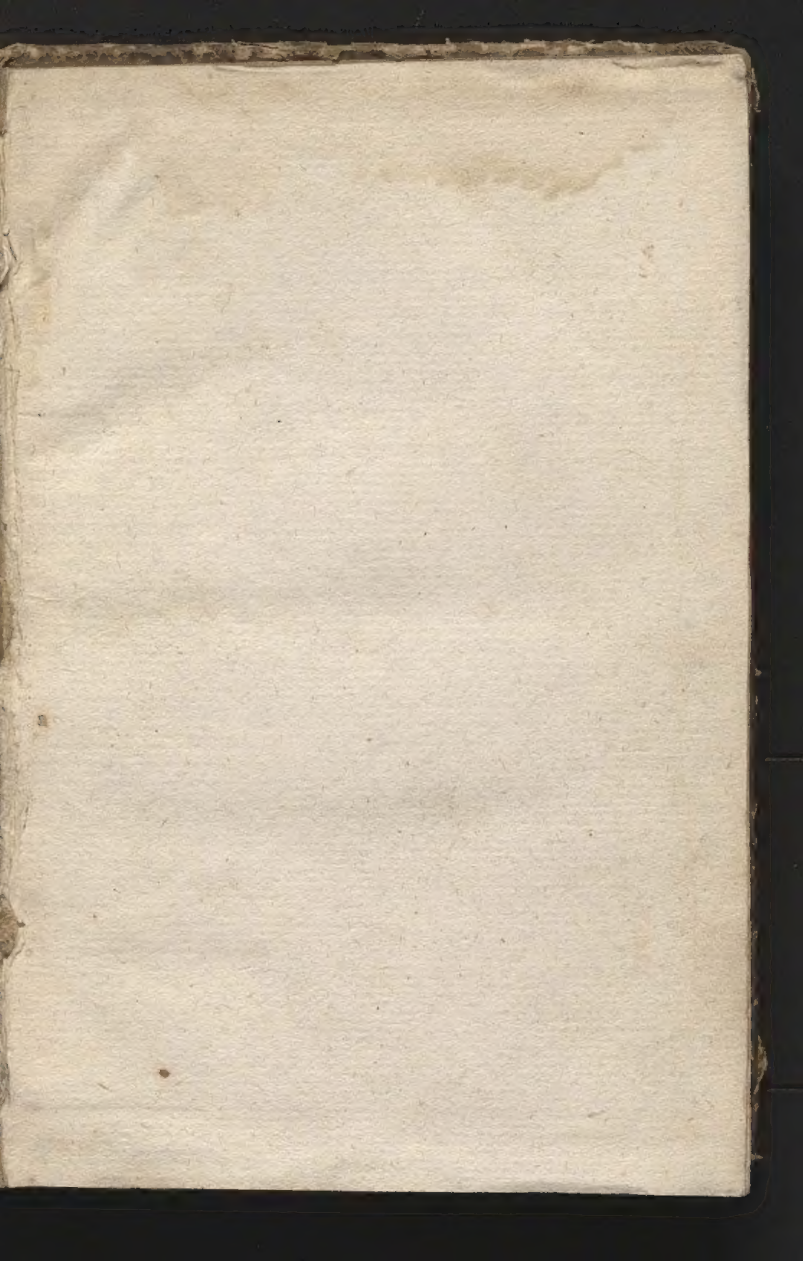


588629 **I**

Mag. St. Dr.

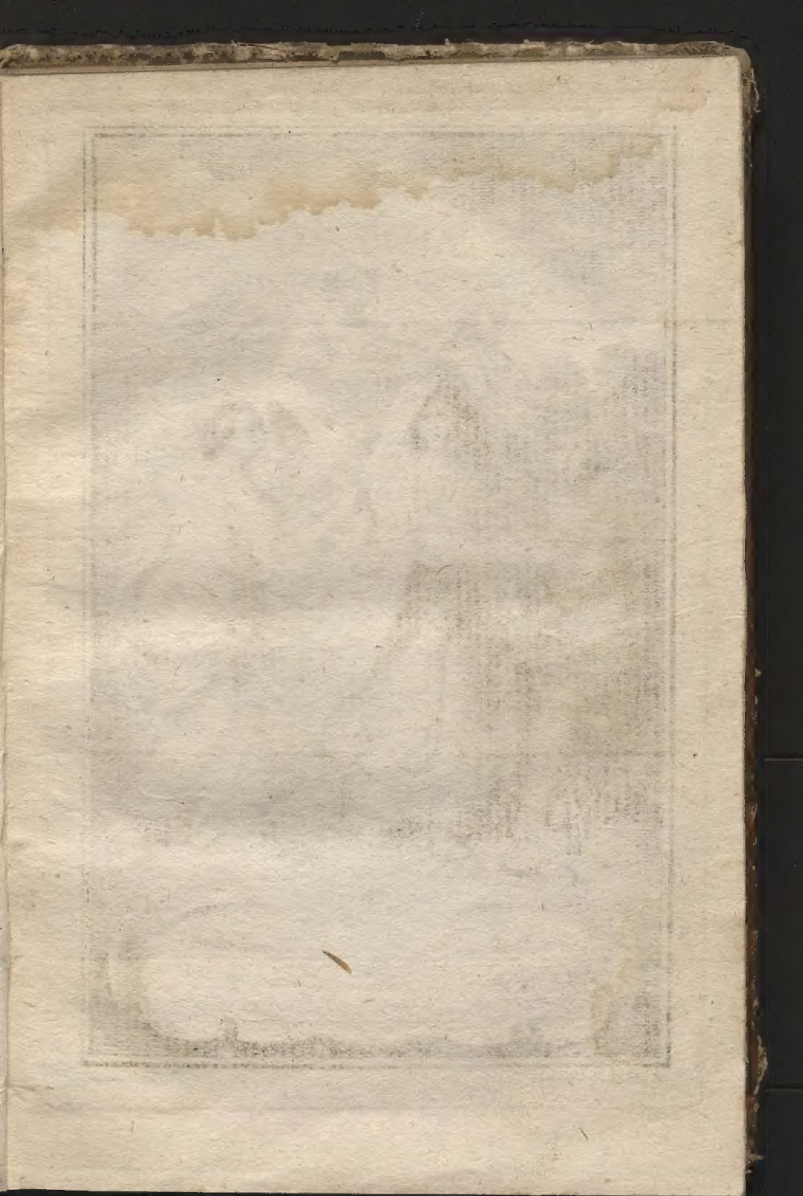
Ha. ...

f. X. 13



1915

livres





L. F. D. B. invent.

P. Tardé sculp.

L'ESPION
DE
THAMAS KOULIKAN,
Dans les Cours de l'Europe.
O U
LETTRES,
ET
MEMOIRES
DE
PAGINASSIR-BEK.

*Contenant diverses Anecdotes Politiques
pour servir à l'Histoire du Tems présent.*

Traduit du Persan.

Par l'ABBÉ DE ROCHEBRUNE.



A COLOGNE,
Chez ERASME KINKIUS.
M. DCC. XLVI.

EXPOSITION

THOMAS KOLLEMAN

Dans les Colonies

de

LETTRES

ET

MEMOIRES

DE

THOMAS KOLLEMAN

EXPOSITION



EXPOSITION

Colonies, Indes, Chine, Japon, Corée, Sibirie, Australie, Nouvelle Zélande, Océanie, etc.

Troisième de Paris

588629

I

A COLOGNE

CH. ARASSE ALXIS

1888

L'ESPION
DE
THAMAS KOULI-KAN,
Dans les
COURS DE L'EUROPE.

THE 100

THAT

WILL



AVERTISSEMENT.

Nous ne craignons point de faire paroître cet Ouvrage sous le titre d'*Espion*, quoiqu'on en ait abusé en dernier lieu pour publier de misérables Libelles, dignes de tout le mépris des Honnêtes-Gens. Nous osons assurer, sur la foi de quelques Connoisseurs, que cet Ouvrage-ci est d'un goût nouveau, qui n'a rien de commun avec ceux qui ont paru sous le même titre.

Nous n'avons garde de prévenir le jugement du Public.

AVERTISSEMENT.

Nous nous contenterons de dire qu'on trouvera dans le second Volume une Dissertation fort curieuse au sujet de Mahomet ; un détail des Forces & des Revenus des Puissances de l'Europe, qui ne l'est pas moins ; & l'on avouera peut-être que les vues & la politique de la plupart de ces Puissances n'y sont pas mal développées. On s'en rapporte à cet égard aux personnes judicieuses , dépourvues de préjugés & de passions ; & pour les autres, on se met peu en peine de ce qu'ils peuvent penser.



T A B L E

D E S

L E T T R E S,

E T

M E M O I R E S

Contenus dans ce Volume.

L E T T R E I. De Pagi-Nassir-Bek,
Auteur de cet Ouvrage, ou l'Espion,
à Mourha-Ben-Saïm. Il lui rend
compte des raisons de son Voyage.
Pag. i

L E T T R E II. Du même à Suliman-
Khan Gouverneur de l'Hircanie. *Il*
lui donne avis de son arrivée à Astra-
can, de son départ de cette Ville, &
de son arrivée à Moscou. 5

TABLE DES LETTRES,

LETTRE III. De Jouzouf-Mahazor, Ecrivain des Royaumes, à Pagi-Nassir-Bek. *Il lui signifie des Ordres secrets de la part de l'Athémadeulet, ou Premier-Ministre.* Pag. 21

LETTRE IV. De Pagi-Nassir-Beck à Mirza-Sélim, Athémadeulet. *Il lui donne avis qu'il a reçu ses Ordres, & qu'en conséquence il lui envoie le Mémoire suivant.* 22

MEMOIRE I. 23

LETTRE V. De Pagi-Nassir-Beck à Moussoum - Ben - Issa Turbedar ou Garde du Sépulcre. *Il lui parle de ses occupations, d'une Cérémonie des Russes, des Schiites & des Sunnites.* 39

MEMOIRE II. *Contenant quelques Remarques sur la Cour de Russie & sur celle de Constantinople.* 48

LETTRE VI. De Pagi-Nassir-Bek à Hafssem Courtchi-Bachi, ou Colonel-Général d'un Corps de Cavalerie. *Il l'entretient de son Voyage de Pétersbourg* à

ET MEMOIRES.

à Varsovie , & lui raconte de quelle manière il s'étoit sauvé des mains d'une troupe de Voleurs. Pag. 55

LETTRE VII. Du même à Kikinhia-hia ou Chef des Porte-Enseignes. Il s'excuse de ne lui avoir pas écrit de Pétersbourg , & lui recommande deux Officiers Allemands qu'il a engagés pour le service du Schah-Nadir. 64

LETTRE VIII. Du même à Eminber Vîzir-Tchap (Ministre de la main gauche). Il lui donne avis des brouilleries survenues entre l'Espagne & le Portugal , & de l'Envoyé de l'Escadre Angloise sur le Tage. 67

MEMOIRE III. A l'Athémadeulet. Contenant une description de la Pologne , de la forme de son Gouvernement , de ses Forces actuelles , & un abrégé historique des Rois qui y ont régné. 74

LETTRE IX. Du même à Abdalem-Hissâ Mehter du Roi. Il lui parle de son départ de Pologne , de son arrivée à Vienne , des Grands-Hommes qui ont
* 5 été

TABLE DES LETTRES,

*été Eunuques, & l'opinion de quelques
Pères de l'Eglise sur les Eunuques.*

Pag. 95

LETTRE X. Du même au même. *Il
lui parle de l'état présent de l'Em-
pire d'Allemagne, & de l'origine du
pouvoir de la Maison d'Autriche.*

112

LETTRE XI. Du même au même.
*Il lui parle des trois Religions qui sont
souffertes dans l'Empire, & répond à
quelques objections que les Chrétiens font
contre Mahomet & ses Sectateurs.*

126

LETTRE XII. Du même au même.
*Il lui parle de la naissance & du pro-
grès du Calvinisme, des Guerres Civiles
de France, & par occasion de la Na-
tion Italienne.*

145

MEMOIRE IV. A l'Athémadeulet.

178

MEMOIRE V. Au même.

216

LETTRE XIII. D'Abdalen - Hissâ ,
Mekter

ET MEMOIRES.

Mebter du Roi à l'Espion. Il lui accuse la reception de ses Lettres & l'en remercie. Il lui parle de l'expédition du Schach aux Indes. Parallèle de ce Conquérant avec le Sultan-Mahmoud. Pag. 241

LETTRE XIV. De l'Espion à Ibrahim, Darogué (Lieutenant de Police d'Ispahan). Il lui propose d'établir une Gazette à Ispahan, & lui en fait voir les avantages. 253

MEMOIRE VI. A l'Athémadeulet. 257

LETTRE XV. De l'Espion à Abdalen-Hissâ Mebter du Roi. Il l'informe de l'état des Provinces-Unies, & lui fait la relation de la mort tragique du Prince d'Orange. 279

LETTRE XVI. Du même au même. Il lui parle des dispositions de la Hollande à l'égard du Stathouderat; & lui fait une description des principales Fortereffes de la République. 318

MEMOIRE VII. A l'Athémadeulet.

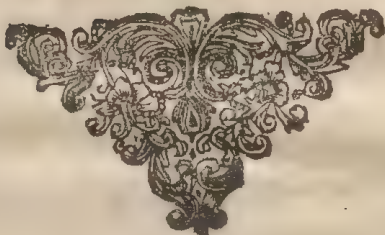
362
LET-

TABLE DES LETTRES, &c.

LETTRE XVII. De Myrzathaer-Kan,
(Vizir de la main gauche) à l'Espion.
Pag. 388

REPONSE à cette Lettre. 391

F I N D E L A T A B L E.



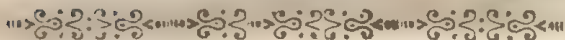
L'ESPION



L'ESPION DE THAMAS KOULI-KAN

Schah Nadir, Roi de Perse.

Dans les Cours de l'Europe.



LETTRE I.

PAGI-NASSIR-BEK

A MOURHA BEN SAÏM, *Pich-Namas*
(Directeur des Prières) de la *Mesquée*
Royale d'Ispahan.

Il lui rend compte des raisons de son voyage.



DORATION (1), louange, &
service soit rendu à la gloire & à
la puissance infinie de celui qui
fait créer la masse des choses sen-
sibles, & qui donne le pain quoti-
dien aux fils & aux filles d'Adam.

Etre

(1) Le Traducteur est obligé d'avertir ici le Lecteur, que
quelque chose qu'écrivent les Mahométans, ne fût-ce
même que deux lignes, il y en a une partie employée à

A

une

Etre souverainement bienfaisant , qui met la nape tous les matins , & sert abondamment la table , autant devant les impies & les desobéissans , que devant les fidèles , comme étant tous également pauvres & misérables. Etre véritablement miséricordieux , qui , par le conseil de son incompréhensible clémence , fait sonner aux oreilles ces paroles : Mon Peuple , demande-moi ce que tu voudras : Mon Peuple , fais pénitence de tes mauvaises œuvres.

Sage Directeur des prières que les Fidèles adressent à Dieu dans la Ville du Monde ; toi qui es l'interprète des Volontés Divines , la trompette de la Vérité , daigne te souvenir du plus humble de tes Dévots , qui entreprend de voyager chez les Infidèles pour le service du Prince des Princes.

Sa Majesté m'a choisi pour aller voir ce qui se passe chez les Princes de la Religion de Jésus , & pour engager autant d'Officiers Européens que j'en pourrai trouver , qui auront envie de venir servir sous les Drapeaux du Schach , qui est le modèle des Conquérans.

Tu comprends assez , sage Mourha , combien cette commission est délicate , & les périls où je vais m'exposer ; mais j'espère en l'efficacité de tes prières , & je ne néglige pas les précautions humaines. Je dois me faire passer chez les Chrétiens pour un Marchand Arménien , & j'ai

une prière. C'est toujours par-là qu'ils débutent. Mais comme après tout la dévotion de ces Infidèles doit céder à notre indévotion , & que cette coutume n'est point du goût des Chrétiens , on ômettra dans la suite de cette Traduction tous ces pieux préambules , & l'on tâchera de se conformer dans tout le reste à notre goût & à nos manières.

j'ai des passeports signés de la propre main du Schach, qui m'annoncent pour tel. Pour être plus à l'abri de tout soupçon, & mieux tromper ces Infidèles, j'ai fait embarquer quantité de marchandises des Indes sur un Vaisseau Hollandois, que j'espère de trouver à Amsterdam: elles sont cependant adressées à un Négociant de cette Ville-là qui a des correspondances à Ispahan, & pour qui j'ai diverses Lettres de recommandation de quelques-uns de ses Compatriotes.

Je parle assez bien la Langue Portugaise, & j'ai deux Domestiques, dont l'un entend & parle même un peu l'Anglois, & l'autre fait fort bien le François & l'Italien.

Enfin, savant Molla (2), je mets toute ma confiance en Dieu & en son Prophète. Je fais mes prières régulièrement. Je m'abstiens de tout ce que la Loi défend, & pour le reste je m'abandonne à la garde de Dieu. J'honore les Saints: Je n'ai pas manqué, en passant à Samachi, d'aller visiter les tombeaux de *Said* (3) *Ibrahim*, & de *Tiribbaba* son Précepteur. J'ai vu ces précieuses reliques aussi fraîches & aussi entières, que si elles n'eussent été-là que depuis huit jours. Mon cœur a été pénétré de

(2) *Molla* est un Prêtre, un Prédicateur dans la Religion Mahométane.

(3) Les Persans donnent à ce prétendu Saint le titre d'*Imam*, c'est-à-dire de Chef de la Religion & de l'Etat des Musulmans, quoiqu'il n'ait pas été des douze Disciples d'Ali, dont il étoit petit fils. Il ne fut point *Calife*, parce que Marvan surnommé Hiran, dernier *Calife* de la race des Ommiades, appréhendant qu'il ne voulût le devenir, le fit mourir. Mais ses deux freres cadets devinrent *Califes*, & furent les premiers de la race des Abassides.

de la plus vive dévotion en entrant dans ce Sanctuaire.

Je me suis senti transporté hors de moi, & mon ame a été noyée dans un torrent de délices.

Enfin je suis arrivé à Astracan, sans le moindre accident, & assez bien portant, ce que j'attribue à la puissante intercession du bienheureux Imam.

Je te prie de me garder un secret inviolable sur ce que je viens de te communiquer des vues de notre Monarque, en m'envoyant parcourir les principales Cours de l'Europe. Il n'y a que quelques-uns de ses Ministres, & de ses Généraux qui en soient instruits. Je n'en ai rien dit à ma famille, & ma sûreté dépend de mon silence. Mais je n'ai rien de caché pour un Béat comme toi, à qui j'ai souvent confié des choses bien plus importantes & qui regardoient le salut de mon ame.

Puisses-tu voir l'accomplissement de tes desirs, & jouir de tous les biens imaginables.

Je pars dans trois jours pour Moscou, je serois charmé d'y recevoir de tes nouvelles. N'oublie pas de profiter de la première occasion qui se présentera pour m'écrire, & favorise de l'odeur de tes prières le plus fidèle de tes Dévots.

A Astracan. l'an de la *Sainte fuite* (4) 1148.

Le 10. du Mois de Nisan (21. d'Avril
1736.)

LET-

(4) C'est la signification du mot d'*éjir*, que les Mahomérans employent pour exprimer la fuite de Mahomet hors de la Meque. Cette époque est si connue, qu'elle n'a pas besoin d'un plus long commentaire.

L E T T R E II.

P A G I - N A S S I R - B E K ,

A S U L I M A N - K H A N , *Gouverneur de l'Hircanie*
(Thabarestan.)*Il lui donne avis de son arrivée à Astracan , de son
départ de cette Ville , & de son arrivée à Moscou.*

P U I S Q U E Votre Majesté (1) aime la Géographie (2) & qu'elle a ordonné au plus humble de ses Esclaves de lui envoyer des descriptions des principaux lieux par où il passeroit , j'aurai l'honneur de lui dire que la Ville d'Astracan où je me suis arrêté quelques jours , est située dans une Ile nommée Dolgoi , laquelle est formée par une Rivière qui se jette dans le Wolga.

Le terrain des environs est fort mauvais , excepté à l'Est , entre le Fleuve & la Rivière de *Faika* ; mais à l'Ouest ce n'est qu'un affreux désert , une bruyère qui s'étend à plus de soixante & dix lieues d'Allemagne , depuis la Mer Noire jusqu'à la Mer Caspienne.

La

(1) Les Persans donnent le titre de *Majesté* , non seulement au Roi , mais à tous les grands Seigneurs de Perse. Ils parlent aussi à la troisième personne quand ils veulent témoigner du respect , & se tutoient entre personnes d'égale condition. Il paroît par quelqu'une de ces Lettres , que l'Auteur étoit Secrétaire de l'*Etmadeulet* ou A T H E M A D E U L E T , premier Ministre.

(2) Les Persans n'ont guère fait de progrès dans cette Science. Ils s'imaginent que l'Europe est une grande Ile dont les Habitans sont fort pauvres , puisqu'ils parcourent tant de pays pour faire quelque gain.

La Ville peut avoir une lieue de circuit. Elle est ceinte d'un bon mur de pierres avec des tours & un fossé, des palissades, le tout garni d'une nombreuse Artillerie. Il y a une Citadelle fortifiée à l'Européenne, & toutes les troupes qui sont, tant dans la Ville que dans la Citadelle, peuvent monter à cinq-mille hommes. On entre dans Astracan par dix portes, chacune desquelles a un corps de garde composé d'un certain nombre de Soldats qui font la garde fort exactement.

Comme cette Ville est la Clé de la Moscovie du côté de l'Asie, elle est pourvue de bons Magazins & d'un Arcenal. On y voit quantité de ces bâtimens que les Chrétiens appellent *Eglises*, & d'autres Edifices publics, parmi lesquels est un Caravanserai assez commode pour nous autres Orientaux.

Comme les *Ouours* (3) se défient beaucoup des Tartares, ils leur ont assigné un quartier où ils peuvent demeurer pendant le jour; mais aussitôt que la nuit vient, ils sont obligés de sortir de la Ville.

Les Marchands Arméniens ont fait bâtir encore un Caravanserai sur le modèle du premier.

Je partis d'Astracan sur la fin du Mois dernier, & m'embarquai sur le Wolga en remontant ce fleuve jusqu'à Nizi-Novogorod. Tout le pays des deux côtés du fleuve est habité par des Tartares *Gzeremices*, tous idolâtres. Ceux qui

(3) C'est ainsi que les Persans appellent les Moscovites ou Russes, au-lieu qu'ils donnent le nom de *Fréngui* à tous les autres Chrétiens d'Europe qui ne sont pas sous la domination des Princes Mahométans.

qui font à la rive droite du fleuve, font appelés *Nagorni*, parce qu'ils demeurent sur des montagnes: car *na* en Moscovite signifie *sur*, & *gor* veut dire *montagne*. Ceux qui font leur demeure sur la rive gauche sont nommés *Lugovi*, à cause des prairies qui sont de ce côté-là.

C'est à Nizi - Novogorod que l'on quitte le Wolga pour entrer dans l'Occa, que l'on remonte jusqu'à Colomna, où l'on entre dans la Moscha, rivière qui donne son nom à la Ville de Moscou.

J'ai fait tout ce voyage sur un de ces petits vaisseaux plats que les *Oouros* nomment *Strocks*, & qui n'ont qu'un mât & qu'une voile dont ils se servent quand ils ont le vent en poupe; mais lorsqu'il est contraire, ils font agir seize rames placées sur les flancs du vaisseau. Ils n'ont d'autre gouvernail qu'une longue perche, dont un bout donne dans l'eau, & l'autre passe par-dessus le vaisseau appuyé sur une pièce de bois faite exprès.

Il y avoit sur ce vaisseau quelques Marchands Arméniens, qui me prenant pour un de leurs frères, me firent mille honnêtetés.

La crainte qu'on a dans ce pays des armes toujours victorieuses de notre invincible Monarque, est cause qu'on ne m'a fait aucune difficulté dans mon passage, & que le passeport de ce glorieux Prince a été respecté par-tout.

La Ville de Moscou où je suis depuis huit jours, est située au centre de la Moscovie. Elle a environ trois lieues de tour avec les fauxbourgs, & une & un quart sans les fauxbourgs. Cette dernière enceinte est environnée d'une muraille de pierre, & la première

l'est d'un mur de terre avec un fossé sec , & des tourelles où l'on ne sauroit placer du canon.

Il y a plusieurs Palais des anciens Czars, qui sont d'une grandeur prodigieuse ; mais bâtis sans goût , & ayant plutôt l'air de vastes prisons, que de Palais de Souverains. Ce sont de grandes masses de pierres, qui forment une assez grande quantité d'appartemens sombres & mal disposés.

Toutes les maisons de Moscou sont de bois, à la réserve de quelques Palais bâtis de brique où personne ne demeure.

L'Empire Moscovite est d'une très-vaste étendue. Il est borné au Nord par la Mer Glaciale, au Sud par le Pays des Kalmucs , les Tartares de Cuban, la Georgie, le Palus Méotide, la petite Tartarie , le Pont Euxin & la Mer Caspienne. Il a à l'Orient la Tartarie Chinoise, & à l'Occident la Pologne & la Suède, ce qui fait un Pays immense, mais occupé en partie par des peuples que leur misère , ou leur indocilité rend à charge à l'Etat ; sans compter les forêts, les lacs, les déserts qui se trouvent dans cette étendue.

Certainement cet Empire n'a jamais fait une figure proportionnée à sa grandeur. Les Revenus du Souverain sont médiocres , & le seroient encore plus, si ses Peuples étoient plus riches : mais comme il ne leur laisse qu'autant qu'il faut pour ne pas mourir de faim , il se trouve assez de revenus pour entretenir une Armée d'environ quatre-vingts-mille hommes de troupes réglées , & une Flotte considérable
de

de vaisseaux de guerre. Toute la (4) Cavalerie Russe n'est composée que de Régimens de Hussars & de Dragons, il y a seulement trois à quatre Régimens de Cuirassiers; c'est ainsi que les Européens appellent certains Cavaliers montés sur de gros & pesans chevaux, & couverts d'une camifole de fer. Cette Cavalerie réglée fait un Corps d'environ trente-mille hommes. L'Infanterie monte à cinquante-mille hommes. Elle est assez belle & fort bonne. Les Soldats sont bien exercés, & bien disciplinés; mais ils sont les plus pauvres que j'aye jamais vu, & qu'on puisse, à mon avis, jamais voir. Leur paye est si petite, que je ne conçois pas comment ils en peuvent vivre. Il est vrai qu'ils vivent très-mal, & qu'ils ne mangent presque jamais de viande. Un simple Courtch (5) a plus de paye dans nos Armées victorieuses, qu'un Capitaine dans l'Infanterie Russe. (6)

Quoique les troupes Moscovites ne soient pas extrêmement nombreuses, elles peuvent cependant

(4) Mr. de Voltaire voulant donner une idée de la puissance de l'Empire Russe, dit qu'il y a actuellement trente Régimens de Dragons. Cela paroît d'abord étonnant à ceux qui ne savent pas que presque toute la Cavalerie Russe n'est composée que de Dragons ou d'autres pareilles troupes légères. D'ailleurs quelle illusion de mesurer les forces d'un Etat sur quelques milliers de Soldats plus ou moins? Peu de Puissances peuvent se comparer à l'Angleterre, & cependant elle a à peine trente-mille hommes sur pied. C'est sur les richesses & les ressources d'un Etat qu'il faut juger de sa puissance.

(5) Cavalier Tartare dans les Armées Persanes.

(6) Le Cavalier Persan a six tomans de paye par an, ce qui fait un peu plus de deux-cens-cinquante livres. Le Fantassin en a quatre, qui font environ deux-cens livres.

pendant le devenir par la jonction des Cosaques & de quantité d'autres Tartares. De sorte qu'à tout bien prendre, la Russie fait une puissance formidable, non pas pour la Perse, dont les Armées innombrables, composées de vaillans Soldats & conduites par un Monarque qui surpasse tous les Conquérans de l'Antiquité en prudence, en capacité, en courage, seront toujours la terreur de leurs ennemis; mais pour les Etats de l'Europe voisins de la Moscovie. Il y a grande apparence que les Russes subjugueraient un jour la Pologne, la Suède, le Dannemarc & l'Allemagne. C'est du moins ainsi que j'en ai entendu parler à un Anglois établi dans cette Ville, où il fait un assez beau commerce.

Il me disoit que la Suède affoiblie par les guerres précédentes, n'étoit point en état de s'opposer aux Russes. Que le Roi n'avoit presque point d'autorité, & que la Souveraineté étoit entre les mains de la Nation, dont les différens ordres n'étoient rien moins qu'unis. Que la Division qui règnait parmi ce qu'on appelle les Etats du Royaume, augmentoit encore la foiblesse du gouvernement; & qu'enfin les Suédois avoient laissé échapper la plus belle occasion du monde de reprendre ce que la Russie leur a enlevé, puisqu'ils auroient pu profiter des derniers troubles de Pologne, & qu'ils n'en ont rien fait, & qu'actuellement, que la Porte occupe toutes les forces des Russes, ils ne se remuent pas plus que s'ils étoient pétrifiés; quoiqu'ils en aient de grands sujets dans les affronts qu'ils reçoivent de tems en tems de la part de la Cour Moscovite, qui veut les régenter,

ter, comme elle régente la Pologne. Ils voudront peut-être un jour se ressentir de ces injures; mais ils prendront mal leur tems, & leurs Alliés qu'ils abandonnent les abandonneront à leur tour; ce qui achèvera de leur faire perdre le peu qu'ils ont encore en-deçà de la Mer Baltique. Enfin la Russie a une influence extraordinaire en Pologne; elle y fait à peu près tout ce qu'elle veut pendant l'inter règne, & donne des Souverains à la Courlande qui est un Fief dépendant de la Pologne. Tout cela la met en état de prendre part aux affaires de l'Allemagne, d'y entretenir un parti, & d'y acquérir peut-être un jour des terres par le moyen des mariages que des Princesses Russes ont contractés avec des Princes Allemands.

Voilà comme parloit cet Anglois. Je ne saurois maintenant décider s'il parloit juste, mais j'espère d'être en peu de tems en état de le faire. Je m'applique à présent à bien connoître les différens intérêts des Puissances Chrétiennes, leurs jalousies & leurs divisions, afin que le Divan du Roi du Monde (7) puisse régler sur mes observations les moyens de les fomenter, pour affoiblir les Infidèles, & les mettre non seulement hors d'état de renouveler ces guerres générales qu'ils ont faites autrefois aux Musulmans; mais encore pour les subjuguier un jour, & les amener à la connoissance d'un seul Dieu, & de Mahomet l'Envoyé de Dieu.

Cependant je vais vous instruire en peu de mots de ce que j'appris de l'Histoire de Russie.

Com-

(7) C'est le titre qu'on donne au Roi de Perse.

Comme les Russes ont de tout tems été fort ignorans, & même ennemis déclarés des Sciences, ils ne se sont pas mis en peine d'écrire ce qui s'est passé chez eux ; ainsi leur Histoire ne remonte pas fort haut, & même le peu qu'ils en savent, ils l'ont appris des Etrangers qui ont écrit ce qui s'est passé de leur tems dans un pays qui devoit leur être assez indifférent.

Le premier Prince Moscovite qui se rendit un peu considérable fut *WOLODIMER*, fils naturel de *Stuatosos* à qui il succéda. Il prit le premier le titre de Grand-Duc, & se fit Chrétien en 987. selon la façon de compter de ceux de cette Religion. Il épousa *Anne* sœur de *Constantin* & de *Basile* Empereurs d'Orient, & ce fut à l'occasion de ce mariage qu'il renonça à l'Idolâtrie, & embrassa la Religion de Jésus, selon le Rite Grec. Ce Prince fit une faute qui causa la ruine des Moscovites ; car ayant eu plusieurs enfans, & ayant partagé ses Etats entre eux, il affoiblit la Moscovie ; de sorte qu'après sa mort les Tartares entrèrent dans ce Pays, s'emparèrent d'une bonne partie, & se rendirent le reste tributaire.

Cela dura jusqu'en 1500. Alors *JEAN* fils de *Basile* l'Aveugle prit les armes contre les Tartares, les battit, délivra la Moscovie de leur joug, & la réunit toute sous sa domination.

GABRIEL son fils ne fut pas moins vaillant ni moins heureux que lui. Il reprit la Principauté de Plescow sur les Polonois, & poussa ses conquêtes jusqu'à la Mer Glaciale. C'est ce *Gabriel* qu'on appelloit aussi *Basile*, qui prit le premier le nom de *CZAR*, qui, à
ce

ce que prétendent les Russes , signifie autant que Roi, ou même Empereur. Il mourut du déplaisir qu'il eut d'avoir perdu une bataille contre les Tartares, qui prirent Moscou & le brûlèrent.

JEAN BASILE fils de *Gabriel* lui succéda en 1533. Ce fut un grand Guerrier. Il conquît les Royaumes de Casan & d'Astracan , & une partie de la Livonie, sans compter quelques autres Provinces sur les bords de la Mer Caspienne. Après sa mort la Moscovie tomba dans un triste état. Voici quelle en fut l'origine.

Jean Basile n'avoit eu qu'un fils de sa première femme nommée *Anastasia*. Ce fils s'appelloit *Théodore*, & avoit un frère nommé *Démétrius* que *Jean Basile* avoit eu d'un second mariage. *Théodore* épousa la sœur de *Boris-Hodun* , Grand-Ecuyer de Moscovie, & succéda à son père.

Après quelques années de mariage , *Théodore* n'ayant point d'enfant , *Boris-Hodun* son beau-frère forma le dessein de se placer sur le trône. Il complota contre la vie de *Démétrius*, & le fit assassiner à *Uglitz* , pendant un incendie qui consuma presque toute la Ville ; & pour couvrir ce crime par un autre , il fit périr tous ceux qui en avoient été les complices ; après quoi il empoisonna le Czar *Théodore*.

BORIS-HODUN n'eut pas beaucoup de peine à se faire reconnoître Czar ; & pour faire oublier son usurpation aux Moscovites , il les déchargea de divers impôts, & affecta un grand desir de les rendre plus heureux qu'ils n'avoient été. Cette conduite lui réussit, & il commença à se flatter que rien ne pourroit désormais s'opposer à sa domination ; mais un jeune homme

auquel le Tyran ne pensoit point , vint troubler sa tranquillité & son bonheur. Il s'appelloit *Arisko-Otropéïa*, d'un esprit vif & pénétrant quoique né d'une condition médiocre. Ayant entendu ce qui s'étoit passé à la Cour , il s'instruisit à fond des affaires du gouvernement, & commença à publier qu'il étoit le Prince *DEMETRIUS*, que sa mère avoit sauvé du château d'*Uglitz* durant l'incendie. Résolu de pousser son imposture, il se retira en Pologne, espérant que cette République intéressée à fomentier les troubles de Moscovie , lui fourniroit des secours contre *Boris*. Il ne se trompa pas. Le Palatin de Sandomir lui donna d'abord sa fille en mariage, flaté de l'espérance de voir monter sa famille sur le trône de Moscovie, & leva environ douze-mille hommes, à la tête desquels le prétendu *Démétrius* se mit en marche pour exécuter son dessein.

Comme il approchoit de la frontière, il apprit que le Tyran s'étoit empoisonné , & que son fils *Fédor Borisovitz* avoit été mis en sa place sous la Régence de sa mère : que le Peuple tenoit le parti de l'Usurpateur ; mais que la Noblesse se déclaroit pour celui qui se donnoit pour *Démétrius*.

Cette agréable nouvelle releva le courage de l'Imposteur. Il alla droit à Moscou , dont il se rendit maître , fit étrangler la Régente & son fils, & fut couronné Czar. Ses débauches lui firent bientôt perdre le fruit de sa fourberie ; car ayant mis de nouveaux impôts pour subvenir à ses dépenses frivoles , il perdit l'affection des Grands , & fut tué de la propre main de *Basile Suiski*, qui descendoit de la famille

mille des Grands Ducs, quoique dans un degré un peu éloigné. BASILE SUISKI fut proclamé Czar aussitôt en 1606. Mais à peine étoit-il sur le trône, qu'on vit paroître un nouveau *Démétrius* dans la personne du Commis d'un Secrétaire d'Etat, lequel ressembloit beaucoup à l'Imposteur que *Basile* avoit tué. Il publia qu'il s'étoit sauvé à la faveur des ténèbres, & qu'on avoit tué un de ses domestiques au-lieu de lui. La jeune Veuve, fille du Palatin de Sandomir, le reconnut pour son mari, & les Polonois lui fournirent de nouvelles troupes. Les deux partis se firent la guerre durant trois ans avec divers succès. Enfin *Suiski* succomba & fut enfermé dans un Cloître. Quant au faux *Démétrius*, il fut peu de tems après assassiné à Coluga, & sa femme jetée dans une rivière avec son fils.

Les Moscovites s'adressèrent alors au Roi de Pologne, & offrirent la couronne à son fils ULADISLAS, à condition qu'il embrasseroit la Religion Grecque & se feroit rebâtifier; mais ce Prince ne se fiant pas aux Moscovites, se contenta d'envoyer le Général *Sokoulski* pour recevoir le serment de fidélité. Les Polonois de la suite de ce Général ayant commis de grands excès à Moscou, ils en furent chassés, *Uladislus* fut déposé, & MICHEL FEDEROWITZ ROMANON, Seigneur Moscovite allié au sang des anciens Czars, fut mis à sa place. Il soutint quelque tems la guerre contre les Polonois; mais il fut bientôt obligé de faire la paix avec eux, & de leur céder les Duchés de Séverie & de Smolensko.

Michel régna depuis 1613. jusqu'en 1645.

ALEXIS

ALEXIS son fils lui succéda , & gouverna la Moscovie jusqu'en 1676.

Celui-ci ne fit rien de remarquable , & il n'est guère connu que pour avoir été le père du plus grand Prince que la Moscovie ait jamais eu.

Alexis eut trois fils , le premier s'appelloit *Fædor* ; l'autre *Iwan* père de l'Impératrice qui règne aujourd'hui si glorieusement ; & le troisième *Pierre* , dont votre esclave aura l'honneur de vous entretenir tantôt un peu au long.

Fædor succéda à son père *Alexis* , ce fut un Prince de beaucoup d'esprit & de mérite. Je sai une anecdote touchant sa mort , que les Ecrivains d'Histoire ont ignorée , & qui ne se trouve dans aucun Livre Nazaréen (8). Je la tiens d'un Evêque Grec , qui me croyant de sa Religion me confia ce qu'il a de plus secret.

Le Moufti de Rome , toujours avide d'étendre les bornes de sa domination , & attentif aux moyens de parvenir à ce but , voyant que *Fædor* épousoit une Polonoise , résolut de se servir de cette occasion pour amener les Moscovites à son obéissance. Il enflamma le zèle de la Czarine , qui ne cessa bientôt de solliciter son Epoux à se soumettre au Pontife Romain. *Fædor* , qui avoit beaucoup de complaisance pour sa femme , écouta facilement les propositions qu'elle lui faisoit : elles flatoient assez son ambition ; car le Pape (c'est ainsi qu'on

nomme

(8) Cela est vrai , & l'Historien de *Pierre I.* qui a parlé si au long de cette mort , n'en a pas su la cause. Quant au panchant de *Fædor* pour la réunion avec l'Eglise de Rome , on en trouve quelque chose dans *l'Etat présent de l'Eglise Romaine* du Sr. *Urbano Cerri* Secrétaire de la Congrégation de Propaganda , P. 53.

nomme le Moufti de Rome) lui promettoit de le faire reconnoître Roi par tous les Princes Chrétiens. Un certain *Pantaléon*, Grec de Nation, & élevé à Rome aux dépens du Pape , devenu Directeur de Conscience & Chapelain du Czar , fecondoit admirablement le zèle de la Czarine, & les vues du Moufti Romain. Le Czar étoit déjà fort ébranlé : un incident imprévu le déterminina. Le Patriarche de Constantinople avoit envoyé en Mofcovie quelques Evêques Grecs pour faire une Collecte. On fit accroire à *Fædor* que c'étoient des Efpions des Turcs : fur cela il fe mit en colère , chaffa les Evêques, & défendit tout commerce avec le Patriarche de Constantinople. Il n'y avoit plus qu'un pas à faire pour s'accommoder avec Rome , & le Czar ne paroiffoit pas vouloir refter en fi beau chemin : mais les Grands de fa Cour, déjà irrités de fon mariage avec une Dame Polonoife, perdirent patience à la défenfe qu'il venoit de faire d'entretenir commerce avec le Patriarche de Constantinople : ils comprirent bien qu'il avoit deffein d'abandonner la Religion de fes Pères, & d'introduire celle du Moufti Romain dans fes Etats. Ils se hâtèrent de le prévenir, & le firent empoifonner.

Fædor ne laiffa point d'enfant ; mais deux frères, dont le plus jeune étoit fils de la dernière femme d'*Alexis*, & par conféquent demi-frère feulement de *Fædor*.

PIERRE (c'étoit le nom de ce Prince) quoique fort jeune, & cadet d'*Iwan*, fut néanmoins proclamé Czar, parce que le Prince *Iwan* étoit presqu'aveugle & à demi imbécille.

Cette difpofition occafionna quelques démêlés

lés entre les deux frères , qui furent apaisés par un accommodement fait entre eux.

Pierre I. le plus jeune des fils d'*Alexis*, a été un Prince extraordinaire, peut-être plus singulier que *Grand*. Persuadé que les mœurs des Moscovites étoient un obstacle à sa puissance, il entreprit de les réformer, & s'y prit d'une manière particulière, qu'on ne fait si l'on doit plus admirer que louer.

Pour introduire la discipline dans ses troupes, il se fit Tambour , & passa par tous les degrés de la Milice. Pour apprendre la Marine, il devint Matelot ; & Charpentier pour apprendre l'Architecture des Vaisseaux. Il voyagea chez les Nations les plus polies des Nazaréens : Il y leva des plans de toute sorte d'édifices.

Il y assembla des Artisans & des Savans, qu'il envoya dans ses Etats, où ils eurent bientôt sujet de regretter leur pays. Il fut bon Général sur mer & sur terre, bon Politique, bon Ingénieur, bon Architecte, en un mot grand homme. Il ne lui manquoit pour être véritablement grand Prince , que d'être plus doux, plus humain, plus généreux, & moins....(9)

Il n'oublia rien pour rendre ses Sujets plus sages, plus raisonnables. On peut dire en général qu'il n'y réussit guère, & qu'un pareil ouvrage demandoit dix règnes comme le sien. Cependant si le gros de la Nation n'a changé que la forme des habits, il est toujours certain que

(9) Il y a ici un mot d'effacé, qu'un Traducteur un peu hardi n'auroit pas manqué de suppléer; mais quant à nous, nous sommes un peu plus scrupuleux, & nous nous pi- quons de ne point nous écarter du texte Original.

que les gens de Qualité ont aussi changé leur manière de penser à certains égards. Ils n'ont plus ce mépris honteux qu'ils affectoient auparavant pour les Sciences ; & , ce qui étoit autrefois inouï parmi eux , ils savent plus d'une Langue. Ils ne feront plus le procès à un Astronome , comme à un Magicien ; ni ne traîneront plus un Chirurgien devant leurs Evêques , pour avoir eu un Squelette dans sa chambre , comme ils firent autrefois à l'égard d'un Etranger qui professoit la Chirurgie , & qu'ils accusèrent de sortilège , parce que le Squelette se remuoit , & que le Chirurgien jouoit de la flûte : d'où ils concluient fort spirituellement , que celui-ci étoit Sorcier , puisqu'il faisoit danser un mort au son de sa flûte. En un mot il y a quelque changement parmi eux , mais il n'est pas fort considérable. S'ils estiment les autres Européens , ils les haïssent , & leur font tout le mal qu'ils peuvent. Ils n'ont ni leur adresse , ni leur génie , ni leur industrie , ni leur politesse ; mais ils ne sont ni moins rusés , ni moins malicieux.

Quant à leur Religion , les Moscovites suivent celle des Grecs , & sont généralement les plus superstitieux , comme les plus ignorans des Nazaréens. Ils adorent les Peintures les plus grotesques , & ont les ouvrages de Sculpture en horreur. Quand ils entrent dans une maison , ils demandent d'abord *où est Dieu* , & on leur montre quelque image , devant laquelle ils ne manquent pas de se prosterner aussitôt. Leurs lumières en matière de Religion , ne s'étendent guère au-delà de ces pratiques extérieures ; & quand on les met sur ce propos , ils
ne

ne parlent que de leurs Jeûnes, de leurs Saints & de leurs Images. Les Peintres, ou plutôt les Barbouilleurs de ces Images, les portent aux marchés, & les troquent contre de l'argent; je dis *troquent*, car ce seroit un grand crime parmi eux de se servir du terme de *vendre* dans cette espèce de trafic. Les Prêtres Moscovites avoient entrepris d'attirer les Tartares à la Religion des Grecs; mais ils n'y ont rien gagné, & n'ont jamais pu répondre à ce raisonnement que leur faisoient ces Peuples: *Si Dieu est infini, & si nul mortel ne le peut comprendre, comment osez-vous le représenter en peinture, & de quel front pouvez-vous nous parler d'honorer des portraits qui, de votre aveu, lui ressemblent si peu?*

Ils ne manquent pas de s'enivrer tous les jours de fête, & ils en ont beaucoup. Ordinairement ils sont plus ou moins saouls, selon que les fêtes sont plus ou moins solennelles. On les trouve alors couchés dans les rues, & si on vient à leur parler, ils vous disent en bégayant, *Wellatway Bachea Prosnick y a Pean*: „ Que voulez-vous, Père, c'est aujourd'hui fête, & je suis saoul.

Il se commet ces jours-là plusieurs meurtres & vols dans les rues: heureux ceux qui n'ont pas besoin de sortir de chez eux la nuit, ils ne courent pas risque d'être assassinés & volés; car les Moscovites ne volent jamais sans tuer, alléguant pour raison que les morts ne racontent rien.

Voilà, Seigneur, ce que j'ai pu remarquer, ou que j'ai ouï conter à des gens dignes de foi. S'il y a quelque chose de trop, je supplie
Votre

Votre Majesté de ne l'imputer qu'au zèle ardent que j'ai de satisfaire aux sublimes commandemens dont vous m'avez honoré en passant par le lieu de votre résidence, qui brille comme l'Astre du jour. Permettez que je me recommande à la bienveillance de vos Esclaves. (10)

~~~~~

### LE T T R E III.

J O U S O U F M A H A Z O R,  
*Mouchi El Memalec* (1) (Ecrivain des Royaumes)

A

P A G I - N A S S I R - B E C K, La fleur de tous les  
 Espions.

*Il lui signifie des ordres secrets de la part de  
 l'Athemadeulet ou Premier - Ministre.*

C E L U I qui est l'appui & la colonne de l'Empire (2), le Pole des Persans, m'ordonne de t'écrire que son intention est que tu te rendes incessamment à Pétersbourg, si tu n'y es déjà, & que tu lui aprennes exactement ce que les *Ourous* pensent de la révolution arrivée dans le Royaume de Perse, ce qu'on en dit à la Cour. Tu joindras à tout cela des descriptions utiles des lieux où tu es; mais sur-tout tu don-

(10) C'est-là une figure de Rhétorique chez les Persans: ils disent *la protection de vos Esclaves*, au-lieu de *la protection de votre Seigneurie*.

(1) C'est le premier Secrétaire d'Etat.

(2) C'est ce que signifie le mot *Athemadeulet*, qu'on prononce différemment.

donneras une idée juste & précise des forces de terre & de mer, des alliances, des intérêts & des finances de la Russie, & des autres Etats Européans où tu te trouveras. Tu ne négligeras pas non plus de nous envoyer de bons Ingénieurs & de bons Canonniers, si tu peux en engager; & tout ce que tu leur promettras leur sera fidèlement tenu.

Voilà, Sage *Pagi-Nassir-Beck*, ce que j'ai du te faire savoir. Veuille le Ciel te préserver de tout danger, & te faire contribuer à la gloire de notre Monarque, qui est le maître de la fortune.

*A Ispahan le 1. du Mois d'Heziran l'an de la sainte Fuite, à laquelle soit honneur & gloire, 1148.*

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## LETTRE IV.

*Pagi - Nassir - Beck* ELICHY (1) (Espion) du Roi du Monde dans les Cours d'Europe.

A

MIRZA - SELIM Athemadeulet.

*Il lui donne avis qu'il a reçu ses ordres, & qu'en conséquence il lui envoie le Mémoire suivant.*

PUISSANT, ILLUSTRE ET GÉNÉREUX  
Seigneur, glorieuse Majesté, digne d'être appelée

(1) Ce mot signifie aussi Envoyé ou Ambassadeur. Les Persans n'en ont pas d'autre pour désigner un Espion, & ils s'en servent dans l'un & l'autre sens. J'en appelle à ceux qui entendent cette Langue.

*l'ée céleste, Elite des Ministres, Directeur des Con-  
seils du Roi, qui a sa demeure dans le Ciel, source  
de grace, d'honneur & de générosité, Exemple  
de pureté, modèle de noblesse & de bénéfice,  
Cœur intègre, véritable & fidèle, Défenseur de la  
Vertu : Mon très-excellent Seigneur & Maître,  
je prie Dieu très-haut de Vous conserver la Santé,  
& de Vous prolonger la Vie.*

Moi qui suis le plus chetif de vos Escla-  
ves ayant reçu les ordres dont vous m'a-  
vez honoré, par la main de l'Ecrivain des Ro-  
yaumes dont la Lettre m'a été remise par Migir-  
Ali-Bec, le plus excellent & le plus prompt de  
tous les Couriers, je n'ai rien oublié pour m'a-  
quitter de ma commission, & pour répondre à  
vos desirs, qui sont toujours mesurés au poids  
de l'Equité. Vous en jugerez, TRES-EX-  
CELLENT SEIGNEUR, par le Mémoire ci-  
joint, lequel contient tout ce que j'ai pu dé-  
couvrir des intérêts, des vues, & des forces  
de la Russie.

*Hou Alla ta alla*  
(celui qui est, c'est le Dieu très-Haut)

## M É M O I R E.

**L**Es Voisins les plus redoutables qu'ayent les  
Russes, sont les Persans, les Tartares, &  
les Turcs. Autrefois la Suède & la Pologne  
étoient des ennemis formidables pour eux: mais  
aujourd'hui la foiblesse des Suédois & la forme  
de leur gouvernement ne leur permettent pas  
de rien tenter contre les Russes. A l'égard des  
Po-

Polonois, ils ne sont guère plus en état de leur nuire. Depuis la réforme que *Pierre I.* fit dans les mœurs de ses Sujets, dans ses Finances, & dans ses Armées, la Pologne n'est plus un objet de crainte pour la Russie, dont les Revenus, les Armées bien disciplinées, & les Villes fortifiées sont des digues suffisantes pour arrêter ces courses rapides que les Polonois ont faites autrefois en Moscovie.

Il fut un tems où huit ou dix-mille Suédois mettoient en fuite quatre-vingts à cent-mille Moscovites, gens ramassés à la hâte. Mais à présent les choses sont changées. Les Russes ont des troupes réglées, exercées, disciplinées: ils ont de bons Ingénieurs, une Artillerie bien servie, une bonne Flotte, de bons Arcenaux, des Magazins bien fournis; & peut-être valent-ils les Suédois, s'ils ne leur sont supérieurs à certains égards.

Les Turcs sont une Puissance formidable à la Russie; mais depuis l'alliance étroite que celle-ci a contractée avec l'Empereur d'Allemagne, elle ne paroît guère se mettre en peine d'eux, & ne cherche que l'occasion de les affoiblir, & de se procurer une barrière contre leur pouvoir. Cette occasion s'est enfin présentée, & la Russie en profite, comme je le dirai tantôt.

Le Héros qui gouverne aujourd'hui la Perse, & de qui le courage est l'ame de nos Armées invincibles, paroît être le seul ennemi que la Russie appréhende. La preuve en est sensible, & je la tire de la cession volontaire que l'Impératrice régnante nous a faite de Derbent, de Backa & de leurs appartenances le long de la Mer Caspienne; ou-  
tre



tre les Provinces de Ghilan , de Mazanderan & d'Asterabatz , dont le feu Czar s'étoit emparé pendant nos troubles domestiques. Cette cession, ou plutôt cette restitution , est une marque certaine que les Russes ne nous veulent point pour ennemis , & qu'au contraire ils ont grande envie de cultiver notre amitié.

Outre les considérations prises de la terreur de nos Armes toujours victorieuses sous la conduite de notre invincible Monarque, il y en a d'autres qui font impression sur les Russes. Le commerce considérable & avantageux qu'ils font en Perse, les obligera toujours à de grands ménagemens. Cela est si vrai que l'*Imperatrice* est toute disposée à reconnoître notre invincible SCHACH pour légitime Monarque du Royaume de Perse ; & elle n'attend pour se déclarer sur ce sujet, que l'arrivée de *Culifa-Mirza-Cassa*, notre Ambassadeur qu'on dit être déjà à Moscou.

Si les Russes n'ont pas attaqué la Porte, lorsque le Schach qui fait ce qu'il lui plaît , lui faisoit la guerre avec tant de succès, c'est qu'ils étoient occupés en Pologne , où l'Ennemi de l'Electeur de Saxe leur allié avoit un puissant parti, sans les secours qu'ils étoient obligés de fournir à l'Empereur d'Allemagne , dont les Armées fuyoient devant les François en Italie & sur le Rhin. A présent que tout est à peu près pacifié de ce côté-là , ils sont bien fâchés que nous ayons fait la paix avec les Turcs, sans faire mention de la Russie. Mais le Gouvernement ne nous en est pas moins affectionné. Ceux qui sont à la tête des affaires savent bien que ce n'est pas notre faute , si dans nos

négociations avec les Turcs, ceux-ci ont refusé constamment d'admettre les Russes, & d'écouter leurs propositions. Ils savent bien aussi que les conditions auxquelles les Turcs se soumettoient, nous étoient trop avantageuses, pour leur refuser une paix qu'ils demandoient, & qui nous étoit nécessaire à nous-mêmes pour arrêter les projets des Mécontents, & cela pour l'amour d'une Puissance avec qui nous n'avons d'autre liaison que celle d'un bon voisinage.

Lorsque nous étions en guerre avec les Turcs, le *Grand-Seigneur* demanda à la Cour de Pétersbourg le passage pour un Corps de trente-mille Tartares. On le refusa, & les Tartares ne laissèrent pas de passer, & commirent quelque desordre sur le territoire Russe; ce qu'il n'étoit pas possible d'empêcher.

Les Turcs ont offert plusieurs fois de payer le domage que les Tartares ont causé dans leur passage; mais les Russes prétendoient plus que de l'argent; ils veulent *Azoph*, & *Oczakof*, pour être, disent-ils, à l'avenir à l'abri de ces sortes de violences; mais à la vérité, pour se rendre maîtres de tout le négoce de la Mer-noire; ce qui ne peut manquer d'arriver s'ils prennent ces deux places, qui sont situées l'une à l'embouchure du *Don* ou *Tanaïs*, l'autre à l'embouchure du *Nieper* ou *Borysthène*. La première est la Clé du Palus Méotide, l'autre l'est de la Mer-noire.

La difficulté est d'attaquer seule une Puissance telle que les Turcs, dont les frontières séparées par de vastes deserts, ne peuvent être abordées par une Armée Russe qu'avec des fraix immenses, & des incommodités auxquelles

il n'est pas aisé de remédier. La Russie sent bien tout cela ; mais elle espère que la Pologne se joindra à elle, ou du moins donnera passage à ses Armées pour aller attaquer les Turcs avec moins d'incommodité. Elle se flatte aussi que le Schach, à qui rien ne résiste, n'ayant pas encore ratifié le Traité avec la Porte, pourra bien continuer la guerre, & elle croit pouvoir le tenter par les grands avantages qu'il pourroit tirer de la puissante diversion qu'elle va faire. J'ignore quelles sont les pensées de notre invincible Schach, & en quels termes il en est avec la Porte. Je n'ai garde, moi chétif, de m'ingérer dans des affaires si sublimes & si au-dessus de ma portée : mais je fais bien que les Musulmans ne doivent rien attendre de bon des Chrétiens, qui, quand ils ont ce qu'ils demandent, font leur paix, sans se soucier de ceux qu'ils ont entraîné dans la guerre. *Schach Séphî* que Dieu a placé dans le Ciel, répondoit à l'Envoyé du Czar, qui l'excitoit à faire la guerre aux Turcs : *Que votre Maître me donne des succès, & je le secourrai.* Si les Moscovites veulent nous remettre Astracan pour gage qu'ils ne traiteront point sans nous, on pourra les écouter ; sinon, ils n'ont qu'à faire la guerre seuls. Il faut se défier d'eux & de tous les Nazaréens. Ils font des Traités tous les jours & les rompent le lendemain.

Les Russes se consolent du peu de panchant que Schach-Nadir, à qui tout doit obéir, témoigne d'entrer dans leurs projets, par l'espérance qu'ils ont d'être secondés par l'Empereur d'Allemagne.

A la vérité ce Prince s'est engagé par un article du Traité de Passarowitz , à ne contracter aucune alliance offensive contre la Porte , & nominément avec la Russie. Mais les Chrétiens se moquent de ces fortes d'engagemens. Les sermens les plus redoutables ne leur content rien à violer , dès qu'ils croient pouvoir y trouver leur intérêt. Entre autres preuves singulières que leur Histoire en rapporte , en voici une qui suffira pour convaincre la Cour du Roi du Monde, qu'il n'y a aucun fond à faire sur les promesses ni les sermens de ces Infidèles.

*Uladislas* Roi de Pologne ayant été appelé au trône de Hongrie par la faction contraire au jeune Roi *Ladislas*, se disposa, pour gagner l'affection des Hongrois , à faire une cruelle guerre à Sultan Mourad II. (1) que les Chrétiens appellent *Amurat*. Dans cette vue il donna tous ses soins à pacifier les troubles intestins de la Hongrie , & ayant fait une trêve avec les partisans du jeune *Ladislas*, il ne pensa qu'à la guerre étrangère.

MOURAD avoit perdu une grande bataille l'an 847. de l'Hégire ( 1443 ) , à *Isladin-Capi* , Ville que les Esclavons nomment *Sladitza*, située dans les détroits du mont Hœmus. Las de battre & d'être battu , il résolut de faire la paix & de remettre l'Empire à *Mohammed* (2) son fils. Il employa pour traiter de la paix *George*, Despote de Servie, dont il avoit épousé

(1) Ce nom de *Mourad* signifie *Desir*.

(2) C'est *Mahomet II.* si célèbre par ses victoires & par la prise de Constantinople.

sé la fille. *Uladiflas* ne rejetta pas les ouvertures qui lui furent faites. Les affaires de Pologne demandoient sa présence, & il étoit bien-aîné de pouvoir sortir honorablement de la Hongrie, après lui avoir procuré un aussi grand avantage que celui de la paix au-dedans & au-dehors. Il se rendit à Segedin avec toute son Armée, apparemment pour faire montre de ses forces & obtenir de meilleures conditions. Les Ambassadeurs Turcs s'y trouvèrent bientôt après au nombre de cent. Ils firent des offres très-avantageuses qui furent acceptées, & le Traité fut conclu pour dix ans.

*Mourad* rendoit tout ce qu'il occupoit dans la Rascie & l'Albanie, ne se réservant que la Bulgarie. Il rendoit aussi les deux fils d'*Uladiflas* qui étoient prisonniers. Mais, comme s'il eût eu un pressentiment de ce qui devoit arriver, il ordonna à ses Ambassadeurs de ne jurer l'observation du Traité, qu'après que le Roi auroit juré lui-même sur ce que les Nazaréens appellent *Eucharistie*. Tous les Chrétiens se recrièrent sur cette profanation du plus redoutable de leurs mystères, & l'on convint que le Roi jureroit sur les Evangiles, & les Turcs sur l'Alcoran. Un Historien nommé *Callimaque* prétend (à ce que j'ai ouï dire à un fort savant Arménien) qu'*Uladiflas* fit remettre secrètement une Hostie à *Mourad*, comme un gage de sa fidélité à observer le Traité. Quoi qu'il en soit de ce fait, il suffit que tous conviennent qu'*Uladiflas* s'engagea par les plus terribles sermens.

Un Envoyé du Moufti de Rome, nommé le Cardinal *Julien*, fut présent à ce Traité, &



fit tout ce qu'il put pour le traverser : n'en ayant pu venir à bout, il ne cessa de reprocher au Roi, qu'il avoit trompé le Moufti, qu'ils nomment Pape, les Vénitiens, les Génois, le Duc de Bourgogne : que la Flotte Chrétienne étoit en mer pour tenir les côtes des Turcs en allarme : que le Sultan le favoit bien, & qu'il ne cherchoit qu'à gagner du tems par un Traité infidieux ; qu'une preuve de cela, c'est qu'il ne se hâtoit point d'exécuter ce qu'il avoit promis. *Uladiflas* fut ébranlé par ces raisons. Une Lettre qu'il reçut du Cardinal *Condulmer*, Amiral de la Flotte Chrétienne, par laquelle on lui promettoit des conquêtes extraordinaires, acheva de le déterminer à la guerre. Sur ces entrefaites les Turcs rendirent les prisonniers, & exécutèrent scrupuleusement tous les autres articles du Traité : de sorte qu'il n'y avoit plus de prétexte à la perfidie.

La conscience d'*Uladiflas* se réveilla, il eut horreur de la démarche qu'il alloit faire ; mais le Cardinal *Julien* dissipa ses scrupules. Il le dispensa, en vertu de la plénitude du pouvoir qu'il avoit reçu du Pape, d'un Traité qu'il avoit fait à l'insu de SA SAINTETÉ (c'est le titre du Moufti des Chrétiens) & qui étoit si préjudiciable à la Foi Catholique. Enfin il ajouta qu'un Chrétien n'étoit point obligé à garder la foi aux Infideles, (c'est ainsi que ces misérables appellent les Musulmans). Ces raisons, toutes mauvaises qu'elles étoient, entraînèrent *Uladiflas*. Il fit, dans Segedin même un Traité tout contraire à celui qu'il avoit juré sur les Evangiles, & partit à la tête de son Armée fort affoiblie par la retraite des Polonois, qu'il  
avoit

avoit congédiés après le Traité de paix. Le bruit de ce même Traité arrêta divers secours qui le devoient joindre. Ces circonstances, ni les remors de conscience, n'arrêtèrent point *Uladiflas*. Une main invisible le pouffoit à sa perte, pour punir sa perfidie. Il marcha vers la Bulgarie & vint mettre le Siège devant Nicopolis, d'où il fut obligé de se retirer avec perte.

*Mourad* apprit toutes ces nouvelles en Asie. Il repassa en Europe par le Détroit des Dardanelles, sans que la Flotte Italienne fit mine de s'y opposer; le Sultan ayant eu la précaution de gagner l'Amiral par une somme d'argent. Ayant appris la levée du Siège de Nicopolis, il s'écria : *Nos affaires iront bien, Dieu commence déjà à venger le parjure.*

Cependant le Roi de Hongrie avoit reçu un renfort de quatre-mille hommes, que lui avoit amené le Prince de Valachie. On dit que le Valaque ayant vu l'Armée du Roi, & la trouvant trop foible pour une si grande entreprise, s'écria que le Sultan menoit plus de monde à la chasse, qu'il n'y en avoit-là pour le combattre. Mais rien ne put détourner *Uladiflas* de son dessein; & le Valaque le voyant inflexible, lui fit présent de deux chevaux d'une vitesse extraordinaire pour s'en servir dans le besoin, & lui donna deux Valaques affidés pour lui servir de guide.

*Uladiflas* prévenu par les discours du Légat du Pape, & comptant que la Flotte Italienne empêcheroit le Sultan de passer en Europe, laissa Nicopolis, & prit sa route par la Thrace, où il fit quelques petites conquêtes. Enfilé de

ces succès, il vint mettre le Siège devant Warne petite Ville de la Basse-Mœsie, qu'il emporta; & prit encore quelques autres places sur les côtes de la Mer-noire.

Mais il apprit bientôt une nouvelle qui rabattit la joie de ces progrès. Car étant encore à Warne, il eut avis que le Sultan marchoit à lui à la tête d'une puissante Armée. Tout son Conseil, sans en excepter le Cardinal Légat, lui conseilla alors le parti de la retraite: mais il répondit que si sa cause étoit celle de Dieu, comme on le lui avoit persuadé, il faisoit la soutenir jusqu'au bout; & la-dessus il prépara tout pour la bataille. Elle fut très-sanglante, & la victoire long-tems douteuse; mais enfin elle se déclara pour les Turcs. *Uladiflas* y fut tué lui-même à la fleur de son âge, avec environ douze-mille Chrétiens. L'Evêque d'Agria, qui avoit commencé le combat, fut du nombre des morts, & le Cardinal qui avoit conseillé le parjure, périt misérablement dans un marais en fuyant.

On dit qu'au commencement de la bataille, *Mourad* voyant plier ses troupes, tira de son sein l'hostie qu'*Uladiflas* lui avoit envoyée, & qu'ayant invoqué le nom de Jésus-Christ, les Hongrois furent soudain frappés d'une terreur panique. Mais d'autres prétendent avec plus de raison, qu'il prit dans ses mains le Traité que le Roi de Hongrie avoit juré sur les Evangiles, & que l'élevant vers le Ciel, il s'écria: *O Jésus-Christ, voilà le Traité de paix que les Chrétiens m'ont saintement juré en ton nom, & qu'ils ont perfidement violé. Si tu es Dieu, comme*  
ils

*ils le croient, & si nous nous trompons, venge-nous en punissant leur parjure.*

Ce trait fera plus que suffisant pour caractériser les Nazaréens, avec qui les Musulmans ne devroient jamais faire ni paix ni trêve, bien moins encore des alliances.

La Russie fait un commerce considérable à la Chine par la commodité qu'elle a d'y envoyer des Caravanes par terre, ce que nulle autre Nation commerçante ne peut faire. Celui qu'elle fait avec la Perse n'est pas moins important & est encore plus commode, puisqu'elle peut recevoir par eau, jusqu'à Moïcou, toutes les marchandises de Perse en remontant le Wolga, & transporter les siennes dans plusieurs de nos Provinces par la Mer Caspienne, en descendant ce fleuve.

Le feu Czar *Pierre* avoit fait commencer un Canal entre le Don & le Wolga. On y a travaillé depuis ; mais l'ouvrage n'est pas encore parfait & ne le sera peut-être jamais, par des raisons dont le détail me mèneroit trop loin, & qui sont d'ailleurs peu importantes à savoir. Les Russes font un grand commerce de Zibelines & d'autres fourrures en Turquie. Il augmentera bien davantage, s'ils s'emparent jamais d'Azoph & sur-tout d'Oczakof. Les Ports qu'ils ont acquis sur la Mer Baltique leur ont ouvert le commerce avec la Suède, le Danemarck, l'Allemagne, &c. Pétersbourg est le centre de ce commerce. C'est une grande Ville bâtie sur une rivière qui communique à deux lacs. On y trouve de beaux Palais ; mais la plupart de ses maisons sont de bois.

Elle contient environ deux-cens-mille ames.

### 34. L'ESPION DE

On peut parcourir toute la Ville dans des bateaux pour une bagatelle, & c'est ce qui me paroît fort commode. Il n'y a pas d'autre garnison à Pétersbourg que les gardes de l'Impératrice, divisées en bataillons dont chacun porte le nom d'un des Fauxbourgs de Moscou; comme le Bataillon de *Presbraginski*, de *Simonouski* &c. La Citadelle de Pétersbourg est une Place passablement forte. Il y a un Corps de Cadets qu'on dresse à la discipline militaire; une Académie de Savans, & divers autres établissemens dont le Czar *Pierre* avoit pris l'idée en France & ailleurs.

Voilà tout ce que j'ai pu remarquer dans cette Ville, où je ne suis que depuis quinze jours.

J'ai appris hier que les Troupes Russiennes avoient commencé le Siège d'*Azoph*. Je ne sai encore aucun détail touchant leur marche. Je sai seulement que toutes leurs forces sont divisées en deux Armées, dont la principale doit entrer en Crimée, l'autre doit prendre *Azoph*.

La première sera commandée par le Comte de *Munich*, & le Général *Lasci* aura la direction du Siège d'*Azoph*.

Le Comte de *Munich* est Allemand de nation, né Sujet du Roi de Dannemark, dans un Château de la Principauté d'Oolstrife. Etant Colonel il fut fait prisonnier au combat de Denain, que les François gagnèrent. Son humeur brusque, fière & sévère est parfaitement conforme au parti qu'il prit de venir servir en Russie, où les Officiers mêmes sont traités assez rudement.



Il n'a jamais fait de fort grands exploits, excepté peut-être la prise de Dantzic, où il fit de grandes fautes, & dont il ne seroit peut-être pas venu à bout sans le secours des Saxons, quoique la mesintelligence qui régnoit parmi les Magistrats de la Ville, lui rendit cette entreprisa assez aisée.

Quand il apprit l'évasion du Roi Stanislas, qu'il s'étoit vanté de prendre mort ou vif, il s'emporta d'une manière indigne d'un galant-homme, & contraire au respect qu'on doit à tout homme qui auroit les vertus de ce grand Prince indépendamment de sa dignité Royale.

On a enfin reçu ici une relation circonstanciée des progrès des Armes Russiennes, par laquelle on apprend que le Comte de *Munich* a forcé les lignes de *Précop*, & battu les Tartares qui les gardoient. Dans cette Bataille où, si on en croit les Russes, il y a eu trente-mille Tartares tués, *Munich* n'a perdu que douze hommes. Il en a été de même dans divers autres combats moins considérables. Les Russes n'y ont perdu tantôt qu'un, tantôt que trois ou quatre hommes. On diroit qu'ils sont invulnérables. La vérité est pourtant que leur Armée est prodigieusement diminuée. J'en juge par les ordres que l'Impératrice vient de donner de lever quarante-mille hommes de recrues.

Le Général *Lasci* a ouvert la tranchée devant *Azoph*.

L'Empereur d'Allemagne offre sa médiation à la Porte; mais une médiation armée, & par conséquent *partiale*.

Le Sultan a remercié Sa Majesté Impériale,

& lui a fait sentir que les demandes de la Russie étoient trop importantes , pour être accordées sans tirer l'épée. La Porte ménage autant qu'elle peut cet Empereur Allemand, & évite tout ce qui pourroit lui donner quelque sujet de plainte; mais les menaces de celui-ci ne laissent point douter qu'il ne rompe incessamment.

En effet on vient de rendre publique la copie d'une Lettre qu'un Ministre de l'Empereur a écrite au Grand-Vizir. Il ne s'y plaint d'aucun grief particulier, mais ne fait que répéter ceux que la Russie a allégués dans divers écrits; de sorte qu'il n'a aucune bonne raison de faire la guerre à une Puissance qui véritablement ne lui a donné aucun sujet de plainte. Le nœud d'une conduite si extraordinaire n'est cependant pas difficile à trouver. Il est clair que le Ministère Impérial de Vienne a de la peine à congédier la plus grande partie des nombreuses troupes que l'Empereur a sur pié, ce qu'il seroit pourtant obligé de faire , pour rétablir un peu ses finances fort épuisées par la guerre que la France lui a faite. Il se flatte de les faire subsister aux dépens des Turcs, & de conquérir quelques-unes de leurs Provinces. Voilà le seul & unique motif de la violation d'un Traité solennel.

Mais cette Cour pourroit bien se tromper dans ses espérances. J'en suis même persuadé par deux raisons. Premièrement, parce que le Grand-Seigneur ne se presse pas d'envoyer ses meilleures troupes au secours des Tartares, & semble les réserver pour la Hongrie. Et en second lieu, parce qu'on assure que le Bacha de  
Bon-

Bonneval dirigera les entreprises de ce côté-là. On fait déjà à la Cour du Roi du Monde (3) ce que c'est que ce Bacha, ainsi je me dispenserai de rien dire sur son sujet ; sinon que vu les mauvais traitemens que la Cour Impériale lui a faits, il tâchera à son tour de lui faire tout le mal dont il pourra s'aviser ; & peut-être y réussira-t-il assez pour apprendre aux Souverains à ne pas maltraiter un Officier de ce mérite pour l'amour d'une Créature telle que....(4)

La Cour de Pétersbourg & celle de Vienne ont des Ministres à Venise pour solliciter le Sénat à déclarer la guerre aux Turcs ; mais je doute qu'ils puissent l'engager à cette démarche. Les Vénitiens n'ont pas oublié que dans la dernière guerre avec la Porte il leur en a coûté la Morée, & que l'Empereur fit la paix sans eux pour obtenir de plus grandes cessions, & qu'il ne fit pas la moindre instance pour la restitution de la Morée.

Il n'est pas à craindre que les Chrétiens qui sont sous l'Empire du Turc fassent le moindre mouvement pour les autres Chrétiens ; ils aiment mieux la domination des Turcs, que celle des Russes-mêmes, encore qu'ils soient de même Religion. La raison de cela, est que pour trois ou quatre écus par an de contribution, ils ont toute la liberté & la sûreté qu'ils peuvent prétendre. Au-lieu qu'en Russie on met quelquefois des impôts, dont le moindre couteroit le trône au Sultan, s'il imposoit à ses

B 7

Su-

(3) La Cour de Perse.

(4) Il n'y a pas eu moyen de déchiffrer dans l'Original le reste de cette période.

Sujets. Voilà une raison générale ; mais il y en a de particulières qui rendent odieuse aux Grecs la domination de l'Empereur & des Vénitiens, & leur font préférer celle des Turcs. C'est que les Troupes Allemandes & Vénitiennes les volent impunément, au-lieu qu'un Janissaire n'oseroit leur dérober une poire qu'il ne fût puni sur le champ très-rigoureusement. Les Soldats & les Officiers Vénitiens ou Allemands débauchent & corrompent les femmes & les filles des Grecs avec la dernière insolence ; les Turcs au contraire n'entrent jamais chez eux, & n'ont pas la moindre relation avec leurs femmes ou leurs filles. Enfin les Vénitiens & les Allemands ont toujours avec eux des Prêtres ou des Moines, qui tourmentent ces pauvres Grecs, pour les obliger à changer de Religion & à reconnoître le Moufti de Rome ; ce que les Turcs ne font jamais, laissant chacun dans sa Religion, sans l'inquiéter le moins du monde pour leur faire embrasser la leur. Voilà ce que j'apprends d'un Grec de Constantinople habitué ici.

*Fin. du Mémoire.*

LETTRE

## L E T T R E V.

P A G I-N A S S I R-B E C K.

A

MOUSSOUM-BEN-ISSA *Turbedar* (1).

*Il lui parle de ses occupations , d'une cérémonie des Russes , des Schiites & des Sunnites.*

V E R T U E U X Gardien d'un dépôt qui n'a point de prix, toi qui exerces un emploi qui fait l'objet de l'ambition des Anges, & par les sages avis de qui le Soleil règle son mouvement, apprends que j'ai reçu la Lettre que tu as daigné m'écrire, & qu'elle m'a été remise par l'Envoyé de notre Cour qui brille par-dessus toutes les autres, lequel est arrivé ici depuis six jours. Je n'ai pas voulu tarder à te répondre pour te remercier de l'amitié que tu me conserves, quelque indigne que j'en sois.

Je

(1) *Turbedar* est un titre qui signifie *Garde du Sépulchre*. Ce Sépulchre est celui de *Fathmé*, qui se voit près de Com dans la Province de *Giebal* ou d'*Irak-Agemi*, qui est le pays des *Parthes*. Pas loin de-là est la fameuse Plaine où *Crausus* fut tué & son Armée mise en déroute. C'est encore dans cette Plaine que *Pompée* gagna cette célèbre Bataille sur *Mithridate*. Les Persans appellent le Sépulchre de *Fathmé Massouma*, c'est-à-dire le lieu pur & sans tache à cause de la prétendue Sainte qui y est enterrée. Il ne faut pas confondre cette *Fathmé* avec la fille de *Mahomet* femme d'*Ali*. Celle dont il est ici question étoit mère d'*Ali* & fille de *Monza-Cahem*.



Je puis bien t'assurer que celle que j'ai pour toi, est toujours aussi vive que quand nous étudions ensemble au Collège de *Cheic-Fousouf-Benna* (2).

Te souvient-il (sacré Gardien du Sépulchre) avec quel empressement je cherchois les occasions de te faire plaisir.

Je te prie de me recommander à la Sainte dont les précieuses reliques sont à ta disposition. J'ai besoin de sa puissante protection dans l'emploi délicat dont je suis chargé. Je t'en ai confié le secret par la Lettre que je t'écrivis en partant d'Ispahan.

J'eus avant-hier une peur terrible. Un de mes valets me quitta sans rien dire; je ne doutai pas qu'il ne m'allât trahir, & je me crus perdu. Je cherchai mon valet, & par bonheur pour moi, j'appris qu'il s'étoit noyé en traversant le Lac. Je ne saurois dire quel étoit son dessein; mais je ne puis m'empêcher de regarder son malheur, comme une marque du soin que la Providence prend de moi, tout pécheur que je suis. J'en ai été pénétré d'une vive reconnoissance. Et cette faveur du Tout-Puissant a redoublé mon ardeur & mon zèle à observer la Loi qu'il nous a donnée par son Prophète. Je m'abstiens de toute viande impure (3). Je ne bois point de Vin. Je ne  
porte

(2) Collège d'Ispahan bâti par *Cheic-Fousouf-Benna*, célèbre Architecte qui a donné son nom à un des faubourgs d'Ispahan.

(3) L'Alcoran dans le Chapitre de *La Table composé à Médine*, défend de manger de la Charogne des Animaux étouffés ou sacrifiés aux Idoles, du Cochon &c,

porte point d'habit de Soye (4). J'observe les Jeûnes, & tous les Jours de fête.

J'ai célébré par des torrens de larmes la Fête de *Shehadet* (5). J'ai lu avec dévotion l'histoire de cette funeste journée où l'incomparable *Houssain* second fils d'*Ali* & de *Fathmé*, fille du Prophète, succomba sous les coups de ses ennemis. Ce divin Imam (Pontife) ne fut que six mois dans le ventre de sa Mère, ce qui n'étoit arrivé à personne avant lui qu'à *Jahia* (St. Jean Baptiste).

Il naquit la quatrième année de la Sainte Fuite. Il étoit âgé de huit ans, lorsque son Grand-père maternel, le seul Envoyé de Dieu, fut enlevé de ce Monde visible par une Légion d'AnGES. Il avoit trente-sept ans lorsqu'*Ali* perdit la vie; & il passa assez tranquillement plus de quinze ans sous le Khalifat de Moavie.

Mais

(4) Il paroît que notre Espion est Mahométan jusqu'au scrupule. En effet l'Alcoran ne défend pas les étofes de Soye; mais il faut remarquer que la Soye étant regardée par les Musulmans comme impure, parce qu'elle est la bave d'un vermineux, les Docteurs de cette Religion ont décidé d'un plein consentement qu'un homme vêtu de *Safi-harir*, c'est-à-dire, d'une étofe toute de soye, ne peut pas vaquer à la prière journalière, qui est commandée par la Loi. *Safi-harir* est proprement l'*Hoisericum* des Grecs, que les Latins ont employé dans leur Langue, pour signifier une étofe de Soye sans aucun mélange. Au reste l'usage de la Soye n'étoit pas connu des Mahométans au teins de Mahomet; ils l'ont pris des Chinois, & c'est ce qui leur fait dire que *Safi-harir* est *harâm*, c'est-à-dire, mauvais; ce qui n'empêche pas que les moins scrupuleux n'en portent.

(5) C'est-à-dire, le martyr par excellence. Cette fête tombe le dixième jour du mois de Moharram, & les Persans la célèbrent par des pleurs, des lamentations, & par des processions où l'on porte des hommes tout sanglants. Notre Espion va nous expliquer l'origine de cette fête.

Mais *Jézid* fils & successeur de ce Khalife étant venu à régner , se déclara ouvertement l'ennemi de la famille de *Mahomet* , & envoya secrettement des gens à Médine pour assassiner l'innocent *Houssain*.

L'Ange *Gabriel* l'avertit du danger qui le menaçoit, & lui conseillant de s'enfuir , il lui déclara en même tems qu'il n'éviteroit pas son sort , & que Dieu vouloit qu'il fût martyrisé; mais non pas dans Médine. *Houssain* partit de Médine, & se réfugia à la Mèque.

Les Habitans de *Coufah* , ayant appris la persécution que *Jézid* avoit suscitée au petit-fils du Prophète , lui envoyèrent dire que s'il vouloit se rendre chez eux , non seulement il y trouveroit sûreté , mais même qu'ils le reconnoitroient pour seul & véritable Khalife. Sur quoi *Houssain* se mit en marche à la tête de soixante & douze Cavaliers tous ses Enfans ou ses Parens , pour se rendre à *Coufah*. Son départ ne put être si secret qu'*Obeidallah*, Général de *Jézid*, n'en fût informé. Il poursuivit *Houssain* avec dix mille chevaux , & l'atteignit dans la plaine de *Kerbela*. Le Saint Pontife accablé de fatigue , & souffrant beaucoup de la soif & du chaud qu'il faisoit, s'étoit arrêté un moment pour se reposer , lorsqu'il se vit tout à coup investi par l'Armée ennemie. Il prit sa résolution en digne fils d'*Ali* , & étant promptement remonté à cheval avec sa petite troupe , il tâcha de se faire jour : n'ayant pu en venir à bout , il combattit avec un courage étonnant , jusqu'à ce qu'enfin il tomba percé de coups. Ainsi périt le plus Saint de tous les Imams, qui faisoit

soit tous les jours mille adorations , qui avoit fait vingt-cinq fois le pèlerinage de la Mèque, qu'un bon Musulman n'est obligé de faire qu'une fois en sa vie. (6),

Tu vois , pieux Turbedar , que je n'oublie pas chez les Infidèles l'Histoire des Enfans de Dieu, & que je me nourris de la lecture de leurs exploits. C'est à toi à me redresser, si j'ai fait quelque faute dans ce récit, ou à m'instruire de ce que je ne sai pas, toi à qui toutes ces choses sont parfaitement connues, & à qui Dieu révèle les secrets de sa Loi.

Si tu veux savoir quelles sont ici mes occupations, je te dirai que je sors le matin déguisé en Marchand Arménien , & que je vais à la Cour feignant de vendre des bijoux, & m'informant de ce qui se passe. Je me suis appliqué à Moscou & ici à la Langue des *Frengui* (François) & dans l'espace de quatre mois , je puis me flatter d'y avoir fait d'assez grands progrès. On dit qu'avec cette Langue je puis parcourir les quatre coins de l'Europe sans

avoir

(6) Cette époque de la mort d'Houssain, que les Persans appellent *Jaum* ou *Roux* *Shedadat*, la journée du témoignage ou du martyre, arriva l'an 60 de l'Hégire. La tête de Houssain fut envoyée par Obeidallah à Fèzid qui lui insulta, & ne permit qu'avec peine qu'elle fut enterrée dans la Ville de Damas. Elle fut mise d'abord en un lieu nommé *Bal-al-faradis*, la porte des jardins, d'où elle fut transportée à Acalon en Palestine, & de-là au Caire par les Khalifes Fathémites, maîtres de la Syrie & de l'Egypte, dans une Mosquée bâtie exprès sous le nom de *Muschebad Houssain*, le sépulchre du Martyr Houssain. Pour son Corps il fut enterré entre Coufah & la Meque dans la même plaine de Kerbela, où le meurtre s'étoit fait. *Adhadadoulat* premier Sulhan de la race des Bouides y fit bâtir un superbe monument, qui est fort fréquenté par les Persans.

avoir besoin d'Interprète; c'est ce qui est cause que je m'y suis appliqué avec une attention qui n'étoit partagée par aucune autre étude; car puisque l'intelligence de cette Langue me suffit, je me dispense volontiers d'en apprendre d'autres, & j'aime mieux faire des progrès rapides dans celle-là, que d'en apprendre lentement trois ou quatre autres. Un Officier Suédois, qui a servi plusieurs années en Perse & qui parle assez bien notre Langue, a bien voulu, moyennant une reconnaissance raisonnable, m'enseigner celle des *Frengui*. Je l'ai connu à Moscou, & comme il avoit dessein de venir à Pétersbourg, je l'ai amené ici. Il est si content de moi qu'il ne me quitte presque plus.

J'assistai avant-hier à la cérémonie d'un Chrétien Romain, qui embrassoit la Religion Grecque. Il fut rebâti sé solennellement, & cracha trois fois par-dessus son épaule gauche, en criant avec le Prêtre Russe, *maudits soient mon Père & ma Mère qui m'ont élevé dans la Religion qui m'a été enseignée, je crache sur eux & sur leur Religion*. Cette cérémonie marque bien le mépris que les Russes ont pour les autres Chrétiens. Ils les regardent en effet comme des Payens. Les Chrétiens ont beau dire, ils sont obligés de reconnoître que les Musulmans sont innimement plus d'accord sur tous les points de l'Alcoran, qu'ils ne le sont sur un seul point de l'Evangile; de sorte que si l'unité est la preuve de la véritable Religion, comme ils le prétendent, ils sont obligés de convenir que cette preuve est pour nous: car pour ce qui est des Schiah & des Sunni, leur diffé-



différend n'a jamais été sur aucun article de l'Alcoran, mais sur la succession au Khalifat (7). D'ailleurs il y a bien du tems qu'il n'est plus question de cette dispute parmi les Musulmans. Dès l'an 10. de l'Hégire *Omar II.* abolit la coutume que les *Sunni* avoient de parler mal du divin *Ali*; & je me souviens d'un trait que l'Histoire rapporte à ce sujet. *Shouzib* s'étant révolté contre ce Prince sous divers prétextes de Religion, *Omar* lui écrivit, que s'il ne vouloit que la réforme de la Religion & de l'Etat, il pouvoit le venir trouver, & qu'il se feroit un plaisir de concerter avec lui les moyens les plus propres pour parvenir à un but qu'il ne desiroit pas moins que lui. *Shouzib* ayant reçu les Lettres d'*Omar*, lui envoya deux Députés, pour lui représenter qu'il n'avoit aucun sujet de plainte contre sa personne, parce qu'il le reconnoissoit pour un Prince

(7) Il y a bien peu de gens qui ne sachent que les Musulmans ont été divisés sur la succession de Mahomet au Khalifat. *Ali* Cousin Germain maternel de Mahomet, & son Gendre, le plus grand Saint des Persans, devoit selon ceux-ci succéder immédiatement à Mahomet, & cependant il ne fut que le quatrième Khālife, *Aboutéker*, *Omar* & *Othman* l'ayant été avant lui. C'est pourquoi ils sont regardés comme des Usurpateurs par les Schiâh ou Schiites, parmi lesquels les Persans sont les plus zélés. Les Turcs au contraire sont *Sunni* ou *Sunnites*, & révèrent les trois personnalités en question comme les légitimes Successeurs du prétendu Prophète. Voilà proprement l'état de la question, qui a long-tems divisé ces deux partis. Au reste *Ali* avoit épousé *Fathmé* que nous prononçons *Fatime*, fille de Mahomet le faux Prophète; & tant qu'elle vécut, il n'eut point d'autre femme. Il en eut trois fils, *Hassan*, *Houssain*, & *Mohassan*. Le premier lui succéda dans le Kalifat qu'il abdiqua, le second fut tué dans la plaine de Kerbela, & le troisième mourut étant encore enfant.

Prince très-juste & très-équitable; mais que la défense qu'il avoit faite de maudire Ali & sa postérité, étoit une chose qu'il ne pouvoit souffrir, & que par-là il avoit condamné la conduite de ses prédécesseurs & de ses ancêtres, les Ommiades, qui avoient souffert & même approuvé ces malédictions: Qu'il falloit donc ou qu'il levât sa défense, ou qu'il fît maudire les Ommiades. Omar répondit ainsi aux Députés. Comme ce que vous me demandez regarde l'autre Monde, & non pas celui-ci, je croirois commettre un grand péché si je vous l'accordois. Car nous ne voyons pas que Dieu ait commandé à son Prophète de maudire qui que ce soit, & nous ne trouvons point dans sa Parole qu'aucun le doive être pour sa mauvaise vie, puisque *Pharaon* (8) même, qui s'é-

toit

(8) Il est dit dans l'Alcoran au Chapitre intitulé *Nazet*, que *Pharaon* se croyoit un Dieu; qu'il disoit à ces Peuples: *Je suis le plus grand & le plus puissant de tous vos Dieux: Je suis votre Souverain Dieu & Maître.* Un Khalife nommé *Haroun al Raschid*, ayant conquis l'Egypte disoit aux Grands de ce Pays; Un de vos Rois s'est cru Dieu, je veux pour punir un tel orgueil, vous donner pour Gouverneur le plus vil de mes Esclaves, & en effet il leur donna *Hozaiïb* Ethiopien de nation, homme d'un esprit si grossier, que les Egyptiens se plaignant à lui des débordemens du Nil qui avoient emporté tout le coton qu'ils avoient semé sur le rivage: *Tant pis pour vous*, leur répondit-il, *pourquoi diable n'y semez-vous pas de la laine?* Il croyoit qu'on semoit la laine comme le coton. On rapporte qu'un jour quelqu'un ayant dit au Khalife *Haroun* qu'il y avoit à Bagdat un fou qui se disoit être Dieu, ce Prince voulut le voir, & pour éprouver s'il étoit véritablement fou, il lui dit: On me présente ces jours passés un homme qui faisoit le fou & qui se vouloit faire passer pour un Prophète envoyé de Dieu. Je le fis mettre en prison, on lui fit son procès, il fut condamné, & il eut le cou coupé. Vous fîtes fort bien, reprit froidement le fou, & il

toit arrogé avec tant d'impudence la Divinité, ne l'a pas été. Tant s'en faut que je puisse faire maudire les Omniades qui sont mes Pères, qui font la prière, qui observent le jeûne & toutes les autres pratiques des Musulmans.

Le Grand Schach-Nadir, le Héros du Monde, a ordonné fort sagement qu'on s'abstînt dans les discours soit publics, soit particuliers, de rien mêler d'injurieux contre *Omar I.* ni contre ses Partisans; & je crois qu'on peut s'abstenir de ces sortes d'imprécations, sans cesser d'avoir de la dévotion pour Ali, le distributeur des Lumières (9), le lion de Dieu victorieux (10).

Sage Turbedar, je prie le Dieu tout-puissant de te combler de ses grâces. Puisse-tu voir tous tes desirs accomplis. N'oublie point dans tes prières le plus fidèle de tes amis.

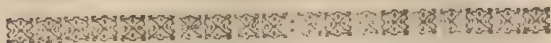
*A Pétersbourg . . . . .*

S E-

le méritoit bien; car je n'avois point accordé le don de prophétie à ce misérable, & il n'avoit reçu aucun ordre, ni mission de ma part. Le Khalife ne put s'empêcher de rire, & voyant que cet homme étoit véritablement fou il le laissa en repos.

(9) Ce titre que les Persans donnent fréquemment à Ali est dans l'Original *Faizal novar*.

(10) *Ajjad Allah Algaleb*.



## SECOND MEMOIRE.

A

## L'ATHEMADEULET.

*Contenant quelques remarques sur la Cour de  
Russie, & sur celle de Constantinople.*

LA Princesse qui gouverne l'Empire Rus-  
sien s'appelle ANNE IWANOWNA, c'est-  
à-dire fille d'Iwan. Cet Iwan que Pierre I. son  
frère avoit exclu du gouvernement, eut trois  
filles, dont l'aînée Catherine avoit épousé Char-  
les-Léopold Duc de Meklenbourg (1). C'étoit  
elle que la succession regardoit, après la mort  
du petit-fils de Pierre I.; mais le Duc son Epoux  
avoit actuellement avec sa Noblesse un procès  
qui intéressoit tout l'Empire d'Allemagne.  
On craignoit que s'il se trouvoit à la tête du  
gouvernement des Russes, il n'engageât une  
querelle entre eux & les Allemands. La Prin-  
cesse Anne lui fut donc préférée. Elle avoit  
épousé (2) Frédéric-Guillaume Duc de Cour-  
lande, qui ne vécut que deux mois après son  
mariage. Les Grands de l'Empire Russe se  
hâtèrent de mettre sur le trône une Veuve,  
qu'ils espéroient chacun en particulier de pou-  
voir épouser. Mais jusqu'à présent elle ne s'est  
point

(1) Au Mois d'Avril 1716.

(2) En Novembre 1710.

point remariée, & il n'y a guère apparence qu'elle s'en avise si tard. Elle a un favori qu'elle a fait Duc de Courlande, & qu'on dit être un homme de néant. Il s'appelle *Biren*, & pour illustrer un peu son nom, il en a changé l'e en o. Cet homme est grand, bien fait, de bonne mine. Il a depuis long-tems la confiance intime de sa Souveraine, & paroît avoir trouvé le secret de la consoler de la perte de son Epoux.

Après la mort de *Pierre I.* CATHERINE qu'il avoit épousée en secondes noces, lui succéda, & PIERRE ALEXIOWITZ II. du nom, succéda à *Catherine*. Il étoit fils du *Czarowitz Alexis* que *Pierre I.* avoit eu de sa première femme, & qui mourut d'une façon tragique. *Pierre II.* mourut fort jeune. Son Ayeul avoit laissé deux filles de *Catherine* sa seconde femme. L'aînée avoit été mariée au Duc de Holstein & étoit morte. Son fils étoit très jeune, & on craignoit que l'intérêt du Duché de Schleswig n'entraînât une guerre indispensable contre le Dannemark, & contre les Puissances qui avoient garanti ce Duché à Sa Majesté Danoise.

D'autres raisons moins importantes firent exclure la Princesse *Elisabeth* seconde fille de *Pierre I.* & de *Catherine*.

Voilà en peu de mots de quelle manière *Anne* est parvenue au Trône de Russie. Elle a trouvé un Empire agrandi, qu'une longue Guerre avoit épuisé, & qu'une Paix de près de vingt ans a rétabli. Les Finances étoient en bon état; les Armées nombreuses, & bien entretenues. La dernière Guerre de Pologne n'a cou-



té que fort peu à la Russie, & a fait voir qu'il n'y a plus à présent de Puissance dans le Nord de l'Europe qui puisse balancer celle de cet Empire. En effet, la Suède, le Danemark & plusieurs autres Puissances que ces troubles intéressoient, n'ont osé s'en mêler, de peur de se brouiller avec la Russie. Les Tartares soutenus des armes du Turc sont des Voisins dangereux pour les Russes; mais à parler proprement il n'y a que notre invincible Schach, dont les Armées sont aussi nombreuses que les étoiles du Ciel, qui puisse porter des coups mortels à cet Empire.

La guerre continue avec vigueur, & jusqu'à présent elle est assez heureuse pour les Russes. Peut-être le seroit-elle moins sans les brouilleries & les factions qui règnent dans le Serail du Sultan. Le Grand-Vizir *Ismaël* a été déposé; c'étoit un homme d'un caractère très-propre à l'emploi qu'il occupoit. Il aimoit la paix, mais il savoit faire la guerre; aussi grand Capitaine que bon Politique, il étoit en état d'obtenir par force ou par adresse de grands avantages de la part des Ennemis de la Porte. Son démêlé avec le *Kislaï-Agasi*, favori du Grand-Seigneur, a été cause de sa déposition. Le Vizir trop fier & trop généreux pour plier sous ce Chef des Eunuques, s'est attiré sa haine. Le favori a si bien su prendre son tems, qu'il a porté le Sultan à exiler un Officier qui lui étoit infiniment nécessaire. *Tejem-Méhemet* a eu son emploi. C'est un homme qui n'a d'autre mérite que celui d'être créature du favori: du reste il est naturellement brusque & arrogant au dernier point. Il hait la paix & ne  
fait

fait pas faire la guerre. Tous ceux qui ont été attachés à son prédécesseur lui déplaisent. Le Bacha de *Bonneval*, dissimulant le chagrin que lui causoit la déposition de l'ancien Vizir dont il étoit fort considéré, a été lui faire sa cour. Tejem-Mehemet l'a reçu avec une indifférence qui tenoit de l'insulte. Bonneval a abrégé son compliment & s'est retiré. Peu de jours après le Vizir lui a fait ordonner de s'en aller dans je ne sai quel endroit de la Natolie, jusqu'à nouvel ordre. Le Bacha de Bosnie intime ami du Comte de Bonneval, & mille fois plus digne du Viziriat que celui qu'on y a élevé, travaille à faire révoquer cet ordre, & l'on croit qu'il y réussira, vu les bonnes raisons qu'il en allègue, & qui sont, qu'on ne peut se flatter d'aucun succès en Hongrie, si l'on se prive des lumières & de la direction de Bonneval. Il fait voir clairement que l'Empereur d'Allemagne est en partie redevable à ce Comte des heureux progrès de ses Armes en Hongrie dans la Guerre précédente. Ce Bacha de Bosnie est un homme qui a de grands talens, & qui connoît parfaitement ceux des autres.

Le Vizir n'oseroit le mécontenter, tant parce qu'il est aimé des troupes, que parce qu'il est le seul capable de suppléer au défaut de capacité du Vizir-même.

Les fâcheuses nouvelles qu'on a reçues à Constantinople, touchant Azoph & la Crimée, ont beaucoup mécontenté le Peuple. Le Grand-Vizir en a été allarmé. Pour appaiser les murmures, il a promis de réparer tout cela en Hongrie, & a fait répandre le bruit que si les

Russes assiégeoient Oczakow, il avoit pris de si bonnes mesures, qu'ils ne pouvoient manquer d'échouer. Le Comte de Bonneval avoit inventé une nouvelle espèce de canon qui tire beaucoup plus vite que les canons ordinaires; le Grand-Vizir n'a jamais voulu lui permettre d'en faire l'épreuve, & le Comte qui a le cœur noble & sensible au dernier point, s'est démis sur le champ de son emploi de Grand-Maître de l'Artillerie. Le Vizir à son tour a été piqué de la fermeté de ce Seigneur, & l'on prétend que c'est-là ce qui l'a porté à l'exiler.

Cependant pour presser les préparatifs de la Campagne, le Vizir a fait répandre le bruit que le Sultan commanderoit ses Armées en personne, & qu'il se feroit accompagner de tous les Janissaires à la réserve d'un petit nombre, qu'on laisseroit à Constantinople pour la sûreté de cette Capitale. Il a engagé le Moufti à dresser un formulaire de serment que chaque Soldat doit prêter entre les mains de son Officier, & par lequel „ il s'oblige sur le salut de „ son ame à répandre jusqu'à la dernière goutte „ de son sang pour maintenir la gloire & le „ lustre des Armes Ottomanes; que s'il com- „ met la moindre lâcheté, il consent de souffrir les peines les plus cruelles, non seulement dans cette vie, mais même dans l'autre, & d'être éternellement privé du séjour des vrais Croyans, & du bonheur de participer à la gloire de l'Envoyé de Dieu.”

Malgré tous ces tours de politique, le Vizir voit avec chagrin que les jeunes gens ne s'empres- sent guère à se faire enrôler; la plupart craignent d'être envoyés contre les Russes dont

les succès les ont allarmés : les autres n'ont pas assez bonne opinion du Vizir pour espérer d'acquérir de la gloire sous son commandement.

Avant que de finir ce Mémoire, je dois ajouter quelques mots à l'égard de l'Impératrice de Russie. Cette Princesse est âgée de quarante-deux ans & quelques mois. Il n'y a rien de fort extraordinaire dans tout son extérieur, si ce n'est peut-être un embonpoint qui doit l'incommoder, & qui étant excessif ne lui promet pas une longue vie.

Quant aux qualités de son ame, elle passe pour être généreuse à l'égard de ceux qui la servent bien. Il paroît aussi par toutes ses démarches qu'elle a du courage & de la prudence : mais d'un autre côté on l'accuse d'être implacable dans ses vengeances, & on en rapporte des exemples qui peut-être ne disent pas tout ce qu'on veut leur faire dire : car souvent on attribue au tempérament des Princes les conseils de leurs Ministres.

Il ne paroît pas que cette Princesse veuille laisser le Trône à la Fille ni au Petit-Fils de *Pierre I.* Elle a pris des arrangemens qui annoncent tout le contraire ; puisqu'elle fait élever auprès d'elle sa Nièce, Fille de sa Sœur, morte Duchesse de Meklenbourg depuis plus de trois ans ; & on dit qu'elle la destine à un Prince Allemand de la Maison de Brunswick Wolfenbuttel de la Branche de Bevern, Neveu de la femme de l'Empereur d'Allemagne. Ce jeune Prince est actuellement à l'Armée, où il fait la campagne avec le rang d'Officier-Général.

Le Comte d'*Osterman* est le premier Ministre de l'Impératrice. C'est un homme vieux, & presque perclus de ses membres ; mais de bon jugement. Non seulement il connoît bien les affaires du dehors, mais aussi celles du dedans. Pendant qu'il engage l'Impératrice dans une guerre fort éloignée, il a l'œil sur ceux qui voudroient profiter de l'absence des forces de l'Etat pour y former quelque entreprise contraire aux arrangemens pris pour la Succession ; & il a soin de tenir bas & éloignés des emplois, tous ceux qu'il soupçonne d'avoir quelque panchant pour les Enfans de *Pierre le Grand*.

J'ai fait partir avec notre Ambassadeur Extraordinaire, qui est en chemin pour retourner à notre sublime Cour, trois Officiers Allemands, qui servoient ici dans l'Artillerie, & qui étant mécontens de ce service m'ont témoigné avoir dessein de le quitter. Un Officier Suédois me les a fait connoître, & leur a persuadé d'aller servir en Perse. La difficulté étoit de les tirer d'ici ; car on ne sort que très-difficilement de ce pays quand on y est une fois. Je les ai fait déguiser en Persans, & ils passent pour être de la Suite de l'Envoyé du Roi du Monde.

*Fin du II. Mémoire.*





## L E T T R E VI.

P A G I - N A S S I R - B E K ,

A

H A S S E M *Courtchi-Bachi* (1).

*Il l'entretient de son voyage de Petersbourg à Varsovie, & lui raconte de quelle manière il s'étoit sauvé des mains d'une troupe de Voleurs.*

**B**RAVE H A S S E M qui êtes le bras droit de l'Etat de Perse, le Gardien & le Protecteur des Fidèles, j'ai été fort sensible aux marques de

(1) Colonel-Général des *Courtches*, qui sont un Corps de Cavalerie qui alloit autrefois jusques à 80. mille hommes ; mais Abas le Grand ayant formé le dessein de le détruire, sans pouvoir toutefois exécuter son dessein, se contenta de l'affoiblir. Depuis son règne le nombre des *Courtches* n'a guère passé trente-mille hommes. Ce Corps est tout composé de Turcomans ou Tartares originaires, vieille race de bons Soldats, qui vivent à la campagne entre eux sans se mêler avec les autres hommes, & qui sont ces Pastres ou Bergers Sarazins, qui ont si souvent changé l'état de la Perse, & qui lui ont été plus redoutables que les Janissaires ne le sont en Turquie. Ce sont eux qu'on appelle *Kesil Bachs*, têtes rouges, à cause d'un bonnet de velours rouge qu'ils portent depuis qu'il leur fut accordé, comme une espèce de Chevalerie par Cheic Sephi le premier Prince de la race des Rois avant Kouli-Kan, lequel ils avoient aidé à monter sur le Trône. Comme les *Courtches* s'opposoient à la manière violente & arbitraire dont Abas le Grand vouloit régner, ce Prince, qui étoit habile, créa deux Corps de troupes qu'il leur opposa, priva les *Courtches* des grandes charges de l'Armée, fit couper la tête à leur Général, & les relegua dans les

de votre souvenir, & je vous conjure de me continuer votre affection qui est d'un prix inestimable.

J'ai quitté la Russie pour me rendre en Pologne, en vertu des ordres supérieurs que j'ai reçus. Je me suis embarqué à Cronschilos, espèce de Forteresse, située dans une Ile à quelque distance de Petersbourg.

Nous avons eu un vent si favorable, qu'en peu de jours nous sommes venu mouiller à la rade de Dantzig. Après avoir débarqué, j'ai pris la poste pour Varsovie. J'étois dans un carosse avec une jeune Dame, un Cavalier qui passoit pour son frère, & un autre qui se disoit son cousin.

Ceux qui voyagent en Pologne ne doivent pas compter d'y trouver des hôtelleries. Les Juifs y font le métier d'Aubergistes, & s'en acquittent fort mal. Ils vous empoisonnent de leurs mauvais ragoûts, & vous logent dans des chambres à rez-de-chaussée, qui seroient à peine, dans la plus méchante Ville de Perse, des étables à cochons. Ces chambres, ou plutôt ces cloaques, ne sont fermées que par un loquet de bois, de sorte qu'il est fort aisé d'y entrer & d'y piller les Voyageurs, & c'est ce qui

Provinces par pelotons. On les tient encore aujourd'hui, tout affoiblis qu'ils sont, pour les meilleures troupes qu'il y ait en Perse. Ils combattent toujours à part sous le commandement de leurs propres Officiers. Leur Général est toujours pris de leur Nation ; ils n'obéiroient pas à un autre. Ils ont pour armes offensives, l'arc & la flèche, l'épée & le poignard, la lance & une hache sous la cuisse passée sous la sangle du cheval. Leurs armes défensives sont le bouclier, le por en tête, avec des pièces de maille qui leur couvrent les joues.

qui arrive fort souvent. Nous étions dans un de ces mauvais gîtes, lorsque nous entendîmes des gens à cheval, qui ayant mis pied à terre, appellèrent notre hôte & entrèrent dans la maison. Je me doutai d'abord que ce pourroit bien être des voleurs; & ayant dit un mot à mon valet, j'ouvris promptement mon coffre; j'en tirai ce que j'avois de plus précieux, & sautai par la fenêtre qui étoit fort basse.

Nos voleurs entrèrent dans la chambre, & se mirent à piller la compagnie avec qui j'étois venu, & les hardes que j'avois laissées dans mon coffre. Ils avoient eu l'imprudence de laisser leurs chevaux attachés, sans personne pour les garder. Il y en avoit quatre. Je profitai du tems que les voleurs employoient à piller, pour détacher deux de leurs chevaux. J'en donnai un à mon valet, & m'étant jetté sur l'autre, nous nous éloignâmes avec toute la diligence possible. J'avois eu la précaution de couper les brides des deux chevaux que nous laissions, afin que les voleurs ne pussent s'en servir pour nous poursuivre. En effet ces deux chevaux se sentant libres s'en allèrent à travers les champs.

Nous fîmes trois lieues toujours au galop, & arrivâmes à une petite ville dont j'ai oublié le nom. Nos deux chevaux y crevèrent de lassitude. Nous en primes d'autres pour nous rendre à Varsovie, qui n'étoit qu'à huit lieues de-là, & nous y arrivâmes le soir à dix heures.

Voilà comme j'ai échapé à un grand danger. Dieu m'a protégé visiblement dans cette occa-

sion, & m'a inspiré une présence d'esprit qui m'a sauvé la vie.

Puissiez-vous, vaillant Hassem, échaper aussi heureusement à tous les périls où vous pourrez vous trouver, quand pour exécuter les ordres de notre invincible Schach, qui est la base & le soutien du Monde (2), vous serez aux prises avec nos ennemis. Puisse alors votre épée être aussi meurtrière que *Zulfagar* (3) l'épée du Royal Héros, lequel est la lumière de Dieu illuminante, l'ame de la Prophétie, le Guide des vrais Croyans. Puisse votre Cimetière être aussi tranchant & d'aussi bonne trempe que le *Samsamah* d'*Haroun Raschid* (4). Enfin puissiez-vous avoir à la guerre le bonheur d'Hégiage, & ne lui point ressembler dans la paix. Si vous voulez savoir qui étoit cet Hégiage, je vous le dirai, & peut-être qu'un abrégé de la vie de cet homme vous amusera.

Ab-

(2) C'est encore une des plus ordinaires qualités que les Persans donnent à leur Roi: *Alempenba* est le mot qu'ils emploient pour l'exprimer.

(3) C'est le nom de l'épée d'Ali. Les Mahométans disent qu'elle s'ouvroit en deux pointes au bout, comme une fourche.

(4) Ce Khalife eut ce Sabre parmi les dépouilles d'Eben Dakikan dernier Roi de l'Yemen qu'il vainquit, & qui l'avoit eu d'un vaillant Arabe nommé *Amrou Mabdi Carb*. L'Histoire rapporte que l'Empereur Nicephore voulant déclarer la guerre à Haroun Raschid, lui envoya plusieurs épées, & que le Khalife les coupa toutes par le milieu avec son *Samsamah* sans l'ébrécher, disant à l'Envoyé de l'Empereur Grec qu'il traiteroit ainsi les troupes de son Maître, qu'il battit en effet. On dit aussi qu'un certain Prince ayant demandé ce Sabre à *Amrou*, & n'ayant pu comme cet Arabe couper un cheval par le milieu, se plaignit qu'on ne lui avoit pas envoyé le véritable Sabre, à quoi *Amrou* fit réponse, qu'il lui avoit bien envoyé son Sabre mais non pas son bras.

*Abdallah* de la famille de *Zobaïr* fut, comme vous savez, proclamé *Khalife* dans la Ville de la Mecque, après la mort de *Moavie* fils de *Jézid*. Il avoit eu pour Mère *Affimah*, fille d'*Aboubeker*. La famille de *Zobaïr* & celle d'*Omme*, étoient ennemies & rivales. *Abdal-malek* cinquième *Khalife* de la famille des *Ommiades*, envoya une Armée contre *Abdallah*, & en confia le commandement à *Hégiage*, le plus grand Capitaine qu'il y eut au monde. Ce Général marcha contre l'Usurpateur qu'il trouva campé avec une puissante Armée à quelques lieues de la Mecque. Il lui livra une bataille qui fut disputée avec beaucoup de courage, & qu'il gagna enfin après avoir fait un grand carnage des Ennemis. *Abdallah* se sauva à la Mecque, où il rassembla les débris de ses troupes. *Hégiage* l'y vint assiéger. Le siège fut long & fort meurtrier; mais enfin la Ville fut prise d'assaut; *Abdallah* pendu & sa tête envoyée à Médine. *Abdalmalek* infiniment satisfait des services d'*Hégiage* lui donna le Gouvernement de l'Arabie & de l'Iraque Arabique avec un pouvoir presque sans borne. Il exerça dans ces vastes Provinces une sévérité qui tenoit de la cruauté. Il y fit périr par la main du bourreau cent-vingt-mille personnes, & à sa mort il y en avoit près de cinquante-mille enfermés en diverses prisons. Il punissoit avec la dernière rigueur la moindre faute. Il étoit haï, mais il étoit encore plus redouté. Un jour qu'il se promenoit à la campagne, il rencontra un Arabe du désert, qui ne le connoissoit point, & lui demanda quel homme étoit cet *Hégiage* dont on parloit tant. L'Arabe



lui répondit que c'étoit le plus méchant de tous les hommes. Hégiage lui dit alors, ne me connois-tu point? L'Arabe ayant répondu que non. Hé bien, reprit le Gouverneur, apprends que je suis Hégiage, & que c'est à lui-même que tu parles.

L'Arabe ne se déconcerta pas, & répondit par une plaisanterie qui lui sauva la vie : car entendant Hégiage parler de la sorte, il lui demanda à son tour; & vous, Seigneur, savez-vous qui je suis? Non, repliqua *Hégiage*. Je suis, lui dit l'Arabe, de la Famille de *Zobair*, dont tous les Descendans ont réglément trois jours de l'année de petits accès de folie, & ce jour-ci est l'un des trois. *Hégiage* ne put s'empêcher de rire en entendant cette réponse ingénieuse.

Malgré sa sévérité ou sa cruauté, il se piquoit quelquefois de générosité. Dans la Bataille qu'il gagna en Arabie sur *Abdalrahman* qui s'étoit révolté contre le Khalife *Abdalmalek*, il fit beaucoup d'Officiers prisonniers, & résolu de les traiter comme criminels de Lèze-Majesté, il ordonna qu'on leur coupât la tête à tous tant qu'ils étoient. Un de ces prisonniers qu'on menoit au supplice, s'écria qu'il avoit une grace à attendre de l'équité d'*Hégiage*.

Le Gouverneur surpris de ce discours, lui demanda dequoi il s'agissoit. C'est, répondit l'Officier, qu'*Abdalrahman* notre Général ayant un jour parlé de vous en des termes très-injurieux, je pris votre parti, & lui soutins qu'il avoit tort de se laisser emporter d'une manière si indigne contre un absent qui ne pouvoit se

venger d'un tel outrage. *Hégiage* demanda au prisonnier s'il pourroit fournir un témoin de son action. L'Officier répondit qu'oui, & montra un de ses Camarades, qui avoit été présent. *Hégiage* ayant appris la vérité du fait, dit au témoin: Et toi, pourquoi n'en fis-tu pas autant que ton Camarade? Cet homme intrépide lui répondit fièrement: Je ne l'ai pas fait, parce que vous étiez mon ennemi. *Hégiage* leur donna la vie à tous les deux, à l'un pour reconnoître l'obligation qu'il lui avoit, à l'autre parce qu'il avoit avoué si franchement & avec tant de courage la vérité.

Voici encore un trait de générosité de la part de ce grand Capitaine: Je me souviens de l'avoir lu dans le Baharistan de *Hafedb*.

*Hégiage* étant à la chasse, & s'étant écarté de ses gens, se trouva seul, fort altéré en un lieu désert où un Arabe faisoit paître ses chameaux. Aussi-tôt qu'il parut les chameaux s'ésfarouchèrent, sur quoi l'Arabe levant la tête, s'écria: Qui est cet homme avec ses beaux habits qui vient dans ce désert éfaroucher mes chameaux? que la malédiction de Dieu tombe sur lui!

*Hégiage*, feignant de ne l'avoir pas entendu, s'approcha de lui, & le salua fort civilement, en lui souhaitant la paix: mais l'Arabe lui répartit brusquement qu'il ne lui souhaitoit ni la paix, ni aucun autre bien. *Hégiage* dissimula encore ce mauvais compliment, & lui demanda fort humblement un peu d'eau à boire. L'Arabe lui montrant une source, lui dit, Si vous voulez boire, allez en puiser vous-même; car je ne suis ni votre camarade ni votre va-

C 7

let.

let. *Hégiage* obéit, & après avoir bu, il fit cette question à l'Arabe. Qui croyez-vous qui soit le plus grand & le plus excellent de tous les hommes ? C'est le Prophète Envoyé de Dieu, en dûssiez-vous crever de dépit, repliqua l'Arabe. Et que dites-vous d'*Ali* ? continua *Hégiage*. On ne peut, dit l'Arabe, assez exprimer de bouche son excellence. *Hégiage* poursuivant son discours, lui demanda ce qu'il pensoit d'*Abdalmalek* fils de *Mervan*, c'étoit le Khalife qui régnoit alors, & dont *Hégiage* étoit le Lieutenant dans l'Iraq Arabique. L'Arabe ne répondit rien d'abord ; mais se voyant pressé, il eut l'imprudence de dire qu'il le tenoit pour un mauvais Prince. Et pourquoi ? repliqua *Hégiage*. C'est parce qu'il nous a envoyé pour Gouverneur le plus méchant homme qui soit sous le Ciel.

*Hégiage* comprenant bien que l'Arabe parloit de lui, demeura interdit, lorsqu'un oiseau (5) passant par dessus leurs têtes fit un certain cri, que l'Arabe n'eut pas plutôt entendu, qu'il regarda fixement *Hégiage* & lui demanda qui il étoit. *Hégiage* lui ayant aussi demandé pourquoi il lui faisoit cette question : C'est, dit l'Arabe ; parce que cet oiseau qui vient de passer, m'a dit qu'il y avoit près d'ici une troupe de gens, & vous pourriez en être le Chef.

(5) Il y a parmi les Peuples de l'Arabie des gens qui prétendent entendre le langage des Oiseaux. Ils disent que cette Science leur est connue depuis le tems de Salomon & de la Reine de Saba, lesquels avoient un Oiseau qu'ils appellent *Hudhud*, qui est la huppe, pour messager de leurs amours. Les Voyageurs nous assurent tous qu'on ne se sert pas d'autres messagers en Turquie que de pigeons.

Chef. L'Arabe finissoit à peine de parler que les gens d'Hégiage arrivèrent, & reçurent ordre de leur Maître d'amener l'Arabe avec eux. Le lendemain Hégiage le fit appeller, le fit mettre à sa table, & lui commanda de manger. Avant que de commencer, l'Arabe fit sa bénédiction ordinaire, & dit: *Dieu veuille que la fin du repas soit aussi heureuse que l'entrée.*

Cependant Hégiage lui demanda s'il se souvenoit des discours qu'ils avoient tenus ensemble le jour précédent. L'Arabe lui répondit gravement: *Dieu vous fasse prospérer en toutes choses; mais quant au secret d'hier, gardez-vous de le divulguer aujourd'hui.* Je le veux bien, dit Hégiage; mais il faut que vous choisissiez l'un de ces deux partis, ou de me reconnoître pour votre Maître, & alors je vous prendrai à mon service; ou bien d'être envoyé à *Abdalmalek*, auquel je ferai savoir tout ce que vous avez dit de lui. L'Arabe ayant ouï cette proposition, répondit: *Il y a un troisième parti que vous pourriez prendre, & qui me paroît beaucoup meilleur.* Hé quel est-il? reprit Hégiage. *Ce seroit, dit l'Arabe, de me renvoyer chez moi, & que nous ne nous vissions jamais plus ni l'un ni l'autre.* Hégiage charmé de l'esprit de cet homme, lui fit donner dix-mille drachmes d'argent, & le renvoya chez lui, comme il le fouhaitoit.

Voilà ce qui s'appelle une belle action; pardonner une injure & faire du bien à celui qui a dit du mal de nous. Heureux Hégiage s'il eût toujours agi de la sorte. Mais une seule action de générosité ne peut effacer les excès de férocité où il tomba pendant son gouvernement,

ment, & qui rendent encore son nom odieux  
parmi les Arabes.

Vaillant Hassem, puisse la débonnaireté être la base de toutes vos actions & le mobile de votre grande ame. Exterminez ceux qui s'opposent à la gloire de notre Empire, à la prospérité du Seigneur des Victoires (6); mais pardonnez à ceux qui se soumettent, & faites grace aux vaincus. Dieu veuille vous conserver longues années, & vous combler de toute sorte de biens.

A Varsovie le 18. du Mois de Zilhagé l'an  
de l'Hégire 1149. (1737.)

ကလေးများအတွက် အသုံးပြုရန် အဆင်ပြေစေရန်

LETTRE VII.

PAGI-NASSIR-BEK.

A

К I K I N H I A H I A *Alemdar-Bachi.* (i)

Il s'excuse de ne lui avoir pas écrit de Petersbourg, & lui recommande deux Officiers Allemands qu'il a engagés pour le service du Schach-Nadir.

JE suis le très-zélé Serviteur du Très-Noble Kikinhihia. Je me persuade pour mon

(6) C'est encore un titre du Roi de Perse. Le mot Persan est *Sahab-Queironi*, qui paroît avoir été composé à l'imitation du *Dominus Sabaoth*.

(1) *Alemdar-Bachi* signifie Chef des Porte-Enseignes. C'est une des premières charges de l'Armée. Autrefois il y avoit en Perse un Généralissime sous le titre de *Sepe Saçar*.



mon repos la continuation de sa santé. (2)

J'avois résolu d'écrire à Votre Excellence avant mon départ de Petersbourg ; mais je re-  
çus

*Salaar*, & celui qui avoit cette charge étoit d'ordinaire Kan ou Gouverneur de Médie. Dans la suite les Rois de Perse ayant négligé les armes, pour se livrer aux plaisirs, on créoit, lorsqu'il survenoit une guerre, un *Serdar*, qui étoit Généralissime tant que la guerre duroit ; mais qui cessoit de l'être aussi-tôt que la paix étoit faite. Ces charges n'auront apparemment pas lieu sous le règne de Kouli-Kan qui commande lui-même ses Armées. Ce qu'il y a d'admirable dans le Gouvernement militaire de Perse, c'est que le Soldat a une bonne paye, & qu'elle ne passe point par les mains des Officiers : car les Soldats, tout comme les Généraux & les Officiers, reçoivent leur solde par une assignation particulière que donne la Chambre des Comptes, sans que les Officiers, ou les Payeurs d'Armée s'en mêlent. La paye des Officiers est considérable. Celle des Généraux des Mousquetaires & des *Coular* ou Cavaliers, est de mille *tomans* pour chacun, qui font quinze-mille écus ; mais comme cette paye est assignée sur des terres qui sont évaluées fort bas, il arrive quelquefois qu'elle monte à quatre fois autant.

(2) Nous omettons le reste du préambule de cette Lettre pour ne pas répéter des complimens qu'on a déjà vus, & qu'on peut bien voir une fois, mais qui choqueroient à la seconde. La politesse des Orientaux est extraordinaire, sur-tout dans leurs Lettres missives. La première civilité qu'ils observent en écrivant à quelcun, est à l'égard du papier. Ils en ont de sept à huit sortes, du commun blanc, jaune, verd, rouge & de toute couleur : du doré & argenté du haut en bas de la feuille. Le plus respectueux est le blanc peint de fleurs, qui sont légèrement marquées. La seconde civilité qu'ils observent, est d'écrire le nom de la personne, ou ses titres, en lettres de couleur, ou en lettres d'or. La troisième est de faire une marge de demi-feuille, & de ne commencer d'écrire qu'aux deux tiers de la feuille. La quatrième est à l'apposition du sceau qui tient lieu de signature : le profond respect veut qu'on mette le cachet au dos de la Lettre, en bas à un coin, & qu'on l'imprime de manière que tout le sceau ne soit pas marqué, mais qu'il en manque la moitié ; c'est comme pour dire, *Je ne suis pas digne de paroître devant vous. Je n'ose par respect me montrer qu'à demi en votre*  
pre-

cus des ordres si prompts & si précis d'en partir, que je ne pus m'acquitter de ce devoir ; & j'ai été obligé d'attendre que je fusse arrivé à Varsovie, ne m'étant presque point arrêté pendant mon voyage.

Je profite du repos que je commence à goûter

*présence.* Les Persans ont trois pratiques superstitieuses au sujet de leurs Lettres missives, dont ils ne peuvent donner de bonnes raisons. La première est qu'ils coupent toujours le coin droit de la feuille avec des ciseaux, de manière que ce n'est plus un papier à quatre coins, mais à cinq. Ils disent qu'ils donnent ainsi à cette feuille une figure irrégulière, pour témoigner que tous nos ouvrages, & toutes nos actions sont mêlés d'imperfections & de défauts, & par conséquent sont transitoires. La seconde, est que sur les Lettres qu'il couvrent d'une enveloppe de papier, ils écrivent près du cachet trois fois le mot de *Cratin*, qui est un mot qui ne signifie proprement rien. Il n'y a rien de plus ridicule, ni de plus fabuleux que la raison que quelques-uns en donnent. Ils disent que *Cratin* est le nom des sept Dormans, desquels ils ont la fabuleuse Légende, comme les Chrétiens Orientaux & les autres qui l'ont prise de ceux-ci ; & que ce Chien préside aux Lettres missives. Ils content qu'il étoit dans la Caverne des sept Dormans, où il faisoit le guet pendant les trois siècles qu'ils passèrent à dormir ; & quand Dieu les enleva en Paradis, le Chien s'attacha à la robe d'un des sept Dormans, & entra ainsi au Ciel. Que Dieu le voyant-là, lui dit, *Cratin*, par quel moyen te trouves-tu en Paradis ? Je ne t'y ai point amené, mais je ne veux pas non plus t'en chasser ; & afin que tu ne sois pas ici sans patronage, non plus que tes Maîtres, tu présideras aux Lettres missives, & auras soin qu'on ne vole pas la valise des Messagers pendant qu'ils dorment. La troisième pratique superstitieuse, est que les Persans ne donnent jamais la Lettre aux mains des gens qui sont au-dessus d'eux ou leurs égaux, mais les mettent devant eux & à leurs genoux, & lorsqu'ils les donnent aux Porteurs, ou aux Courriers, ou à d'autres Gens au dessous d'eux, ils les leur jettent de loin. C'est-là leur pratique constante & sans exception : Les plus crédules & les plus simples d'entre eux n'en sauroient donner de raison. Ils disent sur tout cela *à cada est, c'est la coutume.*

gôûter pour vous affûrer de mon obéiffance, & pour vous prier, Très-Excellent Seigneur, d'agrêr les vœux que je fais pour la prospérité de votre très-noble perfonne. Je vous donne avis en même tems à vous, Monfeigneur, dont l'efprit eft net & brillant comme le Soleil, que deux Officiers Nazaréens font partis de Petersbourg pour aller fervir dans les Armées de notre invincible Monarque. Je les recommande à la bonté de vos Efclaves; & comme ils font deftinés au fervice de l'Artillerie, je fupplie Votre Excellence de les honorer de votre protection auprès du *Topigibachi* Grand-Maître de l'Artillerie.) J'efpère qu'ils fe comporteront de manière à mériter votre faveur. Honorez de vos commandemens l'homme du monde qui vous eft le plus fincèrement dévoué.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## L E T T R E : VIII.

PAGI-NASSIR-BEK.

A

EMINBEK, *Vizir Tchap* (Ministre  
de la main gauche.) (1)

Il lui donne avis des brouilleries survenues entre  
l'Espagne & le Portugal, & de l'Envoyé de  
l'Escadre Angloise sur le Tage.

**D**ieu veuille conserver le bon état de Votre Grandeur.

Moi

(1) C'est proprement le Second du Grand Vizir.

Moi qui suis le plus humble de ses Esclaves, je lui donne avis qu'un démêlé qui étoit survenu entre les Espagnols & les Portugais vient d'être accommodé à l'amiable. C'est ce que j'ai appris par les nouvelles publiques ; mais peut-être Votre Grandeur sera bien aise que je lui marque en même tems les circonstances de ce démêlé. Cela pourra lui servir à connoître l'esprit des Cours de l'Europe.

Au mois de Janvier 1729. selon la manière de compter des Nazaréens, les Cours d'Espagne & de Portugal eurent une entrevue à Badajox, où se fit l'échange des deux Princesses destinées l'une au fils du Roi de Portugal, l'autre à celui du Roi d'Espagne. Cette double alliance sembloit promettre une harmonie constante entre ces deux Cours. Le Roi de Portugal présenta alors au Roi d'Espagne un Gentilhomme en qui il avoit beaucoup de confiance, nommé *Belmonte*, de la Maison de *Cabral*. Le Roi d'Espagne le reçut fort bien, & consentit qu'il succédât au Marquis d'*Abrantes* Ambassadeur de Sa Majesté Portugaise qui avoit négocié à Madrid le double mariage. *Madrid* est la Capitale du Royaume d'Espagne, & c'est là que le Roi tient sa Cour. On donne à ce Prince le titre de *Majesté Catholique*, parce qu'un de ses Prédécesseurs fit périr beaucoup de Maures. Ce fut à Madrid que Belmonte se rendit avec la Cour d'Espagne, & l'on fut d'abord assez content de lui ; mais dans la suite il commit une faute qui lui fit beaucoup de tort, & qu'on ne devoit pas attendre d'un Ministre aussi habile.

Au mois de Février 1735. un Paysan, Laboureur

reur du Village d'Argéta situé aux environs de Madrid , qui fournissoit de la paille pour l'écurie du Ministre de Portugal , se rendit coupable d'un noir assassinat , & s'étant réfugié dans l'Eglise du même village , il en fut tiré par les ordres d'un des premiers Officiers de l'Etat, qui est le Président de Castille. On le conduisit à Madrid bien lié & bien garotté, accompagné des Suppôts de Justice, escortés de six Soldats invalides.

Ce Payfan avoit pour parent un des Domestiques de M. de Belmonte , qui intéressa la femme du Ministre dans l'affaire de son parent, & celle-ci y intéressa son mari. Mr. de Belmonte eut la foiblesse & l'imprudence de s'engager à faire enlever le Criminel. On ne peut guère davantage oublier son caractère que ce Ministre l'oublia en cette occasion. Il apôsta un Espion pour savoir le moment de l'entrée du Criminel dans Madrid. En ayant été exactement informé , il envoya tous ses Domestiques, auxquels se joignirent, pour de l'argent, quelques vagabonds, qui tous ensemble s'allèrent poster près de la porte de Buen-retiro, qui est un Palais du Roi. Dèsque le Criminel parut, tous ces gens sortirent de leur embuscade avec de gros bâtons, dont ils frappèrent l'escorte & la mirent en fuite.

Le Ministre de Portugal étoit alors dans son jardin avec le Chevalier Boré ( 2 ). On lui vint dire que le Prisonnier étoit enlevé, sur quoi il sortit pour aller donner les ordres nécessaires.

pour

( 2 ) C'est le même que le Comte de Chavannes Ministre de Sardaigne auprès des Etats-Généraux.



pour le faire sauver. Il le cacha près de deux jours dans son Palais, sans faire la moindre excuse à la Cour de l'attentat commis par ses Domestiques, qui non seulement avoient empêché l'exercice de la Justice, mais qui s'étoient rendus coupables de Lèze-Majesté en violant le territoire du Palais de Buen-Retiro. Il se contenta d'écrire un billet au Président de Castille, qui étoit malade, & qui ne le lut peut-être pas. La Cour attendit trois jours pour voir quelle satisfaction lui donneroit le Ministre de Portugal; mais voyant qu'il ne chassoit point les coupables, & qu'il traitoit cette affaire de bagatelle, on prit une résolution vigoureuse. On envoya une escouade de Soldats à son Hôtel, avec ordre d'enlever tous les Domestiques de M. de Belmonte, & de les mener en prison. Cela ayant été exécuté, l'Envoyé de Portugal sortit de Madrid & se retira à deux lieues, pour attendre les ordres de sa Cour, où il avoit envoyé une relation peu fidèle de ce qui s'étoit passé. Quelque soin que prit Don Pedro Cabial de Belmonte, & quelque adresse qu'il employât pour exténuer sa faute, le Roi de Portugal sentit qu'il étoit coupable d'une témérité inouïe, & que le plus court étoit de donner satisfaction au Roi d'Espagne. Le Monarque Portugais étoit entièrement disposé à désavouer son Ministre; mais celui-ci trouva un puissant appui dans M. de Mendoza, Grand-Vizir du Roi de Portugal, & Beaufrère du Sieur de Belmonte. Ce premier Ministre fit changer de sentiment à son Maître, & le porta à user de représailles sur le Ministre d'Espagne, nommé  
Ca-

Capicelabro. On enleva ses Domestiques, on les emprisonna à Lisbonne, & on lui ordonna à lui-même de sortir incessamment du Royaume. Le Roi d'Espagne justement choqué que celui de Portugal voulut soutenir la conduite insolente de son Ministre, & l'attentat commis contre l'Autorité Souveraine, fit avancer un Corps de vingt-mille hommes sur les Frontières de Portugal, qui est un Royaume de très-petite étendue, où il n'y avoit guère alors au-delà de huit-mille hommes de troupes réglées. Il est hors de doute que les Espagnols auroient envahi ce petit Pays, s'ils avoient voulu en venir aux dernières extrémités; mais le Roi d'Espagne n'avoit d'autre dessein que d'engager le Portugais à lui donner une juste satisfaction. Il fit encore dans cette vue équiper divers Vaisseaux de guerre. Les Portugais qui avoient la vanité de vouloir soutenir la faute de leur Ministre, furent effrayés à la vue de ces préparatifs. Ils eurent recours au Roi d'Angleterre, qui leur envoya une Escadre de vingt-cinq Vaisseaux de guerre, trois Chaloupes, & un Brûlot: Il y avoit 1756. Pièces de Canon & près de 2000 hommes d'équipage. Cette Armée navale vint occuper l'embouchure du Tage. Quelque fiers que les Anglois soient naturellement, ils ne voulurent pas se charger du blâme d'être venus défendre une mauvaise cause. Ils firent courir le bruit que l'Espagne avoit dessein d'enlever la Flotte du Brésil, & qu'ils n'étoient-là que pour empêcher les voies de fait, & l'exécution d'un dessein qui ruïneroit leur Commerce. Mais leur véritable but étoit de se rendre les arbitres de ce différend. En  
ef-

effet ils offrirent leur médiation ; mais le Roi d'Espagne se défiant de la médiation d'une Nation qu'il regardoit comme son ennemie secrète, la rejetta , & n'en voulut pas d'autre que celle de la France & de la Hollande. Quant aux Anglois , ils se contentèrent de faire valoir aux Portugais , leur promptitude à les secourir , & ne commirent aucun acte d'hostilité ; leurs ordres étoient de n'agir contre les Espagnols , qu'en cas qu'ils en fussent attaqués. Ceux-ci n'eurent garde d'en venir là , & après bien des Négociations , l'affaire s'est terminée sans tirer l'épée , si ce n'est en Amérique , où les Espagnols ont attaqué sans succès la Colonie du St. Sacrement, que l'Espagne avoit cédée au Portugal par le Traité d'Utrecht.

La plus grande difficulté étoit l'élargissement des Domestiques emprisonnés de part & d'autre. Il étoit naturel que le Portugais commençât , puisque c'étoit lui qui avoit tort. Mais Don Diégo de Mendoça , qui par une sottise vanité faisoit une affaire d'Etat, d'une affaire qui ne regardoit que sa Famille , empêchoit le Roi son Maître de suivre les mouvemens de son équité. Les Négociations ont duré jusqu'à sa mort , sans que sa Cour ait voulu seulement consentir à élargir les Domestiques du Ministre d'Espagne en même tems qu'on élargiroit ceux de celui de Portugal. Il prétendoit que l'Espagne commençât , comme si ce n'eût pas été elle qui eût été lèzée. Mais enfin Mendoça est mort , & Don Antoine Guedes Pereura lui a succédé. Ce Seigneur a signalé son entrée au Ministère , par la conclusion de l'accommodement ,  
qui

qui a été fait sur un pié raisonnable. La mort du Ministre du Roi d'Espagne, Don Joseph Patinho, arrivée presqu'en même tems a aussi beaucoup contribué à hâter cet accommodement. Ce Ministre avoit inspiré au Roi son Maître la vigueur avec laquelle on avoit agi contre M. de Belmonte ; il étoit engagé pour sa gloire particulière, à soutenir cette démarche. Son Successeur n'ayant pas eu le même intérêt à cette affaire, s'est prêté plus facilement aux vues des Médiateurs. Le Roi d'Angleterre a eu aussi part à l'accommodement, quoique la France en ait eu la principale direction. Le Roi de Portugal a accepté la convention qui avoit été arrêtée à Paris, en conséquence de laquelle il a fait élargir les Domestiques de l'Envoyé d'Espagne, & a nommé le Comte de Tarouca son Ambassadeur à Vienne, pour aller résider à Madrid en la même qualité. Le Roi d'Espagne a aussi exécuté de son côté tous les points de cette convention qu'il avoit acceptée le premier ; & ainsi s'est terminé sans tirer un coup de pistolet, un différend qui a duré plus de deux ans.

Comme je compte de voir l'Espagne & le Portugal, je remets à ce tems-là à parler de la puissance de ces deux Royaumes. En attendant, je supplie votre Grandeur de remettre au premier Ministre qui est l'appui des Royaumes, le Mémoire suivant.





ceux qui ont des Rois dont l'autorité est bornée par les Loix & les Privilèges de la Nation, & qui ne peuvent pas faire tout ce qu'ils voudroient. Il y a des Républiques où le Peuple est le dépositaire de l'autorité Souveraine, d'autres où la Noblesse tient seule les rênes du Gouvernement, d'autres enfin où le Peuple & la Noblesse ont part également à la Souveraineté. Ces trois ou quatre sortes de Gouvernement sont appelés *Démocratiques*, *Aristocratiques*, *Mixtes*, & *Aristo-Démocratiques*.

En Pologne la Souveraineté réside purement dans la Noblesse à certains égards : le Roi n'est que le premier de la République. Il ne peut faire ni guerre ni paix sans le consentement de la Noblesse. Il a un revenu fixe au-delà duquel il ne peut rien prétendre, ni imposer de nouvelles taxes. Ce revenu est fort modique, puisqu'il ne va pas à dix mille *tomans* (15000 livres de France).

La Pologne est un Royaume considérable. Il est composé de la Pologne proprement dite, qui se divise en haute & basse Pologne, de la Prusse Royale, du Grand Duché de Lithuanie, des Provinces de Mazovie, Podlachie, Russie noire, Volhinie, Podolie, Ukraine, & de quelques autres petites Provinces. Il est borné du côté du Nord par la Mer Baltique, la Samogitie, la Livonie & la Moscovie. A l'Orient, les Etats de la Russie, & la petite Tartarie se trouvent sur ses frontières. La Moldavie & les Monts Krapack lui servent de limites au Midi. Enfin la Moravie, la Silésie & les Terres de l'Electeur de Brandebourg le terminent à l'Occident. Sa longueur est de cinq-

cens parasanges, (250 lieues) & sa largeur de quatre-cens (200 lieues).

La Ville de Gnesne, située dans la grande Pologne, a été autrefois la Capitale de tout le Royaume, & elle en est encore aujourd'hui la Métropole. Son Archevêque a le titre de Primat, & est ordinairement ce que les Nazaréens appellent Cardinal. Pendant l'inter règne il est le Chef de la République. Son pouvoir est si grand qu'on a souvent vu des Primats faire des Rois & les détrôner.

La Vistule, le Borysthène, & le Niester sont les principaux Fleuves de Pologne, & il semble que le Commerce devroit fleurir dans ce Royaume, puisque la Nature lui a donné tout ce qui peut faciliter la Marine & le Négoce avec l'Europe & l'Asie; mais ces avantages sont absolument négligés. Les Gentilshommes ne manient que leurs armes, & les Roturiers ne sont que de misérables Esclaves des Gentilshommes, accablés sous le joug de leurs Seigneurs, sans industrie, & sans biens.

Il n'y a en Pologne aucune Place fortifiée: tout y est ouvert. Les Polonois regardent les Châteaux & les Fortereſſes comme des écueils où leur Liberté pourroit faire naufrage, & comme les instrumens de la tyrannie de quelque Ambitieux qui voudroit leur donner des fers. Kaminiec sur la frontière de Moldavie a toujours été regardé comme une Barrière contre les Turcs; il n'est pourtant considérable, ni par sa grandeur, ni par ses Fortifications: Dantzic même qui est la meilleure Fortereſſe de Pologne, n'est que médiocrement forte.

Le Roi, qui n'est, comme j'ai dit, que le  
Chef,

Chef, ou le premier Magistrat de la République, ne doit point sa dignité à sa naissance, mais aux suffrages de la Noblesse. Lorsqu'on veut procéder à cette Election, on voit les Gentilshommes accourir de tous côtés à Varsovie : la plupart sont à cheval, ceux qui sont pauvres viennent à pié & armés de vieilles faux rouillées, comme des moissonneurs. Le nombre de ces Gentilshommes monte à plus de cent-mille, rangés sous les bannières de chaque Palatinat. Ils s'assemblent dans un champ à un quart de lieue de Varsovie, sur la gauche du grand chemin de Dantzic près de la Vistule. Ce champ a au milieu une espèce de toit, comme celui d'une halle de Village. Sa figure est un quarré long, partagé en deux, avec deux ouvertures à la levée qui l'enferme, pour communiquer de l'un à l'autre. Les Sénateurs sont sous le toit, & la Noblesse forme un cercle tout autour, & c'est à cause de ce cercle qu'on a donné à ce lieu le nom de *Kolo*, qui en Polonois signifie tout ce qui a une figure ronde. Chaque Gentilhomme a voix délibérative à cette Assemblée, & il peut d'un seul mot suspendre l'Election. Comme les pauvres Gentilshommes sont en plus grand nombre que les riches, le Prétendant qui a le plus d'argent peut presque s'assurer d'être élu. L'Election se fait à cheval, au milieu de ce champ, & se décide à la pluralité des voix, souvent à coups de sabre ; car quelquefois la petite Noblesse force le Sénat & la Chambre des Nonces, à consentir malgré eux à l'Election proposée.

Quand le Roi est mort ou qu'il a abdiqué, on voit arriver en Pologne les Ministres de di-

vers Prétendans, ou *Candidats*. Ces Ministres proposent de la part de leurs Maîtres respectifs, les avantages qu'ils promettent de procurer à la République. Ses propositions sont rédigées par écrit, & s'appellent *Pacta conventa*. Dès que le Roi est élu, il faut qu'il jure ces *Pacta conventa*, non seulement les siens, mais encore ceux de ses Prédécesseurs: & s'il s'avisait de violer ces engagements, il verroit bientôt une superbe Contédération se former parmi la Noblesse pour le déposer. Il ne peut, sans le consentement de cette même Noblesse, faire de nouvelles Loix, établir des Impôts, contracter des Alliances, déclarer la Guerre, ni même se marier ou sortir du Royaume. Quelle différence d'un tel Roi avec le nôtre! Le Roi de Perse règne sur un Peuple qui fait gloire d'être esclave, & de lui sacrifier ses biens & sa vie. Quel homme parmi nous, quelque élevé qu'il soit, oseroit examiner les ordres du Roi, dans le cas où il s'agiroit de sa tête? & cependant le plus petit Gentilhomme Polonois ose impunément s'opposer aux desseins du sien, même dans les cas où il n'est pas intéressé personnellement.

Le Sénat de Pologne n'est que pour l'administration de la Justice. Il ne peut rien résoudre sur les affaires générales, sans l'intervention des Diètes, qui sont les Assemblées des Etats. Ce Sénat est composé de Laïques & d'Ecclésiastiques. Le Grand-Maréchal, le Maréchal de la Cour, le Chancelier, le Vice-Chancelier, & les Trésoriers sont les premiers Sénateurs. Le Royaume de Pologne, & le Grand-Duché de Lithuanie ont également tous ces Officiers. Le

Le Grand - Maréchal est Juge Souverain des desordres qui peuvent arriver dans les Diètes, & dans la Maison du Roi. Il impose silence, & permet de parler dans les Assemblées de la Nation. Il introduit les Ambassadeurs, examine leurs dépêches, & leur assigne des logemens. Enfin c'est lui qui met le prix à toutes les marchandises.

Le Maréchal de la Cour ou le Petit-Maréchal, est son substitut, & en son absence il exerce ses fonctions.

Les Sceaux du Royaume sont entre les mains du Grand-Chancelier, & le Roi-même ne peut l'obliger à sceller aucun Decret, sans l'avis des Etats. On porte à son Tribunal les affaires civiles, & celles qui concernent les Domaines du Roi. Il veille à la conservation des Loix, & au maintien des privilèges de la Nation. Il répond dans les Diètes aux Ministres des Princes étrangers. S'il est Ecclésiastique, il a l'inspection sur les Secrétaires, les Prêtres, & les Prédicateurs de la Cour. Son substitut est le Vice-Chancelier.

Le Trésor de la République est administré par le Trésorier, qui doit assister à tous les Contrats que le Roi fait, & les signer, sans quoi ils seroient nuls.

Telles sont les principales Charges du Sénat & de la République. Le détail des autres seroit trop long.

A l'égard du Clergé, il est bon de remarquer que c'est le premier Ordre du Royaume, qu'il est très-riche & très-puissant. Il possède plus de 200 mille Bourgs & plusieurs Villes.



La Noblesse compose le second Ordre. Elle est en possession des Dignités & des Charges du Royaume & du Grand-Duché, & ne permet pas que les Etrangers ni les Roturiers y soient admis. Elle est fort jalouse du droit d'élire les Rois, & dans certaines occasions où le Sénat a paru vouloir se rendre maître de l'Election, il s'est trouvé exposé à de grands dangers de la part de cette Noblesse.

La Pologne n'entretient pas au-delà de dix-mille hommes de troupes réglées; mais lorsque le Royaume est menacé d'une invasion, la *Pospolite*, c'est-à-dire, toute la Noblesse en armes, monte à cheval. Outre les Palatins de chaque Province qui sont à la tête de cette Noblesse, elle est commandée par un Général, même quand le Roi est présent. Cette Noblesse est leste & courageuse, elle marche couverte de peaux de Tigre, de Léopard & de Panthère: les chevaux sont vifs, & pour la plupart magnifiquement enharnachés; mais ces Gentilshommes sont peu soumis aux ordres de leurs Chefs. Ils négligent impunément de se rendre au lieu marqué par les Lettres de convocation; & lorsqu'ils ne sont pas payés, ce qui est ordinaire, ils se retirent sans congé. Leur marche n'est pas plus régulière. Ils commettent mille desordres dans le Royaume même; & comme il n'y a jamais de Vivandiers dans une Armée Polonoise & qu'on ne fait point de Magasin, ils pillent de tous côtés. Il y a long-tems que cette *Pospolite* n'a été employée, & quoique les Polonois soient braves & bons Soldats, il y a grande apparence que ce grand Corps de Gentilshommes

mes sans ordre & sans discipline, ne feroit pas de grands exploits contre de bonnes troupes réglées & bien disciplinées. D'ailleurs cette Noblesse est desunie par je ne sai combien d'intérêts différens, & il n'est pas apparent qu'elle se réunisse, à moins qu'elle ne se vît en danger de perdre sa liberté; mais tant qu'on lui en laisse l'ombre, on n'a pas à craindre qu'elle s'oppose unanimement à d'autres entreprises. Il y a déjà long-tems que la Russie est en possession de disposer de la Courlande, qui est un fief du Royaume de Pologne, & que par la facilité qu'elle a de faire entrer ses troupes dans le Royaume-même, elle prétend disposer de la Couronne. Cela mérite l'attention de notre invincible Monarque, à qui il appartient de secourir les opprimés.

Il est de l'intérêt de notre Cour d'empêcher l'agrandissement de la Russie; & quoique l'influence qu'elle a en Pologne ne nous regarde point directement, il convient pourtant de soutenir les Polonois & de ne les pas laisser abatre, afin de pouvoir dans l'occasion s'en servir contre les Russes, & les engager à une diversion. Il me semble donc que nous devons entretenir une bonne intelligence avec la Pologne, non seulement à cause de la Russie, mais aussi à cause des Turcs. Si nous secourons les Polonois, soit par des sommes d'argent, soit par une puissante diversion, il n'est pas douteux qu'ils ne nous favorisent en cas de guerre avec la Russie. Je sai qu'ils sont fort mécontents de cette Cour-là, par rapport à la Courlande.

Il ne tient qu'à nous de nous les atta-

cher, en l'obligeant à leur donner satisfaction.

Le Roi qui règne à présent en Pologne, est un Prince dont on loue fort l'équité & la clémence. Il a eu un Rival dans *Stanislas*, soutenu de toute la puissance de la France ; mais cette Couronne étoit trop éloignée pour lui faire du mal, & son parti, quoique peu considérable par lui-même, se trouvant étayé des armes de la Russie & de celles de l'Empereur, a triomphé de celui de son Concurrent quoique plus nombreux.

La Ville de *Varsovie* est depuis long-tems le lieu de la résidence des Rois de Pologne, & du Sénat de la République. Elle a été préférée aux autres Villes, parce qu'elle est dans une distance à peu près égale de toutes les frontières, outre qu'elle est sous une bonne température d'air, & à portée de recevoir les denrées du Royaume par la Vistule, tant du côté de la Hongrie, de la Russie & des autres Provinces méridionales, que des bords de la Mer Baltique, en remontant cette Rivière jusqu'à Dantzig. La Ville est située à l'extrémité d'une vaste campagne fort agréable, qui règne comme une terrasse au-dessus de la Vistule ; & cette Rivière coule au pié de la hauteur où est *Varsovie*. Il y a vis-à-vis, sur la rive droite, deux gros Villages contigus, qui n'en font qu'un, & qu'on nomme *Prag*, & *Scarichouf*. Le premier est fameux par une bataille donnée aux environs, entre le Roi de Suède *Charles Gustave* & le Roi de Pologne *Casimir*, qui commandoient tous deux leurs Armées en personne. Il y a à *Varsovie* un Château de brique assez bien construit, quoique d'une architecture

chitecture fort commune. C'est proprement le Palais de la République ; car le Sénat y a une Salle, & la petite Noblesse une autre. C'est dans ce Palais que se tiennent les Conseils & les Conférences avec les Ambassadeurs : c'est enfin là qu'on administre la Justice. Les dehors de Varsovie sont ornés de quelques jolies maisons de campagne & de fauxbourgs assez grands ; mais comme tous ces bâtimens sont bas, d'un ordre assez commun, sans régularité, sans beauté de dessein, ils ne préviennent guère les Etrangers qui arrivent. Les fauxbourgs sont néanmoins ce qu'il y a de plus considérable, à cause que les Grands Seigneurs y ont leurs maisons. Les rues en sont larges & bien alignées : mais comme il n'y a point de pavé, on ne peut en hiver y passer qu'à cheval ou en voiture, sans quoi on court risque de rester dans la boue. La Ville n'a qu'une seule place, d'où partent cinq à six rues étroites qui font tout Varsovie, & qui ne sont habitées que par des Marchands, des Artisans, & quelques gens de Police. Elle est fermée d'une simple enceinte de basses murailles, flanquées de méchantes tours à demi ruinées & sans aucun fossé. Du reste la Ville n'a rien de remarquable, point de bâtimens de conséquence ni de tombeaux ; on ne peut guère voir de Capitale plus dénuée de monumens que celle-là. On trouve seulement hors de la porte principale, qui touche au Château, une colonne ronde d'une pièce de jaspe, ou marbre rare, sur un piedestal assez bien exécuté, & qui porte la Statue en bronze doré de *Sigismond III.*, revêtu des habits royaux, tenant un Sabre d'une main, & une grande Croix de l'autre.

tre. Ce monument, quoique beau par lui-même, ne paroît rien, parce qu'il est mal placé, & comme enterré dans un coin, environné d'une méchante levée de terre, qui ressemble à un ravelin éboulé.

Les Polonois sont naturellement crédules & superstitieux ; ils souffrent pourtant chez eux les Juifs, & quelques Sectes Nazaréennes opposées à celle du Pape laquelle ils suivent aveuglément. Lorsqu'ils embrassèrent la Religion de Jésus, ils étoient gouvernés par des Ducs. MICISLAS le onzième de ces Ducs fut le premier qui se fit bâtifier.

La cérémonie s'en fit à Gnesne en présence d'un grand nombre de Seigneurs qui reçurent aussi le batême. Il régna vingt-cinq ans. Son fils BOLESLAS lui succéda : C'est le premier qui ait porté le titre de Roi de Pologne, & il aquit cette dignité d'une manière assez singulière. L'Empereur Othon III. s'avisa d'aller à Gnesne en pèlerinage, pour visiter les os d'un certain *Adalbert* que les Polonois avoient tué, parce qu'il leur prêchoit le Christianisme. *Boleslas* rendit de grands honneurs à ce devot Monarque, & flatra sa dévotion en l'imitant, quoique dans le fond il se moquât peut-être de voir un grand Prince courir le Monde pour voir des reliques, dont il y avoit assez bonne provision en Allemagne. Quoi qu'il en soit, *Boleslas* suivit Othon à Gnesne, & cet Empereur charmé de la reception que le Duc lui faisoit, le revêtit des habits royaux, & depuis ce tems il porta toujours le titre de Roi, de même que son Successeur. Mais le Petit-fils de celui-ci *Boleslas II.* arrière-petit-fils de *Boleslas*



*Ieſſas I.* perdit ce Titre en punition d'un homicide qu'il commit dans la perſonne d'un Prélat. Ce Prince avoit donné de belles eſpérances dans ſa jeuneſſe, mais dans la ſuite il ſe plongea dans la débauche. *Stanislas*, Evêque de Cracovie, après l'avoir exhorté à changer de vie, lança contre lui les foudres de l'Egliſe (pour parler comme les Nazaréens) *Boleſſas* en fut ſi irrité, qu'il hacha le Prélat en pièces, à coups de Sabre, au pié de l'autel. L'action étoit cruelle & impie, mais la punition fut bizarre. Le Pape *Gregoire VII.* ne ſe contenta pas d'excommunier ce Roi ſacrilège & barbare, il s'avifa de le dépouiller de la Dignité Royale, & défendit aux Polonois de donner à leur Pays le titre de Royaume. Ces bonnes gens eurent la complaiſſance de ſe ſoumettre à ce Decret: la Pologne redevint Duché, & reſta telle pendant 290. ans, c'eſt-à-dire juſqu'en 1370. Cependant les Polonois chaſſèrent leur Roi excommunié, & ce malheureux Prince, devenu l'honneur de tout le Genre-humain, ſe retira en Hongrie, où il ſe tua lui-même de deſeſpoir.

Après ſa mort, la Pologne fut diviſée en pluſieurs Souverainetés, dont les Souverains ſe qualiſioient Ducs ou Princes de Pologne. Cela dura juſqu'à *Uladiſlas Lockteck*, qui étant parvenu au gouvernement de toute la Pologne, ſongea à recouvrer le titre de Roi. D'abord il voulut ſ'adreſſer à l'Empereur *Louis de Bavière*; mais ayant enſuite fait réflexion que les Allemands pourroient bien ſe prévaloir de cette démarche, pour faire de la Pologne un Rief de l'Empire, il ſe ravifa; & comme il étoit naturel de ſuppoſer que ſi le Pape avoit

le droit de dépouiller les Rois de leur dignité, il avoit aussi celui de les en revêtir, il envoya une Ambassade en France, où *Jean XXII.* Souverain Pontife étoit alors, & le supplia de lui rendre le titre dont *Gregoire* avoit privé *Boleslas*. Le Pontife lui accorda sa demande; mais la Pologne ne fut reconnue pour Royaume que trente-sept ans après la mort de ce nouveau Roi, qui mourut en 1333. laissant un fils & une fille. Ce fils s'appelloit *Casimir* troisième du nom. Il mourut en 1370. sans laisser d'héritiers, & en lui finit la postérité de *PIASTE*, Paysan fameux dans l'Histoire de ce Royaume. Les Polonois le tirèrent de sa charrue en 842. pour en faire leur Souverain, & sa mémoire est encore en grande vénération parmi eux.

La fille d'*Uladislas* s'appelloit *Elisabeth*. Elle avoit épousé *Charles Robert*, Roi de Hongrie. *Louis* leur fils unique fut Roi de Hongrie en 1342, après la mort de son Père, & Roi de Pologne après la mort de son Oncle maternel.

Il n'eut que deux filles, l'aînée desquelles épousa *Sigismond* Roi de Bohême & Empereur, à qui elle porta la Hongrie. La puînée fut mariée à *Jagellon* Duc de Lithuanie, à condition qu'il se feroit Chrétien, & qu'il engageroit ses Sujets Lithuaniens à embrasser la même Religion. Il le promit & tint parole. Après la mort de son Beaupère les Polonois lui déférèrent la Couronne. *Jagellon* changea de nom à son Bâteme, & se fit nommer *Uladislas*.

La fille aînée de *Louis* Roi de Hongrie, laquelle avoit épousé *Sigismond*, ne laissa, de son mariage avec cet Empereur, qu'une fille unique, nommée *Elisabeth*, qui fut mariée avec *Albert*  
d'Au-

d'Autriche, à qui elle porta la Hongrie & la Bohême, & c'est-là l'origine de la grandeur de cette Maison d'Autriche, qui a tant fait de bruit en Europe.

La Postérité masculine de Jagellon finit dans la personne de *Sigismond-Auguste*, fils de *Sigismond I.*, petit-fils de Jagellon. *Sigismond-Auguste* mourut sans postérité l'an 1572. & alors les Polonois se ressaisirent du droit d'Élection, auquel ils sembloient avoir renoncé depuis deux siècles, que la Postérité de Jagellon étoit sur le Trône, encore ce Prince n'y étoit-il monté qu'à titre d'Époux d'*Edwige*, seconde fille de Louis, Roi de Hongrie, qui étoit lui-même devenu Roi de Pologne du chef de sa Mère sœur de Casimir III. dernier Roi de la Postérité de Piaste. Ainsi durant 730. ans, c'est-à-dire, depuis 842 jusqu'à l'an 1572. la Couronne de Pologne ne sortit point de la famille de Piaste, ni de celle de Jagellon. Si un Roi étoit déposé, on prenoit son Frère ou son Neveu.

En 1573. les Polonois élurent *Henri de Valois* frère de *Charles IX.* Roi de France. Il est remarquable que ce Prince ne tint point aux Polonois tout ce que ses Envoyés avoient promis de sa part ; il ne voulut ratifier que les propositions qui se trouvèrent écrites ; & déclara qu'il ne prétendoit point jurer ce qui avoit été promis verbalement, ni le ratifier, alléguant que ses Ministres avoient passé leur pouvoir. Depuis cela les Polonois ne se fient plus aux promesses verbales.

*Henri III.* quitta les Polonois pour aller prendre possession de la Couronne de France, qui lui étoit dévolue par la mort de son frère.

Les

Les Polonois le poursuivirent fort loin ; mais n'ayant pu l'atteindre , & ne comptant plus de le revoir, ils élurent pour leur Roi *Etienne Báthori*, Prince de Transilvanie : il avoit épousé Anne sœur de Sigismond-Auguste : s'il en eût eu des Enfans, il y a apparence qu'ils auroient succédé ; mais étant mort sans postérité, les Polonois élurent *Sigismond* , Fils de CATHERINE, Reine de Suede, autre sœur de Sigismond-Auguste. Il eut pour successeur *Uladislas VII.* qui mourut en 1648. Son frère *Jean-Casimir* , qui avoit été *Derviche* de la Compagnie de Jésus , & qui étoit alors Cardinal , fut élu pour lui succéder. Il régna non en Prince, mais en *Derviche* (en Moine). Les Cosaques, les Tartares, les Moscovites, les Suédois & autres Peuples, firent impunément, sous son règne, des irruptions jusqu'au cœur de la Pologne. Jean Casimir sentit que l'esprit du Cloître n'étoit pas propre à le rendre redoutable, & il vit bien que le Sceptre n'étoit pas sa vocation. Il y renonça, & se retira en France, où il finit paisiblement sa carrière.

Les Polonois lui avoient donné pour successeur MICHEL CORIBUT, Duc de Wiesnowieski en Lithuanie, qui descendoit d'*Olgerd* Duc de Lithuanie, & Père de *Jagellon*. Son règne fut court & peu glorieux. Les Turcs lui enlevèrent Caminick. A sa mort, les Polonois comprenant le besoin qu'ils avoient d'un Roi guerrier, élurent JEAN SOBIESKI., qui s'étoit déjà signalé par la victoire de Choczim, qu'il avoit remportée sur les Turcs. Il les battit encore diverses fois , & les contraignit à re-

. noncer

noncer au tribut qu'ils avoient imposé aux Polonois. Il épousa une Dame Françoisse d'une illustre Maison; il en eut plusieurs Enfans, dont aucun ne fut élu. Les Polonois craignant que leur Royaume ne devînt héréditaire, ne jugèrent pas à propos de couronner la Postérité de SOBIESKI, & élurent les uns le Prince de *Conti* Prince du Sang de France, les autres l'Electeur de Saxe. Le Parti du premier étoit le plus fort, le Primat-même étoit à la tête, cependant l'Electeur de Saxe l'emporta. Ce Prince fut gagner une partie des Partisans du Prince de *Conti*, & le reste fut obligé à le reconnoître. AUGUSTE II. Electeur de Saxe & Roi de Pologne éprouva les vicissitudes de la fortune; il fut détrôné par le jeune Roi de Suède *Charles XII.* mais ce terrible ennemi ayant été vaincu à son tour par le Czar Pierre I. Auguste remonta sur le Trône. Il mourut il y a quatre ans. Les Polonois s'étant assemblés pour lui donner un successeur, élurent *Stanislas* que *Charles XII.* avoit déjà fait Roi de Pologne, & qui fut obligé de céder le Trône à AUGUSTE III. que ce Conquérant en avoit chassé, pour l'y placer. *Stanislas* n'y fut cependant rappelé que par une partie de la Nation. L'autre partie élut le fils du Défunt, qui étoit déjà Electeur de Saxe; & cette double Election fut cause de la guerre qui s'alluma entre l'Empereur & la France: Guerre qui fut fatale à l'Empereur, puisqu'il perdit toute l'Italie dans une seule campagne. Mais la paix lui fut aussi avantageuse, que la guerre lui avoit été funeste.

On a ici des nouvelles certaines que l'Armée



mée Ruffienne, fous les ordres du Comte de Munich a paffé le Bog le 29. de Juin , fans que les Tartares y aient apporté d'obftacle. Ils fe font retirés du côté d'Oczakof, où Munich les a fuivis avec toute la diligence poffible , pour ne pas leur donner le tems de fe reconnoître. Dans moins de huit jours de marche , il s'eft trouvé devant la Ville. Elle étoit défendue par quelques milliers de Janiffaires ; & outre cette Garnifon , un Corps de douze-mille hommes tant Tartares , qu'autres troupes ramaffées, campoient hors de la Place, à la portée du canon, dans des jardins & derrière des haies. Les Moscovites les ont attaqués avec beaucoup de vigueur, & les ont chaffés de poste en poste. Malheureusement pour la Garnifon, l'Artillerie ennemie avoit mis le feu à la Ville, & le Pacha occupé à le faire éteindre n'a pu venir au fecours de fes gens. Les Rufles les ont pourfuivis jufqu'aux paliffades qu'ils ont arrachées , & profitant du trouble & du defordre où cette attaque imprévue & l'incendie de la Ville avoient jetté les Turcs, ils font entrés pêle-mêle avec les fuyards. Ce n'a plus été qu'une boucherie. Non feulement la Garnifon , mais presque tous les Habitans ont été paffés au fil de l'épée , on n'a épargné ni âge ni sexe. Munich ne s'eft point oppofé à la fureur du foldat ; il en auroit trop couté à fon tempérament bouillant & féroce. Les Femmes Turques ont été violées ; leurs Pères, leurs Maris, leurs Enfans ont été massacrés, & elles-mêmes ont eu le même fort. On n'a fait grace qu'au Bacha, & à quelques-uns des principaux

cipaux Officiers de la Garnison dont on espère une bonne rançon.

Cependant le Grand Vizir se tient avec une forte Armée derrière le Niester, pour couvrir Bender, au cas que les Russes eussent quelque dessein sur cette Place. Il n'y a que quelques camps volans en Hongrie sous les ordres du Pacha de Bosnie, plutôt pour observer les Impériaux que pour les attaquer.

On a beaucoup parlé de paix jusqu'à présent, mais c'est sans aucun fondement. On n'a pas laissé d'assembler un Congrès à Nimirow, dans l'Ukraine Polonoise. L'Empereur, la Russie & la Porte y ont envoyé leurs Ministres. Lorsqu'il a été question de convenir de quelques préliminaires, on a remarqué des prétentions si opposées, qu'il a été facile de juger que les conférences ne seroient ni longues, ni utiles. En effet, les Russes ont d'abord déclaré qu'ils avoient ordre de n'entrer en aucune négociation, qu'on ne fût convenu du possesseur de ce que chacun avoit pris, c'est ce que les Européens appellent *uti possidetis*. Les Impériaux tenoient le même langage; mais les Ministres Turcs, qui avoient ordre de ne point traiter qu'on ne fût préalablement convenu de la restitution d'Azoph & d'Oczakof, n'avoient garde d'écouter de telles propositions. Après avoir déclaré aux Ministres de Russie les intentions de la Porte à l'égard de ces deux Places, ils ont ajouté, en parlant au Comte d'Oslein principal Agent de l'Empereur, „ que „ bien loin que le Grand-Seigneur fût obligé „ de consentir à une condition si onéreuse, Sa „ Hau-

„ Hauteffe étoit au-contre en droit de de-  
 „ mander un dédommagement à l'Empereur,  
 „ puisque S. M. Imp. avoit rompu le Traité  
 „ de Passarowitz, pendant que la Porte l'avoit  
 „ observé exactement, jusqu'au point de n'a-  
 „ voir pas donné le moindre ombrage à la  
 „ Cour de Vienne durant la guerre malheureu-  
 „ se qu'elle avoit eu à soutenir contre l'Espa-  
 „ gne, la France & le Roi de Sardaigne. Que  
 „ le Grand-Seigneur avoit évité tout ce qui  
 „ auroit pu donner quelque soupçon qu'il vou-  
 „ lût profiter de cette occasion pour attaquer  
 „ l'Empereur. Que cependant on ne se con-  
 „ tentoit pas de violer les Traités les plus so-  
 „ lemnels, on vouloit encore obliger la Porte  
 „ à une Paix honteuse, après l'avoir attaquée  
 „ sans raison.

Le Congrès avoit commencé le 16. de Mars de cette année 1737., sous la médiation de la Hollande & de l'Angleterre. Il n'a pas eu un succès fort heureux ; la Cour de Vienne ne voulant rien rabattre des conquêtes chimériques qu'elle se propose de faire en Hongrie, & les Turcs demandant satisfaction de la violation du Traité de Passarowitz. La première est si enflée de quelques succès que ses armes ont eus en Hongrie au commencement de cette Campagne, que quoique la fortune ait paru lui tourner le dos sur la fin, elle ne laisse pas de menacer Constantinople d'un Siège, & de trouver mauvais que l'Impératrice de Russie ait consenti à la tenue d'un Congrès, au-lieu de pousser la guerre jusqu'au moment qu'on verroit les Turcs réduits à signer les conditions qu'on voudroit leur prescrire. C'est ainsi que

que parlent les Ministres Impériaux; mais les Russes leur ont fait comprendre, que l'Impératrice ayant pris Azoph, forcé les lignes de Précop, chassé le Kan de sa Résidence, pris Précop même, rasé les Lignes, & enfin s'être emparé d'Oczakof, n'avoit plus rien à désirer; qu'elle avoit tiré satisfaction du tort fait à ses Sujets, & que par conséquent elle n'avoit plus de raison de continuer la guerre; qu'elle en avoit même une de la finir indépendamment des autres; & que c'étoit parce qu'il sembloit que la fortune voulût changer de parti, puisqu'en effet le Général Lasçi ayant entrepris de ruiner les nouvelles Lignes de Précop, & de fouager la partie occidentale de la Crimée, avoit été repoussé avec perte; & que l'Armée de Munich avoit acheté bien cher les avantages qu'elle avoit remportés à Oczakof, puisqu'elle avoit été ruinée par les maladies contagieuses, causées par les grandes chaleurs, le défaut d'eau & de vivres dans les déserts qu'il avoit fallu traverser. Qu'enfin ces deux Armées, qui étoient revenues en Ukraine pour se rétablir, se trouvoient diminuées des deux tiers, & qu'il n'y auroit pas peu de difficulté à les recruter. Que celle de Lasçi avoit été poursuivie dans sa retraite par les Tartares, qui en avoient tué quantité de Soldats, & fait un bon nombre d'esclaves, de ceux qui ne pouvoient pas suivre, on qui s'écartoient pour quelque besoin, ou pour piller.

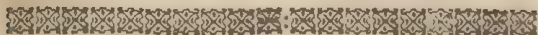
Pendant qu'on négocioit ainsi à Nimirow, la guerre alloit son train. Le Grand-Vizir toujours posté sur le Niester avec la grande Armée, n'eut pas plutôt appris la retraite de l'Ar-  
mée

mée Russe en Ukraine, qu'il fit un Détachement pour reprendre Oczakof, dont la perte est à coup sûr un avant-coureur de sa disgrâce. Les Moscovites écrivent que ce Détachement étoit au moins de soixante-mille hommes, auxquels s'étoient joints vingt-mille Tartares: c'est sans doute pour relever la gloire de la Garnison, & augmenter la honte des Turcs, qu'ils exagèrent si fort le nombre des Ennemis; la vérité est que dans ce détachement, qui ne passoit pas vingt-mille hommes, il y avoit à peine deux-mille bons Soldats; le reste n'étoit qu'un ramas de Goujats, peu propres à faire un Siège. Mais le Grand-Vizir se figuroit que les Russes n'auroient pas eu le tems de se fortifier-, & qu'en les surprenant par une attaque brusque & imprévue, ils rendroient'une Place, qui fUMOIT, pour ainsi dire, encore de l'incendie que le dernier Siège y avoit allumé. Il a été trompé dans son espérance. Le Seraskier Gentzy Ali-Bacha, qu'il avoit chargé de cette entreprise, n'a pu en venir à bout. Le 5. d'Octobre le Siège a commencé, & le 23. du même mois il a été levé, après beaucoup d'assauts & de canonnades. Dans le même tems de la levée du Siège d'Oczakof, le Congrès de Nimirow a cessé, & les Ministres Turcs s'étant retirés, ceux de Russie & d'Autriche ont pris le même parti.

Dès que je serai bien informé des affaires de Hongrie, je ne manquerai pas d'en instruire Votre Majesté, à qui j'offre cependant l'encens de ma profonde vénération.

*Fin du III. Mémoire.*





## L E T T R E IX.

P A G I - N A S S I R - B E K ,

A

A B D A L E M - H I S S A .

*Mehter (1) du Roi.*

*Il lui parle de son départ de Pologne, de son arrivée à Vienne, des grands Hommes qui ont été Eunuques, & de l'opinion de quelques Pères de l'Eglise sur les Eunuques.*

**D**IEU veuille combler de ses faveurs le plus excellent, le plus officieux & le plus gé-  
né-

(1) *Meh* en Arabe signifie *Grand*, & *ter* est le mot dont les Persans se servent pour exprimer le comparatif, comme le *teros* des Grecs. Ces deux mots joints ensemble désignent un Officier, dont l'emploi revient à celui de Grand-Chambellan. Cette charge est toujours possédée par un Eunuque. Les Eunuques sont de deux sortes, les blancs & les noirs; les blancs ne vont jamais parmi les femmes, ou fort rarement, au lieu que les noirs ne sortent jamais du Palais. Ces derniers viennent du fond de l'Ethiopie, & sont affreux à voir. Les uns & les autres sont coupés à fleur de ventre, s'il m'est permis de parler ainsi; opération dangereuse, même pour les plus jeunes Enfans, puisque de ceux que l'on taille ainsi, il en échape à peine la moitié. Le *Mehter*, ou Grand-Chambellan est toujours un Eunuque blanc, d'un âge avancé. Il n'a pas la liberté d'entrer dans les appartemens des femmes, à moins qu'il n'y soit appelé ou mené par le Roi, mais à cela près son autorité est très-grande; car  
il

néreux des Confidens des Rois , Monseigneur *Abdalem Hissa* , dont je fais gloire de me dire l'Esclave.

J'avois voulu écrire à Votre Excellence avant mon départ de Pologne ; mais ayant été occupé à m'instruire des affaires de ce Royaume pour en informer notre premier Ministre , qui est la base de la Justice , j'ai été obligé de différer d'un jour à l'autre , jusqu'à ce qu'enfin j'ai reçu ordre de me rendre ici pour le service du Roi du Monde.

Je suis charmé de ce changement , car le séjour de Varsovie commençoit à m'incommoder extrêmement. Les Polonois sont les meilleures gens du monde , mais on ne peut vivre avec eux sans boire du vin & du brandevin. Comme ils aiment à l'excès ces liqueurs , ils croiroient commettre une incivilité de n'en pas offrir à  
ceux

il est établi sur tous les Eunuques du Palais. Il ne quitte jamais le Roi , & est toujours le plus proche de sa personne , soit aux assemblées , soit ailleurs. Il le sert à table , les deux genoux à terre , & fait l'épreuve des viandes pour la seconde fois , après qu'elle a été faite à l'entrée de la Salle. Il l'habille & deshabilie. Il a le maniement de tout ce que le Prince met journellement de pierreries & de bijoux , & de son argent comptant. En un mot il ne quitte presque point le Roi , que quand il le voit prêt à s'engager avec quelque femme. La marque de sa dignité consiste en un petit cofret d'or , garni de pierreries , & fait en façon de gondole. Il le porte attaché à la ceinture. Ce cofret contient trois ou quatre petits mouchoirs , si fins & si fidèles qu'on les pourroit mettre dans une coque de noix , quelque peu de cachou , & d'opium , des parfums & des cordiaux , dont il sert le Roi quand il lui en demande. Comme cet Officier a plus d'occasions que personne de parler au Roi & de choisir les momens , il est fort craint , fort respecté , & en même tems fort caressé.

ceux qui les viennent voir, & ils tiennent pour un affront le refus qu'on fait d'en boire. Je n'avois que deux ou trois connoissances parmi les Marchands de Varsovie, je les voyois rarement chez eux; mais quand la bienfiance m'y amenoit, ils m'importunoient avec une opiniâtreté qui me déplaisoit infiniment, pour me faire boire du vin de Hongrie. J'avois beau leur dire que je ne buvois que de l'eau, ils croyoient que je me moquois d'eux, & s'imaginoient que c'étoit par mépris pour leur maison que je refusois de boire d'un vin dont ils sont très-friands. Ils me pressoient d'une manière à me faire perdre patience. J'espère de vivre ici avec plus de liberté, & je me flate que les Allemands ne se piqueront pas d'une politesse si incommode.

La première chose à quoi j'aye pensé en arrivant ici, a été de vous assurer d'une obéissance éternelle, & de me recommander à votre protection. Vous pouvez, Très-Excellent *Mehter*, faire valoir mieux que personne les foibles services que je rends à notre glorieux Monarque, les dangers où je suis exposé parmi des Nations infidelles & perfides, qui comptent pour rien les Droits de l'Hospitalité, qui cherchent à vous perdre lorsqu'ils vous caressent, & qui violent le Droit des Gens avec encore moins de scrupule que les Traités les plus solennels.

Les Turcs appellent la Ville de Vienne *Besch* ou *Vesch*, ils donnent le même nom au Duché d'Autriche, & appellent l'Empereur *Vesch Kra-*  
*li*, Roi d'Autriche. Cependant la Dignité

E

d'Em-

d'Empereur est la plus distinguée parmi les Souverains de la Religion de Jésus.

La Ville de Vienne est située au midi du Danube sur la pente d'un coteau, dans l'endroit où la petite Rivière de Vienne se jette dans ce Fleuve. Elle est à douze *Parasanges* (six lieues) des frontières de Hongrie, & à vingt de Presbourg Capitale de ce Royaume. Elle n'a pas les agrémens de nos Villes de Perse; on y voit peu de jardins, d'allées d'arbres, de maisons de plaisance : on a plus songé à la fortifier qu'à l'embellir. J'ai pourtant ouï dire à un habile Ingénieur qu'elle n'est point forte, & que les Turcs l'auroient prise, lorsqu'ils l'ont assiégée, s'ils avoient su l'art d'attaquer une Place comme le savent certaines Nations Européennes. En effet toutes ses fortifications ne consistent qu'en une seule envelope, composée de bastions, de demi-lunes, de chemins couverts & de fossés.

Pour l'entretien de ces fortifications, on a mis un impôt assez singulier; c'est que tous ceux qui veulent entrer dans la Ville après les huit heures du soir, sont obligés de payer la valeur d'un *Chayé* (quatre sous & demi); mais je ne sai par quelle fatalité le produit de cet impôt, quoique plus que suffisant pour la chose à quoi il est destiné, n'empêche pas que les fortifications ne tombent en ruine, & que les fossés ne se comblerent des décombres mêmes des bastions. Les rues de Vienne sont étroites & sombres. Il y a peu de Places publiques, & celles qu'on y voit ne sont ni des plus belles ni des plus spacieuses.

L'Em-

L'Empereur n'est pas logé comme un Prince de son rang devoit l'être. Le Palais où il tient sa Cour est un bâtiment antique, dont les murailles sont d'une épaisseur si prodigieuse, qu'on le prendroit pour une de ces grosses tours oblongues qui étoient anciennement des Citadelles.

Les escaliers n'y ont aucun ornement : les appartemens sont bas & étroits, avec des plafonds couverts de toiles peintes : les planchers de Sapins tels que chez les moindres Bourgeois; enfin le tout est aussi simple que s'il avoit été bâti pour des Fakirs (2). Cela est si vrai, qu'il n'y a même pas de jardin dans ce Château, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à un petit enclos qui est sous les fenêtres de l'appartement de l'Impératrice, où l'on plante quelques fleurs & où l'on tient un peu de verdure. Pour réparer la mauvaise apparence de cette vieille maison, on y a ajouté un nouveau corps de logis, qui contient des appartemens un peu plus spacieux, plus exaucés, & plus ornés de peintures & de tapisseries. Le dehors a même quelque apparence, cependant les portes & les fenêtres n'ont que leur ouverture dans la muraille, sans aucun de ces ornemens qui les accompagnent ordinairement dans les maisons modernes, pour peu qu'elles soient proprement bâties. Il y a cependant de beaux Palais à Vienne, que les Grands de la Cour ont fait bâtir à leurs dépens : tel est celui du Prince Eugène, le plus grand Général que  
l'Em-

(2) *Fakir* signifie un mendiant volontaire. C'est le nom que prennent certains Moines Mahometans.



l'Empereur ait eu , qui a si souvent battu les Turcs , & qui est mort il y a deux ans. Ce Prince étoit François de naissance , de l'illustre Maison de Savoye. Le Roi de France lui avoit refusé de l'emploi dans ses Armées, où son Père avoit eu un rang considérable. Ce refus lui couta cher : le jeune Prince alla porter sa valeur & ses talens chez les Ennemis de la France, & fit à celle-ci tout le mal qu'il put.

Les fauxbourgs sont sans doute ce qu'il y a de plus beau à Vienne. Le plus vaste & le plus agréable en même tems de ces fauxbourgs, est celui de Léopoldstadt , au Septentrion de la Ville. Les autres sont rangés autour de la Ville- même, sans aucune séparation entre eux , de sorte qu'ils paroissent n'en faire qu'un qui entoure toute la Ville. Ils ont été rebâties depuis le dernier siège , & la plupart pourroient passer pour de jolies Villes. Il y en a un entre autres nommé la *Favorite* , du nom d'un Château où l'Empereur va passer ordinairement l'Été. Ce Château n'a guère plus l'air d'une Maison Impériale que celui de la vieille Cour, excepté qu'il est neuf ; à cela près , il n'est ni grand ni élevé ; c'est un long corps de logis sans aucune magnificence , & que personne ne s'aviserait de prendre pour la maison de délices du premier Prince de l'Europe.

La Ville, quoique dans une agréable situation, se trouvant dans un endroit où le Danube se partage en cinq branches & forme plusieurs îles couvertes de bosquets, ne jouit pas néanmoins d'un air fort sain, & on a même un proverbe qui dit que l'air de Vienne est toujours  
ou

ou venteux ou venimeux. En effet on remarque presque toute l'année que les vents s'y font sentir avec tant de violence & de fracas, qu'on a de la peine à marcher dans les rues; aussi les Seigneurs n'habitent pas l'Eté dans la Ville. Ils vont passer la belle saison dans les fauxbourgs, où ils ont presque tous de très-beaux Palais.

La Ville de Vienne fut assiégée en 1529. selon la manière de compter des Chrétiens, qui revient à l'année 935. de l'Hégire, par Soliman Ben Sélim Khan (3). Ce Prince la pressa vivement pendant vingt jours de siège; mais la rigueur de la saison, jointe à la résistance de la garnison, l'obligea à abandonner cette entreprise. Il leva le siège le 14. d'Octobre.

En 1683. sous le règne de Mahomet IV. le Vizir *Kara Mustafa* vint mettre le siège devant cette Ville, & ouvrit la tranchée le 14. de Juillet. Elle fut mal attaquée, & vaillamment défendue par le Comte de Stahremberg. Cependant le Vizir s'en seroit rendu maître, s'il n'eût pas fait les fautes qu'il fit.

L'Empereur qui régnoit alors étoit *Léopold*, Père de l'Empereur *Charles VI.* Il étoit sorti de Vienne dès qu'il vit l'Armée Turque diriger sa marche de ce côté-là. Il appella *Jean Sobieski* Roi de Pologne à son secours. Ce Prince se mit

(3) C'est Soliman II. du nom, surnommé le Grand à cause de ses exploits de guerre. Il gagna la fameuse bataille de Mohatz, où le jeune Roi de Hongrie Louis II. périt avec plus de 40. mille Chrétiens. Il vainquit Schach Thamas Roi de Perse, prit sur lui les Villes de Tauris & de Bagded, & obtint divers autres avantages sur ses Voisins.

mit en marche avec environ trente-mille hommes, & s'étant joint à l'Armée Impériale, forte d'environ vingt-mille hommes, il alla combattre les Turcs, quoique plus forts de la moitié, les défit, & délivra Vienne, service important qui ne fut payé que d'ingratitude par celui qui l'avoit reçu.

J'ai dit que le Vizir fit de grandes fautes : en voici deux principales. Il marcha vers Vienne, sans s'assurer de quelques petites Places qui étoient sur sa route, & qui dans la suite l'incommodèrent beaucoup. Fier de se voir à la tête de plus de deux-cens-mille hommes, il méprisa ces sortes de précautions, & ne doutant pas d'emporter Vienne en peu de jours avec une si puissante Armée, il ne voulut pas que rien pût retarder sa conquête.

L'Ennemi profita de sa négligence & de sa présomption. Le siège tirant en longueur, ces petits postes que le Vizir avoit négligés, lui rendirent sa subsistance difficile. La disette se mit dans son camp, & il perdit beaucoup de monde, qui périrent de faim & de misère, sans compter que la Garnison faisant de fréquentes & sanglantes sorties, en tuoit beaucoup. Cependant son Armée étoit encore de cent-cinquante-mille hommes, lorsqu'il fut attaqué par les Polonois & les Impériaux.

La seconde faute que fit Kara-Mustafa, & qui lui fit perdre la bataille, c'est qu'il ne voulut jamais sortir de ses lignes pour aller au devant des Chrétiens, & qu'il laissa tailler en pièces un corps de douze-mille hommes qu'il avoit posté au bas de la montagne nommée Kalemberg, à deux parasanges (une lieue) de Vienne.

Vienne. Les Chrétiens ayant forcé ce quartier, en forcèrent un autre, & puis un troisième. Ceux qui en purent échaper, fuyant vers le Quartier-Général, y portèrent l'allarme. En moins de trois heures tout fut dans une confusion extrême. On voyoit les Troupes Turques courir en desordre, & criant *Giaur Joachinder* (4) : tout prenoit la fuite sans faire la moindre résistance. La déroute fut entière. Le Camp, l'Artillerie, le Trésor de l'Armée, tout tomba entre les mains des Chrétiens. Le lâche Grand-Vizir fut des premiers à fuir.

Il y a un Arsenal à Vienne médiocrement bien fourni d'artillerie. La Cavalerie de l'Empereur passe pour bonne. Quant à l'Infanterie, j'en ai vu quelques Régimens en fort mauvais état. Les Officiers sont mal payés, & les Soldats demandent l'aumône sans façon à tous les passans. Leurs habits sont pour la plupart déchirés, & répondent assez à leur pauvreté.

Il y a à Vienne beaucoup de ces Mosquées, que les Nazaréens appellent Eglises; mais elles ont presque toutes assez peu d'apparence. En revanche il y a une belle maison d'Opera.

Les Européens appellent Opera des Tragédies en musique, où l'on voit chanter des Héros enchaînés, & d'autres qui meurent en chantant; celui qui leur fait couper la tête chante aussi, & celui qui la coupe en fait de même. Enfin les actions non seulement les plus tragiques, mais les plus atroces s'y font en chantant, ce qui me paroît absurde & extravagant, & qui me fait croire que les Européens ne sont pas

6

(4) C'est-à-dire, voici les Infideller.

si sages qu'ils le prétendent. Ceux qui représentent ces Héros sont des Eunuques, ou plutôt des demi-Eunuques; & quoiqu'il soit défendu chez les Nazaréens, par le Droit Civil & Ecclésiastique (5), de châtrer ou faire châtrer de jeunes Garçons, j'ai néanmoins ouï dire à d'habiles gens, que les Cardinaux, qui sont les Lieutenans du Souverain Pontife, font faire cette opération à tous les jeunes Garçons qui ont la voix belle, tant les Italiens sont passionnés pour le Chant mou & efféminé, & pour tous ces Spectacles qu'on appelle Opera. C'est pour ce spectacle seul que les Européens font des Eunuques; car du reste ils n'en ont point pour la garde de leurs femmes, à qui ils laissent une entière liberté; & c'est quelque chose d'assez singulier pour un Persan de voir, dans ce Pays-ci, les femmes pêle-mêle avec les hommes à la promenade, & dans tous les autres divertissemens en usage chez les Européens.

Ce n'est pas que les Italiens ne soient pour le moins aussi jaloux que les Persans; on dit même qu'ils le sont davantage; mais c'est qu'ils se défient même des Eunuques, & qu'ils se fient davantage à certaines inventions assez semblables à des cadenats dont ils portent toujours la clé sur eux. Outre cela ils ont soin de tenir leurs femmes dans une gêne & une contrainte

(5) Les Canons parlent du châtrement comme d'une espèce d'homicide, *Eunuchismo homicidium committi sancitur*. Justinien ordonne la peine du talion contre ceux qui font souffrir cette sorte de martyre: ce qui est conforme au sentiment d'Ovide, qui dit,

*Qui primus pueris genitalia membra recidit,  
Vulnera qua fecit debuit ipse pati.*



trainte pour le moins aussi étroite que celle où nous tenons les nôtres, de sorte que ce sont les seuls Européens qui imitent un peu nos manières.

Quand je dis que les Italiens ne se fient pas aux Eunuques, je n'entens pas seulement ceux qui ne le sont qu'à demi, mais même ceux qu'on a rasés entièrement, fussent-ils noirs comme des corbeaux. Les Chrétiens croient en général que leurs femmes ne doivent avoir de desirs que pour eux; je dis en général, car il y a des Nations parmi eux assez commodes sur l'article en question. Ils croient que les Eunuques peuvent faire naître des desirs, & même plus que cela: & cette idée suffit pour troubler leur repos, en quoi ils sont plus jaloux que les Orientaux, qu'ils accusent pourtant d'une jalousie excessive, & pensent bien différemment d'eux, puisqu'ils croient que leurs femmes sont portées à aimer les Eunuques, & que nous sommes persuadés que les Eunuques n'ont pas de plus grands ennemis que les femmes qu'ils ont sous leur garde, comme l'expérience nous en a assez convaincu. Ce n'est pas tout, les plus anciens Docteurs de leur Religion, qu'ils appellent *Pères de l'Eglise*, ont employé plusieurs pages de papier à exhorter les Vierges, les Veuves, & les Femmes mariées à éviter la présence des Eunuques, d'autant plus dangereux pour elles, qu'elles s'en défient moins, ou plutôt qu'elles craignent moins les suites d'un pareil commerce. Un favant Derviche (6) de la Compagnie de Jésus a fait

(6) Il faut que notre Espion ait aimé la lecture, &c.  
E 5 qu'il

fait un catalogue de tous ces Docteurs qui ont écrit sur cette matière ; & rien n'est plus plaisant que ce que dit là-dessus un d'entre eux nommé Basile.

Cependant au commencement du Nazaréénisme, la mode s'étoit introduite parmi les Dévots de se châtrer, à cause d'un passage de l'*Évangile*, où le Messie promet de grandes récompenses à ceux qui se châtreront pour le Royaume des Cieux. Un certain Origène Docteur célèbre parmi les Nazaréens se fit Eunuque, pour obéir à cette parole ; Leontius Evêque d'Antioche en fit de même. Leur action fut blâmée dès-lors, & l'est encore bien plus à présent. Les autres Ecclésiastiques, de crainte que la manie de se châtrer ne se répandît au point de passer en coutume, & ne devînt à la fin une Loi, prétendirent que ce passage étoit une métaphore, & qu'il falloit l'entendre spirituellement d'une castration figurée. Ils n'ont garde de trouver des figures dans les passages des *Évangiles* qui paroissent favorables au pouvoir sans bornes qu'ils se sont aquis parmi les sots Nazaréens, & à la cupidité qui leur a fait amasser tant de richesses, qu'ils emploient à un Luxe épouvantable.

Les Chrétiens s'imaginent que les Eunuques n'ont ni la force d'esprit ni la force de corps qu'ont les autres hommes. Vous pourriez, Très-Excellent *Mehter*, être une preuve du contraire ; &

qu'il eût fait d'assez grands progrès dans la Langue Française pour avoir lu le Dictionnaire de Bayle, où l'on trouve le passage de Saint Basile rapporté au long, & le Jésuite Théophile Raynaud cité en plusieurs endroits. Voy. Bayle, *Dict. article Combatus*,

& s'il falloit remonter aux tems les plus reculés, combien de Héros & de grands Ministres d'Etat ne trouveroit-on pas qui ont été Eunuques! Un ancien Historien dit que les Eunuques des Rois de Perse étoient leurs yeux & leurs oreilles, voulant signifier l'autorité de ceux-là & la confiance de ceux-ci. C'étoit la même chose en Egypte & en Mésopotamie; & cela n'a pas changé aujourd'hui, par un effet de la sagesse des Rois d'Orient, qui ont compris de tout tems, que les Eunuques n'ayant ni femmes ni enfans, ni Maîtresses, ni par conséquent d'affection, devoient naturellement en être d'autant plus intègres, & plus zélés pour le bien & la gloire de l'Etat. Je ne comprends pas pourquoi les Nazaréens s'imaginent que les Eunuques sont foibles de corps, & n'ont ni le courage ni la capacité des autres hommes. Il me semble qu'on n'en est ni moins robuste, ni moins brave, ni moins habile pour avoir perdu un bras à la guerre: Et un Philosophe, que les Nazaréens appellent eux-mêmes l'Oracle de la Nature (7), a remarqué que les Animaux qu'on châtre de bonne heure, n'en deviennent que

(7) C'est apparemment Aristote qui a dit en effet quelque chose de semblable dans son Histoire des Animaux au dernier chap. du 9. Livre. Voici la traduction Latine de ce passage; *Omnia animalia si dum crescunt castrantur, majora & elegantiora quam incastrata evadunt.* Claudien n'est pas si favorable aux Eunuques. Voici comme il parle à un d'eux qui vouloit commander les Armées:

*Tu potes alterius studiis habere Minervæ;  
Tu telas, non tela pati; tu stamina nesci;  
Tu segnes operum sollers urgere puellas,  
Et niveam Domina pensis involvere lanam.  
Vel si sacra placent, habeas pro Marte Cybellen;  
Ravica Celanaos ad tympana iussit furores.*

que plus grands & plus beaux. Les Grecs étoient même en général si persuadés que les Eunuques avoient quelque avantage sur les autres hommes, que le mot d'Eunuque, qui dans leur Langue signifie un *châtré*, est dérivé de ceux-ci *eu noun echein*, qui signifient qui a l'esprit bon. Les Romains appelloient *castra* les Camps, les Armées, du mot *castrare* qui veut dire *châtrer*, par où ils ont voulu faire entendre que les Gens de guerre devoient être des Eunuques, ou pour parler plus proprement, vivre chastement, comme des Eunuques. Aussi avoient-ils soin de chasser de leurs camps les femmes de mauvaise vie. Mais sans recourir à des tems si reculés, & sans parler de Narsès, un des plus grands Capitaines qu'il y ait eu, n'a-t-on pas vu en Europe Sigismond Battori Prince de Transilvanie, surnommé l'invincible à cause de ses grands exploits, qui néanmoins étoit Eunuque, ce qui fut cause de la cassation de son mariage avec la fille de l'Archiduc de Grätz ? Les Turcs n'ont-ils pas eu Sinan-Bacha (8), si fameux par ses exploits de Mer, & Halis l'Eunuque qui fit plus d'une fois trembler l'Empereur d'Allemagne sur son trône, par les belles actions qu'il fit en Hongrie, & les victoires qu'il y remporta ? Enfin, pour ce qui est de

*Cymbala ferre licet, pectusque illidere pinu,  
Inguinis & reliquum Phrygiis abscindere cultris.  
Arma relinque viris ..... Claudian. In Eutrop.*

(8) Paul-Jove dit qu'une Truye le fit Eunuque ; car comme il dorinoit, étant encore enfant, au milieu d'un chemin à l'ombre, cet animal survint, & l'auroit dévoré, si on n'étoit accouru au secours ; mais on ne put empêcher que d'un coup de dent elle ne lui emportât cette partie qu'on ne nomme pas,

de la capacité, n'avons-nous pas vu en Perse vers le milieu du siècle passé le célèbre (9) Saroutaki, l'un des plus habiles, des plus intègres

(9) „ Les aventures de ce Grand Vizir sont si singulières, que je crois qu'on ne fera pas fâché d'en voir ici un récit abrégé. Saroutaki naquit sous Séphi I. & fut premier Ministre sur la fin du règne de ce Prince & au commencement de celui d'Abas II. Il étoit fils d'un Boulanger de Tauris Capitale de la Médie, qui n'ayant pas les moyens nécessaires pour l'établir d'une manière conforme à l'éducation qu'il lui avoit donnée, l'envoya à Isphahan chercher fortune. Le jeune homme avoit du cœur & de l'ambition, il crut qu'en entrant dans les Troupes il trouveroit les moyens de se distinguer & de s'avancer. Il prit ce parti. Devenu soldat, il eut le malheur d'avoir pour camarades de jeunes libertins, qui l'entraînèrent dans toute sorte de débauches, & lui firent sur-tout prendre du goût pour un crime abominable, qui attira autrefois le feu du Ciel sur deux Villes fameuses par leurs desordres. Il ne se contentoit pas de tomber dans cette horreur avec ses camarades, il poussa même la fureur jusqu'à enlever les beaux garçons qu'il rencontroit à l'écart. Il y avoit environ deux ans qu'il menoit cette vie, lorsqu'un Officier du Roi le trouvant capable de quelque chose de plus que de porter le mousquet, le prit pour son Secrétaire; mais à peine l'avoit-il été trois mois, qu'un Enfant du quartier qu'on cherchoit depuis huit jours fut trouvé dans sa chambre dans l'état des gens qu'on enlève avec violence. Les Parens de l'Enfant poussés d'un juste desir de vengeance, s'allèrent jeter aux pieds du Roi, pour lui demander justice d'un si sanglant affront. Le Roi entendant leur plainte, & se trouvant de bonne humeur dans ce moment-là, leur dit en riant, *allez le châtrer*. Ces gens ne se le firent pas dire deux fois, ils coururent au logis du Ravisseur, & le rencontrèrent, comme il en sortoit à cheval, accompagné d'un seul domestique. Ils l'eurent bientôt jette à bas, & dans le même instant ils exécutèrent l'ordre du Roi, avec toute la fureur qu'on peut s'imaginer en des gens irrités comme l'étoient ceux-là. C'est ainsi qu'en Perse on laisse ordinairement à chacun le soin de venger de ses propres mains le tort qu'on lui a fait; la Justice prononce, & l'Offensé exécute. Le Maître de Saroutaki n'étoit pas loin du Roi lorsque la plainte fut faite & la sentence prononcée; & comme ce



tègres & des plus éclairés Ministres qui aient jamais eu la confiance de leur Maître.

Pour

„ Monarque plaisantoit sur l'arrêt en question , il prit la  
 „ liberté de lui dire : *Sire , c'est en vérité grand dommage*  
 „ *que ce garçon pérîsse. Il a de l'esprit infiniment , & il*  
 „ *pourroit un jour rendre de grands services à Votre Majesté.*  
 „ Le Roi répondit , *Hé bien qu'on le sauve , s'il en est en-*  
 „ *core tems , sinon qu'on le fasse panser.* Malheureusement  
 „ la grace arriva trop tard ; l'ordre étoit exécuté ; mais  
 „ le Criminel n'étoit pas mort , chose extraordinaire à  
 „ l'âge où il étoit. On prit soin de lui , & on le pansa  
 „ si bien qu'il en guérit. *Saroutaki* devenu incapable de  
 „ débauche , ne s'appliqua plus qu'aux affaires , & il se  
 „ rendit , en dix ans de tems , si habile dans les Finances ,  
 „ qu'on le fit Contrôleur-Général du Vizir de Mazenderan ,  
 „ c'est à-dire , de l'Intendant d'Hyrcanie , lequel étant  
 „ mort *Saroutaki* eut sa place. Enfin après avoir été Gouverneur de Guilan , il devint *Nazir* , c'est-à-dire , Grand-Maître de la Maison du Roi , & puis Premier Ministre d'Etat. Jamais la Perse ne fut gouvernée avec plus d'équité & d'intégrité que sous son Ministère , & le Roi *Abas II.* ne se consola jamais de l'avoir fait périr mal à propos. Voici en peu de mots comme la chose arriva.  
 „ Un certain *Janikan* Général des Courtches avoit un  
 „ Cousin qui étoit Gouverneur de Province , & qui ayant  
 „ mal verfé dans le Pays , & traité les habitans avec beaucoup de dureté , fut mandé à la Cour , & condamné par le Grand-Vizir à une juste satisfaction , malgré les sollicitations de *Janikan*. Celui-ci se déclara depuis ennemi du Ministre , & épiant les occasions de le perdre , il la trouva. Il fut quelques mois sans pouvoir néanmoins exécuter son dessein ; mais un jour que le Roi avoit donné audience à des Ambassadeurs , ayant remarqué que ce Prince étoit fâché contre le Ministre pour un sujet qu'on raconte diversement , il se mit à l'accuser de plusieurs choses la plupart fausses , mais qui ne laissèrent pas de faire impression. L'audience finie , le Roi voulut monter à cheval , & par malheur pour le Premier-Ministre , il sortit par le grand Portail du Palais , par où il passoit rarement. Le Prince trouva le cheval du Vizir tout proche du sien. On le menoit toujours le plus près qu'il étoit possible du lieu où étoit le Roi , à cause du grand âge & des infirmités de ce Ministre. Le Roi voyant ainsi un autre cheval près du sien , demanda à *Janikan* , qui suivoit Sa Majesté , à qui il  
 „ étoit

Pour vous , Seigneur Très-benin , qui êtes le  
réfuge de ceux que la fortune maltraite, puis-  
siez-

étoit. Le Général des Courtches ne laissa pas échaper  
cette nouvelle occasion de nuire au Vizir : Sire , dit-il ,  
quel autre homme que ce chien de Grand-Vizir oseroit faire  
cela ? Il ne se contente pas de maltraiter les Serviteurs , il  
perd encore le respect pour le Maître. Je le sais bien , *Fa-  
nikan* , répondit le Roi ; mais j'y pourvoirai. *Jani-  
kan* prit ces paroles pour un ordre de le défaire du Vi-  
zir. Il s'associa avec quelques autres Grands qui étoient  
ennemis jurés de ce Ministre , & s'étant rendu chez lui ,  
il le massacra , & lui coupa la tête qu'il apporta aux  
piés du Roi. Ce Prince surpris de la promptitude de  
*Fanikan* , demeura interdit , & ne sut s'il devoit louer  
ou blâmer cette action. Il se contenta de remercier le  
Général des Courtches de son zèle , & se retira. *Fani-  
kan* revint chez lui triomphant , suivi de plus de trois-  
cens Courtisans qui se réjouissoient de la mort de Sa-  
routaki. Malheureusement pour *Fanikan* , la Reine Mè-  
re étoit amie intime du défunt , qui savoit les moyens  
de fournir aux dépenses excessives de cette Princesse.  
Cependant le meurtrier fut d'abord élevé aux premiers  
honneurs de la Guerre , & fut fait Généralissime. Ebloui  
de sa faveur , il traita assez cavalièrement la Reine-Mè-  
re , qui lui avoit fait dire qu'il auroit dû respecter l'âge  
& les services du Grand-Vizir ; & comme il prévint que  
cette Princesse travailleroit à le perdre , il résolut de  
la prévenir , & forma le dessein , avec quelques amis ,  
de l'enlever du Serrail & de l'égorger, crime jusqu'al-  
ors inouï en Perse , où les Serrails sont des lieux Sa-  
crés. Un des conjurés frappé de l'horreur du crime , &  
du péril où il s'alloit exposer , découvrit tout le com-  
plot & obtint sa grace. Le Roi qui regardoit déjà  
*Fanikan* de mauvais œil , & qui regrettoit son Vizir ,  
entra dans la plus affreuse colère , en apprenant ce der-  
nier trait ; & sans délibérer davantage , il donna ses  
ordres , pour que le lendemain on massacrât , dans la  
grand-Salle de son Palais , tous les Conjurés qui s'y  
trouveroient. Ce jour étant venu (c'étoit le cinquî-  
me de la mort du Vizir) le Roi vêtu de rouge , selon  
la coutume du Pays , lorsqu'il se fait quelque exécution  
d'importance , se rendit le matin à la Salle , & voyant  
*Janikan* assis avec huit des Conjurés , dont quatre étoient  
des Gouverneurs de Province , il lui adressa la parole ,  
& lui dit : *Perfide , de quelle autorité avez-vous tué mon*

siez-vous jouir long-tems de la gloire que vous vous êtes acquise dans l'exercice de votre charge, & de la confiance du plus grand Roi du Monde. Je baise très-humblement le bout de votre robe.

A Vienne &c.



## LETTRE X.

LE MEME

AU MEME.

*Il lui parle de l'état présent de l'Empire d'Allemagne, & de l'origine du pouvoir de la Maison d'Autriche.*

TRES-EXCELLENT MEHTER, je ne puis mieux m'adresser qu'à vous pour faire parvenir jusqu'au Roi tout ce que j'apprens de remarquable du Gouvernement des Puissances d'Europe. Pour ce qui est des guerres & des intérêts que les Européens ont en-

„ *Vixir* ? Il voulut répondre, mais le Roi ne lui en donna pas le tems. Il se leva en disant tout haut, *frappez* ;  
 „ & se retira dans un cabinet qui n'étoit séparé de la Salle que par des vitres de cristal. Aussitôt des Gardes apostés se jetèrent sur les Proscrits, & les mirent en pièces à coups de hache, sur les beaux tapis d'or & de soie dont la Salle étoit couverte, aux yeux du Prince & de toute la Cour. D'autres Gardes coururent exécuter les autres Conjurés, qui étoient les uns dans le bain, les autres dans leurs maisons. Les cadavres furent jetés au milieu de la Place Royale, & exposés pendant trois jours, après quoi on les enterra. V. Chardin Voy. T. VIII,

entre eux, j'en dresse des Mémoires que j'en-voie directement à l'Athemadeulet.

L'Allemagne est une des plus grandes Régions de l'Europe ; sa longueur est de deux-cens milles, qui font quatre-cens Parasanges , & sa largeur de cent-cinquante. Elle a pour Voisins la France, la Hollande, la Pologne, la Hongrie, l'Italie & les Suisses.

Elle est divisée en plusieurs Souverainetés, parmi lesquelles il y en a qui ne rapportent pas cinquante-mille écus. Les plus puissans de ce nombre prodigieux de Souverains sont sans doute les Electeurs, dont il y en a quelques-uns qui peuvent mettre de nombreuses Armées sur pié, & ont des revenus considérables. Ces Electeurs sont au nombre de neuf, dont trois sont Ecclésiastiques, & les six autres Séculiers. Depuis un tems immémorial l'Empire a conféré à ces neuf Princes le droit d'élire les Empereurs ; mais ils en étoient autrefois les Sujets, & étoient obligés de leur obéir en tout ce qui regardoit le bien général de l'Empire. Cette sujétion rendoit fort douteuse la Souveraineté des Electeurs ; mais à la Paix de Westphalie, Paix fameuse parmi les Européens, les Electeurs obtinrent le droit de faire des alliances offensives & défensives, non seulement avec d'autres Princes de l'Empire, mais même avec des Etrangers ; de lever tels impôts qu'il leur plairoit sur leurs Sujets ; & de faire la guerre quand bon leur sembleroit, pourvu que ce ne fût pas contre l'Empire. La manière dont la plupart se sont conduits depuis cette Paix, a bien fait voir qu'ils ne se croyoient point obligés de rendre compte de leur conduite aux

Em-

Empereurs, & qu'ils estimoient ne tenir leurs Etats que de Dieu seul. Quelquefois aussi ils s'en sont mal trouvés, & lorsque les Empereurs se sont vus les plus forts, ils les ont traités avec la dernière sévérité, les dépouillant de leurs Domaines, de leur Dignité, & les enfermant dans d'étroites prisons.

Autrefois après que l'Empereur étoit élu, il faloit qu'il allât se faire couronner à Rome par le Pape, qui le confirmoit dans sa Dignité, & qui le dépofoit, quand il lui plaisoit. Cela arriva à Henri IV. pour s'être voulu mêler des affaires des Ecclésiastiques de l'Empire.

L'Electeur de Mayence est le premier de ses Collègues, à cause de sa Charge de Grand-Chancelier, qui lui donne le droit de fixer le jour de l'Electiion d'un Empereur, & d'inviter les autres Electeurs à se rendre à Francfort où se tient l'Assemblée Electorale. Il ne doit faire cette invitation qu'un mois après la mort de l'Empereur décédé, afin de donner aux Electeurs le tems d'examiner les qualités de ceux qui briguent cette haute Dignité. Il n'est pas nécessaire que les Electeurs se trouvent en personne au lieu de l'Electiion, il suffit qu'ils envoient des Ambassadeurs bien instruits des Loix de l'Empire. Lorsque tous les Electeurs ou leurs Ambassadeurs se trouvent assemblés, on tient quelques Conférences préliminaires sur les Personnes qui se présentent pour la Dignité Impériale, & sur ce qu'il convient de stipuler avec eux dans la Capitulation : après quoi l'Electeur de Mayence fixe encore le jour de l'Electiion actuelle. On tient ce jour-là les portes



tes de la Ville fermées , & c'est l'Electeur de Mayence qui en a les clés.

Les Electeurs se rendent de l'Hôtel de Ville à l'Eglise avec un cortège qui répond à leur Dignité , étant entourés de leurs Gardes , & faisant porter devant eux par leurs Grands-Maréchaux une épée la pointe en haut , mais dans le fourreau. Les Ambassadeurs des Electeurs absens se contentent de l'éclat d'une suite de Gentilshommes & de Domestiques. Ils donnent aussi le pas aux Electeurs qui sont présens en personne , quand même leur Maître auroit le rang sur eux dans le Collège Electoral.

Arrivés à l'Eglise , on y célèbre ce que les Nazaréens appellent la Messe. Les Protestans n'y assistent point , leur Religion ne le leur permettant pas. Je dirai ailleurs à Votre Altesse ce que c'est que les Protestans. Cette cérémonie étant finie , les Electeurs entrent dans une chambre de l'Eglise , nommée *Sacristie* , où ils procèdent à l'Electon.

Tout ce qui s'observe en cette occasion est réglé par la Bulle d'or , qui est une Constitution de l'Empereur *Charles IV.* laquelle est regardée depuis long-tems comme une Loi fondamentale de l'Empire , & dont les Princes de ce même Empire se moquent en de certaines occasions , pendant qu'ils la font valoir en d'autres.

Le nombre des Electeurs étoit fixé autrefois à sept , savoir , l'Archevêque de *Mayence* Arche-Chancelier , en Allemagne ; l'Archevêque de *Cologne* Arche-Chancelier du St. Empire , en Italie ; l'Archevêque de *Trèves* Arche-Chancelier

lier dans les Gaules & au Royaume d'Arles ; le Roi de *Bohème* *Archi-Echanfon* ; le *Comte Palatin du Rhin* *Archi-Maître-d'Hôtel* ; le Duc de *Saxe* *Archi-Maréchal* ; le *Marcgrave de Brandebourg* *Archi-Chambellan*.

Ces grandes Charges sont restées aux Electorats, excepté celle du Comte Palatin du Rhin, qui s'étant embarqué dans une guerre contre la Maison d'Autriche, fut dépouillé de sa Dignité & banni de l'Empire. Sa Dignité fut conférée au Duc de Bavière, qui avoit embrassé le parti contraire, & s'étoit sacrifié pour les intérêts de l'Empereur *Ferdinand II.* : mais à la Paix de Westphalie les Ennemis de la Maison Palatine ayant été obligés de la rétablir dans ses Etats & dans la Dignité Electorale, on convint de créer un huitième Electorat auquel on attacha la Charge d'*Archi-Trésorier* de l'Empire. Enfin l'Empereur *Léopold* créa un neuvième Electorat en faveur du Duc d'*Hannovre*, & cette entreprise fit crier tout l'Empire, qui prétendit que l'Empereur n'avoit pas le droit d'ériger de nouveaux Electorats sans son consentement. Le Duc de *Brunswig*, fâché de voir conférer une pareille Dignité au Cadet d'une Branche cadette, fit plus de bruit que personne ; mais l'Empereur étoit puissant & redoutable, il faut se taire. Le nouvel Electeur s'engagea à ne donner jamais sa voix qu'à un Prince de la Maison d'Autriche. Il y a des Villes dans l'Empire, qui ne dépendent d'aucun Prince, & qui se gouvernent en Républiques sous la protection immédiate de l'Empereur. Des Provinces-mêmes sous le nom de *Cercles* conser-

vent

vent le Gouvernement Républicain, proprement Démocratique.

Tous les Membres de ce vaste Corps envoient des Députés à la Diète générale de l'Empire, qui se tient d'ordinaire à Ratisbonne. Outre cette Diète générale chaque Etat de l'Empire est en droit d'en tenir de particulières, pour ses propres intérêts.

Les Electeurs usent de cette prérogative d'une manière qui marque leur indépendance, & ils ont été les premiers à se distinguer à cet égard des autres Membres du Corps Germanique. Le Droit qu'ils avoient aquis insensiblement de faire seuls l'Electio[n] de l'Empereur, étoit déjà très-propre à leur donner du relief: mais quand ils commencèrent, sous l'Empereur *Louis de Bavière*, à conclure entre eux une étroite alliance pour se maintenir dans ce Droit & dans les autres avantages qui leur en revenoient, on les vit prendre encore un plus grand ascendant sur les autres. La Bulle d'or y contribua aussi beaucoup. Elle les représente comme les Colonnes de l'Empire, & non seulement les autorise à tenir des Assemblées particulières, mais elle les exhorte même à veiller soigneusement à la conservation du Corps Germanique & à ses intérêts, & leur enjoint de s'assembler fréquemment pour cet effet. L'Empereur Wenceslas leur fournit bientôt après l'occasion de faire valoir leurs Droits, lorsque s'étant attiré le mépris de l'Empire, par son indolence & sa mauvaise conduite, les Electeurs s'assemblèrent & le déposèrent dans toutes les formes. Ils tinrent encore de fréquentes Assemblées sous le règne  
de

de *Frédéric III.* dont ils étoient si mécontents qu'ils pensèrent à le déposer. Ce fut sous ce même règne qu'ils commencèrent à former une Chambre particulière à la Diète. Enfin le Droit de prescrire aux Empereurs une Capitulation, dont les Electeurs commencèrent à se mettre en possession lors de l'Election de Charles-Quint, n'augmenta pas peu leur prééminence. Ils se servent soigneusement de ce Droit pour obliger les Empereurs à demander principalement leur avis & leur consentement sur les affaires les plus importantes. En quoi ils ont trouvé si peu d'opposition de la part de ces Monarques, que plusieurs d'entre eux ont voulu abolir les Diètes générales, & convoquer seulement les Electeurs, en leur joignant encore quelques Princes qu'ils avoient intérêt de ménager. Mais la Paix de Westphalie rétablit les choses sur le pié où elles sont présentement.

Les Comtes de l'Empire sont des Etres amphibies, qui participent de l'état de Souverain & de celui de Sujet. Ils ont séance à la Diète générale dans le Collège des Princes; mais comme ils ne jouissent pas dans cette Assemblée d'un droit égal à celui des Princes, & qu'ils n'assistent pas aux Diètes particulières, on peut les regarder comme un Corps à part, & comme jouissant de tous les droits dont un Corps particulier peut jouir dans l'Empire sans préjudice du Corps général. C'est à leur égard que se manifeste la différence que met l'inégalité des forces entre ceux qui ont le même droit. C'est sur-tout envers eux que les Empereurs exercent leurs droits réservés, & cette

au-

autorité dont on a bien voulu que le Chef de l'Empire fût revêtu, d'une manière qu'on a peine à trouver dans la supériorité territoriale des Comtes les caractères essentiels de la Souveraineté. Il en est de même des Villes libres de l'Empire, qui par leur foiblesse actuelle sont dans une dépendance manifeste du Chef de l'Empire ; & cette supériorité territoriale qu'elles prétendent, & qu'on ne leur dispute point, devient chez elles purement précaire dans son exercice, tant à l'égard de l'Empereur qu'à l'égard d'un puissant Voisin. D'où l'on peut conclure que si la Cour Impériale en agit avec plus de circonspection à l'égard des Electeurs, ce n'est pas qu'elle respecte davantage leur Souveraineté, qu'elle regarde peut-être comme une usurpation, mais c'est qu'elle respecte leurs forces & leur puissance.

Le Corps Germanique quoique très-puissant en lui-même, est très-foible par sa constitution. En effet il paroît bien difficile d'accorder tant de Membres d'un même Corps dans les choses qui regardent leur bien commun, & cette difficulté augmente à mesure que le nombre de ces Membres est plus grand. D'ailleurs ceux qui composent ce Corps diffèrent si fort entre eux, tant par leur puissance & par le rang qu'ils tiennent dans l'Empire, que par les prérogatives dont ils y jouissent à l'égard de son gouvernement général, qu'on peut les regarder comme autant de petits Corps particuliers qui ont des intérêts séparés. Ces distinctions ne peuvent que causer des jalousies, si celui à qui elles sont dues en use d'une manière incompatible avec le bien de ceux qui se trouvent



vent dans un rang inférieur, & si elles leur deviennent injurieuses. Ajoutez à tout cela les entreprises continuelles que les Empereurs font pour étendre leur autorité, & l'attention des Princes à s'y opposer. Charles-Quint & tous ses Successeurs n'ont rien oublié pour élargir les Etats de l'Empire, afin de les pouvoir gouverner despotiquement. Il en est résulté de sanglantes guerres, qui ont pensé causer la ruine totale de ce Corps, & y ont jeté des semences de soupçon & de défiance entre le Chef & les Membres, qui vraisemblablement subsisteront, tant qu'il y aura un Empereur puissant & en état d'être craint, & des Electeurs capables de lui résister.

Voilà en abrégé, Très-Excellent Mehter, quel est l'état actuel de l'Empire d'Allemagne, dont la suprême Dignité est depuis plus de deux-cens ans dans une illustre Maison, qui semble se l'être rendue héréditaire, & avoir réduit le Droit d'Élection à une simple cérémonie, dont on pourroit bien un jour se passer, si les Electeurs n'y prennent bien garde.

Cette Maison est celle d'Autriche, peu connue avant le onzième siècle de l'Ere Chrétienne. Elle tire son origine des Comtes de Habsbourg, qui tenoient un rang distingué en Suisse. *Rodolphe* Comte de Habsbourg, après avoir été quelques années Grand-Maréchal de la Cour d'Ottocare Roi de Bohême, fut élevé à l'Empire l'an 1273. Il fit la guerre à Ottocare, le vainquit, & lui enleva les Provinces d'Autriche, de Styrie, de Carinthie & de Carniole, qu'il réunit à l'Empire. Il en donna le gouvernement à son fils Albert, & celui-ci en reçut

l'in-

l'investiture du consentement de l'Empire en 1283. Albert avoit épousé Elisabeth d'Autriche, Héritière de ces Etats qu'Ottocare avoit usurpés, & que Rodolphe enleva à Ottocare.

Après Rodolphe de Habsbourg l'Empire élut Adolphe de Nassau pour Empereur ; mais Albert, fils du défunt, qui prétendoit à cette Dignité, fit assassiner Adolphe de Nassau, entre Beinheim & le Cloître de Rosendahl, après l'avoir renversé lui-même de son cheval, d'un coup de sabre qu'il lui donna au travers du visage, après quoi il se fit élire Empereur. Les Electeurs Palatin & de Trèves lui refusèrent leur voix, & s'absentèrent pour ne point se trouver à une Election qui ne devoit pas être des plus régulières ; mais Albert les força peu de tems après à le reconnoître pour Chef légitime de l'Empire.

Albert donna l'Autriche à Rodolphe, son fils aîné, & l'institua lui & ses Successeurs Ducs d'Autriche. C'est depuis ce tems-là que la Maison de Habsbourg s'est appelée Maison d'Autriche. Il fut assassiné par le fils de son frère, qui le soupçonnoit de vouloir retenir l'Alsace qui étoit son patrimoine. Six mariages contractés par des Princes de la Maison d'Autriche, ont porté cette Maison au degré de puissance où elle est présentement. J'ai parlé de celui d'Albert, fils de Rodolphe I. avec Elisabeth d'Autriche, qui lui apporta ses droits sur l'Autriche & la Carinthie.

II. Albert II. fils du précédent, épousa Jeanne fille unique d'Ulric Comte de Pfirt, qui lui porta ce Comté en dot. Il mourut en 1358.

III. Albert V. Duc d'Autriche & second du nom en qualité d'Empereur, épousa Elisabeth fille de Sigismond Roi de Hongrie, de Bohême, & Empereur. Il succéda à son Beau-père dans la Dignité Impériale, & aux Royaumes de Hongrie & de Bohême.

IV. Maximilien I. Empereur qui succéda à son Père Frédéric III. Empereur & Duc d'Autriche, épousa Marie de Bourgogne, qui lui apporta les Pays-Bas & le Comté de Bourgogne.

V. Philippe d'Autriche, fils de Maximilien I. & de Marie de Bourgogne, épousa Jeanne fille unique & héritière de Ferdinand V. Roi d'Arragon & d'Isabelle de Castille, dont il eut Charles, qui fut le fameux CHARLES-QUINT, & FERDINAND I. qui fut Empereur, après l'abdication de son frère.

VI. FERDINAND I. épousa Anne, fille de Ladislas IV. Roi de Hongrie & de Bohême, qui mourant en 1516. eut pour successeur à ces deux Couronnes Louis II. son fils tué à la bataille de Mohacz en 1526. sans postérité, & sa sœur fut héritière de ces Royaumes qui revinrent à la Maison d'Autriche, ce qui augmenta considérablement le pouvoir qu'elle avoit déjà en Allemagne.

Cette Maison a été de tout tems ennemie déclarée de la France, qu'elle a toujours regardée comme un obstacle à ses desseins ambitieux. En effet Charles-Quint étoit sur le point de subjuguier les Allemands, lorsque Henri II. Roi de France l'attaqua avec une puissante Armée, & donna le tems aux Princes de l'Empire de se reconnoître, & de sortir de  
cet

cet abatement général où les progrès de l'Empereur les avoient jettés. Ce Monarque fut si piqué de cette conduite de la France, qu'il résolut sa perte. Il s'accommoda comme il put avec les Princes de l'Empire, qui lui fournirent des Troupes pour faire la guerre à une Puissance qui ne l'avoit faite que pour eux, & il vint mettre le siège devant Metz avec cent-mille hommes d'Infanterie, douze-mille Chevaux & cent-quatorze Pièces de canon. Le siège fut long & meurtrier; mais enfin l'Empereur fut obligé de céder à la bravoure des Assiégés, & de le lever honteusement. Ce fut alors que ce Monarque voyant que la fortune l'abandonnoit, prit la résolution d'aller finir dans un Cloître une vie presque toujours marquée de prospérités.

*Charles V.* en quittant le monde laissa ses Etats d'Allemagne à son Frère *Ferdinand I.* & le Royaume d'Espagne avec les Pays-Bas à *Philippe II.* son fils unique. C'est ainsi que se formèrent les deux branches de la Maison d'Autriche, l'une Allemande, l'autre Espagnole, qui a fini à *Charles II.* auquel a succédé *PHILIPPE V.* Duc d'Anjou Petit-Fils de *Louis XIV.* Roi de France & Oncle du Roi *Louis XV.* à présent régnant en France. La Branche Allemande ne consiste plus que dans la personne de l'Empereur régnant *Charles sixième* du nom, le dernier des fils de *Léopold.* Ce Monarque n'a eu de son Epouse que deux filles & un fils qui n'a pas vécu long-tems. La première de ces Filles s'appelle *MARIE THERÈSE*, l'autre *Marie Anne.* Celle-là a épousé *FRANÇOIS* Duc de Lorraine & de Bar, Grand-Duc de

Toscane, & on dit que celle-ci est destinée au Prince *Charles* frère du Grand-Duc.

Il ne paroît pas que l'Empereur puisse avoir d'autres héritiers : mais il a pourvu à sa succession par une disposition éventuelle, connue sous le nom de PRAGMATIQUE SANCTION, qu'il a fait dresser dans la meilleure forme dès l'an 1713. Par cet Acte l'Empereur constitue sa fille aînée son héritière universelle ; & au défaut de cette Princesse Marie-Anne, & les Enfans qui naîtront d'elle ; enfin au défaut de ceux-ci, les Enfans de l'Empereur Joseph succéderont. *Joseph* étoit fils de Léopold, & par conséquent frère de Charles VI. qui règne aujourd'hui. Il eut deux filles, dont l'une a épousé l'Electeur de Saxe, l'autre l'Electeur de Bavière.

Charles VI. n'a rien oublié pour étayer sa Pragmatique, il a sollicité la garantie des principales Puissances de l'Europe, les unes l'ont accordée, les autres l'ont refusée. Reste à voir si cette Succession n'excitera pas de grands troubles en Europe, nonobstant les précautions que l'Empereur a prises pour les prévenir.

Au reste il y a dans l'Empire trois Electeurs, qui sont Rois ; mais dont les Royaumes situés hors de l'Empire, n'empêchent pas l'Empereur de traiter les trois Princes comme de simples Electeurs, ne leur donnant d'autre titre, quand il leur écrit pour les affaires qui regardent l'Empire, que celui de *Dilection*. Le premier de ces Electeurs est celui de *Brandebourg*, qui est Roi de *Prusse* ; l'autre est l'Electeur



teur de *Saxe*, Roi de *Pologne*; & le troisième, l'Electeur de *Hannovre*, Roi d'*Angleterre*.

Ces trois Rois Electeurs sont les plus puissans Princes de l'Empire, & ils pourroient s'ils étoient unis changer la face des affaires, & empêcher que la Maison d'Autriche ne dispose à son gré de la Couronne Impériale; ce qui arrivera, si l'Empereur vient à bout de faire élire le Grand-Duc son Gendre Roi des Romains. Mais malheureusement ils sont si divisés & ont des intérêts si opposés, qu'il n'y a pas apparence qu'ils se réunissent jamais pour cela.

Très-Excellent Seigneur, je me recommande à la bonté de Vos Esclaves.

*A Vienne ce 25. d'Août 1738. (1)*

## LETTRE

(1) Le Lecteur sera peut-être surpris que quelquefois j'omette les dates, & que d'autres fois je les mette à notre manière. Je réponds à la première question, que je ne mets point de date quand je n'en trouve pas dans l'original de ce très véritable Ouvrage, ou qu'elles sont effacées; & à l'autre question, que c'est pour éviter la difficulté qu'il y a d'accorder notre manière de compter avec celle des Mahométans, difficulté qui n'est pas petite, puisqu'ils comptent par les années Lunaires, & que nous comptons par les années Solaires, ce qui est cause que nos Auteurs sont si peu d'accord entre eux, quand il s'agit de supputer les années de l'Hégire, & de les réduire à notre façon de compter. Je dirai ici une fois pour toutes, quelle est la nature des années des Mahométans, & comment il faut compter par l'Hégire, après quoi on me permettra, pour éviter la confusion, de n'employer que nos époques, permis à chacun d'en faire la supputation à la manière des Mahométans. Quoique les Arabes se servissent toujours autrefois des années Lunaires, cependant en ajoutant sept mois à dix-neuf années, comme font les Juifs, ils les réduisoient aux années Solaires, & avoient toujours par conséquent leurs Mois fixés à la même saison de l'année; mais comme environ le tems de Mahomet cette coutume devint hors d'usage.



## L E T T R E X I.

L E M E M E A U M E M E.

*Il l'entretient des trois Religions qui sont souffertes dans l'Empire , & répond à quelques objections que les Chrétiens font contre Mahomet , & ses Sectateurs.*

**S**A G E Dépositaire des plus secrettes pensées d'un Monarque qui surpasse tous les autres en mérite , comme le Soleil surpasse les autres Astres en splendeur , j'ai promis à Votre Excellence de lui marquer ce que c'étoient que

leur année a toujours été depuis exactement Lunaire , consistant seulement en 354. jours 8. heures 48 minutes ; & comme ces heures & ces minutes de surplus faisoient exactement onze jours en trente ans , ils ont accoutumé d'ajouter un jour aux années 2. 5. 7. 10. 13. 15. 18. 24. 26. & 29. de cette période. De manière que ces sortes d'années consistent chacune en 355. jours , à cause du jour qu'ils ajoutent alors au dernier mois de l'année. Tous ceux qui professent la Religion Mahométane se sont toujours servis de cette année-là , & il y a un passage de l'Alcoran qui les y oblige ; car Mahomet dit dans cet endroit , que c'est une impiété de prolonger l'année , c'est-à-dire , d'y ajouter un mois. Selon ce compte l'année des Mahométans étant d'onze jours plus courte que l'année Solaire , il s'ensuit que le commencement de l'année de l'Hégire n'est pas fixe , l'année suivante commençant toujours onze jours plutôt que celle qui la précède ; c'est pourquoi il arrive quelquefois en Été , quelquefois au Printems , d'autres fois en Hiver , & quelquefois en Automne ; & passe dans l'espace de 35. ans par toutes les saisons de l'année , & revient encore au même tems de l'année Solaire , mais non pas exactement le même jour.

que les Protestans, & je vais m'aquitter de ma promesse avec toute l'exactitude & la précision dont je suis capable.

Au commencement du XVI. Siècle , le Moufti de Rome Léon X. voulant bâtir une belle Mosquée à l'honneur de St. Pierre , sans qu'il lui en coûtât rien , s'avisa de promettre le Paradis à tous ceux qui voudroient contribuer à ce pieux dessein. Il ouvrit les trésors de l'Eglise , pour parler comme les Nazaréens , c'est-à-dire , qu'il fit publier des Indulgences pour les plus grands Pécheurs , moyennant quelque contribution en argent. Une Troupe de Fakirs fainéans & superstitieux se chargèrent de cette gueuserie. Ils montent en chaire , vantent les Indulgences , & les mettent au-dessus de tout ce qui peut appaiser la colère de Dieu. Ils ne ménagèrent pas les hyperboles , & portèrent l'impiété jusqu'à dire , que quand même un homme auroit couché avec la *Mère de Dieu* , son péché lui seroit pardonné au moyen d'une petite somme d'argent pour la Mosquée de St. Pierre. Un de ces Fakirs portoit sur l'oreille une longue plume de coq , qu'il disoit être de l'aile de l'Ange Gabriel. Ces impiétés étoient soutenues d'un dérèglement de vie abominable , qui rendoit ces Prêcheurs odieux aux gens de bien , même chez les Allemands , qui sont d'ailleurs d'assez bonnes gens. Le Moufti avoit cru mieux faire ses affaires chez ces Peuples que chez ses Italiens , soit qu'il crût ceux-ci moins riches ou plus raffinés : mais il se trompa. L'Allemagne a toujours abondé en personnages éminens en savoir & en vertu. Un Docteur nommé MARTIN LUTHER s'éleva contre

les Prêcheurs d'Indulgences, & contre les abus qu'ils en faisoient. Jusques-là les plus zélés Défenseurs du parti contraire, avouent que Luther avoit raison, & qu'il auroit été louable, s'il en fût demeuré-là; mais il s'avisa d'attaquer les Indulgences-mêmes, & celui qui s'en dit le Dispensateur. Aussi-tôt il fut cité à Rome; mais il se moqua de la citation, & continua à traiter le Moufti, qu'on nomme *Pape*, avec le dernier mépris, & à déclarer la guerre aux Fakirs & à ses autres Supôts. L'Empereur voulut imposer silence au Docteur, mais il n'en put venir à bout, & il remarqua dès-lors que Luther étoit soutenu des plus puissans Princes de l'Empire. Ceux-ci gardoient encore quelque ménagement avec Charles-Quint; ils se contentoient de demander la réforme de l'Eglise dans sa doctrine, & dans les mœurs du Clergé, sur-tout de celui de Rome, & en attendant ils vouloient qu'on accordât la liberté de conscience à quiconque abandonneroit le Pape pour embrasser la Doctrine de Luther. Ce n'étoit pas-là le compte de l'Empereur: préoccupé du dessein de gouverner l'Empire comme une Monarchie, il voyoit de mauvais œil une foule de monde se ranger sous les Etendars de Luther; des Provinces entières, des Villes, des Etats; & il jugeoit bien que les Allemands prenoient le chemin de se moquer des foudres du Pape, qu'il avoit dessein de joindre au bruit de son Artillerie. Ces foudres du Pape sont des morceaux de papier qui ont eu autrefois la vertu de changer toute la face de plusieurs Royaumes. On a vu des Usurpateurs, moyen-

nant

nant un de ces talismans , appelés *Bulles* d'excommunication , devenir des Rois légitimes , & des Rois légitimes , être chassés de leur trône , comme des Tyrans & des Intrus. Jamais la baguette d'Aaron n'opéra de pareils miracles.

L'Empereur auroit bien voulu se venger de Luther & de ses Adhérens ; il n'y étoit pas médiocrement sollicité par le Pontife Romain ; mais la guerre que les Turcs avoient portée en Hongrie l'obligeoit à dissimuler. Il étoit de son intérêt que l'Empire fût paisible au dedans , afin d'en pouvoir être secouru au dehors , & les Partisans de Luther pouvoient lui fournir autant de troupes que les amis du Pape. Voulant donc prévenir les divisions intestines , il convoqua une Diète générale à Spire , où Ferdinand son Frère vint présider. On délibéra dans cette Assemblée sur les moyens d'arrêter le zèle fougueux des Catholiques (c'est le nom que prennent les Partisans du Pape) & de calmer les inquiétudes des Luthériens. Après diverses conférences , on dressa un Decret qu'on crut propre à produire ces deux effets. Ce Decret portoit : 1. Que dans les lieux où l'on avoit reçu l'Edit de Worms contre le Luthéranisme , il ne seroit permis à personne de changer de créance , & que l'on continueroit à observer cet Edit , en y obligeant pareillement le Peuple , jusqu'à la tenue du Concile que l'Empereur faisoit espérer bientôt. 2. Que dans les endroits où l'on a embrassé la nouvelle Religion , qu'on ne peut quitter sans un danger évident de Sédition , on y pourra persister dans les mêmes pratiques , jusqu'à ce qu'on ait



assemblé le Concile. 3. Que dans ces endroits-là on ne pourra abolir la Messe, ni empêcher que les Catholiques ne jouissent du libre exercice de leur Religion, ni même permettre qu'aucun d'eux embrasse la Secte Luthérienne. 4. Que les Sacramentaires feroient bannis de l'Empire, & les Anabaptistes punis de mort, suivant l'Edit de l'Empereur qui avoit été ratifié. 5. Que les Prédicateurs observeroient le Decret des deux dernières Diètes de Nuremberg, qu'ils feroient circonspects & s'abstiendroient d'offenser personne dans leurs discours, & de donner sujet au Peuple de se soulever contre les Magistrats. Qu'ils ne proposeroient aucuns nouveaux sentimens, à moins qu'ils ne fussent fondés sur l'Ecriture; qu'ils prêcheroient l'Evangile suivant l'interprétation approuvée par l'Eglise; & que pour les articles qui étoient en dispute, l'on attendroit la décision légitime du Concile. 6. Qu'enfin tous les Membres de l'Empire vivoient en paix, & n'exerceroient aucun acte d'hostilité les uns contre les autres sous prétexte de Religion.

Les Etats du parti de Luther virent bien que ce Decret ne tendoit qu'à les amuser, & à fermer la bouche à leurs Prédicateurs. Les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, Ernest & François Ducs de Lunebourg, Philippe Landgrave de Hesse & Wolfgang Prince d'Anhalt, avec quatorze Villes Libres ou Impériales, s'opposèrent à ce Decret comme captieux & illusoire, & signèrent une Protestation qu'ils signifièrent à la Diète. C'est de cette Protestation que les Sectateurs de Luther prirent le nom de PROTESTANS, que presque  
tous

tous les ennemis du Pape ont ensuite pris à l'exemple des Luthériens.

Dans la suite l'Empereur fit une cruelle guerre à ces Protestans ; mais ayant encore eu besoin d'eux , il fut obligé de leur donner la paix , & de leur permettre le libre exercice de leur Religion. Ses Successeurs crurent qu'ils seroient plus heureux que lui. *Ferdinand II.* entreprit de les exterminer ; mais les Rois de Suède & de France vinrent à leur secours , & Ferdinand fut trop heureux de n'être pas dépouillé de ses Etats & de la Couronne Impériale. Cette guerre dura trente ans , pendant lesquels il se commit des cruautés sans nombre. Enfin elle fut terminée par le Traité de Westphalie, qui fut l'époque de la grandeur & de la puissance des Protestans ; car non seulement ils obtinrent l'exercice libre de leur Religion ; mais encore plusieurs cessions considérables , & des privilèges qui les mettent au niveau des Catholiques , qu'ils surpassent même en forces & en richesses ; car le seul Roi de Prusse est aussi puissant que tous les Electeurs Catholiques ensemble , à l'exception de la Bohême, qui est un Electorat possédé par la Maison d'Autriche.

Les Catholiques ont grand soin que le nombre des Electeurs de leur Religion surpasse celui des Protestans, afin que ces derniers ne puissent pas élire un Empereur ennemi du Pontife Romain & de son Clergé.

Pendant que Luther faisoit la guerre au Pape en Allemagne, CALVIN la lui faisoit en France, ZUINGLE en Suisse, & HENRI VIII. Roi d'Angleterre la lui faisoit dans son Ile.

Je pourrai dans la suite informer Votre Excellence d'une partie de ces faits , ce sera vous faire l'Histoire des folies des Nazaréens ; mais en attendant , j'aurai l'honneur de vous dire que plus j'avance dans cette Histoire & dans la Lecture des Livres Nazaréens , plus je me confirme dans la Sainte Religion ( 1 ) où la Providence m'a fait naître. En voici quelques raisons générales. Les Chrétiens nous appellent Infidèles , sans aucune raison ; car nous regardons ISA ( Jésus ) comme un grand Prophète , plus grand que Moyse , & Mahomet ( 2 ) comme son Paraclet. Nous ne parlons du Messie qu'avec respect , & eux ne parlent de son Paraclet qu'avec blasphème. Comme ils sont tous très-portés à la calomnie , à la médifance & à la satyre , il n'y a sorte d'abomination qu'ils n'ayent écrit contre l'Apôtre de Dieu , sorte de railleries qu'ils n'en ayent faites. Nous pourrions nous en venger , si nous étions aussi malins qu'eux , ils nous donnent assez de prise ; mais ce n'est pas-là notre caractère. Nous ne médifons point , nous ne calomnions point , & nous plaisantons encore moins sur un sujet aussi grave que la Religion. Nous alléguons des raisons , & non pas des railleries qui ne prouvent rien. Quelles calomnies n'ont-ils pas forgées contre tous les grands-hommes qui n'ont pas été de leur sentiment , depuis Julien jus-

( 1 ) Il faut se souvenir que c'est un Mahométan qui parle.

( 2 ) Selon la véritable prononciation de ce nom il faudroit écrire *Mohammed* , mais je me conforme à l'usage reçu parmi nous.

jusqu'à Henri IV. Roi de France ? Quelles fables indécentes n'ont-ils pas inventées pour les rendre odieux & méprifables ? Quelles satyres n'ont-ils pas publiées contre eux ? Quels crimes n'ont-ils pas approuvé, lorsqu'ils en ont pu retirer quelque avantage pour leur parti ? Quels Tyrans n'ont-ils pas comblé de louanges, lorsqu'ils les ont défaits de quelque Prince qui ne leur plaisoit pas ? témoin les trois Lettres de ce Moufti qu'ils appellent *Saint Gregoire le Grand* au Tyran *Phocas*, le plus affreux de tous les Monstres, qui après s'être révolté contre l'Empereur *Maurice* son Maître qui l'avoit comblé de bienfaits, le détrôna, & fit égorger en présence de ce malheureux Monarque cinq jeunes Princes ses Enfans, que Maurice n'avoit pas eu le tems de mettre en sûreté. La Nourrice du plus jeune voulant lui sauver la vie, mit son propre enfant à la place ; mais Maurice qui s'en aperçut, fit donner le sien aux bourreaux. Phocas peu touché de cette générosité, ordonna qu'on massacrât ce petit Prince sur le corps de ses frères, ce qui fut aussitôt fait : après cela Phocas fit étendre l'Empereur même sur les cadavres encore sanglans de ses fils, & l'y fit égorger comme sur un autel. Ce malheureux ne s'en tint pas-là, il fit encore périr tous les Parens & les Amis de Maurice, qui étoient en grand nombre. Que dit le Grand Gregoire à ce monstre ? Il lui dit, *qu'il rend grâces à Dieu de son avènement à la Couronne, comme du plus grand bien qui pût arriver à l'Empire, & qu'il loue Dieu de ce qu'après avoir été sous un fâcheux joug, on commence à rentrer dans la jouissance d'une douce Liberté ? Quelle bassesse ! mais*

pourquoi lui dit-il cela ? Parce que Maurice s'étoit déclaré pour le Patriarche de Constantinople contre Gregoire dans des disputes très-déliçates, celles du rang & de la supériorité. Le Pape ravi d'être delivré d'un Empereur qui favorisoit son Adversaire, espéroit que le Tyran lui seroit plus favorable, & le combloit d'éloges pour le disposer en sa faveur contre son Rival.

Il n'y a rien de si réjouissant que de lire les calomnies que les Catholiques ont publiées contre les Protestans, & tour à tour les Protestans contre les Catholiques, sans pudeur, sans aucun respect pour le trône, ni pour le mérite. On feroit de grosses Bibliothèques rien que de ces Libelles. Les Nazaréens ont tous la fureur d'écrire, & de disputer. Les matières les plus futiles, sont pour eux des sources inépuisables de mauvais raisonnemens ; témoin les gros volumes que certains Fakirs ont publiés contenant des Commentaires sur la forme du Capuce d'un certain *François d'Assise*. Quelle irrévérence dans les Eglises des Nazaréens, & quel respect, quelle modestie dans nos Mosquées ! Quelle décence, quelle gravité dans notre culte ! Quelle étourderie, quelle dérision dans le leur ! On les prendroit pour des baladins. Quelle ferveur, quelle attention dans nos prières ! Quelle tiédeur, quelle négligence dans les leurs ! Chez nous les hommes les plus élevés en dignité sont ceux qui se distinguent le plus par leur piété & par leur foi. Chez eux, le Peuple est superstitieux, & les Grands ne regardent la Religion que comme un établissement politique, qui contribue



tribue au bon ordre. Les Cardinaux sont les premiers à s'en moquer, témoin le Cardinal Carafa neveu du Pape Paul IV. qui entrant dans Paris & voyant une foule de monde qui se mettoit à genou pour recevoir sa bénédiction, disoit tout bas en la leur donnant, *Trempons ces fots, puisqu'ils veulent être (3) tremps.* Témoin encore le mot de Léon X. qui voyant entrer tant d'argent dans ses cofres par le moyen des Indulgences, s'écria, *O, la bella cosa ch'è questa favola di Cristo!* Et la réponse de cet autre Pape à son Médecin, qui ne vouloit pas lui laisser manger d'un certain mets dont il étoit fort friand, *Porta mi quel mio piatto, al dispetto di Cristo.* Enfin l'horrible serment de ce Prélat Italien, qui ayant reçu certain présent de Vénus, jura qu'il s'en vengeroit, *Al dispetto da quel can che pendeva nella croce.* Voilà comme les Nazaréens qui nous appellent *Infidèles*, traitent la Religion; & véritablement leur conduite fait assez voir qu'ils ne la regardent que comme un joug fait pour le Peuple, & non pour les honnêtes gens.

Ils nous objectent que notre Religion a été établie par la force; quelle calomnie! Quelle force pouvoit avoir l'Apôtre de Dieu, né de Pa-

(3) Ceci paroît être tiré de la traduction de l'Histoire de M. de Thou. Voici les paroles de l'original, elles méritent qu'on y fasse attention. *Inde Carafa Lutetiam regni Metropolitim, tanquam Pontificis legatus, se ita pompi ingreditur; ubi cum signum crucis, ut fit, ederet, verborum quæ proferri mos est, loco, servat eum, ut erat securus de Numine animo & summus religionis derisor, occurrente passim populo & in genua ad ipsius conspectum procumbente, sæpius secreta murmuratione hæc verba ingeminasse, Quandoquidem populus iste vult decipi, decipiatur.* Thuan. Hist. Lib. XVII. pag. 587. Edit. Lond.

Parents peu accommodés des biens de la Fortune, & destiné à une Profession peu propre à lui attirer de la considération. Que s'il a accompagné quelquefois les Arabes dans leurs expéditions militaires, ce n'étoit pas pour étendre sa doctrine, mais pour se conformer aux mœurs d'un Peuple parmi lequel il étoit né. Ce ne sont pas les Musulmans qui persécutent les Juifs, qui les font bruler, encore moins persécutent-ils les Chrétiens. Nous n'avons jamais publié de Croisade, ni obligé les Hommes à abandonner leurs familles, la culture de leurs terres, la défense de leur Patrie, pour aller répandre leur sang, à la conquête d'un Pays qui ne vaut pas celui des Cosaques. Ce n'est pas nous qui avons rempli l'Europe de meurtres & d'incendies pour l'interprétation d'un passage de la Bible, qui avons massacré les Aériens, saccagé & brûlé les Albigeois, inventé l'Inquisition, & persécuté les Protestans. La conjonction & ne nous a jamais fait courir aux armes, ni traiter de (4) Schismatiques ceux qui ne l'ont pas voulu admettre à notre fantaisie. Mais toutes ces persécutions que les Nazaréens exercent les uns contre les autres, font bien

(4) Je m'imagine que l'Espion veut parler des disputes qu'il y a eu & qu'il y a encore entre les Grecs & les Latins sur la Procession du St. Esprit; les premiers disant qu'il procède du Père par le Fils, & les autres voulant qu'on dise, qu'il procède du Père & du Fils; Question grave, & qui me feroit volontiers appliquer aux Théologiens les vers que Barleus adresse aux Auteurs qui s'entredéchirent plus que les Grammairiens:

*Cedite Grammatici, magno quibus illa fastu,  
Inconsulta tument, delapsaque littera sede  
Sufficit ad bellum, vel iniquum comma minaces,  
Exacuit calamos & tanti scien. paratur*

*Nominis : . . . . .*

bien voir qu'ils ne considèrent la Religion que comme un établissement Politique ; car si cela n'étoit, ils écouteront la voix de la Raison, qui leur crie, Ne forcez personne à croire ce que vous croyez ; car la Foi est un don de Dieu, & ne peut être produit par la violence (5) ; ou si vous voulez persuader, ayez recours à d'autres moyens, employez la douceur, la patience, le mépris du Monde & de ses pompes, en un mot, montrez que vous êtes persuadé vous-même, & priez Dieu d'accorder ce précieux don à ceux que vous voulez amener à son véritable culte. Mais ce n'est pas ainsi que pensent les Nazaréens : comme ils cherchent des Partisans, des Esclaves, ils se mettent peu en peine de gagner des âmes à Dieu ; & pourvu qu'on entre aveuglément dans leurs opinions, ils ne sont pas gens à exiger qu'on ait de l'équité, de la bonté, du support, de la modération. Naturellement turbulens & inquiets, il y a dix-sept-cens ans qu'ils remplissent le Monde de leurs fureurs. A peine ils étoient éclos, qu'ils commencèrent à disputer & à se battre. Jamais les Empereurs ne furent si occupés que depuis qu'ils eurent embrassé cette Religion. Ils étoient tous les jours étourdis de quelque accusation d'hérésie. On imploroit leur autorité, tantôt pour faire brûler celui-ci, tantôt pour faire pendre celui-là. Tous les ans il falloit assembler un Concile, & y faire venir les Evêques des quatre coins du Monde avec

(5) Tertullien a dit dans son Livre à Scapula Gouverneur d'Afrique qui persécutoit les Chrétiens : *Non est religionis cogere religionem, quæ sponte suscipi debet, non vi.*

avec des fraix immenses , & au grand dommage des Peuples. A peine le différend étoit apaisé par la condamnation & la punition de l'Accusé , qu'il s'en élevoit un autre. Vous croirez peut-être qu'enfin las d'exciter des troubles , ils se sont guéris de bonne heure de cette espèce de frénésie ? Point du tout. Cela n'a pas cessé depuis le règne de Constantin , & l'affaire des Jansénistes en est une bonne preuve. Ces divisions se succèdent les unes aux autres ; il est à naître qu'un siècle se soit écoulé sans hérétiques , & par conséquent sans persécutions & sans guerre. Qu'ils fouillent tant qu'ils voudront dans l'Histoire des Musulmans , & qu'ils nous disent s'ils y trouvent de pareilles altercations , & des troubles si graves sur des sujets si minces.

Les Théologiens Nazaréens nous objectent que Mahomet voulant gagner les Arabes , les avoit pris par leur foible , leur promettant un Paradis où ils trouveroient grand nombre d'arbres touffus & de belles femmes dont ils auroient la jouissance. Rien ne pouvoit , disent-ils , flater davantage les Arabes , que l'ardeur de leur climat rend fort lascifs , & qui manquent d'ombrages frais où ils puissent quelquefois se délasser , & se mettre à l'abri des rayons brulans du Soleil.

Il faut être bien persuadé qu'on parle à des Idiots , pour oser dire publiquement que les Arabes prenoient ces paroles de l'Alcoran au pié de la lettre. Il y avoit d'assez bons Philosophes parmi eux pour avoir découvert l'absurdité du sens littéral : mais quand cela ne seroit pas , les Nazaréens ont mauvaise grace de  
nous

nous chicaner sur ces passages de l'Alcoran, eux dont les plus anciens Docteurs ont cru & enseigné qu'avant la fin du Monde, le Christ viendrait régner mille ans sur la Terre, & que pendant tout ce tems il procureroit à ses disciples toute sorte de plaisirs charnels.

Ces Théologiens sont sur-tout inépuisables dans leurs railleries, & ne brillent jamais tant que quand ils plaisantent ou qu'ils injurient. Ils ont beaucoup tourné en ridicule ce Pont étroit dont le Prophète de Dieu parle, sur lequel les justes & les méchans seront obligés de passer; avec cette différence, que les premiers le passeront gayement & heuueusement; & les autres en tremblant, de manière qu'ils trébucheront dans l'abîme. Si nous étions aussi malins qu'eux, que ne pourrions-nous pas dire de plaisant sur *les grincemens de dents, sur ce feu qui ne s'éteint point, sur ce ver qui ne meurt point*, & sur les commentaires que les Peintres & les Prêtres font sur ces passages de l'Évangile? Les premiers peignent les Dânnés avec de gros serpens qui s'entortillant à leurs bras, viennent leur siffler aux oreilles; les autres parlent du feu de l'Enfer avec des détails à faire mourir de rire. On diroit qu'ils en ont calculé tous les degrés au moyen de quelque *Baromètre*.

Enfin ils nous reprochent encore la liberté que le Prophète nous a donnée, de coucher avec les filles esclaves que nous pouvons entretenir: mais ils ne voyent pas que c'est pour prévenir les desordres où l'adultère plonge la Société, & dont ils sont eux-mêmes un assez triste exemple, comme le témoignent très-bien les fréquens procès, les meurtres, & autres



tres excès qui naissent de ce crime, si général parmi les Nazaréens, que, si l'on en croit leurs Auteurs, le vol ne l'est pas davantage chez les Mingréliens (6). „ En vérité nos mœurs, dit „ un de ces Ecrivains, sont arrivées pour cet „ égard (de l'adultère) à un étrange période: „ & la prostitution de ce Sexe par ceux-mêmes qui croient que leur honneur dépend „ absolument de sa conduite, n'est pas concevable par le raisonnement, n'y ayant que ce „ que nous voyons tous les jours, qui nous „ la puisse rendre croyable; & jamais la „ Grammaire Latine ne rendit par ses préceptes la Corne si indéclinable, que „ notre conduite insensée pour ce regard l'a „ faite inévitable en ce tems, par une plaisante synonymie.

Voilà, Très Excellent Seigneur, les objections les plus fortes qu'ils puissent faire contre notre Sainte Religion; & la plus grande preuve qu'ils allèguent en faveur de la leur, est qu'elle a été prêchée par des gens ignorans. Certainement si l'ignorance y fait quelque chose, cette preuve est pour nous, puisque Mahomet ne savoit (7) ni lire ni écrire.

Lorsque je considère certains dogmes des Nazaréens, je ne conçois point qu'ils n'ayent pas des suites plus terribles. Par exemple, ils prétendent que les Enfans qui meurent avant l'âge

(6) Nation qui s'exerce à voler dès l'enfance.

(7) C'est un fait constant attesté par tous les contemporains de Mahomet & par tous les Ecrivains Mahométans. C'est pour cela aussi que dans plusieurs endroits de l'Alcoran, il s'appelle lui-même, le Prophète idiot & illettré.

l'âge de sept ans sont tous sauvés, pourvu qu'on leur jette un peu d'eau sur la tête : quelques-uns même les dispensent de cette condition. Or puisque le salut des hommes, à un certain âge, devient si incertain, pourquoi ne le pas assurer dès l'enfance ? Peut-on mieux témoigner l'amour que chacun a pour ses enfans ? & n'est-il pas étrange qu'en conséquence de ce dogme, chaque Mère n'ait pas la charité d'étouffer les fiens dans le berceau ? Mais ce n'est pas en cela seul que les usages des Nazaréens sont contraires à leur doctrine : un volume entier suffiroit à peine pour marquer toutes ces oppositions.

Ils accusent le Prophète de Dieu de se contredire dans son Alcoran , & de varier selon les circonstances où il se trouvoit : mais apparemment c'est pour prévenir le juste reproche que nous pourrions leur faire à eux-mêmes, de ce qu'étant divisés en tant de différentes Sectes opposées les unes aux autres comme le jour à la nuit, ils prétendent tous néanmoins que leurs sentimens sont fondés sur les Saintes Ecritures.

Jamais, depuis la naissance de l'Islamisme, notre croyance ni notre culte n'ont varié. Il n'en est pas de même de celui des Nazaréens : chaque siècle a vu naître quelque changement dans leur doctrine & dans leur culte. Autrefois on les accusoit d'adorer des croix, & ils s'en défendoient comme d'une calomnie atroce. (8) Aujourd'hui l'adoration de la croix fait

(8) Tertullien dans son *Apologétique* met l'adoration de la croix au nombre des calomnies que les Payens imputoient aux Chrétiens : Et Minucius Felix répondant à la même

fait une partie essentielle de leur culte & de leur croyance. Ils la mettent par-tout, sur leurs habits, dans tous les coins de leurs maisons, dans leurs Eglises, sur les grands-chemins. Ils l'adorent, & avec un signe de croix ils pensent faire peur au Diable & se garantir de la foudre. S'ils ouvrent la bouche pour bâiller, ils font un signe de croix; s'ils se lèvent, s'ils se couchent, s'ils se mettent à table, c'est toujours avec une douzaine de signes de croix; leurs Drapeaux, leurs Etendards sont parsemés de croix; en un mot ils en mettent partout, excepté peut-être dans leurs cœurs. Les Payens reprochoient encore aux Chrétiens qu'ils n'avoient ni Temples ni Autels (9), & ils s'en justifioient avec beaucoup de solidité. Mais à présent on leur feroit assurément tort, si on s'avisait de leur faire le même reproche: non seulement ils ont des Temples & des Autels; mais encore des sacrifices, plus que

même calomnie, dit tout net : *Crucis nec colimus, nec adoramus.* Dupin Rép aux Rem. sur la Biblioth. Ecc'f. p. 39.

(9) C'est e, l'un des plus zélés Défenseurs du Paganisme, reproche aux Chrétiens dans le Discours qu'il a fait contre eux qu'ils n'ont ni Temples ni Autels, *cur nullas Aras, Templum nulla?* Ce se leur faisoit la même objection, comme il paroît par le huitième Livre d'Origène, *ὁ Κίλαρος φησὶν ἡμᾶς βωμῶδες, ἀγάλματα καὶ ναὸς ἱδρύσασθαι θεῶν* : & Arnobe remarque au Livre sixième, que les Payens avoient coutume de former cette accusation contre les Chrétiens. *Consuevis oimem nobis maximum impietatis affingere, quod neque ades sacras venerationis ad officia construamus.* Octave répondant à Cécile avoue que les Chrétiens n'ont point de temple, parce qu'on n'en peut édifier qui soit digne de la Majesté de Dieu, & que l'autel qu'on lui doit consacrer, est notre cœur & notre esprit : *Templum quod ei extruam, cum totus hic mundus ejus opere fabricatus est, cum capere non possit etc.* Nonne melius in nostra dedicandus mente, in nostro imo consecrandus est pectore?

que l'Italie, la Grèce & la Judée: & quels sacrifices! des sacrifices non sanglans, où avec deux ou trois paroles, ils font d'un morceau de pain un Dieu qu'ils avalent à l'instant. Un verre de vin qu'ils tiennent à côté dans une coupe d'argent devient le Sang de ce Dieu; mais un sang qui enivreroit aussi bien que le meilleur vin de Chiras (10), s'il avoit la quantité comme il a la qualité. Cependant c'est du sang, & le Diable emportera quiconque refuse de le croire. Si on vouloit relever les contradictions des Nazaréens, ce seroit ici le lieu: car si vous les pressez sur la nature de Dieu qui le rend immanducable, ils vous diront qu'il font d'accord avec vous sur ce point-là; mais que cependant ils le mangent: ainsi ils mangent Dieu & ne le mangent pas. Que s'ils disent qu'ils ne mangent que le corps de Jésus-Christ, & qu'on leur objecte que selon leurs principes, sa divinité est inséparable de son humanité, ils vous répondent que sa divinité entre dans leur estomac comme elle entra dans le sein de Marie. Mais si vous insistez en leur disant qu'il est impossible qu'on mange un Corps sans qu'il se fasse une dissolution de ses parties, ils vous répondront que cela paroit impossible, mais qu'il ne l'est pas. Si vous dites qu'on n'a pas d'idée d'une pareille manducation, & qu'elle est contraire à l'expérience de tous les jours & de tous les hommes, & que si on ne peut pas s'assurer de son impossibilité on ne peut s'assurer de rien; ils

re-

(10) Ville de Perse où croit le plus excellent Vin de Perse.

repliqueront par un argument, qui réduit les plus braves au silence; c'est en menaçant du feu & de la roue. Qui pourroit résister à des raisons de ce poids-là?

Je reviens à mon premier propos, & j'ajoute que certainement on ne doit pas reprocher aux Chrétiens d'aujourd'hui de n'avoir pas de Temples; ils en ont, & en si grand nombre, qu'on pourroit avec justice les accuser d'imiter ceux à qui ils faisoient gloire autrefois de ne pas ressembler. Ces Temples sont la plupart vastes & magnifiques. On y voit briller l'opulence, le luxe & l'orgueil. Les ornemens d'Architecture y sont distribués avec beaucoup de goût, sur-tout en Italie, selon les descriptions que j'en ai lues. Les Vases d'or & d'argent y sont en quantité. La Peinture & la Sculpture semblent s'être épuisées pour représenter un nombre prodigieux de Saints & de Saintes, sans compter Dieu & ses Anges exprimés en je ne sai combien de manières. Tout cela a mis les Nazaréens d'aujourd'hui hors d'état de craindre les reproches des Payens, qui, s'ils ressuscitoient, seroient surpris de se voir si exactement copiés par des gens qu'ils ont regardé autrefois comme les plus grands ennemis de leur culte & de leurs cérémonies religieuses.

Je ne finirois point, si je voulois entrer dans le détail de tous les changemens qui se sont faits dans le Culte & dans la Doctrine des Chrétiens, & combien ces mêmes Chrétiens diffèrent actuellement entre eux, soit dans les cérémonies, soit dans les opinions. Un volume entier ne suffiroit pas pour marquer seulement



lement les diverses opinions qu'ont au sujet du Pape ceux-mêmes qui suivent ses étendarts.

J'avois dessein de ne point finir ma Lettre sans vous parler de l'origine d'une Secte Nazaréene appelée *Calviniste*, comprise sous le nom général de *Protestans*, quoique les véritables Protestans ne soient guère moins ses ennemis qu'ils le sont du Pape & de ses Partisans; mais cette Lettre est déjà si longue, que je crois que Votre Excellence me permettra de renvoyer ce détail à une autre fois.

Je baise très-humblement la trace de vos piés, & me dis bien dévotement votre fidèle Esclave.

A Vienne ce 1 Octobre 1738.



## LETTRE XII.

DU MEME

AU MEME.

*Il lui parle de la naissance & du progrès du Calvinisme: des Guerres Civiles de France, & par occasion de la Nation Italienne.*

QUOIQUE les Puissances de l'Empire ennemies du Pape soient comprises sous le nom général de *Protestans*, qui dans sa première origine ne désignoit que les Sectateurs de Luther, il y a néanmoins quelques-unes de ces Puissances

ces qui suivent les dogmes de Calvin ; tels sont le Roi de Prusse, la Maison de Hesse-Cassel, & autrefois l'Electeur Palatin.

Je ne puis parler du Calvinisme, sans dire premièrement un mot de son Auteur, & il n'est pas aisé de démêler la vérité d'un fatras de libelles & de calomnies d'un côté, & de beaucoup d'éloges de l'autre. Il n'arrive que trop souvent que pour réfuter la satire on outre le panégyrique. Voici en peu de mots ce qui me paroît de plus certain touchant les mœurs, la doctrine & le caractère de cet homme célèbre.

J'ai déjà fait remarquer à Votre Excellence dans ma précédente Lettre, que l'abus que le Moufti de Rome faisoit de son autorité, l'ignorance & le dérèglement de son Clergé, avoient donné lieu à la doctrine de Luther. Les Peuples, las de l'orgueil & du faste de la Cour de Rome soupiroient après une réforme. Les Princes indignés des entreprises que cette Cour faisoit tous les jours sur leur autorité, & convoitant peut-être en secret les richesses immenses des Ecclesiastiques n'attendoient que l'occasion de s'en saisir. Luther parut dans le tems que toute l'Europe étoit dans ces dispositions favorables. Il ne lui fut pas difficile de réussir dans son projet de réformation, & ne manqua pas de partisans ; mais comme il vouloit en attirer davantage, & faire recevoir sa doctrine dans tous les coins de l'Europe, il usa de divers ménagemens à l'égard des opinions reçues, sachant que plus les préjugés sont anciens, plus ils sont difficiles à déraciner

ner (1). En attaquant le Pape il conserva la plus grande partie des Cérémonies de l'Eglise Romaine , retint les Images , les Statues , les Cierges , & s'éloigna le moins qu'il put de certains Dogmes , qu'il ne croyoit pas pouvoir combattre entièrement sans se rendre odieux , lui & son parti. CALVIN plus jeune , plus impétueux , & plus sévère que Luther , n'eut pas les mêmes égards , & entreprit d'abolir non seulement les Cérémonies , mais même les Dogmes qui ne lui paroissent pas conformes à la croyance des premiers Nazaréens. En un mot , il enseigna un Culte plus simple , & une Religion qui en imposoit moins par son extérieur , mais qui paroissoit plus conforme à la droite-Raison.

Ce nouveau Réformateur étoit né à Noyon en Picardie , Province de France , le dixième de Juillet 1509. Ses Parens , qui étoient de fort honnêtes gens , l'avoient élevé avec beaucoup de soin ; & comme il avoit un génie étonnant pour les Sciences , il y fit des progrès rapides.

Il devint grand Jurisconsulte , habile Théologien , possédant à fond la Langue Grecque , & écrivant en Latin aussi bien qu'homme de son tems. Il joignoit à tout cela une application infatigable , beaucoup de frugalité qui ne

con-

(1) La pensée d'un Ancien vient parfaitement ici :

*Nil adeo scdum est , quod non exacta vetustas*

*Ediderit , longique labor commiserit avi.*

*Oedipodes matrem , natam duxisse Thyestes*

*Cantatur. Peperit fratres Jocasta marito ,*

*Et Pelopaa sibi . . . . .*

*In volucrum Tereus , Cadmus se vertit in anguem.*

Claudian. In Eutrop.

contribuoit pas peu à soutenir sa santé naturellement assez chancelante, & altérée par un travail continuel. A l'égard de son caractère, il se ressentait un peu de la sécheresse de son tempérament. Il étoit dur & inflexible, poussant l'amour de l'Ordre jusqu'à la rigueur : Entier dans ses sentimens jusqu'à l'opiniâtreté, & traitant ceux des autres avec trop de hauteur & de mépris : Saisissant les premières lueurs, sans trop réfléchir sur les conséquences, & ne s'accommodant pas assez à la foiblesse des esprits avec qui il traitoit, trop indulgent pour ses opinions, trop dur & trop sévère pour celles des autres. Et un mot, c'étoit un de ces hommes qui ont de grands défauts parmi de grandes qualités.

La Doctrine de Luther ayant pénétré jusqu'en France, Calvin la goûta, à la réserve de quelques points, qu'il entreprit de réformer, & il y réussit. Il eut bientôt nombre de Disciples; mais la sévérité du Roi François I. contre les *Novateurs*, l'obligea à sortir du Royaume.

François I. étoit gouverné par une Maîtresse qui s'étoit fait ajuger tous les biens des Hérétiques. Elle avoit nombre d'Espions en campagne, qui lui dénonçoient ceux qui paroissent panacher pour les nouvelles Opinions, & souvent même des gens qui ne se soucioient ni de Luther ni de Calvin; mais la cupidité de la Dame n'y regardoit pas de si près, & s'accommodoit de tout.

Aussitôt que les accusés étoient connus, ils étoient emprisonnés, puis brûlés, & leurs biens confisqués au profit de la Duchesse de Valentinois

inois (c'est le nom de cette Maîtresse du Roi). Calvin se retira à Genève, où il nt ce que Luther avoit fait dans une partie de l'Allemagne, & Zuingle dans une partie de la Suisse, c'est-à-dire, qu'il y changea la face de la Religion, pour y substituer sa nouvelle Doctrine.

De-là il entretenoit correspondance avec ses Sectateurs de France, dont le nombre croissoit tous les jours malgré la rigueur des Edits. Il sembloit qu'on les multipliât en voulant les exterminer. Des Seigneurs de la première distinction embrassèrent la nouvelle Réforme, entre autres le Prince de Condé premier Prince du sang frère du Roi de Navarre, l'Amiral de Coligni, d'Andelot son frère puîné, & le Cardinal de Beauvais son cadet, tous trois neveux du Connétable Anne de Montmorency.

Après le décès du Roi François I. les Calvinistes ne furent pas mieux traités par Henri II. son Successeur, qui en s'amourachant de la Maîtresse de son Père, continua à lui ajuger les biens de ceux qu'on accusoit du crime d'Hérésie.

Henri II. mourut, & François II. son fils aîné, Prince foible & jeune encore, lui succéda. Ce fut sous son règne que les Calvinistes furent surnommés *Huguenots*, & qu'ils commencèrent à lever la tête, soutenus des Grands de leur Religion, qui sous prétexte d'obtenir la liberté de conscience, ne cherchoient qu'à culbuter la faction des Guises, qui gouvernoient le Royaume, sous ce Roi foible, qui avoit épousé leur Niece. Alors on vit éclôre ce feu qui couvoit sous la cendre, & qui ravagea la France pendant plus de quarante ans.



François II. ne vécut pas long-tems , & Charles IX. son frère lui succéda. Il fit une guerre cruelle & continuelle aux Huguenots , sans pouvoir les détruire , tant ils étoient devenus puissans , outre qu'ils étoient commandés par des Chefs d'une valeur & d'une sagesse consommée. Le Prince de Condé ayant été tué à la bataille de Jarnac , l'Amiral de Coligni fut nommé Généralissime des Armées Huguenotes , & le jeune Henri Roi de Navarre fut reconnu Chef de tout le Parti. Pendant tout le cours de ces guerres civiles , vous ne sauriez croire , très-Excellent Seigneur , les cruautés & les abominations qui furent commises par des gens qui prétendoient servir Dieu.

Le Pape avoit envoyé dans un petit Pays que les Rois de France leur ont donné dans leur Royaume, un Corps de trois-mille Italiens de ses troupes , sous la conduite de Serbellon , Gentilhomme Milanois. Ce Général forma le dessein d'assiéger Orange , dont le Souverain suivoit la nouvelle Réforme , de même que la plupart des Habitans. Ce Souverain étoit alors en Hollande où il faisoit la guerre au Roi d'Espagne.

L'Armée du Pape se mit en marche d'Avignon , & fut bientôt devant Orange qui n'en est qu'à quatre petites lieues. La Place étoit sans aucune fortification ; elle fut bientôt prise , & les Troupes du Souverain Pontife s'y comportèrent d'une manière tout à fait barbare.

» Après avoir tué dans le premier feu ceux  
» qu'ils rencontrèrent sous leurs mains , ils  
» traitèrent inhumainement ceux qui s'étoient  
» dé-

„ dérochés aux premiers coups. Ils percèrent  
 „ les uns de plusieurs petits coups de poignard,  
 „ lentement & à diverses reprises, pour leur  
 „ donner le tems de sentir toutes les horreurs  
 „ de la mort ; ils précipitèrent les autres &  
 „ les firent tomber sur des piques , des hal-  
 „ bardes & des épées nues ; ils en pendirent  
 „ quelques-uns à des cremaillères, & les bru-  
 „ lèrent ; enfin il y en eut qu'ils coupèrent  
 „ par morceaux. Ils ne firent point de quar-  
 „ tier, ni aux estropiés, ni à ceux qui étoient  
 „ au lit malades, ni aux pauvres des hôpitaux,  
 „ ni même aux misérables moissonneurs, à qui  
 „ un siège si prompt & si imprévu n'avoit pas  
 „ permis de sortir de la ville, quoiqu'ils n'eus-  
 „ sent d'autres armes que leurs faucilles. On  
 „ tua la plupart des femmes , on les pendoit  
 „ aux fenêtres ou aux portes ; on arrachoit les  
 „ enfans qu'elles tenoient dans leurs bras , &  
 „ on les tuoit coups d'arquebuse. Plusieurs  
 „ filles furent forcées & violées ; plusieurs jeu-  
 „ nes garçons, enlevés pour assouvir l'infame  
 „ passion de ces abominables vainqueurs, fu-  
 „ rent détenus dans une affreuse captivité,  
 „ dont ils ne sortirent que long - tems a-  
 „ près (2).

„ Ils

(2) Comme je suppose que notre Espion a lu ceci dans  
 l'Histoire de Mr. de Thou, j'employe ici mot pour mot l'ex-  
 cellente traduction que Mr. Prevot d'Exille nous a donnée  
 de cet Ouvrage , & je joindrai dans cette note les termes  
 de l'Original, pour ceux qui souhaiteront de le lire en La-  
 tin. *Nam, qui primum impetum effugere, alii lentis ac mi-  
 nutis pugionum ictibus, sic ut se mori sentirent, occisi, alii  
 ad cremascerum paxillos offensi & combusti; alii denique ex-  
 secti: nec decrepitis senibus, mutilatis & in lecto per vale-  
 tudinaria decumbentibus agris, miserisque messoribus subita*

» Ils ajoutèrent à tant de cruautés les plus  
 » horribles spectacles. Les cadavres des fem-  
 » mes furent exposés nus, après leur avoir  
 » mis des cornes de bœuf dans les endroits  
 » que la pudeur ne permet pas de nommer.  
 » On exposa de même les cadavres des hom-  
 » mes, après avoir rempli leurs plaies de  
 » feuilletés des Livres sacrés, uniquement par-  
 » ce qu'ils étoient écrits en Langue vulgaire.

Dans le tems que ces horreurs se passaient  
 à Orange, un autre Corps de troupes du Pape  
 commandé par Anguisciola, l'un des meurtriers  
 de Pierre Louïs Farnèse Duc de Parme, s'é-  
 toit joint aux troupes du Roi ; mais bientôt  
 (3) Anguisciola, sous prétexte qu'on ne payoit  
 point ses troupes, décampa, & il ne resta dans  
 le camp que six Enseignes d'Italiens. » On ne  
 » fait ce qui fut plus horrible & plus funeste  
 » de

*Obsessione in urbe oppressis, quibus nulla præter facies arma  
 paritum: pleraque foemina interfecta, alia ad fenestras &  
 porticus suspensa, & avulsi ex earum mplexibus parvu-  
 tis infantibus, sclopetorum ictibus con ossa: multa virgines  
 per vim corruptæ: pueri multis item rapti ab Italis & ad  
 nefandam libidinem satiandam in miseram captivitatem, ex  
 qua non nisi diu post, redierunt, abducti. Auxerunt crudeli-  
 tatem contumeliosa spectacula, productis mulierum cadaveri-  
 bus, & in eorum pudenda boum cornibus & saxis ac stipiti-  
 bus ad ludibrium injectis. Virorum item intersectorum plagæ  
 foliis sacrorum librorum factæ; qui, quia vernacula lingua  
 scripti, ab illis discerpti passim jacebant. Thuan. Hist. p. 228.  
 T. II. Ed. Lond.*

(3) Eodem fere tempore Anguisciola militi stipendium mi-  
 nime persolvi causatus, & ipse a castris discessit, remanenti-  
 bus tantum VI. Italorum signis, Brancatio duce: quæ prædan-  
 di licentia an detestanda libidine plus nocuerint ambiguum re-  
 liquere, stupratis passim pueris, ac nec capris quidem paren-  
 tes, quas ob id tota fere regione rustici statim post eorum dis-  
 cessum, utinam & cum eis crimen, passim abolere. Id.  
 p. 242.

„ de la part de ces Italiens, ou leur fureur  
 „ pour le pillage, ou leur étrange impudicité.  
 „ Aucun jeune garçon n'étoit en sureté; ils  
 „ forçoient tous ceux qu'ils rencontroient, &  
 „ n'épargnoient pas même les chèvres. C'est  
 „ ce qui fit que les Paysans des environs les  
 „ tuèrent toutes, après le départ de ces im-  
 „ pudiques; & plût à Dieu qu'en les extermi-  
 „ nant, ils eussent aboli la mémoire d'un cri-  
 „ me si abominable..

Au sujet des Italiens, je vous prierai de re-  
 marquer en passant, très-Excellent Mehter,  
 que cette Nation a si bien su gagner le St.  
 Esprit & le mettre dans ses intérêts, que depuis  
 plusieurs siècles aucun autre Peuple Nazaréen  
 n'a eu l'honneur de donner des Souverains  
 Pontifes à l'Eglise. Elle s'est comme appro-  
 prié cette haute Dignité, de manière qu'il n'y  
 a point de si petit Curé en Italie qui ne soit  
 tout fier de l'idée qu'il peut devenir Pape; ce  
 qui me paroît en effet plus flateur, que l'idée  
 de pouvoir être élu Roi de certains Royaumes,  
 où la Royauté n'est qu'un titre, & rien de plus.  
 En effet qu'est-ce qu'un Pape? C'est, selon les  
 définitions des Docteurs Nazaréens, le Vicaire  
 de Jésus-Christ, un Dieu sur Terre, qui est au-  
 dessus des Rois, & si bien au-dessus qu'il peut  
 les déposer; qui est infaillible & si infaillible;  
 que, *s'il disoit que la vertu est vice & le vice*  
*vertu, il faudroit l'en croire préférablement à un*  
*Ange du Ciel, qui annonceroit le contraire de la*  
*part de Dieu.*

Qu'est-ce qu'un Pape? C'est le Successeur de  
 St. Pierre; mais un Successeur qui fait honneur  
 à celui qui l'a nommé son héritier, puisque

n'ayant reçu de lui qu'un pauvre Anneau, il l'a si bien su faire valoir, qu'il peut actuellement mettre trente à quarante-mille hommes sur pié, & les entretenir assez long-tems. Il possède plusieurs Pays en Souveraineté. Il marche avec une pompe & un appareil de Conquérant. Il a des Places, des Magazins, des Ports, des Flottes, une Cour, un Trésor, des Finances, & par dessus le marché, il ouvre & ferme les portes du Ciel quand il lui plait ; car il en a seul les clés.

Après cela les Italiens n'ont-ils pas raison d'être fiers, & ne faut-il pas qu'ils soient bien modestes de ne l'être pas davantage ? Car quels autres hommes & quelles autres femmes peuvent se vanter de mettre au monde des Créatures dignes d'une si éminente Dignité ? Il y a long tems que la chose est décidée.

Cependant, nonobstant toutes ces belles prérogatives, les Italiens sont extrêmement décriés chez les autres Nazaréens. Peut-être est-ce un effet de la jalousie, & du dépit que ceux-ci ont de ne pas tâter de la Papauté ; mais quoi qu'il en soit, ils accusent les Italiens d'être généralement avarés, traîtres, perfides, vindicatifs au suprême degré, & lascifs à proportion.

A l'égard de ce dernier article, ils leur attribuent un goût singulier pour le Péché anti-physique. Leurs Histoires sont pleines d'exemples qui font horreur, comme ceux que je viens de vous rapporter. Ils les accusent encore d'être adonnés à la Magie, à l'Astrologie judiciaire, dont plusieurs Papes ont été entêtés au point de tenir des Magiciens & des Astrologues à leurs gages, comme le témoi-  
gnent



gnent les Ecrivains Italiens-mêmes. Enfin les Historiens François se plaignent tous q e du tems de Catherine & de Marie de Médicis, Princesses Italiennes, l'une Femme de Henri II. l'autre de Henri IV., la France fut inondée de Magiciens & d'empoisonneurs Italiens, & ils racontent des choses dont je ne crois pas qu'on ait jamais ouï parler en aucun Pays du Monde; mais comme les voix sont de poids & unanimes, il n'est pas possible de douter de ces faits, quelque porté qu'on soit à penser avantageusement de tout le monde.

Il seroit encore plus difficile de justifier les Italiens sur un nombre infini d'obscénités qu'ils ont écrites, où il semble qu'ils aient voulu raffiner sur ce qui a jamais été pensé & exprimé sur cette matière par leurs ancêtres, les Romains, & par leurs voisins. Il n'y a pas jusqu'aux Prélats qui ne se soient exercés sur ce sujet: témoin le Livre que *Jean de la Case* Archevêque de Benevent écrivit à la louange du Péché antiphysique qu'il appelle *œuvre divine*, ajoutant qu'il n'use d'autre acte vénérien, parce qu'il n'en est point d'autre qui lui plaise davantage. Comme Votre Excellence entend la Langue Italienne (4), je vais lui rapporter le passage où cet Archevêque étale ces beaux sentimens. Je croirois souiller la Langue Persane, si je traduisois des choses si abominables; l'Ouvrage a pour titre *Capitolo del Forno*:

*Tennero il Forno già le Donne sole ;*

*Oggi*

(4) Les Eunuques sont ordinairement en Perse des gens curieux qui s'adonnent aux Belles Lettres, & c'est le seul amusement qu'ils aient dans l'oisiveté du Serail.

Oggi mi par che certi Garzonacci  
 L'abbian mandate poco men ch'al Sole.  
 Spazzinlo a posta lor, nessun non vacci.  
 Dicon pur ch'egli è umido e mal netto  
 E sono ben cagion quelle sue stracci.  
 Io per me rade volte altrove il metto:  
 Con tutto ch'l mio pan sia piccolino,  
 E'l forno delle Donne un po grandetto.  
 Ben che chi fa questo mestier divino,  
 Sa ben trovar dove l'anno nascosto  
 Cola dirieto un certo fornellino (5).

Ce ne sont pas seulement les Poëtes qui ont parlé sur ce ton ; mais encore ceux qui ont écrit en prose , témoin la Harangue d'Héliogabale composée par Léonard Aretin.

Enfin les Italiens ont non seulement vanté & loué la plus infame débauche ; mais ils ont même inventé des genres d'impudicité inconnus aux autres Nations ; tel est celui auquel ils ont donné le nom de *far' balar la pecora* (6).

Mais

(5) Ce n'est pas seulement les Etrangers qui se scandalisent du grand nombre d'Ouvrages obscènes que les Italiens ont écrits dans leur Langue ; ceux des Italiens mêmes qui ont quelque pudeur, s'en plaignent comme d'une chose qui fait honte à leur Nation. Voici ce qu'écrivoit Mr. Megliabechi à Mr. Bigot. *Io non intendo di far qu' l'Apologissa del Casu: troppo chiare sono l'insamità che si leggono in quel suo sperco Capitolo. . . . . Ognun vede le orribili insamità nel medesimo genere che si trovano nel Berna, nel Capitolo à M. Antonio da Bibbiena, e nell' altro Capitolo sopra un Garzone ed in mille altri luoghi: in Curzio da Murignolle: nel Ruffoli: in Marco Lambertii: nel Persiani: ed in cento e mille altri nostri Poëti Fiorentini; per tralasciare altri quasi infiniti di altre patrie. Voy. l'Anti-Baillet. T. II. p. 152.*

(6) Ce n'est pas les Italiens modernes qui ont inventé ce genre de débauche: il étoit connu des Anciens, qui l'appeloient *fellare*, *irrumare*. Mais il est vrai que parmi les

Nations

Mais je reviens aux Calvinistes , & aux moyens qu'on employoit pour les ramener à la *Foi Catholique*.

Pendant qu'on les brûloit en France , & qu'on les tourmentoit en tant de diverses manières , le Duc de Savoye leur faisoit la guerre dans les Alpes.

Les Alpes sont une longue chaîne de montagnes qui séparent l'Italie de la France. Dans ces montagnes sont, du côté du Piémont, des Vallées stériles habitées depuis long-tems par des Payfans nommés *Vaudois* ; gens simples , mais robustes , & laborieux , qui par leur travail & leur frugalité , avoient trouvé le moyen de subsister pendant plusieurs siècles du produit de ces Vallées. Ces Peuples suivoient la même doctrine que Calvin avoit prêchée en France , ce qui prouve qu'elle n'étoit pas nouvelle.

Comme le Pape voyoit sa puissance sur le point de recevoir une rude secousse , il sollicitoit les Princes de sa Communion à exterminer tous ces Chiens d'Hérétiques. Le Duc de Savoye poussé par ce Pontife , & par la France à qui il n'osoit rien refuser , entreprit de leur faire la guerre ; & il faut convenir , que du côté

Nations Chrétiennes, les Italiens sont les seuls qui lui aient donné un nom dans leur Langue. Les Vénitiens l'expriment d'un seul mot, qui est *Gnattave*. Au reste l'équité nous oblige de remarquer en passant , que les Peuples les plus corrompus sont ceux qui produisent les plus gens de bien & les hommes les plus vertueux , témoin les Grecs & les Romains ; & quand on examine bien les choses , on trouve que là où la corruption est moins générale , les grandes vertus sont aussi plus rares. *Nos. des Trad.*

côté du zèle ses troupes ne le cédèrent point à celles du Pape. En effet elles employèrent des suplices inconnus auparavant. J'en rapporterai un, pour faire voir le génie profond des Nazaréens, & leur sagacité à tenter des moyens de ramener dans le chemin de la Vérité ceux qui ont eu le malheur de s'en écarter. Vous verrez par ce seul trait, combien ils l'emportent sur nous de ce côté-là.

Des Soldats de la Garnison de la Tour ayant pris un Vaudois de la Vallée d'Angrogne âgé d'environ soixante ans, lui attachèrent les mains derrière le dos (7), & le lièrent sur un banc, après quoi ils appliquèrent sur son nombril un escarbot couvert d'une coquille. Cet insecte ne cessa de ronger ce pauvre patient, jusqu'à ce qu'il fut entré dans son ventre, & qu'il lui eut fait souffrir un genre de mort aussi cruel qu'inouï. On prit pour exécuter ces hostilités, le tems que les Députés des Vallées étoient allés, sur la foi de la trêve, faire de très humbles représentations au Prince, qui étoit à Verceil.

Cependant le Roi de France ne voyant pas qu'il pût venir à bout des Calvinistes par la guerre dont il étoit déjà las, songea à les exterminer en leur accordant une paix qui les plongeât dans une sécurité où ils pussent être pris au dépourvu, & massacrés tous à la fois.

Les

(7) Pominis 60 circiter annos nati manibus post tergum revinctis umbilico scarabæum testa tectum admovent; qui fodicare ac rodere nunquam desistit, donec in ejus alvum penetravit, & miserum captivum triculento & inaudito mortis genere enecavit. Thuan. p. 92. T. II.

Les Calvinistes étoient épuisés , & ne se soutenoient plus que par l'ardeur qu'inspire la défense de sa Religion, de sa vie & de ses biens. Ils reçurent donc avec avidité les ouvertures de paix. Elle fut conclue, & pour la mieux cimenter, le Roi fit offrir à la Reine de Navarre, sa sœur Marguerite en mariage pour le Prince de Bearn son fils unique , qui peu de tems après prit le titre de Roi de Navarre. La bonne Princesse donna dans le panneau; mais comme il ne suffisoit pas de l'avoir elle, son fils & le Prince de Condé, & qu'il falloit sur-tout attirer l'Amiral dans le piège (car il étoit l'ame du parti) le Roi feignit de vouloir faire la guerre au Roi d'Espagne, le plus cruel ennemi des Calvinistes.

L'Amiral étoit un vieux routier , d'autant plus soupçonneux qu'il étoit dans un âge avancé, & qu'il avoit éprouvé plus qu'un autre le peu de fond qu'il y avoit à faire sur les promesses d'une Cour perfide gouvernée par une Reine Italienne, la plus fourbe & la plus dissimulée de sa Nation. Et toutes les fois qu'on lui avoit proposé de venir à la Cour, il avoit répondu en riant qu'on le prenoit pour un autre ; qu'il n'étoit pas le Comte d'Egmont (ce Comte avoit eu la tête tranchée en Flandres pour avoir eu trop de confiance au Duc d'Albe).

Nonobstant sa juste défiance , l'Amiral se laissa tromper. Le Roi, tout jeune qu'il étoit, sut lui persuader qu'il vouloit attaquer l'Espagne, & qu'il avoit besoin de son bras & de sa tête dans cette entreprise.

Il vint donc à la Cour avec le Prince de Bearn, le jeune Prince de Condé, la Reine de  
Na-



Navarre, & une suite nombreuse composée de la Noblesse la plus distinguée du Parti Huguenot, & des plus vaillans Capitaines de ce Parti.

Il fut reçu avec toutes les caresses imaginables. Le Roi qui, quoique dans un âge peu avancé, avoit parfaitement appris de sa Mère à diffimuler & à donner le change, lui témoigna tant de confiance, & usa de tant d'artifices, que l'Amiral fut confirmé de plus en plus dans la pensée que le Roi agissoit de bonne foi. Il recevoit néanmoins de divers côtés des avis secrets de ce qui se tramoit contre lui; on l'avertissoit de prendre garde à ne pas se fier aux apparences, & on l'exhortoit à se mettre en sûreté; mais il n'en faisoit nul compte, & regardoit tous ces avis comme l'effet de la crainte de ceux qui les lui donnoient. Il alla même jusqu'à se fâcher contre un de ses gens, qui le prioit de sortir de Paris & de se sauver au plus vite.

Un Capitaine Huguenot nommé *Langoiran*, voyant la sécurité de ce Seigneur, vint prendre congé de lui, & lui déclarer qu'il jugeoit à propos de s'en retourner dans sa Province. L'Amiral lui demanda pourquoi il quittoit Paris. C'est, répondit l'Officier, *qu'on nous y fait trop de caresses; Et j'aime mieux me sauver avec les fous, que de périr avec ceux qui se croient trop sages.*

Cependant on faisoit de grands préparatifs pour le mariage de la Sœur du Roi avec le Prince de Bearn, lorsque la Reine de Navarre sa Mère tomba malade & mourut en peu de jours à l'âge de quarante-quatre ans, non  
sans

sans soupçon d'avoir été empoisonnée ; on débita même que cela s'étoit fait par des gands parfumés que lui présenta un Marchand de Milan. Quoi qu'il en soit , ce fut alors que le jeune Prince son fils prit le titre de Roi de Navarre. Son mariage se fit, nonobstant la différence de Religion.

La mort de la Reine de Navarre donna d'abord de l'inquiétude aux Huguenots ; ils commencèrent véritablement à craindre quelque chose de funeste. Le Roi s'appliqua à détruire leurs soupçons , & pour cet effet il donna des bals , des spectacles & autres divertissemens , dans lesquels les Seigneurs Huguenots étoient confondus avec les Catholiques. Le Duc de Guise pensa tout gâter par son impatience. Un certain *Poltrot* Gentilhomme Huguenot avoit tué autrefois en trahison le Père de ce Seigneur , & le bruit avoit couru que l'Amiral l'avoit poussé à faire ce coup. Celui-ci s'en étoit justifié ; mais l'idée en étoit restée dans la Maison de Guise , & le fils du défunt ne pensoit qu'à venger son Père sur celui qu'il croyoit l'instigateur de son meurtrier.

Il craignit que l'Amiral ne lui échapât , c'est pourquoi il aposta un homme armé d'une arquebuse pour le tuer. Cet homme s'aquitta du mieux qu'il put de cette horrible commission ; mais il ne tua point l'Amiral , & lui fracassa seulement le bras & la main gauche. Dès que l'Amiral se sentit blessé , il dit froidement , *voilà le fruit de ma réconciliation avec le Duc de Guise.*

Le Roi , qui jouoit alors à la paume , ayant appris ce qui venoit d'arriver , se mit à jurer  
le

le nom de Dieu, en quoi il étoit fort habile, & jettant sa raquette à terre, il se retira au Louvre, protestant qu'il puniroit exemplairement l'auteur de cet attentat. Ensuite usant de sa dissimulation ordinaire, il donna ordre d'arrêter le Duc de Guise, qui fut contraint de se cacher. Il fit plus, il alla lui-même visiter l'Amiral, & l'abordant avec un air de douleur, qui paroissoit sincère, il lui répéta qu'il puniroit sévèrement l'auteur de cet attentat, & qu'il seroit content du châtiment qu'il en feroit. Tout cela ne fut pas dit sans beaucoup de juremens; car si ce Prince étoit bon Catholique, il étoit encore plus débauché & blasphémateur. Il avoit appris tout cela de son second Gouverneur (8), qui étoit un Italien perdu d'honneur & de réputation.

Plu-

(8) Voici ce que dit Brantome touchant ce Gouverneur, qu'il avoit connu particulierement. „ On disoit que le  
 „ Roi avoit ainsi appris l'être d'simulateur de son grand  
 „ favori ALBERT DE GONDY, Maréchal de Retz, qui  
 „ étoit un Florentin, fin, caut, corrompu, menteur, &  
 „ grand dissimulateur.

„ Pour parler de lui en deux mots, son Grand-père fut  
 „ Menuisier à deux lieues près de Florence, d'un moulin  
 „ où il se retira durant la Ligue, n'osant demeurer en  
 „ France; mais il y laissa sa femme pour faire valoir son  
 „ talent : puis son Père fut Banqueroutier à Lyon, & sa  
 „ Mère Madame du Perron grande reventière de Putains, & pour ce le Roi Henri la prit en amitié, & la  
 „ fit Gouvernante de ses Enfans, & sur-tout du Roi Charles IX. à qui elle donna son fils le Perron, qui fut longtemps Commissaire des Vivres aux Armées du Roy, lequel après le prit en amitié, & ne l'appelloit jamais que son Serviteur, & qui étant Roy l'avança ainsi qu'il a été, & apprit au Roy à jurer & dissimuler; car de son naturel il ne l'étoit nullement dans sa jeunesse, étant fort ouvert, prompt, actif, vigilant, éveillé, & peu songeard comme doit être tout dissimulateur.

„ De plus, feu Mr. de Sipièrre, son Gouverneur, qui  
 „ étoit

Plusieurs Seigneurs Huguenots avoient pris l'allarme, en voyant l'assassinat qui venoit de se commettre dans la personne de leur Chef. Ils tâchèrent de lui persuader de se faire transporter dans l'un des fauxbourgs de Paris, pour prévenir tout nouveau malheur; mais l'Amiral persuadé que le Roi agissoit avec franchise, n'y voulut jamais consentir.

La Reine voyant l'agitation que cette affaire causoit parmi les Huguenots, craignit qu'ils ne lui échappassent, & pressa le Roi de hâter le projet de leur ruine. Ce jeune Prince avoit quelque peine à se résoudre à la perte de tant de braves gens, qui étoient venus sur sa parole Royale; mais la Reine mit après lui son Gouverneur Italien, qui le gouvernoit comme il

vou-

„ étoit le plus généreux & plus brave Seigneur qui fut  
„ jamais Gouverneur du Roy, ne l'étoit nullement, mais  
„ tout loyal, franc, ouvert & du cœur & de la bouche,  
„ point menteur ni dissimulateur, qui l'avoit nourri très-  
„ bien & instruit, & ne l'avoit jamais fait étudier dans  
„ les chapitres des dissimulations: aussi disoit-on qu'après  
„ sa mort ledit Maréchal de Retz, dit le Perron, le per-  
„ vertit du tout, & lui fit oublier & laisser toute la belle  
„ nourriture de ce brave Gouverneur; si bien qu'on disoit  
„ qu'il lui avoit appris à jurer aussi débordément comme  
„ il faisoit, bienque Mr de Sipierré juroit quelquefois,  
„ mais c'étoit en Cavalier; non le Perron, qui juroit &  
„ renfrois en Sergent, qui prend un pauvre homme par le  
„ collet qui ne se défend, comme on le disoit à la Cour;  
„ car on tenoit, & le tient-on encore le Perron, pour le plus  
„ grand renieur de Dieu, de sang froid, qu'on peut voir.  
„ Ainsi avec les loups apprend-on à hurler, si bien que  
„ le Roy apprit de lui ce vice & s'y accoutuma si fort,  
„ qu'il tenoit que blasphemé étoit une sorte de parole &  
„ devis plus de bravete & de gentillesse que de péché; à  
„ cause de quoi il ne faisoit point de difficulté de fausser  
„ sa foi toutes fois & quantes qu'il vouloit & lui venois  
„ en fantaisie. *Mém. de Brant. CHARLES IX. p. 7.*

vouloit, & qui fut lui persuader de frapper ce terrible coup, sans aucun égard pour sa parole donnée, ni pour aucune autre considération.

Cette affaire avoit été concertée entre les Cours de Rome & de Madrid. La première y étoit intéressée en qualité de Mère commune des Chrétiens; l'autre parce qu'elle étoit ennemie jurée des Calvinistes, & qu'elle craignoit en particulier la capacité & la valeur de ce grand Amiral.

Enfin le tems du massacre fut fixé à la nuit d'entre la veille & le jour de St. Barthelemi, & on chargea le Duc de Guise du soin de tout disposer pour cette sanglante tragédie.

On ne pouvoit mieux s'adresser, & jamais commission ne fut reçue plus agréablement. Je passe sous silence les mesures qu'il prit pour ne pas manquer son coup. Il suffira de dire qu'il disposa les choses de manière que l'exécution se fit avec un succès extraordinaire. Six-mille hommes de la garde du Roi, furent postés dans les rues, & aux portes du Louvre (c'est ainsi qu'on appelle en France le Palais du Monarque). Tous les Bourgeois se mirent sous les armes & s'emparèrent des rues. Le Roi prévoyant que ces mouvemens donneroient de l'inquiétude à l'Amiral, le fit assurer plusieurs fois qu'il n'avoit rien à craindre, que ce qu'on faisoit n'étoit que pour empêcher le Duc de Guise de remuer & de faire soulever le Peuple parmi lequel il avoit un grand crédit.

On lui avoit envoyé pour sa garde quelques Suisses commandés par Cossens, fameux scélérat dévoué aux Guises. Le Roi s'informoit toujours soigneusement de sa santé, & il témoi-  
gnoit



gnoit beaucoup de joie quand les Médecins lui disoient qu'il étoit hors de danger, & qu'il pourroit agir dans une quinzaine de jours.

Enfin quand tout fut prêt, on délibéra si on envelopperoit dans le massacre le Roi de Navarre & le Prince de Condé. Après plusieurs débats pour & contre, il fut arrêté qu'on leur feroit grace, moyennant qu'ils promissent de changer de Religion.

Le signal de cette tragédie fut donné à l'Horloge du Palais qui sonna minuit : alors Cossens, Attin, Sarlabouz Colonels des Troupes Françoises, avec Pétrucci Siennois, & Bem (9) Allemand domestique du Duc de Guise, en-

(9) „ Parlons un peu que devint ce Bem qui le tua.  
 „ On disoit pourtant qu'alors Sarlabouz, Gouverneur du  
 „ Havre, se vanta de l'avoir tué. Si c'est la vérité, ou  
 „ qu'il s'en soit vanité a faux, c'est une récompense mau-  
 „ vaise d'un Capitaine envers son Colonel, qui d'autres-  
 „ fois lui avoit commandé; mais pour le sûr ce fut Bem,  
 „ possible que l'autre lui donna quelque coup. Et pour  
 „ en voir une divine vengeance, ce Bem étoit un Gen-  
 „ tilhomme Allemand, que j'avois vu d'autresfois nourri  
 „ Page du Cardinal de Guise; il se mit en telle grace &  
 „ amitié du Cardinal de Guise, qu'il le gouvernoit paissi-  
 „ blement, & pour ce lui fit épouser la fille bâtarde du  
 „ grand Cardinal de Lorraine. Je nommerois bien sa  
 „ mère, & cette fille dite Arne, fort belle & honnête  
 „ Demoiselle, & bien créée a la Cour d'Espagne, & nour-  
 „ rie de cette notre grande Reine de là, à qui je l'ai  
 „ vue, & après sa mort elle s'en vint en France de-  
 „ meurer avec la Reine Mère, qui n'en refusa jamais....  
 „ Arne donc étant mariée, son homme se résout deux  
 „ ans après d'aller en Espagne par le moyen de Mr. de  
 „ Guise, tant pour quérir son mariage ( la dot de sa  
 „ femme que le Roi d'Espagne avoit promis de payer )  
 „ que pour braver & se montrer en piasse devant le Roi  
 „ & les Espagnols, & dire que c'étoit lui qui avoit fait  
 „ le coup de Mr. l'Amiral; & quel coup à son avantage,  
 „ qu'un petit Enfant en eût fait autant? Il y va & sans  
 „ danger, & y fut très bien venu & payé, dont la plu-  
 „ „ part

entrèrent dans la maison de l'Amiral. Les Suisses qui le gardoient , ne sachant rien de l'affaire , voulurent se mettre en défense , mais ils furent hachés en pièces.

Les meurtriers montèrent à l'appartement de l'Amiral , qui ayant entendu le tumulte & se doutant de ce qui se passoit , se leva du lit en chemise & en bonnet de nuit , & s'appuyant contre la muraille , il s'étoit mis à prier Dieu avec son Ministre. Bern lui dit en entrant , *Est-ce toi qui es l'Amiral ?* Oui , *c'est moi-même* , lui répondit-il.

„ part de son argent , il le met en pierreries , bagues ,  
 „ joyaux & babioles pour mieux porter son fait , & aussi  
 „ qu'il savoit bien que Mr. de Guise l'en déchargeroit.  
 „ Outre tout cela le Roi d'Espagne le gratifia de quelque  
 „ autre présent , pour la gratification & récompense du  
 „ meurtre , pour son retour. Il fut si imprudent & per-  
 „ du d'esprit & d'entendement , ou Dieu , juste vengeur  
 „ des forfaits , possible l'aveugla de telle façon , qu'il vint  
 „ passer par le grand chemin des postes de la Guienne ,  
 „ où les Huguenots avoient bien bon crédit , lesquels alors  
 „ faisoient quelque petite guerre par les forteresses petites  
 „ qu'ils tenoient. Parquoi il fut pris entre Barbezieux &  
 „ Chateaufort , & mené prisonnier au château de Boute-  
 „ ville , où commandoit pour lors le Sieur de Berauville ,  
 „ qui commande aujourd'hui à Pons. Il fut la gardé  
 „ long-tems prisonnier , dont fut remontré audit Berau-  
 „ ville ce qu'il vouloit faire de cet homme ; & qu'il ne  
 „ faisoit qu'une heure qu'il se sauvât (comme de vrai il la  
 „ faillit une fois) & s'il ne savoit pas ce qu'il méritoit.  
 „ Parquoi un jour on lui fit accroire qu'il vouloit rompre  
 „ les prisons & se sauver , comme de vrai il y eut de l'ap-  
 „arence ; si bien qu'il fut tué , & eut ce qu'il avoit  
 „ prêté à Mr. l'Amiral , & très bien employé ; car il étoit  
 „ venu trop hautain & trop glorieux , bien qu'il ne fût  
 „ pas plus mauvais qu'un autre , comme je le vis au siège  
 „ de la Rochelle , ainsi que je le voyois fort échauffé de  
 „ retirer Mr. de Guise des coups & harquebusades , & lui  
 „ remontrer les hazards qu'il couroit , & lui pour son  
 „ honneur avec son maître. Brantom. Chap. de l'Amiral  
 DE COLIGNI p. 160.

pondit-il : *au moins*, ajouta-t-il, *si je mourois de la main d'un brave homme & non pas d'un valet.* Comme il achevoit ces mots, Bem lui enfonça son épée dans le corps, & la retirant encore toute fumante, il lui en donna plusieurs coups du tranchant sur le visage. Les autres voulurent aussi avoir la gloire de percer un homme mort, & lui donnèrent chacun plusieurs coups; après quoi ils descendirent dans la cour, où les Ducs de Guise & d'Aumale avec le Bâtard d'Angoulême les attendoient. Dèsque Guise les aperçut, il demanda à Bem si l'affaire étoit faite, & celui-ci ayant répondu qu'oui; „ Mr. d'Angoulême, dit le Duc, ne le croira „ point s'il ne le voit à ses piés”. Sur cela le cadavre fut jetté par la fenêtre. Le Bâtard s'en approchant essuya le sang qui couvroit le visage tailladé de l'Amiral, & l'ayant examiné, il s'écria, *C'est bien lui.* Allons, amis, poursuivit-il, continuons notre ouvrage. Sur quoi lui & les Ducs de Guise, de Montpensier, de Nevers, & le Maréchal de Tavannes parcoururent l'épée à la main toutes les rues de Paris, excitant le Peuple à tuer tous les Hérétiques.

Un peu avant que cette scène commençât, le Roi avoit fait dire au Roi de Navarre son Beau-frère, & au Prince de Condé de se retirer au Louvre, parce qu'il craignoit que les Guises n'excitassent le peuple, & que des personnes qui étoient si chères à Sa Majesté ne fussent pas en sûreté ailleurs que chez elle. Ces jeunes Princes reçurent cette proposition avec beaucoup de reconnoissance, & se rendirent au Louvre avec toute leur suite : ce n'étoit que pour mieux égorger les Seigneurs qui leur étoient

étoient attachés , comme la suite le fit voir.

Après le meurtre de l'Amiral , les soldats entrant en foule dans son logis , tuèrent le jeune Téligni son Gendre , son Ministre , & tous ceux qui s'étoient venus réfugier auprès de lui , croyant d'y être en sûreté à cause de la garde que le Roi lui avoit donnée : de ce nombre furent le Comte de la Rochefoucault , le Marquis de Rênél. Antoine Marassin Sieur de Guerchi , très brave Officier , se voyant surpris par ces meurtriers , sans qu'il eût le tems de se reconnoître , s'enveloppa le bras de son manteau , mit l'épée à la main & se défendit long-tems , sans néanmoins en tuer aucun , parce qu'ils étoient tous cuirassés ; enfin il succomba sous le nombre. Baudiné frère du Duc d'Uzez , Pluviaux , Berny furent égorgés par les Soldats de la garde du Roi , aussi bien que Charles de Quenellec Baron de Pont en Bretagne , qui avoit épousé Catherine de Parthenai , fille & héritière de Soubize ; mais il y avoit quelque tems que la Mère de Catherine lui avoit intenté un procès , dans le dessein de faire casser le mariage pour cause d'impuissance , & l'affaire n'étoit pas encore terminée.

A mesure qu'on massacroit ces malheureux , on jettoit leurs corps devant le château sous les yeux du Roi , de la Reine & de toute la Cour ; & les Dames venoient en foule , avec encore plus d'impudence que de curiosité , considérer ces cadavres nus , sans qu'il parût qu'un si horrible spectacle leur fît la moindre peine. On en remarqua qui avoient les yeux attachés sur le Baron de Pont , pour  
voir

voir si elles y trouveroient quelque cause de l'impuissance dont on l'accusoit. (10)

Charles de Beaumanoir de Lavardin, Parent de ce Baron & ancien Gouverneur du Roi de Navarre, fut tué par Brion, Gentilhomme du Marquis de Conti, dans les bras de ce jeune Prince, qui fit tout ce qu'il put pour lui sauver la vie. Mais jamais spectacle ne fut plus digne de pitié que celui du meurtre de François de Noinpar de Caumont Sieur de la Forcé, logé près du Louvre. Ce Seigneur étoit couché dans un lit avec deux enfans qu'il aimoit tendrement ; les meurtriers que le zèle de la Religion animoit beaucoup moins que l'avidité du pillage, avoient résolu de l'égorger lui & toute sa famille. Ils tuèrent donc le Père & un des enfans ; l'autre qui avoit à peine douze ans, montrant en cette occasion une prudence au-dessus de son âge, couvrit son corps le mieux qu'il put de ceux de son Père & de son frère ; comme il nâgeoit dans le sang il fit le mort, & les meurtriers le laissèrent pour tel. Il vint ensuite une foule de monde pour piller la maison, & on parloit diversement du meurtre de ces trois personnes. Les uns louoient, les autres blâmoient cette action. Sur le soir, le jeune Enfant ayant entendu un de ceux qui étoient dans la chambre détester cette barbarie, & dire que Dieu ne laisseroit pas une telle action impunie, il se remua dans son lit, & levant un peu la tête,

(10) *Et in Pontio præcipue aciem defigebant, si qua ratione frigiditatis illius causam aut notas peririmi possent.*  
Thuan. T. III. p. 131.



tête, il dit qu'il n'étoit pas mort. On lui demanda qui il étoit. „ Je suis, dit-il, fils de „ l'un de ces deux morts, & frère de l'autre, „ & il eut la prudence de ne pas dire son nom. Comme on le pressoit, il répondit qu'il le diroit, dès qu'on l'auroit mis en sûreté. On lui demanda où il vouloit qu'on le menât. „ A l'Arcenal, dit-il, je suis allié de Biron „ Grand-Maître de l'Artillerie, & vous pouvez compter que vous serez bien payé du „ service que vous me rendrez.” Cet homme l'y fit conduire avec toutes les précautions nécessaires. C'est ainsi que fut sauvé Jaques Nompar de Caumont, d'une des plus illustres familles de Guyenne, dont il devint le chef par la mort de Godefroi de Caumont son oncle qui ne laissa qu'une fille. Dans la suite il épousa Charlotte de Gontaut, fille de Biron, & en eut huit fils & deux filles. Henri IV. ce même Roi de Navarre qui venoit d'épouser la sœur du Monarque par l'ordre de qui se faisoient ces massacres, étant devenu lui-même Roi de France, le combla d'honneurs, le fit Capitaine de ses Gardes, & lui donna le Gouvernement de Béarn. Il monta aux premières charges de la Guerre, & devint le plus grand Capitaine de son siècle, & Louïs XIII. érigea en sa faveur la Terre de la Force en Duché & Pairie. Il vécut jusqu'à l'âge de 90. ans; & Louïs XIII. un peu avant de mourir, l'ayant fait venir, lui dit, *mon Cousin vous êtes le premier Général de votre tems; il ne vous manque que d'être de notre religion.* A quoi le Maréchal répondit qu'il se trouvoit bien de la sienne, & qu'il ne la troqueroit jamais pour une autre.

Cependant le Roi fit dire aux Seigneurs Huguenots qui s'étoient venus loger au Louvre avec le Roi de Navarre & le Prince de Condé, d'en sortir au plutôt. Cet ordre ne vint qu'après qu'on leur eut ôté leurs épées. Obligés d'obéir, ils descendirent le grand escalier, & à mesure qu'ils entroient dans le vestibule, ils y étoient égorgés par des Soldats apostés. Ce vestibule se trouvant rempli de cadavres, on mena les autres victimes un peu plus loin, & on les poignarda de la même manière. Parmi ces derniers étoient Pardaillan, Saint Martin, Bourses, & Armand de Clermont Sieur de Piles, le plus habile homme de l'Europe dans la défense des Places. Lorsqu'il apperçut les tas de corps morts sur lesquels on le faisoit marcher, il vit bien qu'on le menoit à la boucherie. On dit qu'il s'écria : „ Est-ce donc-là „ cette parole que le Roi nous a donnée ; ces „ promesses, cette paix qu'on nous a jurée ? „ Grand Dieu, prenez la défense des opprimés ! „ Juste Juge, vengez une cruauté & une perfidie si détestable.” A l'instant il ôta un manteau de grand prix qu'il portoit, & le donna à un Gentilhomme de sa connoissance qui étoit auprès de lui, en lui disant : „ Gardez-le „ comme un monument de la mort indigne „ qu'on me fait souffrir” : mais le Gentilhomme n'osa le recevoir à cette condition. De Piles fut massacré à coups de hallebarde.

Il n'échappa de ce massacre général que Jean de Rohan Sieur de Frontenai, Godefroi de Caumont, Jean de Ferrières Vidame de Chartres, Gabriel de Montgommeri, Jean Lafin Seigneur de Beauvoir la Nocle, Segur, Par-

daillan le jeune, & quelques autres qui ne voulurent jamais se fier au Roi, quelque chose qu'on alléguât pour le leur persuader. Ils étoient restés dans le Fauxbourg St. Germain. Le bruit des armes, les cris des blessés & des mourans les réveillèrent. Ils comprirent de quoi il étoit question, & s'enfuirent sur de bons coureurs qu'ils faisoient toujours tenir tout prêts.

Pendant que les Soldats égorgeoient la Noblesse Huguenote, les Bourgeois faisoient main-basse sur tous les Habitans soupçonnés de Calvinisme, & plusieurs profitoient de cette occasion pour se venger de leurs ennemis, ou pour se défaire de ceux dont ils vouloient avoir les biens ou les charges. On n'entendoit de tous côtés que plaintes, que hurlemens de gens qu'on massacroit ou qui étoient prêts de l'être. On ne voyoit que corps morts jetés par les fenêtres. On les traînoit inhumainement dans les carrefours & dans les boues. Les rues regorgeoient tellement de sang qu'il s'en formoit des torrens. Enfin on n'épargna ni âge ni sexe, & on massacra impitoyablement jusqu'aux femmes grosses.

La tuerie dura trois jours, pendant lesquels il y eut au-delà de deux mille personnes d'égorées.

Cette soif du sang des concitoyens se communiqua dans les Provinces, comme un feu dévorant qui brule & ravage tout à mesure qu'il s'étend. Plus de trente mille hommes périrent par le fer en moins de trois semaines.

On commit des indignités affreuses sur le  
corps

corps mort de l'Amiral. On lui coupa la tête, les jambes, & ce que la pudeur ne permet pas de nommer. On le traîna par les rues de Paris, & on le jetta ensuite dans une cloaque, d'où il ne fut tiré que pour être pendu par les cuisses au gibet de Montfaucon.

Je doute, très-Excellent Mehter, que les Nazaréens trouvent de pareils traits dans nos Annales, & qu'ils nous puissent faire voir que Mahomet ou les Musulmans aient jamais traité de la sorte ceux qui n'ont pas voulu embrasser leur Religion, bien moins encore leurs concitoyens, leurs amis, leurs parens. S'ils sont hors d'état de nous reprocher de pareils forfaits, qu'ils conviennent que c'est à tort qu'ils nous appellent barbares, & qu'il n'y a pas de plus grands barbares qu'eux. Qu'ils conviennent encore que c'est eux, & non Mahomet, qui prêchent leur Religion les armes à la main. Qu'ils cessent de nous appeler *Infidelles*, & qu'ils avouent qu'il n'y a pas d'autres *Infidelles* qu'eux, puisqu'ils ont employé les promesses, les sermens, les Traités les plus solennels pour faire tomber dans un piège si funeste tant de milliers d'hommes.

Mais c'est peu que de défier les Nazaréens de trouver dans les Annales des Musulmans un trait pareil à celui de la St. Barthelemi, je les défie encore d'en trouver dans les Annales d'aucun Peuple du Monde. A la vérité on a des exemples d'une fureur passagère, bornée à un certain lieu, à un certain tems, à un certain nombre de personnes, & que le premier ressentiment d'une injure toute récente pouvoit excuser ; mais qui ne s'est étendue que sur

ceux que le Chef de l'émotion avoit intérêt de faire périr. Ce fut ainsi que Mithridate Roi de Pont fit égorger le même jour dans toute l'Asie quarante-mille Citoyens Romains ; que Pierre d'Arragon fit tuer en Sicile huit-mille François, qui dans son absence s'étoient rendus maîtres de l'île ; mais tout cela étoit bien différent de ce qui se fit en France le jour de la St. Barthelemy. En effet ces Rois n'exerçoient leur cruauté que sur des Etrangers ; & leurs Troupes & leurs Sujets punissoient leurs Oppresseurs, leurs Tyrans ; mais ici , c'étoit un Roi armé contre ses propres Sujets confiés à ses soins aussi-bien qu'à sa puissance , qui ne demandoient pas mieux que d'être laissés en repos, & ne prétendoient autre chose que la liberté de chanter les Pseaumes de David en leur Langue naturelle ; c'étoit tout un Peuple acharné contre ses concitoyens , ses parens. Le frère massacroit le frère , le fils son père. En un mot il n'y a nulle comparaison à faire , si ce n'est peut-être avec les factions des Guelphes & des Gibelins, qui agitèrent long-tems l'Italie, & dont les Papes furent les moteurs , comme ils le furent indirectement du massacre en question : car pour Mithridate & Pierre d'Arragon, ils n'étoient liés que par une parole qu'ils avoient donnée à des Etrangers : mais Charles IX. venoit tout récemment de s'obliger par un Traité solennel fait avec des Rois & des Princes voisins de garder la paix qu'il avoit jurée. Les premiers n'avoient employé aucun artifice indigne de la majesté du Trône pour exécuter leur dessein. Charles pour amorcer ceux qu'il vouloit exterminer, leur avoit  
donné



donné sa foi, il avoit abusé des cérémonies sacrées du mariage, & avoit presque ensanglanté l'habit nuptial de sa propre sœur; & ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ce barbare Prince fit frapper des médailles sur cette affaire, comme s'il eût triomphé de quelque ennemi de son Etat. Il se fit représenter dans ces médailles assis sur un Trône élevé avec cette inscription, VIRTUS IN REBELLES; *les Rebelles ont senti la force de son bras*; & sur le revers on voyoit deux colonnes qu'il avoit prises pour emblème, avec cette légende, PIETAS EXCITAVIT JUSTITIAM; *Sa piété a armé sa justice*. Celles-là étoient d'or. On en fabriqua aussi d'argent, où il paroissoit sous la figure d'Hercule écrasant l'Hydre de l'Hérésie, avec le titre fastueux de *Domteur des Hérétiques & des Rebelles*.

La Cour de Rome aprit les nouvelles de ce massacre avec les transports de la plus vive joie; on ordonna des prières publiques pour rendre grace à Dieu de ce succès. On fit des processions, & on employa les plus habiles Peintres à représenter dans un tableau l'image de cette cruelle boucherie.

Pour le Roi d'Espagne, en qualité de Roi Catholique, il ne témoigna pas moins de joie que le St. Père. Il fit un présent considérable au Courier qui lui apporta la Lettre du Roi de France, dans laquelle ce Prince lui donnoit avis du succès de leur projet; car tout cela s'étoit fait de concert avec la Cour de Madrid.

Ce bon Roi Catholique répéta plusieurs fois qu'il ne pourroit croire que tant d'habiles gens

se fussent laissé prendre tous à la fois, si la Lettre de son frère ne l'en assuroit. Il envoya d'abord le Courier à l'Amirante de Castille, qui étoit alors à Madrid, & lui fit en même tems remettre la Lettre du Roi de France.

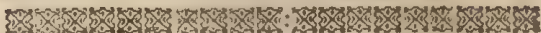
Le Courier entrant dans la basse-cour du Palais de l'Amirante se mit à crier, *Nuevas, nuevas, buenas nuevas*, & montant à la salle où ce Seigneur soupoit, il ajouta, en s'approchant de lui & lui rendant la Lettre du Roi : *Buenas nuevas, todos los Lutheranos y de los principales son muertos y matados en Paris ay tres dias* ; bonnes nouvelles ; tous les Luthériens avec leurs Chefs ont été massacrés en trois jours dans Paris. Le Courier ayant conté comment la chose s'étoit passée, un jeune Seigneur nommé le Duc de l'Infantado, qui étoit alors à table avec l'Amirante, demanda si cet Amiral de France, & les autres qu'on avoit tués avec lui, étoient François & Chrétiens, & si ceux qui les avoient tués l'étoient aussi. On lui répondit qu'oui. *Como diablo*, s'écria-t-il, *puede ser que pues que son Franceses y assi Chistianos, se mattan como bestias* ! „Com-  
 „ ment diable se peut-il qu'étant François &  
 „ Chrétiens, ils se tuent comme des bêtes”. L'Amirante lui repliqua, *Calla, Señor Duque, que la guerra dy Francia, es la paz d'España* ; y *la paz d'España es la guerra dy Francia con nuestros dublones*. „ Taisez-vous, Monsieur le Duc ;  
 „ car la guerre de France est la paix d'Espagne,  
 „ & la paix d'Espagne est la guerre de France  
 „ que nous faisons avec nos pistoles” ; pour marquer que c'étoit l'argent d'Espagne qui gaignoit le Conseil du Roi de France, & les prin-

principaux du Clergé, lesquels animoient les Catholiques contre les Protestans.

L'étonnement de ce jeune Duc d'Infantusque n'étoit pas si déplacé, puisqu'en effet les François passent pour la Nation la plus civile, & la plus humaine qu'il y ait en Europe, & que les Nazaréens ont toujours à la bouche le mot de *charité Chrétienne*, qui exprime la douceur, la patience, la débonnaireté. Par où il est aisé de juger combien leur cœur est peu d'accord avec leurs paroles; & ce seul trait d'Histoire, j'entens le massacre de la St. Barthelemi, peut faire juger des cruautés, des barbaries que les Nazaréens ont commises en divers teins soit contre nous, soit contre eux-mêmes, sans compter celles dont l'Amérique a été l'affreux théâtre; & l'on peut encore conclure, que puisque la Nation de l'Europe la plus polie est tombée dans une telle cruauté, les autres en doivent avoir commis de plus grandes encore, comme en effet il seroit aisé de le prouver, & comme Votre Excellence pourra elle-même s'en convaincre par les choses que je pourrai lui en écrire dans la suite; & alors vous verrez que leur charité Chrétienne est un vain mot pour couvrir leurs desordres & leur hypocrisie. Vous verrez que la pratique de cette vertu ne se trouve que chez les Enfans du Prophète de Dieu, & que les Nazaréens n'en ont retenu que le nom.

Recevez, Très Excellent Seigneur, les hommages sincères du plus affectionné de vos Esclaves, qui ne cesse de prier le Tout-Puissant pour la conservation de vos jours.

A Vienne ce 1. Décembre 1738.



#### IV. MEMOIRE. A L'ATHEMADEULET.

TRE'S-HAUT &c.

**A**VANT QUE d'informer Votre Majesté des différens succès de la guerre de Hongrie, j'ai voulu attendre d'en être informé moi-même par des avis certains ; car il se trouve parmi les Nazaréens une espèce de gens nommés Nouvellistes & Politiques , qui sont des raisonneurs sans pitié, & qui mentent avec la dernière effronterie. Je me suis bien gardé d'ajouter foi à leurs discours , encore moins d'en composer mes Mémoires. Tout ce que j'avance dans celui-ci me vient de bonne main, & l'on peut y faire fond.

La guerre étant résolue quoique non encore déclarée de la part de l'Empereur , du moins dans les formes, ce Monarque a nommé pour Général en Chef de ses Armées le Duc de Lorraine son Gendre , qu'on appelle aussi Grand-Duc de Toscane ; & pour servir sous lui , le Feld-Maréchal de Seckendorff, les Généraux Kevenhüller , Saxe-Hildbourghausen , & Schmettau. Le premier est chargé de la direction des entreprises déjà concertées dans le Conseil de Guerre, & les autres doivent les exécuter. De sorte que le Grand-Duc n'est-là que pour apprendre le métier de la Guerre, ou, si l'on veut, pour encourager l'Armée par sa présence.

sence. Cette Armée étoit composée au commencement de la campagne dernière de trente-six Régimens d'Infanterie, dix-huit de Cuirassiers, onze de Dragons, & huit de Hussars, ou Hongrois à cheval. Ce qui faisoit environ cent-dix-sept-mille hommes de Troupes Impériales, auxquelles se joignirent huit-mille Saxons, quinze-cens hommes de Wolfenbutel, & quelque vingt-mille Miliciens. Il y avoit outre cela une Escadre de dix Vaisseaux de guerre sur le Danube, & de cinq Galères.

On se promettoit de grandes conquêtes avec de si grandes forces. Le Peuple de Vienne s'en repaissoit ; & la Cour avoit soin de l'entretenir dans cette idée, en affectant de mépriser les Turcs, & de publier qu'ils n'étoient pas en état d'avoir plus de cinquante-mille hommes en campagne, & même de mauvaises troupes, gens ramassés & inaguerris, les bonnes ayant ou péri, ou étant actuellement employées contre les Russes. La Cour elle-même étoit à peu près dans cette idée, mais elle se trompoit ; les mauvaises troupes, les gens ramassés étoient employés contre les Russes conjointement avec les Tartares ; & les bonnes étoient sur la frontière de Hongrie, où la Porte avoit bien plus à craindre que dans les déserts qui séparent ses Pays de ceux des Russes, & qui ne promettoient pas à ceux-ci une longue possession des conquêtes qu'ils entassoient les unes sur les autres. D'ailleurs quoique Seckendorff soit un Elève du Prince Eugène, il n'en avoit ni l'autorité ni peut-être la capacité. Eugène étoit Prince ; sa naissance lui donnoit déjà beaucoup de crédit ; &



outre cela il étoit Catholique, & Président du Conseil de Guerre, Charge nécessaire pour obliger les Ministres à ne laisser manquer les troupes de rien. Seckendorff est ce que les Nazaréens appellent Hérétique, & n'étoit pas Président du Conseil de Guerre. Comme hérétique il avoit contre lui les Confesseurs de l'Empereur, de l'Impératrice, & tout le Clergé avec les Derviches qui ont une grande influence dans les intrigues de cette Cour; & n'étant pas à la tête du Conseil de Guerre, il se trouvoit dans la dépendance & à la discrétion des Ministres. Une autre circonstance qui a achevé de le perdre & l'Armée de l'Empereur avec lui, c'est que pendant que ce Monarque & la plus grande partie de son Conseil vouloit la guerre, son Gendre avec la moindre partie de ce Conseil, qui étoit dans ses intérêts, ne la vouloit pas. En voici la raison. On avoit remarqué que la santé de l'Empereur s'altéroit tous les jours, & qu'il s'affoiblissoit à vue d'œil, ayant eu quelques attaques qui ne faisoient pas espérer qu'il dût vivre long-tems. Le Grand-Duc craignoit que l'Empereur s'embarquant dans une guerre contre le Turc, il n'en vît pas la fin, & que venant à manquer dans ces entrefaites, on ne pût pas s'opposer aux Princes qu'on savoit qui formoient des prétentions, & même sourdement des lîgues pour soutenir ces prétentions.

Cette différente manière d'envisager les choses, a dérangé les projets qu'on avoit formés; & la prudence des Généraux Turcs à profiter des fautes des Impériaux, a achevé de

de ruïner les affaires de l'Empereur , comme je vais le faire voir par un récit aussi succinct qu'il me sera possible, sans néanmoins rien oublier d'important.

Pour subvenir aux fraix d'une si grande guerre, & à l'entretien de tant de forces, l'Empereur a emprunté de l'argent de tous côtés, & a imposé le dixième sur tout le Clergé des Etats, avec la permission du Pape, qui lui a non seulement accordé un Indult pour cela ; mais lui a encore donné gratuitement environ cent cinquante *tomans* de son trésor, pour l'aider à pousser la guerre contre les Ennemis de sa Religion.

Le 13. de Juillet 1737. la grande Armée des Impériaux, sous les ordres de Seckendorff s'étant rassemblée sous Jagodina, se mit en marche vers Nissa, pour commencer les hostilités sur les terres des Turcs, en attendant l'arrivée du Grand-Duc. Elle passa la Morave, & vint camper vis-à-vis de Baraquin, d'où l'on fit quelques détachemens, qui eurent ordre de se rendre maîtres des Palanques que les Turcs avoient aux environs, d'où ils auroient pu incommoder les Impériaux. Les Turcs n'avoient pas dessein de défendre ces petits postes. Ils les abandonnèrent à l'approche des Impériaux, & se rassemblèrent sous Nissa, ville peu importante par ses fortifications, quoiqu'elle soit la clé des Etats du Grand-Seigneur depuis la perte de Têmeswar & de Belgrade.

Les Détachemens Turcs qui avoient abandonné les Palanques , ne faisoient pas un Corps fort considérable. On les fit entrer dans Nisla ,

dont la Garnison étoit fort foible ; elle se trouva alors de deux-mille hommes.

Sur ces entrefaites le Grand-Duc arriva à l'Armée, & on envoya un Trompette au Pacha de Nissa, pour lui signifier la déclaration de guerre de l'Empereur. Le Pacha feignant d'être surpris de cette démarche, dépêcha un Aga au Prince, pour lui témoigner que n'ayant eu aucun avis que l'Empereur fût en guerre avec la Porte-Ottomane, il ne pouvoit assez exprimer son étonnement ; mais qu'il espéroit qu'on ne passeroit pas outre, & qu'on ne violeroit pas une paix solennelle à l'égard d'une Puissance qui l'avoit observée avec tant de scrupule.

Le Grand-Duc fit dire en peu de mots à l'Aga, les principales raisons qui portoient l'Empereur à faire la guerre aux Turcs. „ Messieurs, dit l'Aga, „ vous êtes Chrétiens, & „ Jésus est votre Chef & votre Dieu : sachez „ donc qu'il prendra le parti des Musulmans ; „ car il est juste, & il punit ceux qui violent „ les Traités de Paix. Celle qui est entre la „ Sublime Porte & l'Empereur n'est pas encore expirée, & l'on travaille actuellement à l'affermir dans un Congrès. Voyez donc si „ vous voulez vous charger du reproche que „ Dieu & les hommes vous feront d'avoir „ rompu un lien aussi salutaire que la Paix.

On lui dit qu'on se chargeoit de tout, & on ajouta que si le Pacha de Nissa continuoît à nier qu'il y eût guerre, on tâcheroit de l'en convaincre de plus près.

L'Aga fut congédié avec cette réponse, & d'abord après son départ on détacha le Général

néral Philippi avec six Régimens de Cavalerie, deux-mille Grenadiers, cinq-cens Hussars, & quelques Canoniers avec six Pièces de campagne, pour s'emparer de Nissa, & en même tems toute l'Armée fit un mouvement en avant pour soutenir ce Détachement. Le Général Philippi somma le Pacha de se rendre, le menaçant, en cas de refus, de ne faire quartier à personne. Le Pacha demanda le tems nécessaire pour envoyer un Courier à l'Armée du Grand-Seigneur qui s'assembloit près d'Andrinople; on le lui refusa; & apprenant en même tems que toute l'Armée Impériale approchoit, il se rendit, à condition qu'on le laisseroit sortir avec armes & bagages, ce qui fut accordé.

Pendant que la grande Armée Impériale faisoit ces progrès sur les confins de la Bulgarie, divers autres Corps de Troupes s'emparoiént de quelques petits postes dans la Valachie, & la Bosnie; mais tout cela n'étoit pas à beaucoup près si considérable qu'on le faisoit accroire au Peuple de Vienne, qui crut que pour le coup c'en étoit fait de l'Empire Ottoman, & que les Impériaux iroient droit à Constantinople, desorte qu'il s'abandonna à des transports de joie incroyables, comme s'ils eussent enchaîné la Fortune.

Le Grand-Seigneur apprit avec chagrin la prise de Nissa, il vit bien que les Impériaux n'en resteroient pas-là; & sachant la bonne intelligence qui régnoit entre la Cour de Vienne & celle de France, il résolut de demander la médiation de celle-ci, & fut confirmé dans cette résolution par le peu de succès qu'avoit le Congrès de Nimirow. La Cour de France,

flatée

flatée de se voir recherchée par les Turcs, n'eut garde de refuser sa médiation; mais la Porte vouloit qu'on admît celle de la Hollande & de l'Angleterre. Ce n'étoit pas ainsi que la France l'entendoit, & l'on remarqua que son Ambassadeur à Constantinople se refroidit tout d'un coup, & ne cherchoit qu'à amuser le Divan, afin d'attendre que la nécessité des affaires l'obligeât à se conformer à ses vœux.

Cependant la prise de Nissa exposoit toute la Bulgarie aux Impériaux, & leur ouvroit la communication avec le Corps du Prince de Saxe-Hildbourghausen qui couvroit l'Esclavonie, avec celui du Comte de Wallis qui défendoit la Transilvanie, & les mettoit en état d'assiéger Widdin. Ils en auroient même formé le siège & l'auroient peut être pris, si leur Armée avoit osé s'éloigner de Nissa avant que d'avoir pourvu à la sûreté de cette Place. Ils firent néanmoins un Détachement aux ordres du Feld - Maréchal Kévenhüller pour bloquer Widdin.

D'un autre côté le Prince de Saxe-Hildbourghausen fut chargé d'assiéger Banjaluka.

Les Turcs laissoient faire tout cela, sans s'en mettre beaucoup en peine. Ils suivoient le conseil du Comte de Bonneval, qui leur prédisoit que dans moins de deux mois l'Armée Impériale seroit fondue de la moitié. Il savoit bien qu'en effet les mesures prises pour la subsistance de tant de troupes n'étoient pas les meilleures du monde, & qu'ils avoient entrepris cette guerre sans avoir pourvu aux moyens nécessaires pour la faire avec succès.



Il ne se trompoit point. Dès la prise de Nissa les vivres commencèrent à manquer aux Impériaux ; il leur falut beaucoup de tems pour en amasser suffisamment pour la forte Garnison qu'ils mirent dans cette Place, & cela retardâ leurs progrès. L'Armée se ressentit bientôt de ce défaut de précaution. Le Soldat manquoit souvent de pain. Il se nourrissoit comme il pouvoit de fruits , de racines ; & la mauvaise nourriture , jointe à la chaleur excessive , mit la dysenterie dans l'Armée , & causa la désertion à un tel point , que les Bataillons en furent considérablement affoiblis.

Cependant les Turcs étoient exactement informés de l'état des Impériaux & des ravages que causoient parmi eux la disette & la contagion, & lorsqu'ils se virent en état de leur faire tête, ils se mirent de tous côtés en mouvement, & entrèrent tout à coup dans la Valachie, la Moldavie, & les autres Provinces où les Impériaux avoient pénétré , & d'où ils les poussèrent avec succès. Ils firent lever le blocus de Widdin , battirent les troupes qui l'avoient formé, & forcèrent Kévenhüller à repasser la petite rivière du Timoc & à se retirer sous Orsowa ; après quoi ils vinrent se présenter devant Nissa forts de soixante-mille hommes.

Celui qui y commandoit s'appelloit Doxat , vieux Général de réputation , qui ne voulut pas se rendre à la première sommation , & demanda quinze jours de tems , ce qui lui fut accordé. Il dépêcha un Courier au Comte de Seckendorff , pour l'informer de l'état de la Place & de la force des Assiégeans.

Secken-

Seckendorff envoya le Courier à Vienne pour savoir les intentions de l'Empereur, & fit en même tems partir un Convoi de vivres pour Nissa sous une forte escorte. Malheureusement pour les Impériaux l'escorte fut attaquée & défaite, le Convoi pillé, & la Garnison qui manquoit sur-tout de munitions de bouche fut privée de ce secours.

L'ordre de Vienne arriva avant l'expiration des quinze jours; il portoit que Doxat se défendrait jusqu'à la dernière extrémité, & que Seckendorff iroit le secourir. Celui-ci étoit avec la grande Armée occupé à pénétrer en Bosnie & à s'emparer d'Usitza, qui est un Fort situé sur un rocher, & la première Place de la frontière.

La dyssenterie continuoit à désoler les Impériaux; le Grand-Duc & le Prince Charles son frère en furent attaqués. Dèsque le premier se trouva mieux il fut rappelé à Vienne, l'Empereur ne jugea pas à propos d'exposer davantage un Prince qui lui étoit si cher; & d'ailleurs il n'y avoit plus guère de lauriers à cueillir en Hongrie, les affaires y prenoient un tour qui n'étoit pas avantageux. Peut-être aussi que la mort du Grand-Duc de Toscane, le dernier de la Maison de Médicis, contribua à ce rappel. Le Duc de Lorraine, en vertu du Traité de Vienne, devoit succéder à ce Prince, & il étoit naturel que sur la nouvelle de sa mort l'Empereur appellât son Gendre pour le mettre en possession de cette riche succession, & régler avec lui tout ce qui en dépendoit.

Usitza se rendit après une attaque vigoureuse;

se; & de-là, l'Armée s'avança dans la Bosnie. On fit un Détachement pour bloquer Zockol, qui est la seconde Place de cette Province.

Sur ces entrefaites il arriva un Aide-de-camp Général de l'Empereur, qui apporta l'ordre au Comte de Seckendorf de se rendre à Vienne. Il obéit, & en arrivant il fut arrêté, comme si on eût voulu le rendre responsable des fautes commises par les Ministres, des maladies qui ravageoient l'Armée, & enfin du décompte qu'il falloit faire des conquêtes dont on s'étoit flaté. Il remit, comme l'Empereur le lui ordonnoit, le commandement de l'Armée au Comte Philippi, & partit ensuite pour Vienne.

Peu après la Garnison de Nissa manquant de tout fut obligée de rendre la Place, aux conditions que la Garnison Turque avoit obtenues. Les Turcs se rassemblèrent après la prise de Nissa, chassèrent les Impériaux de devant Zockol, & les poussèrent hors de la Bosnie. Ceux-ci se retranchèrent sous Sabatz, où le Pacha de Bosnie les vint chercher; mais il ne jugea pas à propos de les attaquer dans un poste si avantageux, & se retira au-delà de la Drina faisant le dégât par-tout où il passoit, pour rendre la subsistance encore plus difficile aux Impériaux. Il ne pensa plus qu'à les inquiéter durant le reste de la campagne, se proposant de la prolonger aussi longtems qu'il lui seroit possible, afin d'achever de les ruïner par la contagion, qui augmenteroit avec les fatigues & la diète, aussi bien que la désertion.

Cependant l'Empereur fit arrêter à Belgrade le Général Doxat qui s'y étoit retiré avec sa  
Gar-

Garnison, après avoir rendu Nissa. Il fut accusé de n'avoir pas obéi aux ordres de l'Empereur, qui portoient qu'il se défendrait jusqu'à la dernière extrémité. Il répondit qu'outre que la Place n'étoit pas tenable, il n'avoit pas les munitions nécessaires pour un siège; que d'ailleurs les Turcs le menaçoient de ne point faire de quartier, desorte qu'il avoit cru qu'il valoit mieux sauver une bonne & nombreuse Garnison que de l'exposer à une perte assurée; que cependant il n'avoit agi que de l'avis des principaux Officiers.

Ces raisons firent très-peu d'impression sur l'esprit de l'Empereur & de son Conseil, qui ne pouvoient digérer la perte subite d'une conquête pour laquelle ils avoient tant fait de bruit, & le Peuple tant de réjouissances. Doxat fut trouvé coupable, & après un long procès on lui trancha la tête. Il avoit la réputation d'être brave, & on ne l'a pu convaincre de trahison. Les gens sages l'ont plaint, le Peuple s'est réjoui de sa mort. Doxat étoit Protestant comme Seckendorff, & l'on fit entendre au Peuple ignorant que l'hérésie des Chefs étoit cause du malheur des Troupes.

On donna ordre, peu après l'emprisonnement de Doxat, d'arrêter le Général Schmettau, autre Hérétique, qui ne faisoit que de sortir d'une grande maladie qui l'avoit retenu quelque tems à Belgrade. Schmettau ayant eu avis de ce qu'on tramait contre lui se sauva, mais il fut reconnu & pris à Bude. On arrêta encore le Colonel Salhausen, qui a eu le même sort que Doxat. Cela donna lieu à un Plaisant de dire que si les Turcs ne se hâtoient de se faire

faire battre, Sa Majesté Impériale feroit mettre toute son Armée aux arrêts avant la fin de la campagne.

Ce bon-mot couta cher à celui qui l'avoit dit; il disparut, & on n'a jamais su depuis ce qu'il étoit devenu. Il est si vrai qu'on croyoit à Vienne que l'Hérésie influoit sur le changement arrivé en Hongrie, qu'après l'arrêt des Généraux hérétiques, on ne douta plus que les Armes Impériales ne reprissent le dessus; mais on se trompa, & la prédiction de l'Aga continua à se vérifier, quoique les Généraux qui commandèrent dans la suite fussent Catholiques à bruler.

Ce qui contribua à répandre cette idée dans les esprits, fut que le Pape en promettant des secours d'argent à l'Empereur pour faire la guerre aux Turcs, lui marquoit en même tems qu'il auroit fort souhaité que les Troupes de Sa Majesté Impériale eussent été commandées par un Chef qui eût été en état de profiter de sa Bénédiction Apostolique: Et un Derviche nommé Peick..... prêchant publiquement dans une Eglise de Vienne, appelée St. Etienne, dit, *qu'un Général hérétique à la tête d'une Armée Catholique n'étoit propre qu'à irriter le Ciel contre elle & à détourner la bénédiction de Dieu.* Ce raisonnement étoit faux, puisque les Turcs font pour tous les Nazaréens bien pis qu'Hérétiques, & cependant ils triomphent, & le Ciel se déclare pour eux. Mais tel est le génie des Nazaréens, il faut qu'ils brouillent, & ils ne haïssent rien tant que l'union des esprits, qui les priveroit d'une source inépuisable d'occasions de faire briller leur éloquence, leur zèle,



zèle, & certaines apparences de piété qui leur attirèrent les respects du Peuple idiot.

Les Turcs voyant les Impériaux affoiblis & harassés de fatigue, soupirant après des quartiers d'hiver, les retinrent encore en haleine, & vinrent investir Orsova qu'ils se contentèrent de bloquer le reste de la campagne & tout l'hiver. Les Impériaux après avoir pourvu à la défense du Bannat de Tèmeswar, entrèrent dans les quartiers qui leur étoient assignés, & dont ils avoient un besoin extrême. Leur Flotte sur le Danube fut aussi peu heureuse que leur Armée de Terre. Ils perdirent quelques Vaisseaux de guerre, & le reste fut obligé de fuir devant l'Escadre Turque.

Voilà, TRES-PUISSANT SEIGNEUR, ce qui s'est passé dans le cours de l'année dernière (1737.) La Cour de Vienne a été occupée tout l'hiver à amasser de l'argent & des troupes, pour défendre au moins ses propres Domaines; car dès-lors elle perdit toute espérance de faire aucune conquête sur les Turcs. Ceux-ci de leur côté ne se sont pas endormis cet hiver, ils ont tiré des troupes de la Georgie & de la Mésopotamie, qu'ils ont embarqué sur la Mer Noire, & qui ont pris terre à Warne, d'où elles sont ensuite venu grossir leurs Armées de Hongrie.

L'Empereur a fait mettre aux fers tous les Officiers de la Garnison de Nissa au nombre de plus de deux-cens, parce qu'ils ont eu la hardiesse de présenter une Requête en faveur du Général Doxat leur Commandant. Quelques-uns d'entre eux ont été cassés avec ignominie, enfin cela fait pitié.

Le

Le Grand-Vizir forma le dessein, au commencement de l'année dernière, d'exciter une révolte en Transylvanie par le moyen du jeune Ragotzki, qui a fait un Traité avec la Porte, par lequel il promet de se reconnoître son Vassal lorsqu'il aura conquis cette Principauté. Le Grand-Seigneur s'engage à lui donner vingt-mille hommes de Troupes réglées avec tout l'attirail nécessaire. Le Grand-Vizir a proposé au Comte de Bonneval de commander cette Armée, lui offrant de le faire Sérasquier; mais ce Pacha, n'augurant pas bien de cette entreprise, a refusé le commandement de l'Armée en question, & a souhaité de servir avec le Pacha de Bosnie son bon ami, ce qui lui a été refusé. Le Grand-Vizir s'est même emporté contre lui, a fait suspendre le payement de sa pension, & lui a ordonné de ne pas sortir de Constantinople jusqu'à nouvel ordre. L'Ambassadeur de France a fait tout son possible pour détourner le Vizir du projet formé contre la Transylvanie, lui représentant que cette démarche ne feroit pas un bon effet auprès des Puissances qui vivoient en amitié avec la Porte, & qui regardoient Ragotzki comme un Sujet rebelle à son Souverain: Que cela pourroit nuire aux affaires de la Sublime Porte, en engageant certaines Puissances à se mêler de cette affaire. Le Vizir a pris cela pour une menace, & a répliqué que Dieu merci on avoit pris de si bonnes mesures qu'on ne craignoit personne. L'Ambassadeur pénétrant la pensée du Vizir, lui a répondu que certainement ce ne seroit pas la France qui s'en mêleroit, puisqu'elle ne cherchoit qu'à vivre en paix avec  
tout

tout le monde, & particulièrement avec le Grand-Seigneur ; mais qu'il y avoit bien d'autres Souverains en Europe qui n'étoient pas à mépriser. Tout cela n'a pas empêché que le Vizir n'ait poursuivi son dessein. Ragotzki s'est approché de la Transylvanie avec les Troupes Turques, mais moins fortes qu'on ne le lui avoit promis. Il a publié un Manifeste, qu'il a fait répandre dans la Province ; mais qui n'a produit aucun mouvement en sa faveur, & le projet s'en est allé en fumée. Il n'en a pas été de même de ceux du Pacha de Bosnie.

Dès le commencement du printems il détacha un Corps considérable qui reprit Ustiza. Un autre vint s'emparer du vieux Orsova, dont la Garnison fut hachée en pièces, & les Magazins tombèrent entre les mains des Turcs.

De-là ce Corps, qui étoit de près de trente-mille hommes, s'avança pour faire le siège de Méadia, qui est la clé du Bannat de Têmeswar. Ils voulurent l'emporter de force, mais ils furent repoussés avec perte. Cependant ils pénétrèrent par un défilé dans le Bannat, où ils mirent tout à feu & à sang, & coupèrent toute communication à la Garnison de Méadia, qui fut forcée par-là à capituler faute de vivres.

Pendant ce tems-là, les Troupes qui avoient formé le blocus du nouvel Orsova qui est à demi lieue du vieux, l'assiégèrent dans les formes, & après quelques volées de canon ils sommèrent la Place de se rendre, menaçant de tout passer au fil de l'épée. Le Commandant nommé Cornberg fit réponse, qu'il n'avoit pas  
envie

envie d'avoir le fort du Général Doxat, & qu'il se défendrait jusqu'à la dernière extrémité. Cependant il informa les Généraux de l'Empereur des menaces des Turcs & de l'état de la Place. Ces Généraux étoient occupés à tirer les Troupes de leurs quartiers d'hiver, qu'elles avoient bien de la peine à quitter, & à les rassembler en Corps d'Armée. Ils tinrent conseil, & délibérèrent sur ce qu'il y avoit à faire. Les uns prétendoient qu'il falloit aller secourir Orsova, les autres qu'on devoit assiéger Méadia & le reprendre, pour arrêter les courses que les Turcs faisoient dans le Bannat de Têmeswar. Ces deux projets furent envoyés à Vienne, & en attendant la résolution du Conseil Impérial, on continua à rassembler les Troupes.

On en fit venir d'autres de la Transylvanie sous le Prince de Lobkowitz qui avoit défendu cette Province, & peu après le Grand-Duc arriva lui-même à l'Armée avec l'ordre d'assiéger Méadia.

Cette Armée s'étoit formée sous le canon de Têmeswar, d'où elle se mit en marche vers Méadia par Carensébès.

Le Pacha qui commandoit le siège du nouvel Orsova apprenant la marche des Impériaux, laissa quelques Troupes devant Orsova, & se hâta d'aller occuper les défilés des hauteurs; mais il arriva trop tard. Il attaqua néanmoins les Impériaux près d'un endroit nommé Gornia, quoiqu'il leur fût fort inférieur, & il eut d'abord de l'avantage; mais enfin il fut repoussé avec quelque perte, & obligé de se retirer. Cet accident lui fit lever le siège d'Orsova, I craignant

craignant que les Impériaux ne s'emparassent pas assez tôt de Méadia pour lui venir tomber sur les bras.

Méadia fit peu de résistance , & les Impériaux s'en étant rendu maîtres s'arrêtèrent quelque tems aux environs, pour se reposer de leurs fatigues. En attendant on travailla à pourvoir Méadia des munitions nécessaires. Les Turcs voulurent profiter de ce tems pour reprendre ce poste, & s'en approchèrent au nombre d'environ trente-mille. Deux-mille Janissaires emportèrent le Fort inférieur, & en sabrèrent la petite Garnison. Celle de la Ville le reprit le lendemain ; & toute l'Armée Impériale étant accourue des hauteurs où elle campoit, il y eut dans une espèce de Vallon un combat fort vif au désavantage des Turcs, qui néanmoins firent leur retraite en bon ordre.

Ces avantages , qui au fond n'étoient pas grand' chose , furent annoncés à Vienne avec tout l'éclat imaginable. On fit des réjouissances publiques, & le Peuple s'abandonna à toute l'ivresse d'une joie inmodérée. Les réflexions sur le passé succédèrent à ses transports d'allégresse. Il tira cette conséquence, que puisque les Armées de l'Empereur triomphoient sous les nouveaux Chefs, il falloit que les précédens eussent été traîtres , & là-dessus il courut en foule à la maison où Seckendorff étoit gardé par un Officier & quelques Soldats , & voulut y entrer de force , criant , jurant & blasphémant, que si on ne lui livroit pas *ce chien d'hérétique , cet ami du Diable & des Infidèles, ce Damné*, il alloit mettre le feu à la maison. La garde qui avoit pris les armes  
pour



pour s'opposer à ces mutins fut obligée de tirer sur eux, & on prétend qu'un *Fakir* qui les excitait fut tué d'un coup de feu. C'est ce que j'ai ouï dire à de fort honnêtes Catholiques.

L'Empereur informé de ce desordre & en apprehendant les suites envoya un renfort à la garde, qui obligea la populace à se retirer, & pendant la nuit, on jugea à propos de tirer le Prisonnier de Vienne, & on l'envoya dans une Forteresse assez éloignée de la Capitale.

Ce bon Prince s'imaginait sans doute que ses nouveaux Généraux fourniroient bien d'autres occasions à la populace d'apostropher Seckendorff; mais il se trompa. La disette recommença dans son Armée, & la désertion suivit bientôt plus fort que jamais, aussi bien que la contagion. Il y eut peu de Généraux qui ne tombassent malades. Le Grand-Duc même fut attaqué d'une fièvre qui l'obligea de quitter l'Armée & de se faire transporter à Vienne, pour aller chercher un climat moins infecté.

Le Comte de Bonneval, parfaitement instruit de toutes ces choses, aussi bien que de l'embaras où la Cour Impériale étoit pour fournir des vivres à ses Armées, ne parut pas faire grand cas des petits avantages que l'Ennemi venoit de remporter; mais comme le Divan étoit un peu allarmé de la perte de Méadia & de la levée du siège d'Orsova, quoiqu'il affectât le contraire, Bonneval fut appelé à une grande conférence, & consulté sur les moyens non seulement de réparer cet échec, mais aussi de faire tout le mal possible aux Impériaux.

Il fut d'avis qu'on rassemblât tous les diffé-

rens Corps d'Armée qui étoient en Servie, Bosnie, & Bulgarie, & de reprendre Orsova, pour aller tout de suite mettre le siège devant Belgrade; d'employer la Flotte qu'on avoit près de Widdin à se rendre maître du Danube, & à transporter autant de munitions de bouche qu'il seroit nécessaire, afin que les Turcs n'eussent d'autres Ennemis à combattre que les Impériaux, & que la disette ne leur fît pas éprouver les maux que ceux-ci souffroient, faute de pourvoir à la subsistance de leurs soldats. Ce dessein fut goûté, mais il y avoit un inconvénient à parer; c'est que l'Empereur sollicitoit la Russie de lui envoyer un Corps de trente à quarante mille hommes de renfort. A la vérité le Comte de Munich avoit été repoussé avec une perte considérable. Il avoit été contraint d'abandonner le projet de passer le Borysthène, & sa retraite vers l'Ukraine lui avoit coûté plus de dix-mille hommes; mais il étoit à craindre qu'il ne respectât plus la neutralité des Polonois, & que traversant leur Pays, il ne se portât dans la Moldavie, où les Peuples n'attendoient que son approche pour se soulever. Cette considération obligeoit la Porte à renforcer l'Armée qu'elle avoit en Bessarabie sous les ordres du Pacha de Bender. Malgré cela on parvint à rassembler cent-cinquante-mille hommes de Troupes d'élite en Hongrie, pour forcer l'Empereur à faire une paix séparée.

La confiance que l'Empereur avoit dans l'amitié de la France, l'avoit porté à n'admettre d'autre médiation que celle de cette Puissance, & le Marquis de Villeneuve avoit si bien fait,

fait, que la Porte étoit entrée dans les vues de l'Empereur à cet égard.

On négocioit toujours ; mais comme l'Empereur supposoit que les Russes pourroient venir à son secours, il parloit haut, & disoit qu'il étoit bien éloigné de vouloir rien céder de ce qu'il potiédoit en Hongrie, qu'au contraire il prétendoit que la Porte le rembourfât des fraix de la guerre.

Le bruit qui courut que, pour venir au secours de l'Empereur, les Ruiles ne ménageroient plus les Polonois, & qu'ils passeroient par les Terres de la République, donna lieu à quelques mouvemens en Pologne. Un petit nombre de Gentilshommes Polonois voulurent former une Confédération, & envoyèrent une personne à Constantinople pour négocier de l'argent & du secours, afin de soutenir leur prétendue Confédération ; mais le Vizir ne voyant pas la partie bien liée, ne donna que des réponses générales, & beaucoup de promesses.

Les Ambassadeurs d'Hollande & d'Angleterre piqués de se voir exclus de la médiation, firent de nouveaux efforts pour y rentrer : mais Villeneuve informé de leurs démarches, déclara que son Maître ne se mêleroit point de cette affaire, si on admettoit la médiation d'aucune autre Puissance. Sur cela le Divan fit dire aux autres Ministres, qu'ils pouvoient se dispenser d'envoyer leurs Dragomans ; que celui de la France suffisoit. Ils écrivirent au Vizir, qui ne leur répondit qu'en termes équivoques, accompagnés de beaucoup de politesse.

On fait déjà à la Cour du Roi du Monde que ce Vizir est *Ticas-Méhémet* Bacha de Wid-din, grand guerrier, mais néanmoins porté pour la paix.

Son prédécesseur s'étoit brouillé avec le Kisser-Agasi Favori du Grand-Seigneur, qui le protégeoit; il n'étoit pas aimé du Bacha de Bosnie, qui ne lui avoit point pardonné les injures qu'il avoit faites à Bonneval son bon ami. Enfin il s'étoit attiré par son humeur brusque & hautaine l'inimitié de diverses personnes accréditées. La perte de Méadia & la levée du siège d'Orsova avoit soulevé le Peuple contre lui, il demandoit sa tête; mais le Grand-Seigneur s'est contenté de le déposer & de l'exiler.

La première chose que Ticas-Méhémet a fait, après son élévation, a été de consulter le Pacha de Bonneval, & de l'avertir de se tenir prêt à le suivre en Hongrie où sa personne étoit nécessaire.

Toutes les Troupes Ottomannes s'étant rassemblées en un Corps, selon le conseil de Bonneval, formèrent une Armée de cent-cinquante-mille hommes, dont quarante-mille étoient Janissaires, & trente-mille Spahis.

Les Impériaux ne pouvoient leur opposer que quarante-mille hommes; mais ils attendoient un renfort de Saxons & de Bava-rois, qui les devoient venir joindre. Ce renfort ne pouvoit cependant les mettre en état de s'opposer efficacement aux Turcs. L'Empereur le sentoît bien. Aussi n'avoit-il d'autre espérance que dans les négociations du Ministre de France, qui faisoit tous ses efforts pour procurer

la Paix, & pour que toutes choses fussent remises sur le pié où elles étoient avant la guerre. Le Grand-Vizir y consentoit, pourvu que la Russie voulût restituer Azoph & Oczakow dans l'état où ils étoient avant que les Russes s'en emparaissent. La Russie rejettoit absolument ces conditions, & exhortoit l'Empereur à tenir ferme, lui promettant un puissant secours.

L'Ambassadeur de France avoit suivi le nouveau Grand-Vizir à l'Armée. Il s'aperçut du mauvais état des affaires de l'Empereur, quoiqu'il affectât de mettre au rang des impossibilités morales le projet que les Turcs avoient formé de prendre Belgrade.

Cependant ils se rendirent maîtres du nouvel Orsova avec une rapidité surprenante, & la nombreuse Artillerie qui étoit dans la Place tomba dans leurs mains, aussi bien que les munitions de guerre & de bouche qu'on y avoit amassées pour une longue défense. L'Armée Impériale sous les ordres du Comte de Königseg ne fit aucun mouvement pour empêcher la perte d'un poste si important.

De-là l'Armée Turque se mit en marche pour s'approcher de Belgrade. Le Vizir envoya un gros Détachement dans le Bannat de Téméswar, qui y mit tout à feu & à sang, pendant qu'il étoit ravagé d'un autre côté par une troupe de Bandits qui se disoient Soldats du Prince Ragotzki, qui étoit alors à Widdin avec une garde de trois-cens Hongrois mécontents.

Après la prise du nouvel Orsova les Turcs se rendirent maîtres de Sémendria & de Vipalanka,



lanka, & leur Flottille ayant remonté le Danube s'approcha de Belgrade, qui se trouva bloqué par eau & par terre du côté du Midi.

Pendant ce tems-là les Impériaux se tenoient sur la défensive, & tâchèrent de mettre Segedin & Péter-Waradin en sureté, en attendant les renforts qu'on leur faisoit espérer. L'approche de l'Hiver les fit retourner dans leurs quartiers, où les Turcs ne les laissèrent pas tranquilles, faisant des courses continuelles pour affoiblir leur Ennemi, déjà ruiné par les fatigues, par la disette, & par la peste qui ravageoit la Hongrie.

A peine la belle saison fut revenue que le Grand-Vizir retourna à l'Armée, & fit toutes les dispositions pour le siège de Belgrade. Son Artillerie étoit de trois-cens pièces de canon, parmi lesquelles il y en avoit d'un calibre extraordinaire. Cette Artillerie étoit servie par des Canonniers François, les meilleurs de l'Europe, que le Pacha de Bonneval avoit fait venir de France, & à qui les Turcs donnoient une grosse paye.

Pendant que l'Armée Ottomane étoit en mouvement pour venir occuper le camp qu'on lui avoit marqué à Croska, Village assez près de Belgrade, les Impériaux, sous la conduite du Général Wallis, passoient la Save dans le dessein de leur livrer bataille, n'y ayant pas d'autre moyen de sauver Belgrade. Wallis, s'imaginant de surprendre les Turcs par une attaque imprévue, & jugeant que le succès dépendoit de la diligence, ne voulut pas même attendre un renfort de treize-mille hommes  
que

que le Général Neuperg lui amenoit du Bannat de Têmeswar.

Il détacha le Général Berenklaw pour aller reconnoître la position des Turcs. Celui-ci alla tomber dans un gros de Spahis avancés, qui lui tuèrent beaucoup de monde, & ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'il regagna l'Armée Impériale avec le débris de son Détachement. Il rapporta à Wallis, que l'Ennemi ne faisoit que d'arriver aux environs de Croska, & sur ce rapport Wallis ne voulant pas donner le tems aux Turcs de se retrancher, se mit à la tête de toute sa Cavalerie, suivie des Grenadiers, & ordonna au Prince de Hildbourg-hausen de suivre avec toute l'Infanterie.

Le chemin par où l'Armée défila se trouva coupé de côteaux & environné de vignobles, de broussailles & de vallons, de sorte qu'on fut obligé de marcher sur une seule colonne, dont le Régiment de Hohenzollern faisoit la tête. Ce Régiment s'avança un peu trop. Il trouva dans la plaine un gros de Cavalerie Turque, qui l'attaqua si brusquement qu'il le mit en fuite. Il vint se jeter dans la colonne de Cavalerie qui débouchoit dans la plaine, & y mit quelque desordre; mais il fut bientôt réparé, & toute l'Armée commençoit à se former dans la plaine, lorsque l'Armée Turque parut en ordre de bataille avec une nombreuse Artillerie.

Les Turcs étoient serrés comme les Européens, & rangés à leur manière, le tout par les soins de Bonneval. Ils commencèrent à faire jouer leur Artillerie sur les Ennemis, avec une promptitude & une justesse à quoi ils

ne se feroient jamais attendus. Après leur avoir fait essuyer ce feu pendant une heure , ils les attaquèrent avec tant de valeur , que leur Cavalerie dénuée d'Infanterie qui n'étoit pas encore arrivée , fut mise en desordre , & poussée jusqu'au défilé. Dans ce moment l'Infanterie déboucha d'un autre côté , & rallentit l'ardeur des Turcs par le grand feu qu'elle fit.

La Cavalerie Impériale se rallia à la faveur de ce feu , & ayant regagné du terrain la bataille recommença avec plus de furie. Les Impériaux disent que jamais les Turcs ne s'étoient servis d'armes à feu avec tant d'adresse que dans cette action. Les Impériaux commençoient à perdre du terrain , lorsque Neuperg arriva avec le renfort de treize-mille hommes qu'il amenoit. Les Turcs furent repoussés à leur tour.

Bonneval , le Vizir , le Bacha de Bosnie les ramenèrent à la charge , & leur firent faire de si grands efforts , que les Impériaux ne purent y résister. Ils furent mis en déroute , & laissèrent dix-mille morts sur le champ de bataille. On leur fit deux-mille prisonniers , & leur perte avec les blessés fut de près de dix-huit-mille hommes. On comptoit parmi les blessés le Prince Charles de Lorraine frère du Grand-Duc , & parmi les morts des Généraux du premier rang , tels que *Caraffa* , *Daun* , le Prince de *Hesse-Rhinfels* , & quelques autres. Les défilés sauvèrent le reste de cette Armée , & empêchèrent de la poursuivre dans sa déroute.

Elle se rassembla au-delà des bois & des hauteurs , & marcha vers Belgrade , où elle se  
 posta

posta dans les lignes élevées par le Prince Eugène lorsqu'il assiégea cette Place. Ses lignes sont si fortes, que malgré l'échec que les Impériaux venoient de recevoir, ils s'y crurent en sûreté; & en effet les Généraux Turcs ne jugèrent pas à propos de les y forcer, mais ils usèrent d'une ruse pour les en tirer. Ils envoyèrent ordre à trente-mille hommes qu'ils avoient dans le Bannat de Têmeswar, de revenir sur le Danube. Ce mouvement fit craindre aux Impériaux d'être pris entre deux feux; ils levèrent leur camp, passèrent le Danube, défilant par Belgrade, & se portèrent sur la Têmes, qu'ils passèrent aussi. Ils apprirent que les trente-mille Turcs dont je viens de parler, campoient actuellement sous Panczova. On tint conseil de guerre, & la résolution fut prise de les aller combattre. Ils firent, pour les surprendre, toute la diligence possible; mais ils trouvèrent pourtant les Turcs qui les attendoient en bon ordre, & qui firent la moitié du chemin quoiqu'ils fussent inférieurs en nombre.

Le combat fut sanglant & opiniâtre. Les Turcs n'ayant pu rompre les Impériaux se retirèrent en bon ordre à Vipalanka, & ceux-ci occupèrent le camp que leur Ennemi venoit d'abandonner près de Panczova.

Le Grand-Vizir ayant réussi dans le dessein qu'il avoit eu de tirer les Impériaux de leurs lignes, s'y vint poster lui-même avec toute son Armée, & aussitôt il fit travailler à des batteries qui furent plantées sur les côteaux & les carrières qui sont près de Belgrade. Dès que ces batteries furent prêtes, on commença

à jeter des bombes dans la Ville, & à battre en brèche les ouvrages extérieurs.

La Garnison de Belgrade étoit alors forte de 24. Bataillons & de 22. Compagnies de Grenadiers. Le Général Sukow qui commandoit dans la Place, paroissoit résolu de se bien défendre, & passoit pour fort capable : mais les Turcs battoient la Place avec une si nombreuse Artillerie, y jettoient tant de bombes & de pierres, que la Garnison commençoit à se décourager. D'ailleurs la Flotte Impériale venoit de recevoir un échec sur le Danube, qui l'avoit obligé à se retirer, de sorte que celle des Turcs étant maîtresse du fleuve, il n'y avoit pas d'apparence que la Ville pût recevoir aucun secours.

Pour comble de malheurs la peste y faisoit mourir beaucoup de Soldats & d'Officiers, & les Turcs donnoient de si fréquens assauts & tant de fausses allarmes, que la Garnison succomboit sous les fatigues. Tout cela faisoit croire que Belgrade succomberoit, d'autant plus que les travaux des Assiégeans avançoient rapidement, & qu'il y avoit des brèches aux bastions.

Ces tristes nouvelles firent penser à l'Empereur que le meilleur moyen d'arrêter les progrès des Turcs étoit de faire la paix.

Un Ministre de Russie nommé Brakel, étoit venu de Berlin à Vienne pour exhorter l'Empereur à rester ferme dans l'Alliance de la Russie, lui promettant un puissant secours. Quelques jours après on lui demanda pourquoi ce secours tant promis n'arrivoit point. Il répondit que les mouvemens des Suédois sur leurs côtes



côtes ne permettoient pas à l'Impératrice de Russie de dégarnir la Livonie : mais on lui montra une Lettre du Cardinal de Fleuri premier Ministre du Roi de France, dans laquelle ce Ministre assuroit l'Empereur qu'il n'y avoit entre la France & la Suède aucun engagement qui dût causer le moindre ombrage à la Cour de Pétersbourg. Brakel répondit qu'on ne pouvoit pas toujours compter sur ces sortes d'assurances.

Peu de tems après on apprit avec une surprise agréable, que le Général Munich avoit passé le Borysthène, sans opposition de la part des Turcs, & qu'ayant traversé une partie de la Pologne il avoit passé Caminiek.

Cette nouvelle rendit l'Empereur plus difficile sur la paix ; mais apprenant bientôt que Belgrade étoit pressé, & en danger d'être pris, il envoya ordre au Général Wallis de traiter directement avec le Grand-Vizir, auprès duquel étoit encore l'Ambassadeur de France pour le disposer à la Paix.

Wallis envoya un Colonel nommé le Comte de Gros au Ministre Ottoman, qui le reçut fort bien, & lui témoigna qu'ayant le pouvoir de faire la paix & la guerre, il aimoit encore mieux être Pacificateur que Conquérant ; qu'ainsi on le trouveroit toujours disposé à donner les mains à un accommodement, pourvu que la gloire du Sultan y trouvât son compte. Cette première conférence se passa sans entrer en matière.

Gros s'en retourna pour rendre compte à Wallis des dispositions du Vizir, & le lendemain il fut renvoyé à ce Ministre. La première

re proposition qu'il fit, fut que l'Empereur consentoit à faire la paix pourvu qu'on lui restituât ce qu'on lui avoit pris. Le Vizir sourit; & dit à Gros que s'il n'avoit pas d'autre proposition à faire, il étoit inutile qu'il se donnât la peine de revenir.

Il s'en retourna avec cette réponse, & quelques jours après il revint, & fut joint par le Général Neuperg, qui se rendit au camp des Turcs à la prière de l'Ambassadeur de France, qui lui promit toute sorte de sûreté.

Le Grand-Vizir les logea dans une tente magnifique, & leur donna une garde de cent Janissaires, qui pour lors n'étoient que pour leur faire honneur, mais qui dans la suite servirent à autre chose, comme je le dirai ci-après.

Dans les premières Conférences, le Comte de Neuperg, après avoir montré les pleins-pouvoirs de l'Empereur que Wallis lui avoit remis, déclara que Sa Majesté Impériale se résoudroit à céder Orsova & une partie de la Servie, pourvu qu'on levât le siège de Belgrade après la signature des Préliminaires.

Le Grand-Vizir répondit; que si l'Empereur desiroit de rétablir la paix, injustement violée, il falloit qu'il se déterminât à restituer au Grand-Seigneur la Ville de Belgrade avec tout le Royaume de Servie; que si au contraire on s'exposoit à attendre un assaut général, & que la Place fût emportée, la cession qu'on voudroit en faire alors ne seroit plus une condition suffisante pour traiter de la Paix; que l'Armée Ottomane profiteroit de ses avantages, & tâcheroit de recouvrer Ténésvar & Pé-

Péterwaradin ; qu'il dépendoit de l'Empereur, de conserver ces deux Places en gardant Belgrade ; & que moyennant ces restitutions , le Traité de Passarowitz seroit renouvelé pour les autres qui y sont contenues : que tout le Bannat demeureroit à l'Empereur avec les territoires qui y appartiennent , & que les dépenses de la guerre seroient compensées.

Le Général Neuperg trouva ces conditions trop dures. Il s'en plaignit à l'Ambassadeur de France , qui lui témoigna combien il en étoit mortifié , ajoutant , que si les affaires avoient pris une face si différente & si triste pour Sa Majesté Impériale, c'étoit parce que son Ministère avoit refusé de se prêter aux propositions qui lui avoient été faites au mois de Novembre dernier , où Sa Majesté Très-Chrétienne, après deux ans de négociations , avoit amené la Porte au point de se contenter d'une partie de la Valachie & de la Servie. *Aujourd'hui, dit-il, nous voyons avec chagrin qu'il n'y a plus d'apparence de pouvoir régler les choses suivant les desirs de Sa Majesté Impériale.*

Le Général Impérial fit tout ce qu'il put pour persuader au Vizir d'adoucir un peu les conditions de la paix , & il fut parfaitement secondé par l'Ambassadeur de France ; mais le premier Ministre de l'Empire Ottoman dit qu'il y alloit de sa tête à ne rien changer à ce qu'il avoit proposé , & que tout ce qu'il pouvoit faire en faveur de la médiation du Roi Très-Chrétien , étoit d'accorder la démolition des fortifications de Belgrade ; s'entend de celles qui avoient été faites depuis que cette Place avoit été prise par le Prince Eugène. La

Paix fut conclue sur ce pié-là , quoique Neuperg n'ignorât pas que l'intention de l'Empereur étoit qu'on ne parlât de la restitution de Belgrade qu'au cas que cette Ville se trouvât dans un danger évident d'être emportée d'assaut. Or elle étoit encore bien loin de ce danger , & elle pouvoit se défendre encore six semaines au moins , vu qu'elle étoit soutenue de l'Armée Impériale qui s'en étoit approchée , en se plaçant entre la Save & la Drave près d'un lieu nommé Semlin. Voici le nœud de cette affaire.

Le Grand-Duc de Toscane avoit remarqué un déchet considérable dans la santé de l'Empereur. Il voyoit que ce Monarque s'affoiblissoit tous les jours , & les Médecins qu'il interrogeoit là-dessus , lui témoignaient qu'ils ne croyoient pas qu'il vécût long-tems. Il étoit sujet à des indigestions & à des vomissemens accompagnés de petites fièvres , qui ne duroient pas à la vérité , mais qui donnoient tout lieu de craindre que le dérangement d'estomac ne corrompît la masse du sang , & qu'à la première occasion Sa Majesté Impériale ne tombât dans quelque maladie mortelle. Ces considérations en amenoient d'autres. Il étoit à craindre que si l'Empereur venoit à manquer , pendant qu'il étoit engagé dans une guerre malheureuse avec les Turcs , ceux-ci ne poussassent leurs conquêtes jusqu'aux Portes de Vienne , pendant que les Puissances qui formoient des prétentions sur les Pays héréditaires de la Maison d'Autriche , se partageroient la riche succession de l'Empereur. La situation auroit été en effet très-fâcheuse , & le

Grand-

Grand-Duc fit fort bien de la prévenir. Neuperg avoit été son Gouverneur, & étoit ensuite devenu son Confident. Ce fut à lui que ce Prince s'ouvrit plus particulièrement sur la nécessité de faire la paix avec les Turcs à quelque prix que ce pût être ; & ce fut pour y parvenir que Neuperg alla lui-même dans le camp du Grand-Vizir, sans ordre de l'Empereur, qui néanmoins approuva d'abord cette démarche, ne prévoyant pas qu'elle dût lui coûter si cher.

Après que les Préliminaires eurent été dressés, il fut convenu que Neuperg resteroit dans le camp gardé par les cent Janissaires jusqu'à l'exécution de l'article qui concernoit l'évacuation de Belgrade.

L'Empereur, qui ne savoit rien de cette intrigue, se plaignit à la Cour de France de ce que le vizir faisoit arrêter un Général qui étoit venu chez lui pour traiter de la Paix, & sur la parole de l'Ambassadeur de France.

Il se recrioit sur la mauvaise foi du Vizir dans d'autres Lettres, & celui-ci alléguoit que Mr. de Neuperg étoit venu sans passeport, & sans demander aucun otage ; & que selon les Loix de la Guerre il étoit en droit de l'arrêter jusqu'à ce qu'il fût les intentions du Sultan.

Tout cela n'étoit qu'un jeu dont on n'avoit garde d'instruire l'Empereur. Le Marquis de Mirepoix, Ambassadeur de France à Vienne, se contenta de dire à Sa Majesté Impériale, pour la tranquilliser, que Mr. de Neuperg auroit bientôt la liberté d'aller où il voudroit,  
&



& que Villeneuve avoit ordre de faire les plus fortes instances sur ce sujet.

Wallis reçut bientôt les articles préliminaires, & les envoya à Vienne. Deux jours après il reçut lui-même un ordre de l'Empereur, qui lui défendoit d'accorder la cession de Belgrade; mais il n'étoit plus tems, les articles étoient signés, & le Traité définitif étoit même dressé & les copies échangées. Une porte de Belgrade avoit été livrée, quoique la Garnison n'en dût sortir qu'après l'entière démolition des nouveaux ouvrages.

Sur ces entrefaites on eut avis que Munich étant arrivé près de Choczyn, y avoit battu les Turcs; qu'il s'étoit emparé de la Ville, & qu'il étoit en pleine marche vers la Moldavie, d'où il avoit détaché vingt-mille hommes pour venir renforcer les Impériaux. Munich ayant appris la nouvelle de la paix, rappella son monde & regagna le Borysthène, laissant une forte Garnison dans Choczyn.

En attendant les ordres de l'Impératrice de Russie, Munich écrivit au Général Prince de Lobkowitz une Lettre, où il se plaint qu'on eût fait une paix si précipitée. Il y parle ensuite de ses propres exploits avec une complaisance qui ne fait pas honneur à sa modestie, & insulte au malheur des Généraux de l'Empereur d'une façon si marquée, qu'il n'est pas possible d'avoir bonne opinion de sa politesse en lisant cette Lettre. Il faut être même quelque chose de plus qu'incivil, pour faire un long éloge de soi-même dans une Lettre qu'il prie le Prince de Lobkowitz de montrer à un Général qui n'a pas eu les mêmes succès, & pour

pour lui reprocher des accidens dont il n'a peut-être pas été cause.

C'est ainsi que le Tout-Puissant a vengé la violation de la Paix. L'Empereur, qui s'étoit promis de conquérir au moins toute la Bosnie & la Bulgarie, a perdu par ce Traité, la Serbie, tout ce qu'il possédoit dans la Valachie avec le Fort de Périfchan, qu'il avoit fait construire avec beaucoup de dépense. La Save & la Drave font à présent les limites des deux Empires, & l'importante Forteresse de Belgrade est entre les mains des Turcs.

L'Empereur, croyant que cette Paix étoit une diminution de sa gloire, en rejetta toute la faute sur ses Plénipotentiaires dans une Lettre circulaire qu'il adressa aux Cours de l'Europe. Il fit même arrêter ces Plénipotentiaires, & les envoya augmenter le nombre des Généraux qu'il avoit fait mettre dans des Citadelles, où ils étoient gardés avec une rigueur extrême. Cependant comme le mal étoit sans remède, il ratifia le Traité, & le Public a toujours cru que l'emprisonnement des Plénipotentiaires n'étoit que pour appaiser la Russie, qui se plaignoit de cette paix, & pour mettre la gloire de l'Empereur à couvert. En effet c'étoit en vain qu'on prétendoit que Belgrade ne couroit aucun danger, pourvu que l'Armée Impériale vint se poster à Semlin: la question est si elle pouvoit se maintenir dans ce poste, & il est sûr qu'elle ne le pouvoit qu'en hazardant une bataille qu'elle ne devoit point risquer, puisqu'outre la supériorité des forces de l'Ennemi, les suites étoient bien plus dangereuses pour l'Empereur que pour les Turcs, qui

qui ne risquoient en la perdant que de lever le siège de Belgrade, au-lieu que l'Empereur risquoit la perte du Fannat de Têmeswar, celle de Péterwaradin, & peut-être la Transylvanie.

Quoi qu'il en soit, la Lettre circulaire de l'Empereur prouve que ses Plénipotentiaires ont agi sous une direction différente de celle de l'Empereur même ; & il n'est pas vraisemblable que des gens de ce poids aient brusqué cette paix sans être assurés d'une puissante protection, qui saura bien les défendre de la mauvaise humeur des Ministres de Sa Majesté Impériale.

A l'égard de la Russie, il n'a rien été spécifié pour elle dans ce Traité ; mais comme elle avoit un Ministre dans le Camp des Turcs qui traitoit directement avec le Grand Vizir, elle a aussi fait son accommodement. La paix ne lui étoit guère moins nécessaire qu'à l'Empereur ; car quoiqu'elle eût fait la guerre avec quelque avantage, il est sûr qu'elle avoit payé très cher les succès qu'elle avoit eus, & qu'il lui en coutoit plusieurs centaines de milliers d'hommes, qui avoient péri moins par le fer de l'Ennemi, que par de longues & pénibles marches dans des Pays ruinés, où l'on ne trouvoit pas même les choses les plus nécessaires à la vie. D'ailleurs sa Flotte de la Mer-noire, inférieure à celles des Turcs, avoit depuis peu reçu un échec considérable. Enfin la paix particulière de l'Empereur l'exposoit à toutes les forces réunies des Turcs, auxquelles il n'y avoit pas apparence qu'elle pût résister.

Quelques Politiques ont prétendu que l'Ambassadeur

l'ambassadeur de France à la Porte avoit contribué à la cession de Belgrade ; mais l'Empereur le justifie dans sa Lettre , en disant que ce Médiateur ne s'est pas écarté des instructions qui lui avoient été envoyées de Vienne, & que la précipitation de Neuperg étoit cause de tout.

Le Traité de paix entre la Russie & la Porte fut signé le 16. du mois de *Zilcade* (1) (18 Septembre) de l'année dernière. Il contient vingt & un Articles, portant en substance, qu'Azoff demeurera à la Russie après que les fortifications en auront été rasées. Qu'on laissera un espace de Pays inhabité & désert entre le Cuban & la Russie pour prévenir les invasions de part & d'autre. Qu'on pourra construire sur la frontière une Forteresse de chaque côté, la Russie sur son terrain, & les Turcs dans le Cuban. Que la Nation qui habite le Cuban sera regardée comme indépendante. Que les Russiens ne pourront transporter en Turquie des marchandises sur leurs propres vaisseaux. Qu'on nommera de part & d'autre

(1) Les Mois communs des Persans sont, *Mahonam*, *Sasar*, *Rehiab premier*, *Rehiab second*, *Gemadi premier*, *Gemadi second*, *Regeb*, *Chabban*, *Rhamazan*, *Chaval*, *Zilcade*, & *Zilhagé*. Ils se servent quelquefois des Mois Alexandrins, ou Syriens, qui sont usités chez tous les Chrétiens d'Orient, & qui sont, *Techrin premier*, que nos Auteurs appellent mal à propos *Tivri*, *Techrin second*, *Canoun premier*, *Canoun second*, *Chebit*, *Adar*, *Nisan*, *Ajyr*, *Hezyran*, *Temous*, *Ab*, *Ayloul*. La pratique de donner un même nom à deux mois est ancienne en Orient; les Syriens s'en étoient servis avant les Arabes. L'Epoque de l'Egère que nous appellons *Hegire* commence environ l'an 621. de Notre Seigneur Jésus-Christ, selon quelques-uns, & selon d'autres l'an 624. Enfin il y en a qui la fixent à l'an 623, & 624. tant les calculs sont différents.

d'autre des Commissaires pour régler les limites. Qu'il sera libre à la Cour de Russie d'envoyer à la Porte des Ministres avec tel caractère qu'elle voudra. Qu'il sera nommé de part & d'autre des Ambassadeurs pour aller à Pétersbourg & à Constantinople avec les présens ordinaires. Que le Traité de Pruth sera aboli. Que le Commerce sera libre aux Sujets des deux Puissances contractantes. Qu'au cas que les Sujets de l'une ou de l'autre commissent quelque violence, ils seroient punis, & que l'on restitueroit sur le champ ce qu'ils auroient enlevé. Que les Russiens pourroient aller librement en pelerinage à Jérusalem. Que l'on conviendrait du titre de Majesté Impériale demandé par la Souveraine de Russie. Qu'il y auroit un oubli de tout le passé. Que la Porte empêcheroit les Tartares d'inquiéter dorénavant les frontières de la Russie. Que les prisonniers faits pendant la guerre seroient remis en liberté..... Le Ministre de Russie ne commit pas la même faute que le Comte de Neuperg, à qui l'Empereur reprocha, avec raison, de n'avoir pas exprimé dans le Traité combien de tems la paix devoit durer; il eut soin de stipuler que la paix seroit perpétuelle entre la Porte & la Russie.

Pendant que la guerre se faisoit en Hongrie & sur le Borysthène, quelques mois avant la Paix, il arriva un cas particulier, qui mortifia beaucoup toute la Nation Suédoise.

Un Major nommé Sinkler, de la même Nation, étoit parti de Constantinople en compagnie d'un Marchand François nommé Couturier.

Le



Le voyage de ce Major avoit donné de l'ombrage aux Puissances Chrétiennes qui étoient en guerre avec la Porte. On disoit que le Major étoit allé négocier à Constantinople une Alliance défensive & offensive entre cette Cour-là & celle de Suède. On le fit suivre par un Capitaine nommé Küttler avec un Lieutenant & quatre Dragons , qui l'atteignirent à Varsovie , & le talonnèrent jusqu'à Breslau en Silésie, Province appartenant à l'Empereur. Là Sinkler fut arrêté par ordre de la Régence; mais ayant montré des Passports des Rois de France & de Suède on le laissa continuer sa route. Küttler partit d'abord après en poste, & l'ayant atteint sur les frontières de Saxe, il lui appuya le pistolet sur la gorge en lui criant de se rendre. Le Major voulut se défendre ; mais se voyant environné par le Lieutenant & les quatre Dragons , il se rendit.

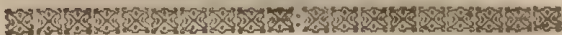
Küttler le tira en bas du chariot, & lui demanda les Papiers dont il étoit chargé. Sinkler donna la clé de son coffre , où l'on ne trouva que des nipes & quelques habits dont le Lieutenant & les Dragons s'accommodèrent, & qui leur firent peut-être plus de plaisir que les papiers qu'ils cherchoient ne leur en auroient fait. On le fouilla rigoureusement, & après lui avoir ôté son argent, & tout le reste qu'il avoit sur son corps , à la chemise près , on le mena dans un bois tout proche. Là on lui offrit la vie, moyennant qu'il voulût déclarer ce qu'il savoit. Il répondit, qu'il ne pouvoit rien déclarer, parce qu'il ne savoit rien. Sur quoi le Capitaine fit signe au Lieutenant,

nant, & celui-ci lâcha aussitôt un coup de pistolet au Major Sinkler qui le renversa par terre; les Dragons accoururent, & à coups de sabre ils hachèrent ce cadavre en morceaux, de sorte qu'il n'étoit plus reconnoissable.

L'Impératrice de Russie & l'Empereur sachant qu'on mettoit sur leur compte un si noir assassinat, ont publié des déclarations pour s'en justifier, & la chose en est restée-là.....

*A Vienne le 24. Avril 1740.*

*Fin du IV. Mémoire.*



## V. MÉMOIRE.

### A U M E M E.

**A** PEINE l'Impératrice de Russie étoit sortie de la guerre qu'elle avoit déclarée aux Turcs, qu'elle découvrit une conspiration dangereuse contre sa personne.

Les Princes Dolgoroucki étoient les auteurs de cette conspiration. Il y a long-tems que cette Maison tient un rang considérable en Moscovie. Elle est ancienne & fort illustre. Elle a eu toujours beaucoup de crédit à la Cour, & a été employée dans les principales affaires du Gouvernement. Lorsque Pierre II. Petit-fils de Pierre I. monta sur le trône, Alexis Dolgoroucki fat un des principaux Ministres de ce jeune Prince, dans les bonnes grâces duquel il fut si bien s'insinuer, qu'il supplanta Menzikof, dont le jeune Empereur devoit épouser la Fille. Alexis Dolgoroucki  
rompit

rompit non seulement ce mariage , mais même il eut la satisfaction de voir l'Empereur disposé à épouser sa fille. Comme il craignoit toujours l'ascendant de Menzikof , il s'appliqua à irriter l'Empereur contre lui. Il n'eut pas de peine à y réussir : le jeune Monarque étoit piqué des hauteurs de Menzikof , & il écouta volontiers Dolgoroucki, qui lui conseil-  
loit de chasser cet homme de rien qui vouloit trancher du Souverain & du Maître. Un jour que l'Empereur avoit besoin d'argent , Menzikof lui en refusa. Le Monarque prit cela en très-mauvaise part ; il maltraita Menzikof , le chassa lui & sa famille , & l'envoya peu après en Sibérie, où il mourut de chagrin. Alexis Dolgoroucki ne devint pourtant pas beau-père de l'Empereur , ce jeune Prince étant mort avant la conclusion de cette affaire. On dit que Dolgoroucki s'avisa alors de faire un faux Testament sous le nom & le feing de Pierre II. par lequel ce jeune Monarque nommoit pour lui succéder la Princesse Catherine fille de Dolgoroucki. Que cela soit ou non , il est sûr que ce Testament n'a jamais paru , & qu'il n'eut aussi aucunes suites.

La conduite que tinrent les Dolgoroucki après la mort de Pierre II. détruit même le faux bruit de ce prétendu Testament. En effet à peine l'Empereur avoit les yeux fermés que Basile Dolgoroucki , frère d'Alexis , se rendit en diligence à Mittau, où se trouvoit la Duchesse de Courlande, qui est l'impératrice Anne. Il lui dit en l'abordant qu'on pourroit faire en sorte qu'elle fût appelée au trône, si elle vouloit bien souffrir qu'il le par-

K

tageât

tageât avec elle. Elle demanda le tems d'y penser, & délibéra avec *Biren* son favori Grand-Maître de sa Maison, qui l'exhorta à rester veuve si elle vouloit jouir de toutes les prérogatives de la Souveraineté. Que la Maison Dolgoroucki étoit ambitieuse; qu'elle visoit maintenant à partager le trône, mais que dans peu elle voudroit l'avoir seule. Qu'enfin Son Altesse devoit regarder comme ses plus grands ennemis ceux qui osoient lui faire de pareilles propositions.

Anne répondit donc à Basile Dolgoroucki qu'elle vouloit être libre dans le choix d'un Epoux, & qu'elle choisiroit celui qui se distingueroit le plus par son zèle pour son service. A ces mots Dolgoroucki se prosterna & la salua Impératrice.

Etant arrivée à Moscow pour être couronnée, Osterman son Premier-Ministre lui conseilla de s'assurer des Dolgoroucki, qui étoient ses plus dangereux ennemis. Le Sénat approuva cette résolution, & les Dolgoroucki furent arrêtés pour crime de Lèze-Majesté, leurs biens furent confisqués. Alexis, Sergei & Jean frères de Basile, avec un autre Jean Dolgoroucki fils de Jean-Basile furent envoyés en exil. Quant à Basile-même, il obtint sa liberté en faveur de l'aveu de sa faute, & de la découverte du complot formé par Alexis de mettre sa fille sur le trône au moyen du faux Testament fabriqué sous le nom de Pierre II. On le laissa jouir de toutes ses dignités à cause de cela.

Les Princes exilés n'en furent pas quittes pour

pour l'exil , on forma de nouvelles accusations contre eux. On les accusa d'avoir tenu des discours séditieux au sujet du mariage de la Princesse Anne de Meklenbourg, nièce de l'Impératrice , avec le Prince Ulric de Wolfenbutel , & d'avoir tramé une conspiration contre la vie même de l'Impératrice & de son auguste famille.

Il paroïsoit assez difficile que ces Exilés pussent former un pareil projet , vu la distance des lieux & de leur exil , qui ne lui permettoit pas d'avoir ensemble aucune communication.

On les tira cependant de ces lieux pour leur faire leur procès. On les conduisit tous à Novogrod , où leur sentence leur fut prononcée. Jean fils d'Alexis fut condamné à être rompu vif ; Basile fils de Lucas, Sergei & Jean fils de Grégoire à être décapités , & le Prince Basile frère d'Alexis , avec Michel fils de Volodomir à être exilés pour toute leur vie après avoir eu la langue coupée.

Jean fils d'Alexis entendant le genre de supplice auquel il étoit condamné , tira un couteau qu'il avoit caché dans son habit , & s'en frapa à la gorge. Les autres moururent avec constance.

La Porte a envoyé ici un Ambassadeur nommé Gianiby-Ali Pacha. C'est un grand homme, bien fait, qui parle parfaitement François, Italien, & Latin. Il paroît sombre & fier. Il a pensé faire perdre patience à l'Empereur & à ses Ministres par les difficultés & les incidens qu'il a fait naître. Lorsqu'il fut arrivé à Schwechat à deux petites lieues de Vienne, il



ne fit point donner part de son arrivée au Président du Conseil de Guerre, comme c'est la coutume. On le fit avertir sous main que c'étoit un devoir dont il ne pouvoit se dispenser. Il méprisa l'avis, & prétendit qu'étant si proche de la résidence de l'Empereur, c'étoit à Sa Majesté Impériale à le faire complimenter sur son arrivée dans ses Etats, sans qu'il fût nécessaire qu'il fût annoncer qu'il étoit arrivé, puisque ni l'Empereur ni personne de sa Cour ne l'ignoroit. On lui répondit tout court qu'il s'écouleroit bien des jours avant que l'Empereur fît cette démarche, & qu'il pouvoit compter que s'il s'y attendoit, il attendroit long-tems. Il s'en désista, & envoya chez le Comte de Harrach, pour lui faire savoir son arrivée. Celui-ci le fit complimenter par un Maître des Requêtes, & lui fit dire que le jour de son entrée publique étoit fixé au 4. du mois suivant, si le tems étoit beau & propre à cette cérémonie.

L'Empereur avoit nommé le Prince d'Avversberg & le Comte de Wurmbardt pour l'accompagner, & marcher avec lui, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Le Turc a prétendu qu'ils marchassent à deux pas derrière lui, & non sur la même ligne. On lui fit dire que s'il s'obstinoit sur cette prétention, on alloit dépêcher un Courier à Constantinople pour en informer la Porte, & qu'en attendant il resteroit au village où il étoit, jusqu'au retour du Courier. Il se rendit à cette menace, ne voulant pas vivre si long-tems à ses fraix; car il est fort avare, ou peut-être même fort pauvre.

Ce-

Cependant il ne s'en tint pas-là. Il prétendit n'être point obligé de reconduire de son appartement, les deux Seigneurs qui étoient nommés pour l'accompagner, & pour lui tenir lieu de Commissaires de l'Empereur. Il refusoit d'ôter, selon l'usage, ses pantoufles en entrant dans la salle d'audience de Sa Majesté Impériale. Il vouloit encore qu'après l'audience de l'Empereur, on le conduisit non à celle du Comte de Harrach Feld-Marchal de l'Empereur, mais à celle du Grand-Duc de Toscane, disant que ce Prince étoit Généralissime des Armées Impériales, & qu'en cette qualité il avoit plus de rapport au Grand-Vizir que le Comte de Harrach, qui n'étoit que subalterne du Grand-Duc, & tout au plus une espèce de Caïmacan : Or, disoit-il, c'est à l'audience du Grand-Vizir qu'on mène, à Constantinople, les Ambassadeurs au sortir de l'audience du Sultan. A toutes ces prétentions il en ajoutoit encore deux autres aussi contraires aux usages & à l'étiquette de la Cour de Vienne. La première, c'est qu'il vouloit que les Officiers de l'Empereur marchassent pêle-mêle avec les Personnes de sa suite, & que les Janissaires & les Spahis de sa Garde portassent librement les armes hautes en passant devant le Palais de l'Empereur. L'autre prétention étoit que l'Empereur lui donnât sa main nue à baiser, comme il le pratiquoit à l'égard des Ambassadeurs des Princes Chrétiens, & non couverte du Manteau Impérial, comme c'est l'usage à cette Cour à l'égard des Ambassadeurs Turcs.

Il y eut de longues contestations sur tous ces

points, & le Maître des Requêtes du Conseil de Guerre fut souvent député à l'Ambassadeur Turc, pour lui représenter qu'il devoit se soumettre au cérémonial établi de tems immémorial, & auquel ses devanciers s'étoient tous soumis. Que d'ailleurs les Ambassadeurs de l'Empereur se soumettoient à celui qui étoit reçu à la Porte, & que toutes ces choses avoient été déjà réglées par les Articles XX & XXI. du Traité conclu au Camp sous Belgrade.

Tout cela ne le persuada point, il refusa d'aller à l'audience & fit le malade. Les Ministres de l'Empereur enrageoient de l'opiniâtreté de cet homme; ils ne savoient plus comment s'y prendre pour lui faire entendre raison. Ils s'avisèrent d'un expédient qui leur réussit. Ils avoient remarqué que l'Ambassadeur Turc avoit une affection singulière pour le Marquis de Mirepoix Ministre de France à Vienne, & qu'il s'étoit formé entre eux une si grande familiarité, que le Turc appelloit d'ordinaire le Marquis *son Ami le Pacha Mirepoix*. Ils crurent qu'il falloit employer Mirepoix, & ce moyen leur réussit. L'Ambassadeur Turc devint traitable, il se soumit à tout. Mais pour dépaïser le Public qui faisoit mille conjectures sur le peu d'empressement qu'il témoignoit pour l'audience de l'Empereur, il donna la déclaration suivante.

„ Puisque l'indisposition quî nous étoit sur-  
 „ venue par la permission divine, & qui a du-  
 „ ré près de quinze jours, est actuellement  
 „ passée, & que graces au Tout-Puissant nous  
 „ nous sentons à présent si bien rétablis, que  
 „ nous

„ nous sommes en état de monter à cheval,  
„ nous déclarons que nous nous comporterons  
„ cette fois-ci, Dieu aidant, & ferons notre  
„ entrée de la même manière que les Ambassa-  
„ deurs Turcs l'ont faite ci-devant, & dans  
„ l'ordre projeté & couché par écrit, de l'avis  
„ de l'Ambassadeur de France, notre ami, le  
„ jour que Sa Majesté Impériale Romaine  
„ fixera pour ladite entrée, & qu'à cette fin  
„ on nous invitera à partir de Schwechat.”

Après cette déclaration tout se fit dans l'ordre, & il n'y eut plus de difficulté.

*Gianibi-Ali Pacha* a fait admirer ici son esprit; car, comme je l'ai déjà marqué, il parle en perfection, & aussi bien que le Turc, le François, l'Italien & le Latin; mais on n'a pas eu trop bonne opinion de sa politesse, & encore moins de son humeur, qui a paru tout-à-fait bizarre en diverses occasions.

L'Empereur avoit envoyé de son côté le Comte d'Uhlesfeld à Constantinople en qualité de son Ambassadeur, qui y fit une entrée magnifique; & pour témoigner au Marquis de Villeneuve combien il étoit satisfait de ses soins, ce Monarque lui envoya en présent son Portrait garni de diamans, estimé 36000 florins. L'Impératrice de Russie avoit fait présent au même Ambassadeur d'un Diamant du poids de 50 grains, & de 25000 Roubles. L'Ambassadeur accepta le Diamant, mais il refusa les Roubles.

Il vient de mourir trois Personnes, dont le décès va, selon toute apparence, plonger l'Europe dans un horrible cahos. Ces trois Personnes sont l'Empereur d'Allemagne, l'Im-

pératrice de Russie, & le Roi de Prusse, le plus puissant des Electeurs de l'Empire. Ce dernier n'a précédé les deux autres que de quelques mois, étant mort le 31. de Mai 1740. Il a laissé plusieurs Enfans, dont l'Ainé, nommé Charles-Frédéric, vient de lui succéder sous le nom de Frédéric II. C'est un Prince âgé d'environ 28 ans, qui a beaucoup d'esprit, & qui fait plus que les Rois Nazaréens n'ont accoutumé de savoir. On espère beaucoup de lui. On dit qu'il a de la valeur, de l'ambition; ce qui joint à beaucoup d'esprit, pourroit bien former un Conquérant, d'autant plus redoutable qu'on assure que son Père lui a laissé une belle Armée & des trésors considérables, deux moyens surs pour exécuter de grands desseins.

L'Impératrice de Russie n'est morte que quelques jours après l'Empereur. Peu de tems avant sa mort, cette Princesse avoit fait faire une cruelle exécution sur plus de quarante personnes, dont les plus qualifiés étoient les Comtes Wolinski Grand-Veneur, & Platon Musin-Puschkin. L'Impératrice les accusoit dans sa déclaration sur leur châtimement de divers crimes, dont le plus grand méritoit à peine l'exil. Il y a même des gens qui prétendent que tout leur crime étoit d'avoir acquis de grandes richesses, & d'avoir tenu quelques discours un peu libres sur le compte du Duc de Courlande, le Sr. de Biren, Favori de l'Impératrice. Que cela soit ou non, il est toujours certain que Wolinski & Puschkin ont été mis à mort, leurs biens confisqués, leurs enfans envoyés en exil, leurs amis emprisonnés, fustigés;



rigés; plusieurs même de ces derniers ont eu la langue arrachée dans leurs prisons, le Ministère n'ayant pas jugé à propos de faire exécuter cette dernière espèce de supplice en public, à cause du mécontentement général qu'on remarquoit dans les esprits, & des murmures qu'on entendoit de tous côtés.

Ce ménagement n'a pas empêché qu'on n'ait répandu une infinité de satires à Pétersbourg contre le Duc de Courlande, & même contre la Personne sacrée de Sa Majesté Impériale. La chose est allée si loin, qu'il a falu prendre des précautions pour en arrêter le cours. On a mis des espions en campagne, & on a eu soin d'examiner avec la dernière rigueur tout ce qui entroit & sortoit de la Ville. Dès-que quelques personnes se trouvoient ensemble, ils étoient observés; & s'il leur échapoit quelque chose sur les affaires du tems, quand même leurs discours n'auroient eu aucun rapport au Gouvernement, on les enlevoit & on les envoyoit en Sibérie, sans autre forme de procès. Jamais il ne s'est vu une pareille tyrannie dans les Etats les plus despotiques. Quelle malheureuse situation, que celle d'un Peuple dont les raisonnemens sont épiés & punis comme des crimes d'Etat, sans qu'on prenne la peine d'entendre ses justifications, ni de le convaincre d'avoir manqué au respect ou à la soumission due au Souverain! Quelle tyrannie que de condamner des gens pour quelque intempérance de bouche, & sur le rapport d'un misérable Délateur, sans examiner si ces discours intéressent l'Etat, & s'ils ont effectivement été proferés! A-t-on jamais vu dans tout l'O-

K. 5. rien

rient de pareilles injustices? Après cela que les Nazaréens vantent, s'ils veulent, leurs Loix, leur Police, leur Equité, leur Religion, leur Piété, leur Charité; il reste toujours pour certain qu'ils croupissent dans la barbarie, & qu'ils ne connoissent que les noms des Vertus, tandisque les Enfans du Prophète de Dieu en pratiquent les devoirs.

L'Impératrice de Russie avoit eu sur la fin de l'année précédente un commencement d'attaque de goutte, qu'on arrêta mal à propos. Elle garda quelques jours la chambre, & au bout de ce tems on publia qu'elle étoit parfaitement guérie. Mais cette humeur acre à quoi on n'avoit pas laissé un libre cours, s'insinua dans le sang, avec d'autant plus de danger que l'Impératrice étant fort replette ne pouvoit faire aucun exercice qui empêchât les progrès du mal. Elle traîna jusqu'au commencement d'Octobre de cette année, & le 12. du même mois elle se trouva dans un danger évident qui augmenta chaque jour. Le 16. le Duc de Courlande & le Ministre-d'Etat Osterman prirent le moment de lui parler de sa Succession, & lui firent entendre qu'il étoit convenable d'y mettre ordre. Il se tint ensuite un grand Conseil où la Succession fut réglée, & on en dressa un Acte, que le Sénat ratifia. On ajouta à cet Acte un formulaire du Serment que tous les Etats de l'Empire devoient prêter. Le petit Prince Iwan encore au berceau, & né du mariage de la Princesse Anne de Meklenbourg avec le Prince Antoine-Ulric de Brunswick-Bévern, fut nommé pour succéder au trône de Russie, & la Régence de l'E-

tat pendant la minorité du petit Empereur fut ajugée à Biren Duc de Courlande, à qui l'Impératrice voulut encore donner cette marque de son affection: l'Acte de cette dernière disposition avoit été dressé le 17, & le 18. les Portes de la Ville furent fermées: on renforça les postes de la Garnison, & les Gardes Préobraginski furent rangés en bataille sur la place du Palais Impérial.

Les Ministres, le Sénat, les Généraux, les Officiers de la Cour s'assemblèrent dans la Grand' Salle pour y prêter le serment au Successeur désigné dans l'Acte de Succession.

Deux jours après, l'Impératrice se trouva mieux; les douleurs de reins étoient diminuées, les rougeurs qui lui étoient venues aux jambes & aux bras étoient dissipées, & l'inflammation diminuée.

Elle fit apporter devant son lit le petit Prince Iwan, & dit aux personnes qui étoient dans la Chambre: *Je me trouve mieux aujourd'hui à la vérité; mais peut-être n'est-ce pas pour longtemps, ainsi reconnoissez dès à présent votre futur Empereur.* Elle continua à se trouver mieux les deux jours suivans; mais le troisième, les douleurs la reprirent, & la goutte qui étoit descendue aux piés remonta dans les entrailles. Le 25. le danger augmentant, elle déclara qu'elle avoit nommé pour Régent de l'Empire le Duc de Courlande, & ajouta que le Général Munich & Osterman seroient du Conseil de Régence. Le lendemain les douleurs furent si grandes qu'elle en perdit connoissance. Le 28. elle eut quelques bons intervalles, dont elle profita pour parler à la Princesse Anne, au Duc

de Brunswick, & au Duc de Courlande. Elle dit à ce dernier, *Je vous recommande ma Nièce, je vous recommande mon cher Neveu, je vous recommande l'Empire.* Le 28. après midi elle fut tout à fait agonisante, & enfin elle expira entre huit & neuf heures du soir. Sa mort fut tenue cachée jusqu'au lendemain. Dès le point du jour on doubla toutes les gardes & les sentinelles aux portes de la Ville, qui restèrent fermées jusqu'au jour suivant. Pendant ce tems-là, le Régent fit assembler le Sénat, le Clergé, les Ministres, les Généraux; & après leur avoir fait prêter le serment de fidélité, il proclama Iwan III. Empereur de toutes les Russies, & prit lui-même les rênes du Gouvernement sous le titre de Régent. Mais il ne s'est pas soutenu long-tems dans cette haute dignité: Et sa chute a bien fait voir que son élévation n'étoit point le fruit de son mérite, & qu'il n'étoit pas redevable à son esprit de la faveur dont il avoit joui.

Le Général Keith, qui commande en Ukraine, fut un des premiers qui refusa de plier sous le joug du Régent. Il étoit instruit des intrigues que ce Seigneur avoit employées pour s'emparer de la Régence, & jusqu'à quel point il avoit abusé de la foiblesse de l'Impératrice, & du triste état où elle se trouva les derniers jours de sa maladie, pour lui faire approuver le plan de domination qu'il s'étoit formé. Il prévint les obstacles qu'il trouveroit dans l'exécution de ce plan; puisqu'il n'étoit pas naturel que le Père & la Mère de l'Empereur se laissassent enlever les plus beaux de leurs Droits, l'Education de leur Enfant, & le

le Gouvernement de ses Etats pendant son bas-âge. Il eût été étonnant qu'une disposition aussi peu équitable que celle-là eût subsisté, & que le Père & la Mère du Souverain eussent été sujets, pendant qu'un Etranger, d'une naissance fort équivoque, pour ne pas dire obscure, auroit été le dépositaire de l'Autorité Souveraine.

Keith reçut le 15. de Novembre dernier un Courier de Pétersbourg avec des dépêches du Régent, qui après lui avoir marqué en peu de mots la mort de l'Impératrice & l'avènement d'Iwan III. lui enjoignoit de prêter serment à ce Prince, & de le faire prêter aux Officiers des troupes qui étoient sous ses ordres, selon la forme prescrite: mais comme cette forme de serment renfermoit aussi qu'on reconnoîtroit la Régence du Duc de Courlande, & qu'on s'engageroit à défendre le Régent aussi bien que l'Empereur, Keith ne jugea pas à propos de se hâter dans cette affaire, jugeant bien que dans peu il pourroit survenir quelque changement qui le feroit repentir de s'être engagé par serment avec le Duc. Cependant il assembla la Généralité & les autres Officiers, & leur dit qu'il venoit de recevoir la triste & déplorable nouvelle de la mort de l'Impératrice, & en même tems la proclamation de leur légitime Souverain l'Empereur Iwan III. Il leur montra ensuite le Formulaire du serment, dans lequel l'obéissance & la fidélité ne se bornoient pas à la personne de l'Empereur seulement, mais devoient s'étendre aussi au Duc de Courlande comme Régent. » Je vous déclare, Messieurs, ajou-



„ ta-t-il, que je prête avec joie le serment de  
 „ fidélité & d'obéissance à notre présent &  
 „ très-gracieux Empereur Iwan III. & que je  
 „ suis prêt à verser mon sang pour lui & pour  
 „ ses augustes parens ; qu'après Sa Majesté  
 „ Impériale, c'est à eux que je suis prêt d'o-  
 „ béir & de me soumettre ; mais qu'il ne con-  
 „ vient point de me lier par aucun serment au  
 „ Duc de Courlande.” Ce discours fit impres-  
 „ sion sur la plupart des Officiers ; mais il y en  
 „ eut quelques-uns qui par crainte, ou pour faire  
 „ leur cour au Régent, le signèrent purement &  
 „ simplement.

Biren, pour amuser le Duc de Brunswick, le  
 fit déclarer Généralissime des Forces de l'Empi-  
 re. Ce n'étoit proprement qu'un titre qu'il lui  
 procuroit, pendant que sa qualité de Régent  
 lui réservoir toute l'autorité de Généralissime.  
 Il usa de la même politique à l'égard de ceux  
 qu'il soupçonnoit n'être pas de ses amis ; il tâ-  
 cha de les gagner par des grâces & des bien-  
 faits, ou du moins de les apaiser. Il défendit  
 qu'on desarmât la Flotte qui étoit à Cronstadt.  
 Il dispensa les Peuples du paiement des con-  
 tributions qu'ils devoient encore au trésor,  
 dans la vue de leur rendre son administration  
 agréable. Il accorda une amnistie générale,  
 mais avec des exceptions qui marquoient qu'il  
 n'avoit pas dessein de pardonner à ceux qui  
 l'avoient voulu desservir auprès de la feue Im-  
 pératrice ; & en exceptant ceux qui avoient  
 commis de *grandes malversations*, il faisoit assez  
 connoître qu'il n'avoit pas dessein de restituer  
 les biens confisqués à son profit, & que sous  
 ce terme vague, il se reservoit le droit de  
 pu-

punir tous ceux qu'on découvreroit encore des complices de Wolinski & de Musin Puschkin. Il augmenta la Garnison de Pétersbourg jusqu'à 22 Bataillons & 16 Escadrons. Il se donna une garde particulière, & se fit assigner 300000 roubles par an, au-lieu que la Princesse Anne & le Duc son Epoux n'en avoient que 200000.

On dit que dès-lors il rouloit de grands desseins. Si on en croit certaines gens, il travailloit à renvoyer en Allemagne le Père & la Mère de l'Empereur; à faire proclamer Impératrice la Princesse Elisabeth fille de Pierre le Grand, à laquelle il se proposoit de faire épouser son Fils; à faire élire le jeune Duc de Holstein Successeur au trône de Suède, à condition qu'il épouserait sa Fille; & c'est à ce dernier projet qu'il destinoit, dit-on, les richesses immenses qu'il avoit amassées.

Qu'il ait eu ces grands desseins ou non, il est toujours certain qu'il travailloit à se perdre par ses manières hautaines, qui déplaisoient infiniment au Duc de Brunswick & à la Princesse son Epouse, pour qui d'ailleurs la Femme du Régent n'avoit pas tous les ménagemens qu'elle auroit dû avoir, & à qui elle donnoit quelquefois des mortifications fort sensibles. Il se croyoit pourtant hors d'atteinte excepté du côté du Général Munich, homme de main, & aimé des troupes, qui pouvoit beaucoup appuyer les complots qu'on pourroit former contre sa personne, & les exécuter même avec succès. Il comprit donc qu'il falloit ou le gagner ou s'en défaire; & après bien des réflexions, craignant de ne pas réussir à se l'attacher,

cher, parce qu'il paroissoit dévoué au Duc de Brunswick & à son Epouse, il résolut de le perdre. Son plan étoit de le faire arrêter, & de lui faire rendre compte des pertes que les Armées Russiennes avoient souffertes. Il trouvoit le modèle d'un pareil procès dans celui que la Cour de Vienne avoit intenté au Comte de Seckendorff.

Le jour de l'arrêt du Général Munich fut fixé au 21. de Novembre. Le 19. il dina avec le Régent, & le même jour, la Duchesse Mère de l'Empereur fit une visite à la Femme du Régent, qui la traita avec beaucoup de hauteur & d'indifférence. La Duchesse revint chez elle fort piquée contre Madame de Biren. Elle fit confidence de son chagrin à une de ses Dames, parente du Comte de Munich; & lui avoua qu'elle aimeroit mieux la mort, que de souffrir plus long-tems les mauvais traitemens de la Duchesse de Courlande. Elle la chargea en même tems de lui envoyer le Comte de Munich. Ce Général vint incontinent, & trouva la Princesse fondant en larmes. Dès-qu'elle l'apperçut, elle le pria de la délivrer de la tyrannie du Régent. Le Général offrit de tout entreprendre pour son service, pourvu qu'elle souffrît qu'il employât son nom & son autorité, & qu'elle le soutînt contre ceux qui voudroient l'inquiéter sur cette affaire. Elle lui promit tout cela, & le Duc de Brunswick consentit à tout, d'autant plus aisément, qu'il étoit actuellement brouillé avec le Régent, parce que celui-ci lui avoit témoigné qu'il n'aimoit pas qu'il se montrât tant en public, & que s'il continuoît à n'être pas plus réservé, il

ne

ne pourroit s'empêcher de le soupçonner de vouloir se faire des créatures. Le Duc de Brunswick piqué d'un pareil compliment, lui fit rendre son titre de Généralissime avec le Brevet qui lui en avoit été expédié.

Le projet d'arrêter le Régent fut donc conclu sans que personne s'y opposât, & dès la nuit-même on en vint à l'exécution. Tout ayant été disposé à la faveur des ténèbres, le matin du 20 Novembre, Munich entra chez le Duc de Courlande, & lui dit d'un ton ferme qu'il le faisoit prisonnier. Le Régent surpris de ce discours sauta en bas du lit où il étoit, courut à son épée & voulut se mettre en défense.

Mais Munich donna un signal, & aussitôt plus de vingt Officiers entrèrent dans la chambre & desarmèrent le Duc. On le saisit, & on le jeta nud & garotté dans une voiture, où il demeura pendant une grosse demi-heure exposé à toute la rigueur du froid, qui étoit excessif, aux injures & aux opprobres d'une populace qui le chargeoit de malédictions, & lui donnoit des épithètes dont ces sortes de gens ne sont pas avarés. Il essuya encore les reproches de diverses personnes qu'il avoit fait mettre en prison, & qu'on venoit d'élargir. C'étoit une vengeance qu'on vouloit prendre de ses airs de hauteur ; mais une vengeance qui étoit en même tems une grande preuve de l'instabilité des Grandeurs de ce Monde.

Pendant qu'on arrêtoit le Régent, sa femme qui étoit dans le même lit, courut comme une Lionne, & toute en chemise se jeta sur ceux qui l'attachoient. On la repoussa, & quelqu'un voulant la retenir lui déchira toute sa  
che-

chemise, ou plutôt elle la déchira elle-même en se débattant. On fut obligé d'employer la force pour la faire entrer dans une chambre voisine, où on lui apporta quelques haillons pour couvrir sa nudité. Là elle fut aussi liée & garottée, ensuite jettée dans une voiture qui la conduisit au Monastère de St. Alexandre, pendant que l'on menoit son Mari dans la Forteresse de *Schlusfelbourg*, où l'on ne tarda pas à commencer son procès.

Son frère, qui étoit Gouverneur de Moscou, fut aussi arrêté peu de jours après. On travaille au procès de tous ces prisonniers. Dès que je serai instruit de leur sort, je ne manquerai pas d'en informer Votre Majesté, qui est la colonne & l'appui des Royaumes. En attendant je vais lui faire part de ce qui s'est passé à la mort de l'Empereur d'Allemagne.

J'ai marqué dans mon Mémoire précédent que ceux qui approchoient le plus près Sa Majesté Impériale, s'étoient apperçus du déclin de sa santé. Ce Monarque s'en apperçut bientôt lui-même, & le 1. d'Octobre, jour auquel il célébroit l'Anniversaire de sa Naissance, l'Ambassadeur du Moufti de Rome étant venu lui faire un compliment relatif à ce jour, & témoignant la satisfaction que tout le monde avoit de voir Sa Majesté Impériale jouir d'une santé si bonne qu'il paroïssoit qu'elle vivroit longues années, l'Empereur lui répondit, *Souvenez-vous de ce que je vous dis ; je n'irai pas bien loin, & ma fin est plus proche qu'on ne croit.*

Le 12. d'Octobre l'Empereur se trouvant à une Maison de chasse nommée Halbthurn à  
huit



huit lieues de Vienne, souffrit du froid à la chasse; étant de retour, il soupa de bon appétit, & mangea avec excès d'un plat de champignons qu'il trouva à son goût. Il lui prit pendant la nuit une violente colique causée par l'indigestion, & suivie d'un grand vomissement. Il étoit impatient de retourner à Vienne, & malgré son indisposition, il se mit en carrosse, & ordonna au cocher de faire diligence. Le mouvement de la voiture le fatigua beaucoup, les vomissemens le reprirent, & il tomba plusieurs fois en foiblesse. Il ne mit que trois heures à faire ce chemin, & ceux de sa Maison qui avoient pris les devans, répandirent l'alarme dans la ville par les récits qu'ils firent de la maladie de leur Maître.

En arrivant au Palais de la Favorite, l'Empereur fut témoin de l'inquiétude du Peuple, dont la foule étoit accourue pour le voir. On le mit au lit dans un état pitoyable. Les deux jours suivans il fut pourtant assez tranquille, & l'on commença à croire que la maladie n'auroit pas de suite fâcheuse; les Médecins-mêmes assuroient que ce n'étoit qu'un effet de l'indigestion & de la fatigue du voyage. Ils se trompoient, & la nuit du 16. au 17. l'Empereur se trouva si mal qu'il fut aisé de juger dès-lors qu'il n'en reviendrait pas. La fièvre survint avec beaucoup de violence, & il sentit de grandes douleurs dans les intestins. On le saigna deux fois la même nuit, & le matin on le ressaigna, ce qui l'affoiblit beaucoup. La goutte se joignit à tous ces maux, ce qui fit que deux Médecins n'étoient pas d'avis de le saigner; mais le plus grand nombre l'emporta,  
&

& le Malade fut la victime de cette pluralité de suffrages. Immédiatement après les saignées, le bas-ventre s'enfla, ensuite le ventre, & puis l'estomac. On appliqua des sangsues & des clystères, qui ne firent rien. Le 17. on lui annonça que sa maladie étoit mortelle, & qu'il n'avoit plus que très-peu de tems à vivre. Il n'en fit que rire, & traitant les Médecins d'ignorans, il leur disoit, *Regardez-moi bien entre les deux yeux, ai-je l'air d'un mourant ? Quand vous verrez que ma vue se troublera, vous pouvez, sans que je l'ordonne, me faire administrer les sacremens.* C'est ainsi que les Nazaréens appellent deux ou trois cérémonies qu'ils pratiquent à l'égard des Malades en danger de mort. La première de ces cérémonies consiste en ceci. Un homme habillé de noir avec un bonnet de même couleur, & semblable pour la forme à ceux des Femmes Indiennes, s'approche du Malade, marmotte quelques mots en Latin, & prête une oreille au récit exact & circonstancié que lui fait le Malade de tout le mal qu'il a commis ou qu'il a voulu commettre. Dès-que ce récit est fini, l'homme noir lève les yeux au Ciel, remue les lèvres, promène sa main à droite & à gauche, & le Malade est absous de tous les crimes qu'il peut avoir commis : mais comme il n'est pas possible qu'il n'en oublie quelques-uns des plus petits, il ne va pas droit en Paradis ; mais il va dans un certain lieu qui ne se trouve point sur la Carte, où l'on dit qu'il fait une chaleur extrême. On le jette dans des marmites d'huile bouillante, où il reste jusqu'à ce que ces petits péchés soient effacés, & qu'il en soit entièrement net.

nettoyé. Ce qui n'arriveroit pas sitôt, si on n'y pourvoyoit d'une autre manière, & si les Prêtres n'avoient trouvé un moyen sûr d'ôter ces taches, & de hâter les opérations du feu purgatif. Leur secret ne coute pas beaucoup, la taxe ordinaire est de cinq sous, ce qui fait à peine la valeur de la plus petite monnoye de Perse.

Après que le Malade a récité sincèrement tout ce qu'il a fait de mal, on lui apporte avec beaucoup de cérémonie un morceau de pain, que les Nazaréens disent n'avoir que l'apparence du pain, tandisque la substance est changée en celle du Corps du Messie. Le Malade avale comme il peut ce corps, qu'il reçoit avec le plus de respect qu'il lui est possible. Lorsqu'on voit qu'il est prêt d'expirer, on le frotte d'un certain onguent qu'ils appellent saintes huiles, mêlées d'un peu de charpie, appelé saint chrême : mais jamais on ne m'a su dire à quoi servoit cette sainte drogue. Les sentimens sont fort partagés ; les uns disant qu'elle fait fuir le Diable, qui n'en peut supporter l'odeur ; les autres qu'elle attire les Anges ; les autres enfin qu'elle fortifie le Malade contre les frayeurs de la mort. Mais ce dernier sentiment me paroît faux, & est démenti par l'expérience : car nous autres Musulmans nous mourons pour le moins tout aussi gaillardement que les Nazaréens, & néanmoins nous ne connoissons point l'usage de ce remède. Je reviens à l'Empereur.

Les Médecins l'assurant de nouveau qu'il n'étoit que trop certain qu'il ne reviendrait pas de cette maladie, il leur demanda la cause  
de

de son mal ; & comme ils lui répondirent que cela étoit au-dessus de leur art : *Avouez donc , leur dit-il , que vous êtes des ignorans. Je veux qu'après ma mort on ouvre mon corps , pour voir ce qui m'aura tué ; & ensuite vous viendrez me le dire.*

Mais bientôt laissant la raillerie , il comprit que le pronostic pourroit bien être véritable , & se détermina à faire son Testament. Le soir il se trouva un peu mieux ; mais le lendemain le mal augmenta si fort , que le bruit se répandit qu'il étoit déjà expiré. Il témoigna beaucoup de résignation & de fermeté. Il exhorta les Assistans à ne se point affliger , & apercevant le Prince Charles de Lorraine qui pleuroit au chevet de son lit , il lui dit : *Ne pleure pas. Il est vrai que tu perds un bon ami.*

Vers le déclin du jour le paroxisme finit , & l'Empereur passa la nuit assez tranquillement. Enfin le 19. il se trouva si mal qu'on jugea à propos de le frotter de l'onguent dont j'ai parlé plus haut. Il donna sa bénédiction à sa famille , & dit à son Nain , nommé le Baron de Stein , qu'il a toujours beaucoup affectionné : *Eh bien ! me voilà prêt à faire le grand voyage. Il m'en coutera bien encore , & tu me suivras bientôt.* Il répéta plusieurs fois les mêmes mots. Il lutta tout le reste du jour contre la mort , malgré la violence de son mal.

L'Ambassadeur du Moufti vint le voir. *Souvenez-vous , lui dit l'Empereur , de ce que je vous disois le jour de l'Anniversaire de ma Naissance. Voici le cas arrivé.*

Il conserva l'esprit libre jusqu'au soir. Comme la Grande-Duchesse sa fille ainée étoit enceinte ,

ceinte, & que dans cet état il ne lui étoit pas permis de paroître dans la chambre de l'Empereur, parce qu'on craignoit que la vue d'un Père mourant ne fît une dangereuse impression sur elle, il pria l'Ambassadeur du Moufti de lui porter sa bénédiction. Enfin sur le soir, il lui coula du nez & de la bouche quantité de matière noire. Il perdit connoissance aufsitôt après, & expira la même nuit vers les deux heures du matin, après huit jours de maladie, âgé de cinquante-cinq ans & dix-neuf jours, étant né le 1. d'Octobre 1685. L'Impératrice ne l'a point quitté pendant sa maladie, & l'Empereur a paru très-sensible aux marques de tendresse que lui a donné dans ces derniers momens cette illustre Epouse. Elle s'appelle Elisabeth-Christine de Brunswick, fille de Louis-Rodolphe, Duc de Brunswick Blankenbourg, dont il avoit eu un Fils mort en bas-âge, & trois Filles, dont deux sont encore vivantes.

L'ainée, Marie-Thérèse, a épousé le Duc de Lorraine Grand-Duc de Toscane; & la seconde nommée Marie-Anne est destinée, à ce qu'on dit, au Prince Charles de Lorraine frère du Grand Duc.

L'Empereur n'avoit pas la mine extrêmement haute; mais c'étoit un très-bon Prince, ami de la justice & de l'équité. Son règne avoit été brillant & glorieux, jusqu'à la fatale époque où il alla se mêler des affaires des Polonois, qui avoient élu le Beau-Père du Roi de France, dont l'élevation ne plut pas à l'Empereur, qui soutint le parti contraire. Cette démarche lui attira une guerre funeste, que lui  
fit



fit la France conjointement avec l'Espagne & le Roi de Sardaigne. Il perdit dans deux campagnes toute l'Italie, à la réserve du Duché de Mantoue, qui étoit prêt à tomber, lorsque tout à coup, par un bonheur inespéré, il se vit rétabli dans cette partie de l'Europe, & en possession de divers Etats beaucoup meilleurs que ceux qu'il avoit cédés.

Il fut redevable de cet avantage à la modération du Ministère de France, qui voulut montrer dans cette occasion son amour pour la Paix & pour le rétablissement de la Tranquillité publique.

La guerre que l'Empereur déclara aux Turcs ne lui a pas été moins funeste que celle qu'il soutint contre la France; & s'il ne se fût pas embarqué dans ces deux affaires, il auroit laissé en mourant des forces capables d'appuyer la disposition qu'il avoit faite par rapport à sa Succession.

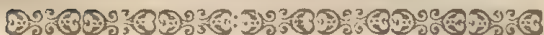
Cette disposition, à qui on a donné le nom de *Pragmatique Sanction*, fut faite en 1713. L'Empereur y établit l'ordre de Succession de cette manière. S'il meurt sans Enfant mâle, l'aînée de ses Filles lui succèdera, & elle aura pour Successeurs ses Enfans, à elle, selon l'ordre de primogéniture. Que si elle mourroit sans Postérité, sa Sœur cadette lui succèderoit, ou les Enfans de cette Sœur; & au défaut de Postérité de la part de ces deux Princesses, les Enfans de l'Empereur Joseph, Frère de Charles VI. succèderont selon l'ordre susdit. Cet Empereur Joseph laissa en mourant deux Archiduchesses, dont l'aînée a épousé l'Electeur de Saxe Roi de Pologne, l'autre l'Electeur de Ba-

Bavière, deux des plus puissans Princes de l'Empire.

L'Épouse de Joseph vit encore. On l'appelle l'Impératrice *Amélie*. Elle est de la Maison de Lunebourg. Depuis la mort de son Epeux, elle s'est retirée dans un Couvent, où elle ne se mêle de rien que de prier Dieu. . . . .

A Vienne le 22. Décembre 1740.

*Fin du V. Mémoire.*



## L E T T R E XIII.

ABDALEM-HISSA, *Mehter* du Roi,

A

P A G I - N A S S I R - B E K.

*Il lui accuse la reception de ses Lettres & l'en remercie. Il lui parle de l'expédition du Schach aux Indes. Parallèle de ce Conquérant avec le Sultan Mahmoud.*

**F**I D E L E observateur de la Loi, toi dont le zèle pour la gloire du Roi égale en activité le feu de la plus haute sphère; prototype de tous les Espions du Monde, qui ont jamais été, qui sont, & qui seront, reçois mes remerciemens sur les Lettres que tu m'as écrites, & qui m'ont causé un plaisir infini. Elles m'ont été remises par un Courier venu de Pétersbourg. Je les ai lues avec avidité. Elles m'ont amusé, & j'ai admiré la solidité de tes réflexions.

L

Je

Je t'avoûrai même qu'elles m'ont inspiré un grand desir d'en recevoir davantage, étant fort curieux de connoître les mœurs des Européens, leur Religion, leurs Loix, leurs Coutumes. Tu m'obligeras beaucoup en continuant à m'écrire. J'ai envoyé copie de tes Lettres au Roi du Monde, qui est à présent à la tête de ses Armées, suivi de la Fortune & de la Victoire. Il a subjugué les Etats de l'Empereur du Mogol, après l'avoir vaincu dans trois batailles rangées. Il l'a détrôné, lui a pris tous ses trésors dont la somme est infinie, & le moindre des soldats victorieux revient chargé d'or & d'argent.

L'invincible Schach a rétabli sur le trône Mahmetcha, qu'il avoit vaincu & fait prisonnier, voulant que désormais il reconnût tenir la vie, la liberté & l'Empire de la pure générosité de son Vainqueur.

Je suis resté à Ispahan pendant cette expédition, le Schach n'ayant mené personne de son Serail, pour n'être pas retardé dans une marche si longue & si dangereuse. On m'écrit que l'Armée revient dans le meilleur état du monde. Quatre-cens chameaux chargés d'or, d'argent & de pierreries, marchent entre les deux colonnes de l'Armée: ce sont les dépouilles, de ce fier Ennemi, qui avoit osé fomenter la révolte des Aghwans, & soutenir les Rebelles du Candahar.

En voyant ces exploits de notre invincible Schach, ne croiroit-on pas que Mahmoud fils de Sebestegh... est ressuscité?

Ce Mahmoud étoit premier Sultan de la Dynastie des Gaznevîdes, dont son Père avoit  
néanmoins

néanmoins jetté les premiers fondemens. Il commença à régner absolument lorsqu'il eut réduit son frère à la vie privée.

Et dès qu'il se vit maître absolu dans ses Etats, il passa de la Ville de Gazna à celle de Balkhe, pour appaiser les troubles de la Province de Khorassan, & en étant venu à bout, le Khalife *Cader* lui envoya par forme d'investiture une très-riche veste, & lui écrivit une Lettre où il lui donnoit le titre de *Femin addulat* (la main droite de l'Etat des Musulmans) & celui d'*Amin Al millat* (gardien & protecteur des Fidèles) l'an 389. de l'Hégire. Peu de tems après, Mahmoud fit un Traité de paix avec *Ilek-kan*, Roi des Nations & des Provinces *Transoxanes* ou du Turquestan, & pour affermir davantage cette alliance, il lui demanda sa fille en mariage & l'obtint. Après s'être ainsi assuré de ses Voisins, il porta la guerre aux Indes, & attaqua l'an 392. de l'Hégire, Gébal, le plus puissant Roi de l'Indostan. Il lui livra deux batailles où il le fit deux fois prisonnier, & le renvoya en liberté. Mais à la troisième ayant été pris de nouveau, il fut obligé de céder le trône à son fils & de se brûler, pour expier son malheur, selon la coutume des Payens de ce Pais-là, où la Religion du Prophète de Dieu n'avoit point encore pénétré.

Mahmoud après ces grandes conquêtes obtint le surnom de *Gazi* (Conquérant) & revint à Gazna, chargé de richesses incroyables que ses armes lui avoient acquises.

L'année suivante Mahmoud fit une expédition dans le Ségestan, pour mettre à la raison

Khalaf, qui n'étant que Gouverneur de cette Province, y tranchoit du Souverain, & avoit même fortifié le Château de That, comme s'il eût voulu s'y maintenir; mais à l'approche de Mahmoud, il alla au devant de lui, lui remit les clés de la Forteresse, & le reconnut pour Sultan. Ce titre, qui n'étoit pas encore en usage, plut tant à ce Prince, qu'il le porta toujours depuis. Il pardonna à Khalaf, & le rétablit dans son Gouvernement. Khalaf n'en devint pas plus sage, ni plus fidèle. Il se révolta une seconde fois, & demanda du secours à Ilek-kan pour le soutenir. Le Sultan irrité de cette perfidie, marcha contre lui avec tant de diligence, qu'il le surprit & l'envoya prisonnier en Georgian.

L'An 396. de la Sainte Fuite, Mahmoud retourna aux Indes, & y entra par le même chemin qu'a pris notre invincible Schach. Il prit chemin faisant Hé bath & Multan. Ilek-kan profitant de l'absence du Sultan, fit une irruption dans le Khorassan. Il partagea son Armée en deux Corps, dont il donna le premier au Général Sipaschi-Teghin, & l'autre à Giafer-Teghin, leur assignant à chacun une moitié de la Province à conquérir. Anslan Giazeb, qui commandoit de la part de Mahmoud dans Hé rat, dépêcha d'abord un Courier aux Indes pour donner avis au Sultan de ce qui se passoit. Ce Prince à cette nouvelle rebroussa chemin avec toute son Armée, & eut bientôt chassé les Ennemis. Ilek-Khan se voyant obligé d'abandonner le Khorassan, appella à son secours Cadeï-Khan, Prince Payen comme lui, qui le vint joindre avec cinquante-mille che-



chevaux. Ils passèrent le fleuve Gihon, & se présentèrent devant la Ville de Balkhe. Mahmoud se voyant attaqué par une si puissante Armée fort supérieure à la sienne, se trouva embarrassé.

Cependant après avoir invoqué le Dieu des Armées & le nom du Prophète, il s'approcha d'eux, comme ils étoient encore à quatre lieues de Balkhe. Les deux Armées étant en présence, on en vint aux mains. Celle de Mahmoud encouragée par l'exemple du Sultan, fit des prodiges de valeur. Il tua Ilel-Khan de sa propre main, & après un combat de cinq heures l'Armée Infidelle fut mise en déroute & taillée en pièces. Il n'en échapa que quelques soldats, qui même périrent dans le Gihon qu'ils vouloient passer à la nage.

Après avoir délivré ses Etats, il reprit la route de l'Indostan, y vainquit le Roi Nevescha, & le condamna à lui payer un tribut considérable, pour avoir abandonné la Loi du Prophète, qu'il avoit embrassée de son propre mouvement, peut-être aussi pour s'attirer encore plus la bienveillance du Sultan.

Ensuite il attaqua Bal, fils d'Andbal, le plus riche des Rois de l'Indostan. Il s'empara de ses trésors qui montoient à des sommes prodigieuses, tant en argent qu'en pierreries; le tout étoit renfermé dans la Forteresse de Betzesim, qui fut emportée d'assaut. Enfin le Roi des Rois ou Empereur des Indes envoya demander la paix au Sultan, qui la lui accorda, à condition qu'il lui enverroient cinquante Eléphants dans ses écuries, outre une grosse somme d'ar-

gent, qu'il s'engagea de lui payer tous les ans à titre de tribut.

Il conquît le Gurgistan (Géorgie), défit plusieurs Rebelles de ses Etats, acheva la conquête des Indes, & revint chez lui couvert de gloire, & possesseur des plus grandes richesses que jamais mortel ait possédées.

L'An 420. de la Sainte Fuite, il conquît l'Iraque Perlique, & la donna en Souveraineté à son fils Massoud, déclarant pour son Successeur dans ses autres Etats son autre fils nommé Mohammed. Et après avoir réglé tout cela, il demanda à son fils Massoud comment il vivroit avec son frère Mohammed après sa mort ? *De la même manière*, lui répondit-il, *que vous avez vécu avec votre frère Ismaël fils de Sebecteghin.* Cette réponse toucha vivement le Sultan Mahmoud; car ayant eu autrefois son frère entre ses mains, il lui pardonna; & lui ayant demandé un jour, comment il en auroit usé avec lui, si Dieu lui avoit donné la victoire ? Ce Prince lui répondit sottement, *Qu'il l'auroit enfermé dans une prison où il ne l'auroit laissé manquer de rien, hors de la liberté.* Cette impertinente réponse engagea Mahmoud à remettre son frère entre les mains du Gouverneur d'un des Châteaux de la Province de Giorgian, qui le tint enfermé jusqu'à sa mort, lui fournissant cependant avec abondance toutes les commodités de la vie.

Mahmoud a été le premier qui ait planté la Foi Mahométane dans les Indes. Il fut reconnu Roi de Perse, quoique son Père eût été esclave, & il fut tranquille possesseur de ce puissant Royaume après la défaite de Rostan  
sur-

surnommé Mageddoulat , fils de Fakheredoulat, duquel il fut se défaire secrettement. Il prit Casbin & Ispahan qui avoient voulu lui résister.

La Maison de Bouiah, qui avoit regné plusieurs années en Perse , finit dans la personne de Rostan, & celle des Gaznevides commença avec Mahmoud.

Si tu trouves, fidèle Pagi-Nassir, que notre divin Schach ressemble à Mahmoud par ses victoires & ses entreprises, ils ne te paroîtront pas moins ressemblans par leur exactitude à maintenir le bon ordre, la justice & l'équité. En voici un trait bien extraordinaire à l'égard de Mahmoud. Il arriva qu'un Turc de ses troupes entrant par force dans la maison d'un pauvre homme , y commit tant de desordres , que le pauvre homme fut obligé de s'en aller, laissant sa femme & ses enfans à l'abandon. Il s'avisa, après avoir erré quelque tems, d'aller au Palais porter ses plaintes au Sultan, qui l'écouta avec bonté, & lorsqu'il eut achevé de parler, ce Prince lui dit , *Si le Turc retourne chez vous, ayez soin de m'en venir avertir.*

Trois jours après le pauvre homme revint, & dit au Sultan que le Turc étoit chez lui, où il renversoit tout sens dessus dessous, battoit l'un, violentoit l'autre, enfin comme il avoit fait la première fois. Le Sultan s'y transporta aussitôt suivi de quelques-uns de ses Gardes, & comme c'étoit dans les ténèbres de la nuit, personne ne l'apperçut. Aussitôt qu'il fut entré dans la maison, il fit éteindre la lumière, & ses Gardes s'étant saisis du coupable le mirent

en pièces à coups de sabre , selon l'ordre du Sultan.

Après que cela fut fait, le Sultan ordonna qu'on rallumât la chandelle , & vint lui-même reconnoître le visage de celui qu'il avoit fait massacrer ; & aussitôt qu'il l'eut reconnu , il se prosterna à terre , & rendit grâces à Dieu. Ensuite il pria le maître du logis de lui apporter quelque chose à manger. Cet homme qui vivoit dans une grande pauvreté , ne put lui présenter que du pain d'orge & un peu d'hydromel. Le Sultan s'en contenta , & après avoir un peu mangé & bu , il se mit en devoir de se retirer. Comme il étoit sur le point de sortir , l'homme à qui il venoit de rendre une si prompte justice , se jeta à ses piés , & le pria très-humblement de lui dire , pour quelle raison il avoit d'abord en entrant fait éteindre la lumière ? Pourquoi il s'étoit prosterné après la mort du Turc , & enfin comment il avoit pu se résoudre à prendre un si mauvais repas ? Le Sultan lui répondit avec beaucoup de douceur : depuis que vous m'avez porté votre plainte , j'ai toujours eu dans l'esprit que ce ne pouvoit être qu'un de mes Enfans qui eût la hardiesse de commettre une telle insolence : c'est pourquoi , ayant pris la résolution de vous en venger , je n'ai pas voulu m'exposer à la vue d'un objet pareil , craignant qu'il ne m'attendrît , & ai fait éteindre la lumière : mais ayant ensuite reconnu que ce n'étoit aucun de mes Enfans , j'en ai loué Dieu , comme vous avez vu : & je vous ai demandé à manger , parce que le chagrin que j'avois de l'outrage qu'on vous avoit fait,

fait , m'a empêché de dormir & de manger comme à l'ordinaire.

Après qu'il eut donné le Gouvernement de l'Iraque Persique, qu'il avoit conquise , à son fils Massoud , il arriva que la Caravane qui partoît de ce Pays-là pour les Indes fut pillée & détournée par une troupe de voleurs , qui couroient le désert appelé Nedubendan. Il y eut à cette occasion plusieurs Marchands de tués, & entre autres le fils d'une Veuve appelée *Zal*. Cette femme vint à la Cour, & demanda justice du meurtre de son fils. Le Sultan lui dit que la Province d'Iraque étant éloignée de son Empire qui étoit à Gasmah , il étoit fort difficile qu'il remédiât à tous les désordres qui y pouvoient arriver. La Veuve lui repartit hardiment : *Pourquoi conquérez-vous donc plus de pays que vous n'en pouvez garder , & duquel vous ne puissiez répondre au jour du jugement , lorsqu'on vous en demandera compte ?* Ces paroles firent beaucoup d'impression sur l'esprit du Sultan. Il n'oublia rien pour consoler cette Veuve, & la combla de présens, après quoi il donna ses ordres, pour qu'on travaillât à détruire les voleurs , & pour qu'à l'avenir les Caravanes fussent hors d'insulte.

Tel est aujourd'hui notre invincible Monarque, & tel il a paru en plusieurs occasions. Tu fais, mon très-cher Pagi Nassir-Bek , que quand un Chrétien Arménien ou autre du nombre de ceux qui trafiquent à Ispahan & logent dans les faubourgs : Tu fais , dis-je, que quand un de ces Chrétiens ouvre les yeux aux clartés de l'Alcoran, & qu'il embrasse notre Sainte Religion, il est émancipé des-lors ,



& qu'il faut que son Père lui donne sa légitime, & qu'à sa mort il lui laisse tout son bien, au préjudice de ses autres Enfans.

Schach Thamas Kouli-kan, se promenant un jour à cheval par Ispahan, rencontra une Créature qui lui parut fort belle. Il ordonna aux Eunuques de lui donner une place au Serrail. Mais la jeune fille entendant cela, présenta une requête, où après avoir exposé au Roi que son Père avoit eu de gros biens, elle lui avouoit ingénûment qu'elle étoit promise, mais que le changement de sa fortune avoit fort refroidi les parens du jeune homme. Le Roi demanda pourquoi cette fille étoit devenue pauvre? On lui dit que c'étoit la conversion de son frère qui en étoit cause, en vertu d'une certaine Loi à quoi tous les Chrétiens devoient se soumettre. *Cette Loi, dit-il, est contraire au Droit naturel, ainsi je l'abolis, & j'accorde qu'à l'avenir celui qui se fera Mahométan n'aura pas plus que ses frères qui resteront Chrétiens.* Et lorsque le Grand Sédre (Pontife des Domaines) voulut lui faire quelques représentations là-dessus: Je ne veux pas, repliqua-t-il, que les Chrétiens puissent nous accuser d'attirer des Profélytes par des vues d'intérêt, ni qu'ils soupçonnent ceux qui se convertissent de ne le pas faire sincèrement. Depuis ce tems-là nous avons eu moins de Profélytes, mais de beaucoup meilleurs que ceux d'autrefois. Ce qui doit d'autant plus réjouir chaque bon Musulman; puisqu'il vaut bien mieux que les Chrétiens meurent dans leur infidélité, que s'ils venoient profaner la Loi du Prophète pour contenter leur avarice, ou quelque autre passion.

Mais

Mais admirons en même tems l'équité de notre Roi. Non seulement il renonce à cette fille, quoiqu'elle fût très-belle, dèsqu'il apprend qu'elle est Chrétienne & sur le point de se marier; mais il abolit à cette occasion une Loi qui ne lui paroïssoit pas juste. Certainement jamais Princes ne se ressemblerent plus que notre invincible Schach & Sultan Mahmoud.

Ce dernier étoit fort laid de visage. S'étant un jour regardé au miroir & ayant trouvé que sa laideur étoit augmentée, il en devint mélancolique. Son Vizir, homme fort sage, remarquant la tristesse du Roi, prit la liberté de lui en demander la cause. *J'ai toujours ouï dire, lui repliqua Mahmoud, que la face du Prince doit réjouir la vue de ses Sujets : comment puis-je me flatter de leur donner de la joie, moi qui suis si difforme ?* Seigneur, lui dit le Vizir, *l'excellence de l'homme ne consiste pas dans sa bonne mine. La vertu & les qualités de l'esprit, suivant le sentiment du Sage, en font toute la beauté. C'est par ces qualités, que vous devez gagner les cœurs de vos Sujets, & être l'objet de leur amour. Parmi vos Sujets à peine de mille y en a-t-il un qui voie votre visage; mais vos mœurs & vos vertus sont regardées de tous, & c'est de cette espèce de beauté que vous devez vous piquer. Quand vos mœurs n'auront pas plus de difformité que votre visage, jamais personne ne s'en plaindra. Voilà des paroles qui méritent qu'on s'en souviennne. On ne peut rien dire de plus sensé, ni de plus solide.*

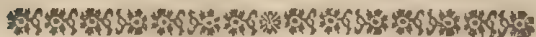
Le Roi a élevé à la dignité de Chef des Portes-étendars de son Armée *Dioen Coelibek*; & le fils aîné de Sa Majesté, *Resa-Keli-Mirsa*, a été

déclaré Régent ou Vice-Roi de Perse, pendant l'absence de Sa Majesté ; *Nassurulla Mirsa*, son second fils, est Gouverneur de *Mazenderan*, & *Hattembek* a le Gouvernement d'Ispahan.

Il y a eu à *Dély*, Capitale de l'Indostan & où le Grand Mogol fait sa résidence, une conspiration contre le Schach, qui a triomphé des Conjurés, & les a tous châtiés comme ils le méritoient. Ayant appris que les Habitans de *Dély* n'avoient attendu que le succès de la conjuration, pour se jeter sur les troupes qu'il avoit logées chez eux, il a jugé à propos de faire un exemple de sévérité qui contint les autres Villes, & pour cet effet il a abandonné celle-là au pillage.

Je te prie, mon cher Pagi-Nassir-Bek, de continuer à m'écrire ; tu le pourras facilement par la voie de Constantinople, où nous avons un Ambassadeur. Tu peux compter aussi que je ne manquerai pas de faire valoir tes fidèles services, & de disposer le Roi à te donner à ton retour une récompense proportionnée à ta fidélité & à ton zèle.

A Ispahan le 12. de la Lune de *Rhamazan*. 1741.



## L E T T R E XIV.

P A G I - N A S S I R - B E K .

A

IBRAHIM, *Darogué* (Lieutenant de Police)  
d'Ispahan.

*Il lui propose d'établir une Gazette à Ispahan, &  
lui en fait voir les avantages.*

C E L U I qui a placé les Astres au Firmament,  
& qui maintient dans l'Univers cet ordre  
admirable, cette harmonie qui en fait subsister  
les parties à l'avantage du tout, de sorte que  
tout ce qui se meut dans la Nature tend à un  
but certain & déterminé, selon les vues du  
Créateur : Celui, dis-je, qui empêche la con-  
fusion parmi tant de Corps qui se meuvent en  
même tems, vous a placé pour être l'image de  
sa Providence qui conserve tout, qui règle tout.

Vous maintenez l'ordre dans une Ville qui  
est un petit Univers, & vous punissez ceux  
qui osent troubler l'harmonie de cette nom-  
breuse Société d'hommes réunis dans la circon-  
férence d'un même terrain. Dieu veuille con-  
server des jours si utiles à l'Etat, & si avanta-  
geux au Public. Le Tout-Puissant, par la  
médiation de son Envoyé, vous maintienne  
dans un état de santé que l'âge le plus avancé  
ne puisse affaiblir.

Il y a en Europe une espèce de gens qui se font engagés à mentir publiquement une fois par semaine. Ces gens font imprimer leurs mensonges sur des feuilles de papier qu'ils envoient dans tous les Royaumes, & dans tous les Pays Européens.

Les Nazaréens ont la folie de payer ces menteries bien cher, & ils en sont si avides, qu'on les voit courir, comme des forcenés, aux bureaux de poste, où ces papiers se distribuent pour de l'argent. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que chaque Pays a plus ou moins de ces sortes de gens qui vendent le mensonge. On dit qu'il y en a beaucoup en Allemagne, encore plus en Hollande, & une infinité en Angleterre.

Je me suis exactement informé pourquoi des Etats, d'ailleurs assez bien gouvernés & policés, souffroient ce que la Morale condamne, & ce que tout honnête homme doit détester, je veux dire le mensonge. On m'a répondu que les Théologiens Nazaréens n'étoient pas d'accord sur le Mensonge ; que les uns le condamnoient purement & simplement comme Mensonge ; mais que les autres le croyoient permis comme *Mensonge officieux*.

J'ai demandé si les mensonges contenus dans ces feuilles nommées *Gazettes*, pouvoient servir à quelque chose, & l'on m'a assuré qu'ils étoient fort utiles. Par exemple un Prince y fait publier des desseins qu'il n'a pas, pour mieux couvrir ses véritables vues : un autre y fait diminuer la perte qu'il a faite dans une certaine rencontre, & augmenter celle de ses Ennemis. On peut aussi par le moyen de ces



imprimés exciter les Peuples à la révolte contre leur légitime Souverain, ou entraîner celui-ci dans des démarches avantageuses à ceux qui feignent d'être ses amis, & qui néanmoins ne cherchent qu'à le dépouiller de cette Souveraineté dont il ne fait pas l'usage qu'ils voudroient. Enfin par ces mensonges circulaires on inspire aux Soldats du mépris pour les Nations qu'ils ont à combattre, & une haute idée d'eux-mêmes. Ces gens qui mentent ainsi pour de l'argent se communiquent leurs mensonges, & se copient mutuellement. L'Allemagne ment pour la Hollande, la Hollande pour la France, la France pour l'Italie, & l'Angleterre pour toute l'Europe.

J'ai plusieurs fois pensé si un pareil établissement ne seroit pas avantageux au Royaume de Perse, & si on ne pourroit pas établir à Ispahan un de ces menteurs publics, tantôt pour exagérer les pertes de nos Ennemis en diminuant les nôtres, tantôt pour échauffer les esprits & leur inspirer un certain enthousiasme qui servît aux vues & aux desseins de notre invincible Monarque. Si nous avions la guerre avec les Moscovites, nous ferions répandre parmi les Tartares Calmuks de ces feuilles périodiques qui les exciteroient à la révolte. Nous ferions soulever les Grecs contre les Turcs, & nos relations feroient peur aux Janissaires, tandis qu'elles rendroient nos *Court-chas*, & nos *Coulars* (1) braves jusqu'à la présomption. Une autre raison me fait pencher pour

(1) Cavalerie Persane. J'ai dit ailleurs ce que c'est que le *Courtches*.

pour un tel établissement. C'est qu'il y a en Europe quantité de pauvres diables qui mourroient de faim sans cette ressource, & nous avons à Isfahan nombre de Copistes qui gagneroient considérablement à copier l'un la Gazette, l'autre le Supplément; & combien de milliers de copies ne s'en feroit-il pas ? Nous en fournirions tout l'Orient, & nous apprendrions aux autres Peuples, non pas ce qui se passe, mais ce que nous voudrions qu'il se passât.

Au cas que Votre Grandeur goûte ce projet, je me charge d'engager le Directeur d'une de ces fabriques. J'irai volontiers faire un voyage à C..... On dit que c'est la Ville de l'Europe qui a la meilleure boutique & la mieux garnie, où l'on trouve des mensonges de toutes les espèces. Le Doyen de cette fabrique est, dit-on, le plus hardi menteur de l'Europe. C'est un *Sabreur* impitoyable, & ce mot de *sabrer* lui plaît tant, que pour avoir le plaisir de le répéter, il fait *sabrer* deux ou trois-mille hommes, pour se divertir; & si on le fâche, il en fera *sabrer* cent-mille. En moins de huit jours il nous feroit *sabrer* tous les Peuples de l'Asie, & honoreroit les morts de quelque trait de raillerie assaisonné dans sa boutique, & dont l'odeur tirant sur le relent, & l'escaignon plairoit infiniment à nos croche-teurs & colporteurs, & lui attireroit l'admiration de nos galopins. Ses confrères d'un Pays voisin sont la plupart plus timides, plus cir-conspects; mais pour lui, il est au-dessus de toute crainte, & rien ne peut l'empêcher de tendre à la perfection.

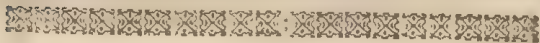
Si l'on veut qu'il écrive en Arabe, je suis  
garant

garant qu'il en aura bientôt assez appris pour cela ; & pour peu qu'il en sache , il en saura bien autant qu'il fait de François, qui est pour- tant la Langue où l'on prétend qu'il ment avec le plus d'énergie, & d'élégance.

On dit qu'il s'est enrichi par ses mensonges. Le moyen est nouveau, & par-là même digne de l'attention des Personnes préposées à contri- buer à tout ce qui peut augmenter les richesses d'un Etat. Il y a vingt ou tant de mille Copistes à Ispahan, qui meurent de faim. Une ou deux Gazettes les enrichiroient ; & combien de bénédictions pour celui qui auroit introduit un si bel Art ! Sa réputation passeroit jusqu'à la postérité la plus reculée , & s'étendrait dans toute l'Asie, sans compter les prières que beaucoup de misérables feroient pour le repos de son ame.

Je laisse à Votre Grandeur à examiner cette affaire, & à prendre le parti qu'elle jugera le plus convenable à sa gloire & à l'avantage des Sujets du Roi. Je serai toujours prêt à exécuter les ordres qu'il lui plaira de me donner, comme au plus humble de ses Esclaves.

A Vienne le 6. Mars 1741.



## VI. M E M O I R E.

### A L'ATHEMADEULET.

A Ussitôt après la mort de l'Empereur, la Grande-Duchesse de Toscane sa fille aînée, a non seulement pris le titre d'Archiduchesse

chesse d'Autriche, mais aussi de Reine de Hongrie & de Bohême, & s'est mise en possession de tous les Etats héréditaires possédés par ses Ancêtres. Le titre d'Archiduc est ancien. Autrefois tous les Princes d'Allemagne un peu puissans le prenoient ; mais dans la suite la Maison d'Autriche s'en est emparée au préjudice des autres, & il n'y a plus eu que les Princes de cette Maison qui aient porté le titre d'Archiducs. J'ai déjà expliqué de quelle manière la Hongrie & la Bohême étoient tombées à cette Maison ; j'ajouterai qu'elle possède encore diverses Provinces en Allemagne, dont la meilleure est la Silésie, qui lui est disputée présentement par le Roi de Prusse. Elle possède encore en Italie les Duchés de Milan, de Parme, de Plaisance & de Mantoue, qui ont aussi leurs Prétendans, tels que les Rois d'Espagne & de Sardaigne. L'Electeur de Bavière forme des prétentions sur l'Autriche & la Bohême ; & l'on dit que l'Electeur de Saxe en forme sur la Moravie, qui est proprement une annexe de la Bohême. Je développerai tout cela dans la suite de ce Mémoire.

La nouvelle Reine de Bohême & de Hongrie a d'abord envoyé des Couriers dans toutes les Cours des Princes ses Alliés, pour leur donner avis de la mort de l'Empereur, & les prier de tenir prêts les secours promis en cas que la Pragmatique Sanction fût attaquée. Elle s'est surtout adressée à l'Angleterre & à la Hollande ; & quant à la France, elle a paru s'en défier. En effet il sembloit que la France, tant de fois attaquée par Charles-Quint, par Philippe II. & par divers autres

Em.

Empereurs & Rois de la Maison d'Autriche, qui l'ont plus d'une fois réduite à un assez triste état, n'avoit pas envie de laisser échaper une si belle occasion de porter un coup mortel à une Rivale si puissante, & si dangereuse. Cependant la Reine de Hongrie a écrit à Louis XV. mais on a différé de lui répondre, sous prétexte que n'ayant pas la même Dignité que ses Ancêtres qui étoient Empereurs, on ne pouvoit lui donner les mêmes titres, & qu'il falloit qu'on eût le tems de chercher dans les regîtres quelle étiquette on avoit observé à l'égard des Rois de Hongrie.

La vérité est qu'on vouloit voir quel parti prendroient les plus puissans Princes d'Allemagne, pour se régler sur leurs démarches. Indépendamment de cela le Ministère de France n'étoit pas bien d'accord au sujet de la Pragmatique Sanction.

Un Ministre disgracié, mais qui étoit en place lorsque la France attaqua l'Empereur au sujet des affaires de Pologne, ce Ministre, nommé Chauvelin, avoit conçu un projet fort hardi. C'étoit de laisser au Roi de Sardaigne le Duché de Milan dont on s'étoit emparé, & qu'on lui avoit déjà donné, moyennant qu'il cédât à la France sa Comté de Nice & la Principauté d'Onelle : que l'Espagne eût les Duchés de Toscane, de Parme & de Plaisance pour l'Infant Don Philippe, moyennant qu'elle garantît le Duché de Lorraine à la France dont elle s'étoit mise en possession. Il portoit ses vues plus loin, & sachant bien que l'Empereur n'étoit pas immortel, ni même d'une santé qui promît une longue vie, il imagina  
de



de faire élire l'Electeur de Bavière depuis long-tems allié de la France, & de soutenir vigoureusement toutes les prétentions que ce Prince formoit sur l'héritage de la Maison d'Autriche, & que pour cet effet la France ne s'engageât jamais à garantir la Pragmatique Sanction.

La capacité de Chauvelin donna de l'ombre au Cardinal de Fleuri, premier Ministre du Roi de France, qui ayant été Précepteur de ce Monarque, avoit par-là même beaucoup de crédit sur son esprit. Il l'animait contre Chauvelin, qui fut déposé de son emploi, & exilé de la présence du Roi.

Fleuri en examinant les papiers de ce Rival, y trouva le plan dont je viens de parler ; il en prit tout ce qu'il y avoit d'avantageux & de glorieux à son Maître & laissa le reste, qui ne s'accordoit guère avec sa propre humeur. En effet Fleuri aimoit véritablement la paix, & ayant remarqué que la conduite des Ministres de Louis le Grand, Prédécesseur de Louis XV. avoit banni la confiance, & donné de l'ombre à la plupart des Puissances de l'Europe, ce qui avoit attiré plusieurs fois à la France un nombre infini d'ennemis, dont elle avoit eu beaucoup de peine à se défendre, il avoit pris tout le contrepied, & s'efforçoit en toute occasion de convaincre tout le monde de sa bonne foi, & de ses vues pacifiques. Il étoit parvenu de cette manière à gagner l'affection des Hollandois, Nation qui se pique de droiture. Il trouva une occasion de les persuader entièrement de sa bonne foi, & de son amour pour la Paix.

L'Empereur s'étoit engagé dans ces affaires  
de

de Pologne, contre le sentiment de la Hollande & de l'Angleterre ses Alliés naturels contre la France. Et lorsque cette Couronne lui déclara la guerre, ils refusèrent de le secourir. Dans deux campagnes, l'Empereur se vit dépouillé de tout ce qu'il possédoit en Italie, & l'Armée Françoisise prit Philipsbourg en Allemagne. On disoit alors que cette Armée forte de plus de cent-mille hommes, pénétreroit en Bavière, tandis que celle qui étoit en Italie perceroit par le Tyrol, & conjointement avec les Bavaois iroit faire une irruption en Autriche, & peut-être même assiéger Vienne, pendant que les Espagnols & les Piémontois assiégeroient Mantoue.

L'exécution de ce plan n'étoit pas une chimère, à ce que j'ai ouï dire à des gens qui s'y entendent. Cependant le Cardinal de Fleuri s'arrêta tout court. Il craignit que de si grands progrès n'alarmassent la Hollande & l'Angleterre. Il prévint leurs craintes, négocia secrètement la paix, & la conclut si avantageusement pour l'Empereur, qu'il gagna plus par cette paix qu'il n'avoit perdu par la guerre. La France se contenta de la Lorraine, qui ne valoit pas l'argent qu'elle avoit dépensé, ni le sang qu'elle avoit répandu. Mais elle gagna entièrement la confiance de ses plus grands & de ses plus anciens Ennemis, l'Angleterre, la Hollande & la Maison d'Autriche. Les deux premières furent charmées de voir que cette paix conservoit l'équilibre du pouvoir en Europe, qu'elles avoient presque desespéré de voir rétablir, après les malheurs arrivés aux Armées de l'Empereur ; & ce Monarque conçut  
une

une si grande affection pour le Cardinal de Fleuri , & une si haute idée de sa modération, que dans la suite il parut une grande harmonie entre les deux Cours, jusques-là que l'Empereur ne voulut jamais d'autre médiation pour s'accommoder avec les Turcs , que celle de la France.

Le Cardinal étoit extrêmement flaté des éloges que les plus grands Ennemis de la France donnoient à son Ministère. Il s'entendoit avec plaisir, surnommer le Ministre pacifique & modéré. Il n'avoit garde de démentir de si beaux titres, ni de changer rien au Système qui les lui avoit aquis. Cependant trouvant le Plan de Chauvelin avantageux au Roi & au Royaume de France, il se l'appropriä.

L'Empereur étant venu à mourir subitement, la Cour de France se trouva embarrassée sur le parti qu'elle devoit prendre dans les troubles qui sembloient devoir être une suite de cette mort.

L'Electeur de Bavière n'avoit jamais voulu se prêter à la garantie de la Pragmatique Sanction, dont l'Empire s'étoit chargé par une conclusion de la Diète. Il prétendoit avoir des droits sur la Succession Autrichienne. Et voici en peu de mots sur quoi ces droits sont fondés.

Avant Rodolphe de Hapsbourg, une branche de la Maison de Bavière possédoit le Duché d'Autriche, qui étoit alors une annexe de la Bavière. Frédéric *le Bellicieux* dernier Duc d'Autriche de la Maison de Bavière étant mort, ce Duché devoit naturellement revenir au Chef de la Maison; mais il eut des Concurrens plus puissans que lui, & entre autres Ot-  
 tocare

Ottocare Roi de Bohème , qui s'empara de l'Autriche à main armée. Quelque tems auparavant, les Electeurs ne s'accordant pas sur le choix d'un Empereur, résolurent de s'en rapporter au jugement de Louïs le Sévère Duc de Bavière, dont le choix tomba sur Rodolphe de Hapsbourg. Rodolphe revêtu de la Dignité Impériale, engagea le Corps Germanique à déclarer Ottocare Ennemi de l'Empire & à lui faire la guerre. Il se fit fournir des troupes & de l'argent, au moyen dequoi il chassa Ottocare de l'Autriche, & le réduisit dans un état pitoyable. Louïs le Sévère crut que Rodolphe lui étant redevable de la Dignité Impériale, ne balanceroit pas de lui rendre le Duché d'Autriche, qu'Ottocare avoit usurpé ; mais il se trompa, & Rodolphe en investit son fils avec la permission de l'Empire, qui fut bien aise de témoigner par-là sa reconnoissance à son Chef. Louïs le Sévère fut obligé de souffrir cette disposition, qui le privoit d'un bien qui lui étoit dû. Il n'étoit pas en état de s'opposer à l'Empereur, encore moins à l'Empire. Dans la suite du tems la Maison d'Autriche s'est accommodée à cet égard avec celle de Bavière. Mais l'Electeur de ce nom prétend que Ferdinand I., à qui Charles V. son frère avoit cédé tous les Etats Autrichiens situés en Allemagne, ayant marié sa fille aînée Anne d'Autriche à Albert Duc de Bavière dont l'Electeur d'aujourd'hui descend en droite ligne, & voulant donner quelque satisfaction à son Gendre au sujet de ses droits sur le Duché d'Autriche, fit un Testament où il établissoit la Princesse Anne sa fille aînée, Héritière de  
la

la Maison d'Autriche, au cas que la postérité masculine de cette Maison vint à s'éteindre.

Dans le Contrat de mariage passé entre Albert de Bavière & Anne d'Autriche en 1546. cette Princesse renonce à toute Succession en faveur des Mâles de sa Maison; mais au défaut de postérité masculine, il est spécifié qu'elle & sa postérité hériteront des Royaumes de Hongrie, de Bohême, & de tous les Etats Autrichiens situés en Allemagne.

Voilà le précis de ce que l'Electeur de Bavière allègue, pour appuyer ses prétentions.

Ce Prince en refusant de concourir aux engagements que l'Empire prit par rapport à la garantie de la Pragmatique, déclara que c'étoit parce qu'il regardoit cette disposition de Charles VI. comme contraire aux justes prétentions de la Maison Electorale de Bavière. Il fit faire par le Comte (2) de Thoering la même déclaration

(2) Tous ceux que nous appellons en Europe Comtes, Marquis, Barons, &c. seroient appelés *Coulomcha* en Perse, & c'est ainsi que les appelle notre Espion. *Coulomcha* signifie proprement *Eslave du Roi*. Le Roi de Perse entretient un certain nombre de jeunes gens qui sont ainsi appelés. Il les fait élever chacun selon ses talens; & dès qu'ils ont appris ce qu'on leur enseigne, on les distribue chez les principaux Ministres & les Grands Officiers de Guerre, où ils apprennent à servir le Roi, soit dans les Affaires, soit dans les Armées. Pendant qu'ils sont chez ces Seigneurs, on les appelle *Tabouna*, c'est-à-dire, *Serviteurs*: on dit tel, *Eslave du Roi*, & *Serviteur d'un tel Seigneur*. A mesure qu'ils avancent en âge & en expérience, on leur confie des emplois selon la capacité de chacun, & on les remplace par d'autres nouveaux venus. C'est, pour ainsi dire, une pépinière de Ministres d'Etat & de Généraux. On voit par-là qu'en Perse le mot d'*Eslave* est un titre d'honneur, au-lieu que celui de *Rajet* qui signifie *Sujet*, en est un de mépris, qui ne se dit que du plus bas peuple.



ration à la Cour de France : de sorte que quand le Cardinal de Fleuri voulut négocier la paix avec l'Empereur, ce Monarque exigeant avant toute chose que le Roi de France se chargeât aussi de la garantie de sa chère Pragmatique, le Cardinal s'en excusa d'abord sur les prétentions de l'Electeur de Bavière, aux Droits duquel le Roi de France ne vouloit point préjudicier.

L'Empereur écrivit là-dessus une Lettre à l'Electeur, pour l'exhorter à se désister de ses prétentions, qu'il traitoit de chimériques ; mais l'Electeur n'y voulut point entendre, & continua à faire solliciter la Cour de France de ne point se charger d'une affaire qui bleissoit les droits d'un de ses plus fidèles Alliés. Le Cardinal auroit bien voulu s'en dispenser ; mais voyant que l'Empereur faisoit de cette garantie une condition *sine quâ non*, comme disent les Européens, il falut qu'il s'y soumit pour avoir la Lorraine ; ainsi la France se chargea de la garantie.

Cette démarche alarma l'Electeur de Bavière, qui avoit compté sur les secours de la France ; mais on lui fit entendre que par cette garantie, le Roi ne prétendoit pas préjudicier *aux Droits d'un tiers*, & que dès qu'il auroit bien établi la preuve des siens, on ne feroit pas difficulté de les soutenir, puisque l'alliance qu'on avoit avec lui étoit avant l'Acte de garantie, & que cet Acte ne pouvoit jamais lier le Roi au point de lui faire commettre une injustice envers un Allié.

Sur cette réponse l'Electeur demanda communication du Testament de Ferdinand I. A-

près bien des délais, on lui en envoya une copie, qu'il soutient être défectueuse.

Pendant ces contestations, l'Empereur a payé le tribut à la Nature, & l'Electeur de Bavière s'est mis en devoir de soutenir ses prétentions par la force. Il a demandé les secours que la France lui avoit promis, & le Conseil de Louis XV. délibérant sur cette affaire s'est trouvé fort partagé. Le Cardinal, craignant que si le Roi prenoit des mesures contraires à la garantie qu'il avoit donnée, les soupçons ne se réveillâssent, & que la réputation d'équité, de droiture, de modération qu'il s'étoit acquise, ne fût tout d'un coup ternie, prétendoit qu'il ne falloit pas se prêter aux vues de l'Electeur de Bavière, excepté en ce qui concernoit la Couronne Impériale, que la France avoit intérêt de lui procurer. Mais d'autres disoient qu'il étoit de la sagesse du Roi de ne pas laisser échaper une si belle occasion de porter un coup mortel à une Maison rivale, qui, par les intrigues les plus dangereuses, avoit si souvent mis son Royaume à deux doigts de sa perte. Que cette occasion ne reviendrait peut-être jamais plus; & que Sa Majesté se rendrait responsable à la Postérité d'avoir négligé un moyen sûr d'assurer son Royaume contre toute invasion étrangère. Le Roi de France fait l'histoire de ses Prédécesseurs en perfection. Il fait que Charles-Quint fit assassiner les Ambassadeurs de France dans le Milanez, par des Soldats Espagnols travestis, & cela pour savoir les ordres dont ils étoient chargés, & le but de leur Ambassade. Il fait comment le même Empereur traita le Roi François I. durant sa pri-  
son,

son, & la paix honteuse qu'il l'obligea de signer. Il fait comment il le frustra du Milanez. Il fait enfin d'où partit le coup qui mit Henri IV. au tombeau, & mille autres choses, sans parler de la guerre pour la Succession d'Espagne, pendant laquelle on avoit voulu enlever le Dauphin, & obliger le Roi Louis le Grand à joindre cinquante-mille hommes de ces Troupes à celles des Alliés pour détrôner son Petit-Fils, sans quoi on le menaçoit de le venir assiéger dans Paris-même. Tout cela se présenta à l'esprit du Roi, ou du moins dut s'y présenter. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il parut pancher pour le sentiment de ceux qui soutenoient qu'il falloit secourir l'Electeur de Bavière, & l'aider puissamment à obtenir ce qu'il prétendoit lui être dû, afin de mettre une fois pour toutes la Maison d'Autriche hors d'état de nuire à la France.

Le Cardinal de Fleuri fit tout ce qu'il put pour détourner le coup. Il représenta au Roi combien une démarche de cette nature, contraire à ses engagements, alloit réveiller les jalousies mal éteintes de ses Voisins : Qu'une guerre entreprise dans un Pays si éloigné, étoit sujette à mille inconvéniens : Qu'il ne falloit pas compter sur les Princes de l'Empire, dont les intérêts étoient si opposés, qu'il n'étoit pas possible de les réunir, & encore moins de les tenir longtems dans un concert nécessaire à un pareil dessein : Que l'Electeur de Bavière étoit un Allié qui seroit à charge, & que pour les autres, il ne falloit pas compter sur eux : Que Sa Majesté n'ignoroit pas de quelle façon les Princes ligués d'Allemagne traitèrent le

M 2

Roi

Roi Henri II. après qu'ils eurent réduit l'Empereur au point où ils vouloient l'amener ; de quelle manière Albert de Brandebourg , dont l'Armée ne subsistoit que par l'argent de la France , en agit pendant le Siège de Metz , lorsque s'avancant sur la frontière du Royaume pour secourir le Roi , il négocioit sous main avec l'Empereur , & dès que le Traité fut conclu , il demanda encore de l'argent au Roi , le reçut ; & ensuite se remit en marche , non pour se joindre aux François , comme il le faisoit accroire ; mais pour tomber sur eux à l'improviste & les tailler en pièces , comme il fit en effet , après quoi il alla grossir l'Armée de l'Empereur.

Ces raisons étoient sans doute fort solides , mais le Roi ne les goûta pas. Il étoit prévenu par des personnes habiles , qui lui représentoient l'exécution du projet comme très-aisée.

D'un côté on lui faisoit voir le Roi de Prusse armé puissamment , & déjà maître de la meilleure partie de la Silésie ; l'Electeur d'Hannovre Roi d'Angleterre embarrassé dans ses Etats d'Allemagne , l'Electeur de Saxe assez porté à profiter de la conjoncture pour faire valoir ses prétentions ; la Russie enveloppée dans une guerre avec les Suédois , & les Hollandois dénués de tout secours hors d'état de remuer. De l'autre côté on lui représentoit une jeune Reine peu affermie dans sa nouvelle domination ; des finances épuisées , une Armée réduite à la moitié par la réforme que l'Empereur y avoit faite après la paix avec le Turc ; tous les Princes de l'Empire las de la longue domination des Princes Autrichiens , disposés

sés à élire tout autre que le Grand-Duc de Toscane pour Empereur: La facilité qu'il y auroit à faire tomber leur choix sur l'Electeur de Bavière, qui revêtu de cette imposante dignité devenoit un Allié respectable.

Ces raisons balançoient beaucoup celles du Cardinal, & l'emportoient même sur elles dans l'esprit du Roi, frappé de ce concours de circonstances favorables, pour parvenir à un but où ses Ancêtres n'avoient jamais pu atteindre.

On peut donc affurer que le Cardinal a été plutôt entraîné que persuadé. Ce Ministre est plus politique que guerrier. Il aime la Paix, & il paroît que son but a plus été jusqu'à présent de rendre son Maître l'Arbitre des Différends entre les Princes de l'Europe, que d'en faire la terreur. Il s'est appliqué, dans cette vue, à inspirer de la confiance à ses Voisins, en leur donnant des preuves de sa bonne-foi & de sa modération. Ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'il a conseillé les voies de fait, & lorsqu'il a vu la porte fermée aux négociations. Les succès des armes ont fait chez lui le même effet, que les déroutes & la perte des Places font chez les autres: Ils l'ont engagé à accélérer la paix, comme s'il avoit craint que son jeune Monarque ne prît goût aux conquêtes, & que ce goût ne l'engageât dans des guerres longues & funestes; & ce n'est qu'à son grand regret qu'il voit la France entraînée dans une affaire qui peut avoir des suites bien terribles, & allumer un feu qu'il ne sera pas aisé d'éteindre.

Le Premier Ministre étant dans ces dispositions,



sitions, il y a apparence que la guerre ne se fera que mollement de la part des François. Cependant ils sont en marche de tous côtés pour entrer en Allemagne, au nombre de cent-mille hommes.

La France en entretient toujours environ deux-cens mille. Elle n'a fait aucune augmentation à l'occasion de ces nouveaux troubles; mais ses Troupes sont composées de vieux soldats, aguerris. Ses finances sont dans le meilleur état qu'on puisse désirer. Elle a soixante Vaisseaux de guerre prêts à agir. Plus de cent Fortereffes la mettent en sûreté contre ses ennemis tant par mer que par terre; en un mot, c'est, au dire de tout le monde, la plus formidable Puissance qu'il y ait en Europe. Les François passent généralement pour être fort adroits en toute sorte d'Arts & d'Exercices, & pour avoir les meilleurs Ingénieurs & les plus habiles Canonniers du monde. Tout cela joint à l'humeur toute belliqueuse de cette Nation, forme un préjugé favorable pour ses armes; mais Dieu qui est le maître des évènements, peut rendre tout cela inutile.

Le Roi de Prusse en montant sur le trône a trouvé un trésor & une nombreuse Armée. Ses Troupes passent pour bien exercées, il a d'habiles Généraux. Il est lui-même d'un génie à exécuter de grandes choses. Il fit l'année dernière un voyage à Wézel sur les Frontières de Hollande, & envoya de-là le Comte de Rothembourg en France, pour sonder les dispositions de cette Cour à l'égard de la Pragmatique Sanction: car ce Prince ayant des-lors des desseins sur la Silésie, l'Alliance de  
la

la France lui étoit nécessaire, parce que la Maison d'Autriche & celle de Bourbon qui est sur le trône de France, étant rivales & les deux principales Puissances de l'Europe, il n'est pas possible d'être ennemis de l'une sans être ami de l'autre. D'ailleurs le Roi de Prusse formoit des prétentions sur deux petites Provinces appartenant à l'Electeur Palatin, & prétendoit s'en mettre en possession d'abord après la mort de cet Electeur. La France ménageoit un accommodement en faveur du Prince de Sultzbach Héritier de la Maison Palatine. Le Roi de Prusse fit connoître au Cardinal de Fleuri, que si la France vouloit se prêter au dessein qu'il avoit de se saisir de la Silésie, le cas de la mort de l'Empereur arrivant, il céderoit au Prince de Sultzbach tous ses droits & prétentions sur Berg & sur Juliers, c'est ainsi qu'on appelle ces deux petites Provinces. La négociation fut entamée, & la mort de l'Empereur étant survenue, en a hâté la conclusion..

Le Roi de Prusse fonde ses Droits sur la Silésie sur des Pactes de famille passés entre les Ducs de ce nom & les Electeurs de Brandebourg, & sur l'achat d'une Principauté particulière de ce Duché, dont un Prince de Brandebourg reçut l'investiture de Ferdinand I. Empereur & Roi de Bohême. Cette Principauté est celle de Jagerndorff, dont l'Electeur de Brandebourg Joachim-Frédéric fut mis en possession, après la mort du Fils de l'Acheteur, qui ne laissa point d'Enfant. Cet Electeur en revêtit peu après son Fils puîné Jean-George, à condition qu'au défaut de postérité de sa

part, la Principauté seroit réunie à l'Electorat de Brandebourg. Ce *Jean-George* s'étant déclaré pour l'Electeur Palatin contre l'Empereur *Ferdinand II.* fut dépouillé de sa Principauté, mis au Ban de l'Empire, & mourut dans l'exil. Son fils qui n'avoit qu'un an quand ce malheur lui arriva eut part à sa disgrâce, n'ayant jamais pu dans la suite rentrer dans son patrimoine, que l'Empereur avoit jugé à propos de s'approprier. Ce fils mourut ainsi dépouillé & errant d'un côté & d'autre. Comme il ne laissa aucune postérité, la Maison de Brandebourg prétendit rentrer en possession de cette Principauté; mais elle n'en put venir à bout, & la puissance de la Maison d'Autriche l'obligea à dissimuler. Elle a toujours néanmoins renouvelé ses instances tant à l'égard de cette Principauté, qu'à l'égard de quelques autres qui font aussi partie du Duché de Silésie, & sur lesquelles elle a formé des prétentions en vertu de certains Pactes de famille appelés *Confédération*; mais elle n'a rien pu obtenir. Le Roi de Prusse d'aujourd'hui se sentant plus en état que ses Ancêtres d'obtenir ce qu'on leur a refusé, est entré en Silésie à la tête de trente-mille hommes d'élite, pendant qu'un autre Armée s'assembloit dans ses Etats pour tenir en échec l'Electeur d'Hannovre, ou tel autre qui auroit pu s'opposer à son entreprise.

L'affaire a été conduite avec tant de secret, que la Cour de Vienne n'apprit ces mouvemens du Roi de Prusse que lorsque ce Prince étoit déjà en Silésie. Comme il s'étoit engagé à la garantie de la Pragmatique Sanction, il a eu  
soin

soin de publier qu'en entrant en Silésie, il n'avoit d'autre vue que de mettre cette Province à couvert des entreprises de ceux qui formoient des prétentions sur la succession de la Maison d'Autriche; mais comme la Cour de Vienne n'a pas voulu l'en croire sur sa parole, il s'est expliqué en termes plus clairs. Il a dit qu'il ne refusoit pas de remplir les devoirs de Garant, & qu'en entrant en Silésie, il prétendoit que cette démarche ne dérogeoit point à la garantie de la Pragmatique; puisqu'il n'en vouloit point à la succession de l'Empereur, & qu'il ne formoit aucune prétention à cet égard; mais qu'il vouloit seulement recouvrer un bien qui lui appartenoit, qui avoit été possédé par ses Ancêtres: & que si la Reine de Hongrie vouloit le lui céder à l'amiable, il étoit prêt de garantir ses autres Etats, & d'employer toutes ses forces pour faire élire le Grand-Duc Empereur.

La Reine de Hongrie n'a eu garde d'accepter ce parti: la Silésie est un trop bon morceau pour le lâcher à si bon marché, & il est trop à la convenance de la Reine pour ne pas tout risquer plutôt que de le perdre. La résolution a été prise de s'opposer au Roi de Prusse. Une Armée de vieilles troupes s'est avancée en Silésie sous les ordres du Comte de Neiperg. Une bataille étoit la voie la plus courte & la plus sûre de décider la question. Les deux partis la souhaitoient également. On se cherchoit de part & d'autre, & on s'est rencontré le 10. d'Avril près d'un Village nommé Molwitz. Le commencement de la bataille a été funeste aux Prussiens; leur Cavalerie ayant

d'abord été enfoncée par celle des Autrichiens : mais leur Infanterie a fait si bonne contenance, que les Autrichiens ont été obligés de leur abandonner le champ de bataille, où ils ont laissé deux-mille morts. Ils ont repassé la rivière de Neiss, & se sont rapprochés des frontières de la Moravie où ils s'étoient assemblés.

Cet avantage quoique peu considérable par lui-même, l'est beaucoup par la retraite de l'ennemi, & parce qu'il a été remporté au commencement d'une campagne, ce qui met le Roi de Prusse en état de former des sièges.

Les François passent le Rhin avec des forces formidables. Quarante-mille prennent la route de Westphalie, sous les ordres du Maréchal de Maillebois, & environ cinquante-mille traversent la Suabe pour se rendre en Bavière. Les Espagnols menacent l'Italie, & le Roi de Sardaigne assemble ses Troupes pour se saisir du Milanéz.

En attendant que le tems développe le but de tous ces mouvemens, je vais parler d'une affaire non moins importante qui regarde particulièrement l'Allemagne. C'est l'Élection d'un Empereur. Depuis l'an 1439. la Dignité Impériale n'est pas sortie de la Maison d'Autriche, & si Léopold Fils de Charles VI. né le 13. Avril 1718. avoit vécu, il est vraisemblable que l'Empire n'auroit pas d'autre Chef; mais ce Prince est mort au berceau, & quoique l'Empereur aimât beaucoup son Gendre, le Grand-Duc de Toscane, il n'avoit néanmoins pas jugé à propos de gêner les Electeurs au point de les obliger à élire ce Prince Roi des Romains. On appelle Roi des Romains celui



celui que les Electeurs choisissent pour l'associer à l'Empereur, soit pour le soulager dans les fonctions de sa Dignité, soit pour prévenir tout délai de l'Élection; car quand une fois les Electeurs ont nommé un Roi des Romains, il est regardé comme le Successeur naturel de l'Empereur, quant à la Dignité Impériale; à moins que pour des raisons, qui ne sont pas ordinaires, les Electeurs ne jugeassent à propos de le déposer.

Il n'est pas apparent que le Grand-Duc soit élu. L'Electeur de Brandebourg est actuellement en guerre ouverte avec la Maison d'Autriche. L'Electeur de Saxe paroît disposé à rompre avec elle, l'Electeur de Bavière lui a déclaré la guerre, l'Electeur Palatin est trop lié avec ce dernier par les liens du sang & de l'amitié, & trop redevable à la France à cause de *Berg* & de *Juliers*. Les autres, allarmés de l'approche de deux puissantes Armées Françoises, ne peuvent que se conformer aux intentions du Roi de France. Si le Grand-Duc étoit Roi des Romains, tout cela disparoîtroit, & il seroit Empereur malgré la France, & ceux des Electeurs qui sont dans ses intérêts. Le feu Empereur auroit prévenu par-là bien des troubles; mais je pense aussi qu'il auroit rencontré bien des obstacles au dessein de disposer de la Couronne Impériale, avant sa mort, en faveur de son Gendre. Je ne doute pas qu'il n'y ait songé; mais je crois aussi qu'il en avoit senti la difficulté, & que desespérant d'en venir à bout, il jugea à propos de ne le pas tenter, de peur d'en avoir le démenti.

Il y a encore une autre difficulté. Le Ro-

yaume de Bohème jouit des prérogatives des Electorats, & celui qui est Roi de Bohème est en même tems Electeur, & concourt à l'Electi-  
on d'un Empereur. Il est inoui qu'une Fem-  
me ait jamais eu part à cette élection, & ce-  
pendant la Reine de Hongrie étant Reine de  
Bohème, en vertu de la Pragmatique Sanction,  
veut exercer la voix Electorale, sous le nom  
de son Epoux, qu'elle a associé à la Régence de  
ses Etats. Mais les Electeurs prétendent que  
si la Reine de Hongrie ne peut, à cause de  
son sexe, exercer la voix Electorale, elle peut  
encore moins conférer cette prérogative à un  
autre. La Cour de Saxe s'oppose sur-tout à  
cette disposition. Elle dit que si la représen-  
tation de l'Electorat de Bohème est jugée né-  
cessaire, elle ne regarde point la Reine de  
Hongrie, mais le Prince-Royal & Electoral  
de Saxe, qui étant l'aîné mâle substitué par la  
Pragmatique Sanction, au cas que la Reine de  
Hongrie n'ait point de Fils, peut seul exer-  
cer cette représentation.

Tout cela a occasionné beaucoup d'Ecrits de  
part & d'autre, composés par ces gens que les  
Européens appellent *Jurisconsultes*. La cou-  
tume de ces Peuples est d'embrouiller les affai-  
res, par quantité de raisonnemens & de cita-  
tions, qui ne servent qu'à empêcher le Public  
de voir clair dans les affaires des Grands, & de  
juger sainement de leurs démarches.

Les Puissances Nazaréennes n'entreprennent  
jamais une guerre, sans instruire le Public des  
raisons qu'ils prétendent avoir de la déclarer. Ces  
raisons ne sont d'ordinaire que spécieuses, &  
couvrent des motifs qu'on n'a garde de dévoiler.

ler. L'attaquant paroît offensé tant qu'on ne voit que ses raisons; mais quand celles de l'attaqué paroissent, c'est tout autre chose. Il en est de même des prétentions que ces Puissances forment à la charge les unes des autres. Lorsque les raisons manquent, on cite les Jurisconsultes, ces interprètes des Loix Nazaréennes, vrais nez de cire qu'on fait tourner comme on veut. Les Ecrits pleuvent de tous côtés, on s'échaufe, on se travaille, non dans la vue d'être véritablement juste, mais par la crainte de ne le pas paroître.

On feroit déjà un gros volume de tout ce qui a été publié pour & contre la voix de Bohême, des Dédutions des Droits des Prétendants à la Succession de Charles VI. & des réfutations qu'on en a faites. Au reste on assure que cette voix sera suspendue à la prochaine Election.

Le Roi de France après avoir été trois mois sans répondre à la Lettre de la Reine de Hongrie, y a fait enfin une réponse que je traduis ici, afin que Votre Majesté puisse juger de quelle manière les Princes Européens se traitent entre eux: beaucoup de politesse au dehors, mais peu de réalité; car il est remarquable que ce Monarque ne dit pas un mot des secours promis par la garantie de la Pragmatique Sanction, quoique la Reine de Hongrie en eût dès-lors grand besoin.

TRES-HAUTE, TRES-EXCELLENTE ET  
TRES-PUISSANTE PRINCESSE, notre très-  
chère & très-aimée BONNE SŒUR & COU-  
SINE.

» La Lettre du 21. Novembre dernier, par  
M 7 » laquelle

» laquelle Votre Majesté nous a notifié le dé-  
 » cès de notre très-cher & amé Frère & Cou-  
 » sin l'Empereur Charles VI. son Père, nous  
 » exprime aussi la haute étendue de l'affliction  
 » de Votre Majesté de ce triste évènement.  
 » La considération de sa vive douleur augmen-  
 » te les regrets d'un Prince, pour qui, de-  
 » puis l'union sincère qu'il avoit contractée a-  
 » vec nous, notre amitié étoit aussi parfaite  
 » que notre estime l'a toujours été, & les sen-  
 » timens que Votre Majesté nous témoigne,  
 » ne peuvent qu'augmenter & fortifier ceux  
 » que nous avons pour elle. Sur ce nous pri-  
 » ons Dieu qu'il vous ait, très-Haute, très-  
 » Excellente & très-Puissante Princesse, notre  
 » très-chère & très-aimée Sœur & Cousine en  
 » sa sainte & digne garde. Ecrit à Versailles.  
 » le 20. Février, 1741.

L O U I S.

Comme je ne vois pas qu'il y ait rien à faire ici  
 pour le principal objet de ma mission, je par-  
 tirai incessamment pour me rendre en Hollan-  
 de, d'où je continuerai à informer Votre Ma-  
 jesté de ce qui se passe de plus important en  
 Europe. De Hollande je passerai en Angle-  
 terre, selon les instructions émanées de vo-  
 tre cabinet, qui est la source de la lumière  
 qui dirige la conduite des Esclaves du Roi  
 du Monde.

A Vienne le 15. Mai 1741.

L E T.



## L E T T R E X V.

P A G I - N A S S I R - B E K

A

ABDALEM-HISSA *Mether* du Roi.

*Il l'informe de l'état des Provinces Unies , & lui fait la rélation de la mort tragique du Prince d'Orange.*

**L**A HOLLANDE où je me trouve présentement, est la plus grande Province d'une République qui porte le nom de Provinces-Unies, & dont le commencement & les progrès sont dignes de la curiosité de Votre Altesse.

Ces Sept Provinces faisoient autrefois partie des Pays-Bas, qui en contenoient dix-sept. Les Princes de la Maison de Bourgogne, issus des Rois de France, étoient Souverains de ces dix-sept Provinces. Charles le Hardi, dernier Duc de Bourgogne, ne laissa qu'une fille nommée *Marie*, qui épousa Maximilien Archiduc d'Autriche, fils de Frédéric III. Empereur. Maximilien I. son fils lui succéda à l'Empire, & eut pour fils Philippe qui épousa Jeanne Héritière de Castille. De cette manière la Souveraineté des Pays-Bas passa à la Maison d'Autriche. Les Flamands (car c'est sous ce nom que l'on comprenoit alors tous les Peuples des Pays-Bas) avoient des privilèges, dont ils étoient



toient fort jaloux, & dès qu'on touchoit à ces privilèges, on pouvoit s'attendre à une révolte générale. L'expérience l'avoit démontré. Les Flamands étoient riches & puissans. La prospérité de leur Commerce, & l'idée de leurs Forces, les rendoient indociles pour le moins autant que l'amour de leurs privilèges.

Charles-Quint, Fils de Philippe d'Autriche & de Jeanne de Castille, connoissoit très-bien leur façon de penser sur cet article; il les traitoit avec douceur. Son humeur populaire, & la politique qu'il s'étoit faite, de ne jamais punir ces Peuples que quand il n'y avoit plus moyen de s'en faire aimer, lui avoient entièrement gagné leur amitié, & son nom est encore en vénération parmi eux. Au lieu de toucher à leurs privilèges, il leur en accordoit de nouveaux, & il y a encore des Villes dans les Pays-Bas qui se glorifient de ceux que cet Empereur leur a accordés.

Ce Monarque laissa à son fils Philippe les Pays-Bas, l'Espagne & le Milanez: mais il ne lui laissa ni son humeur, ni sa politique. Philippe étoit un caractère dur, inflexible, & entêté à l'excès. Sa politique consistoit dans une certaine gravité qui tenoit de la fierté & de la rudesse; plus propre à exciter & à fomenter des révoltes chez ses Voisins, qu'à les prévenir ou à les étouffer dans ses Etats. Il voulut gouverner les Flamands comme les Espagnols, sans considérer la différence de l'humeur de ces deux Nations. Sous prétexte d'arrêter les progrès de l'Hérésie de Luther & de Calvin, il voulut établir dans les Pays-Bas, l'Inquisition, Tribunal terrible, dont jamais Peuple ne s'est  
avisé,

avisé, & que les Nazaréens ont inventé à leur honte, & à la gloire des Musulmans, pour qui cet établissement sera toujours un motif de s'affermir dans leur foi à la vue des détestables moyens que les Nazaréens emploient pour étendre leur Religion. J'espère de faire un jour à Votre Altesse l'Histoire de ce Tribunal, dont j'apprens tous les jours des choses plus étranges les unes que les autres.

Les Flamands refusèrent constamment de se prêter aux vues de Philippe. Ils prirent même les armes, & firent la guerre avec assez peu de succès. Après beaucoup de sièges & de combats, les Espagnols recouvrèrent ce qu'on appelle aujourd'hui les Pays-Bas Catholiques; mais ils ne purent jamais empêcher que sept Provinces ne s'unissent, & ne conservassent leurs privilèges & leur liberté. Leur union fut signée le 29. Janvier 1579. dans la Ville d'Utrecht, & c'est depuis ce Traité d'union que ces sept Provinces furent appelées *les Provinces-Unies*. Elles forment la plus puissante République de l'Europe. Voici leurs noms selon l'ordre de leur signature au Traité d'Union: 1. La Gueldre & le Comté de Zutphen, 2. la Hollande, 3. la Zélande, 4. Utrecht, 5. la Frise & les Ommelandes entre les Rivières d'Ems & de Lauwer, 6. Overijssel, & 7. Groningue. Mais afin que Votre Altesse puisse mieux juger de toutes ces Provinces, je lui envoie ci-jointe une Carte particulière de chacune. J'envoie aussi des Cartes générales de l'Europe au Premier-Ministre du Roi du Monde, l'appui & la colonne de l'Empire Persan.

Ce

Ce qu'il y a d'admirable dans cette union, est que chaque Province est indépendante, & que les Etats de chacune en particulier jouissent d'une entière Souveraineté, pouvant faire de nouvelles Loix, & punir de mort ceux qui refuseroient de s'y soumettre. A l'égard du droit de déclarer la Guerre ou de faire la Paix, il est réservé à l'Assemblée générale des Etats, ou plutôt à toutes les Provinces ensemble représentées par l'Assemblée des Etats-Généraux. Cette Assemblée se tient à la Haye, & est composée des Députés des sept Provinces, dont le nombre n'est ni fixe, ni égal; chaque Province en envoyant autant qu'elle le juge à propos, & elle fournit à leur dépense. On ne compte pas les suffrages des Députés, mais ceux des Provinces; de sorte qu'il n'y a que sept voix, quoique le nombre des Députés monte environ à cinquante, dont la Province de Gueldre fournit dix-sept ou dix-huit. On pourroit dire en un certain sens, que chaque Province a le droit de faire la Guerre ou la Paix, puisque les Députés qu'elles envoient à l'Assemblée Générale, ne peuvent opiner que conformément aux instructions qu'ils ont reçues de l'Assemblée Particulière des Etats de leur Province; mais il faut à la vérité un concours unanime des voix pour déterminer quelque chose sur deux objets si importants.

Les Etats de chaque Province sont composés des Députés du Peuple & de la Noblesse des Villes & des Bourgs qu'elle renferme, & c'est de cette Assemblée particulière qu'on choisit les Députés qu'on veut envoyer à l'Assemblée générale. Les Etats de chaque Province

vince prennent le titre de *Nobles & Grands Seigneurs, Nobles & Grandes Puissances*. Ceux de l'Assemblée Générale, ou *Etats-Généraux*, prennent le titre de *HAUTS ET PUISSANS SEIGNEURS, LEURS HAUTES PUISSANCES*. Tous les Princes de l'Europe leur donnent ce beau titre, à la réserve des Rois d'Espagne & de France. Le premier les appelle *Messieurs les Etats-Généraux Vos Seigneuries, & l'autre, Très Chers & Grands Amis, fidèles Alliés & Confédérés*.

Dans cette Assemblée Générale, il y a toujours un Député qui préside, & qu'on nomme *le Président de Semaine*. Chaque Province préside à son tour, & sa présidence dure depuis le dimanche à minuit jusqu'à la même heure de la semaine suivante. Celui qui tient le premier rang dans la Députation de sa Province a les honneurs de la Présidence. Il reçoit les Mémoires & les Requêtes, il les présente & les fait lire dans l'Assemblée; il propose les affaires, recueille les voix, & déclare la conclusion. Si l'avis général est contraire à celui de sa Province, il a la liberté de céder sa place au Président de la semaine précédente, qui forme la résolution, & la fait coucher sur les Régîtres de l'Etat. Chaque Député est assis selon le rang de sa Province autour d'une longue table, au milieu de laquelle est le fauteuil du Président.

Aucune personne possédant Charge Militaire ne peut avoir séance à l'Assemblée des Etats-Généraux. Les Officiers d'Armée en ont été exclus par une Résolution prise l'an 1624. La Paix étant le plus grand bien dont un Etat puisse

puisse jouir, & convenant peut-être mieux aux Provinces-Unies qu'à tout autre, elles ont craint que l'admission des Gens de Guerre aux Assemblées Générales, n'engageât l'Etat à rompre avec ses Voisins, plus pour l'intérêt particulier que dans la vue du bien général. Cependant le Capitaine-Général des Forces de la République, lorsqu'il y en a un, a droit d'entrer à l'Assemblée, & d'y faire les propositions qu'il juge à propos; mais il est obligé de se retirer lorsqu'il s'agit de délibérer sur ce qu'il a proposé.

Si les Députés d'une Province ne s'aquittent pas de leur devoir, ils n'en sont responsables qu'aux Etats de la Province qui les envoie, & les Etats-Généraux n'ont aucune juridiction personnelle sur eux.

Quelque grand que soit le nombre des Députés, il n'y a jamais que six chaises à l'Assemblée avec le fauteuil du Président de semaine; tous les surnuméraires sont obligés de se tenir debout. La plupart des Députés ne sont que pour trois ans ou pour six tout au plus, à moins que leur Commission ne soit renouvelée. La Province de Hollande a néanmoins un Député du Corps de la Noblesse, qui l'est pour toute sa vie, de même que le Député d'Utrecht du Corps Ecclésiastique, & les quatre Députés de la Province de Zélande.

Parmi les Députés de la Province de Hollande, il y en a un qu'on appelle Conseiller-Pensionnaire, qui assiste tous les jours à l'Assemblée des Etats-Généraux, & c'est le seul de cette Province qui ait cet avantage, les autres



tres n'en pouvant jouir que par une Commission particulière.

Le Secrétaire des Etats-Généraux, qu'on appelle Greffier, lit la prière à l'ouverture de toutes les séances. Il se tient au bout de la table, la tête couverte, pendant qu'on délibère; mais il se lève, se découvre & se tient debout derrière le fauteuil du Président, lorsqu'il lit les Lettres, Requêtes &c. Il a soin de coucher sur les Régîtres de l'Etat les Résolutions de l'Assemblée, qui lui sont communiquées par le Président même. Cette Charge de Greffier est la plus belle & la plus lucrative qu'il y ait dans la République, mais c'est aussi la plus pénible.

Parmi ce grand nombre de Députés qui composent l'Assemblée des Etats-Généraux, il y en a qui ont des Commissions particulières, tels que les Députés pour les Affaires Etrangères, pour les Finances, pour la Marine, pour le Bureau de la Guerre. Tous ces départemens sont composés de huit Députés, un de chaque Province, & le Pensionnaire de Hollande fait le huitième. Il assiste à toutes ces différentes Commissions, dans lesquelles le Député de Gueldre préside toujours.

Lorsque ces Députés ont pris une conclusion sur quelque affaire, ils en font rapport à l'Assemblée des Etats-Généraux, qui forment ensuite une Résolution, commençant par ces mots, *Où le rapport des Sieurs. . . . Députés pour une telle affaire.* En tems de Guerre, les Etats-Généraux envoient des Députés à l'Armée, dont un est du Conseil d'Etat. Ils ont chacun 70. florins par jour.

Le

Le Général en Chef ne peut livrer bataille, ni former aucune autre entreprise d'éclat sans l'avis de ces Députés. Ils ont chacun à leur tour un Détachement des Gardes à pié & à Cheval devant leur porte, & quand ils passent, on bat aux champs & les Officiers saluent de la pique & du drapeau.

Quoique ce soit à l'Assemblée des Etats-Généraux qu'on se détermine à la Guerre ou à la Paix, il est pourtant vrai que les Etats-Généraux ne peuvent non seulement rien résoudre à cet égard; mais même conclure aucun Traité avec les Puissances étrangères: sans le consentement unanime des Provinces, & non seulement ce consentement unanime est nécessaire dans l'Assemblée générale des Etats, mais dans les Assemblées particulières, aucune Province ne peut rien conclure, sans le consentement unanime de tous ses Députés. Ainsi, lorsque les Etats-Généraux sont sollicités par tel ou tel Prince à telle ou telle démarche, il faut que les Députés de chaque Province communiquent à leur Province les propositions de ce Prince: alors cette Province assemble ses Etats, pour prendre leur résolution; & cette résolution peut être retardée par une seule Ville qui forme opposition. De là vient que dans ces Papiers circulaires que les Nazaréens appellent Gazette, on marque si souvent *Nos Seigneurs les Etats ont repris leurs délibérations*. Ces délibérations durent des années entières avant qu'on en vienne à la conclusion, parce qu'il suffit qu'une Ville forme opposition pour qu'on ne puisse rien conclure. Il est néanmoins arrivé une seule fois, que dans  
un

un cas très-pressant , où la République avoit besoin d'une prompte résolution , puisqu'il y alloit de son salut , les Etats-Généraux conclurent trois Traités avec Charles II. Roi d'Angleterre : mais on remarque en même tems , que si la nécessité de l'affaire n'avoit excusé les Députés qui conclurent ces Traités , ou qu'un de ces Députés n'eût pas été du sentiment des autres , il en auroit couté la tête à ceux qui signèrent les Traités.

Au reste , quoique les Etats-Généraux ne puissent agir en Souverains dans ces fortes d'affaires , il faut néanmoins avouer qu'ils ont plusieurs prérogatives qui leur donnent un air de Souveraineté qui trompe les Etrangers , lesquels s'imaginent que les Provinces-Unies sont gouvernées par les Etats-Généraux , au lieu que chaque Province se gouverne à sa façon , pourvu qu'elle ne fasse rien contre le Traité d'Union , & que ce sont véritablement les Etats-Généraux qui dans les affaires les plus importantes sont obligés de suivre les ordres des Provinces.

C'est à l'Assemblée des Etats-Généraux que s'adressent les Princes qui veulent faire des propositions touchant la Paix , ou la Guerre , ou autres affaires de cette importance. C'est près les Etats-Généraux que résident les Ambassadeurs des Puissances Amies de la République ; c'est à eux qu'ils s'adressent quand ils ont quelque chose à proposer.

Les Etats-Généraux disposent de toutes les Charges Militaires , même de celle de *Feld-Maréchal*. Ils disposent des Gouvernemens des Places de guerre dépendantes de la Généralité ,

lité ; ils disposent aussi des Charges de Magistrature dans les Villes qui dépendent de la même Généralité.

Enfin c'est aux Etats-Généraux que les Ambassadeurs présentent leurs Lettres de créance, & de rappel quand ils doivent retourner à leurs Cours. Quand ils prennent leur audience de congé, ils font un Discours à l'Assemblée, relatif au but de leur négociation. Leurs Hautes Puissances leur envoient par leur Agent une Lettre de créance conçue en termes qui témoignent la satisfaction qu'elles ont eue de traiter avec eux, & le regret qu'elles ont de les voir partir. Cette Lettre est d'ordinaire accompagnée d'une médaille & d'une chaîne d'or d'environ mille sequins.

Les Etats-Généraux nomment aussi qui bon leur semble, à la Charge d'Amiral-Général des Forces maritimes de la République.

Tout ce Pays est de peu d'étendue, comme Votre Altesse peut en juger par la Carte que je lui envoie. Il est coupé de canaux, & le terrain en est si bas qu'il est sujet aux inondations qui causent beaucoup de ravage. Pour remédier à cet inconvénient on a fait des digues tout le long de la Mer, & l'entretien de ces digues monte à des sommes immenses. Le terroir est de lui-même stérile, & ne fournit pas assez de grains pour la nourriture de ses Habitans, qui y suppléent par la Navigation, au moyen de quoi ils apportent chez eux les denrées des autres Peuples, soit grains, huiles ou vins en abondance. Les pâturages y sont très communs, & il n'y a pas de Pays  
en

en Europe qui produise plus de beurre & de fromage que celui-ci. Quoique ses bornes soient très resserrées, il est néanmoins fort riche & fort peuplé. Il entretient toujours quarante à cinquante-mille hommes en tems de Paix, & jusqu'à cent-mille en tems de Guerre. Il peut mettre aussi de puissantes Escadres en Mer. En un mot il figure parmi les Puissances les plus formidables de l'Europe, & donne un grand branle aux affaires générales. Les deux Compagnies des Indes Orientales & Occidentales & la Société de Surinam possèdent, sous la protection des Etats-Généraux, de vastes Pays en Asie, en Afrique & en Amérique.

La République entretient aussi des Garnisons dans *Ipres, Furnes, Menin, Dendermonde, Tournai & Namur*, toutes Places des Pays-Bas Catholiques appartenans à la Maison d'Autriche, qui lui en a cédé la garde, tant pour se décharger des fraix des Garnisons, que pour lui procurer une barrière qui la couvrit de ce côté-là. Les Troupes que la République entretient dans ces Villes montent à douze-mille hommes. La Pêche des Harengs, celle des Baleines, les Manufactures de Drap, & d'Etofes de Soye font un article considérable du Commerce des Hollandois: mais tout cela n'est rien en comparaison du négoce que fait la Compagnie des Indes en Epiceries, dont elle fournit tous les autres Pays de l'Europe. Le premier fond de cette Compagnie fut de 6. millions 440200. florins. L'Octroi de la Compagnie est pour un tems limité. Les Etats-Généraux l'ont renouvelé toutes les fois

N

que



que le terme a été expiré. Le dernier renouvellement est du 11. Août 1698. & va jusqu'en 1740. La Compagnie des Indes Occidentales n'est pas à beaucoup près aussi florissante que celle-là. Son Commerce est fort déchû, on travaille à le rétablir. Les Troupes que la République entretient ordinairement sur pié consistent en seize Régimens de Cavalerie, repartis sur chaque Province à proportion de ses facultés. Celle de Hollande étant la plus grande & en même tems la plus riche, en supporte le plus. Elle entretient dix de ces Régimens de Cavalerie, savoir, les Gardes bleues de six Compagnies, six Régimens de Cavalerie ordinaire aussi de six Compagnies chacun, un de Carabiniers de sept Compagnies, & deux Régimens de trois Compagnies chacun. La Zélande en entretient deux de trois Compagnies chacun. Utrecht un de quatre Compagnies. Frise un de six Compagnies, outre la Compagnie des Gardes du Corps du Prince d'Orange, qui forme un Escadron. Overissel un de trois Compagnies. Groningue un de quatre. La Province de Hollande entretient encore quatre Régimens de Dragons, le Régiment des Gardes-Dragons de dix Compagnies, & trois autres de huit Compagnies chacun.

L'Infanterie consiste en cinquante-six Régimens, dont il y en a quatre sur la Province de Gueldre, de onze Compagnies chacun. Vingt-six sur la Hollande, un des Gardes de douze Compagnies, faisant environ mille hommes, deux autres de douze Compagnies chacun, huit de onze, & quinze de dix; sans compter quel-

quelques Compagnies d'Invalides. La Zélande a pour sa part six Régimens d'Infanterie, quatre de douze Compagnies, & deux de dix. Utrecht en a quatre, un de douze Compagnies & trois de onze. La Frise six Régimens d'Infanterie, un de Gardes de vingt quatre Compagnies, faisant deux Bataillons, & cinq de douze Compagnies chacun, outre une autre Compagnie particulière de Gardes. Overissel a deux Régimens d'Infanterie, un de douze & l'autre de onze Compagnies. Groningue trois, deux de douze Compagnies chacun, & un de onze, outre une Compagnie de Gardes. Le petit Pays de *Drenthe* entretient un Régiment d'Infanterie de huit Compagnies, & une Compagnie de Cavalerie. Outre cette Infanterie, la République a environ six-mille Suisses à sa solde; divisés en quatre Régimens, qui forment dix Bataillons de trois Compagnies chacun. Il y a encore un Régiment d'Artillerie de huit Compagnies. Ces Compagnies sont ordinairement de cinquante hommes chacune, quelquefois même de quarante seulement.

Quand la République croit devoir se précautionner, on augmente ces Compagnies de dix ou de vingt hommes; & si cela ne suffit pas on prend des Troupes étrangères à la solde. Les Princes d'Allemagne en fournissent tant qu'on veut pour de l'argent. En général le génie des Hollandois n'est pas belliqueux, & paroît plus propre au Commerce qu'à la Guerre. Ils ont presque toujours été battus par les Espagnols & les François; cependant ils ont forcé les premiers, dont ils étoient sujets, à les reconnoître pour un Peuple libre &

indépendant, & les autres à abandonner quatre Provinces de l'Union qu'ils avoient conquises en 1672. mais tous leurs succès ont été plus l'effet de leurs Alliances & de leurs Lignes que de leurs propres Forces. Leur argent joint à la jalousie que les progrès de leurs ennemis avoient excitée, leur a toujours suscité des amis, avec lesquels ils ont quelquefois été victorieux. Ils sont sur-tout redevables à la sagesse des Princes d'Orange, & aux secours de la France, de l'avantage d'avoir secoué le joug des Espagnols, d'avoir non seulement expulsé ces Tyrans; mais même conquis des Places sur eux, qui forment ce qu'on appelle l'ancienne Barrière de la République, & qui dépendent de la Généralité; de sorte que les Etats-Généraux en donnent les Gouvernemens à qui bon leur semble, de même que les autres Charges tant Militaires que Civiles.

Toutes les Forces de la République étoient autrefois commandées par un Capitaine-Général nommé *Stadhouder* en Hollandois. Les Princes de la Maison d'Orange ont été revêtus de cette Charge importante. Guillaume III. Roi d'Angleterre, le dernier de la Branche aînée de cette Maison, a été *Stadhouder* de la République jusqu'à sa mort. Depuis ce tems-là il n'y a point eu de Capitaine-Général. Cette Charge a de grandes prérogatives; & quoique les Etats conservent toujours la Souveraineté, le *Stadhouder* fait à peu près, ce qu'il veut. Comme il a toujours un puissant parti dans chaque Province, il tâche de faire nommer des Députés de sa faction; & s'il en vient à bout, on peut dire qu'il gouverne la  
Ré-

République quoiqu'indirectement, & sans qu'il paroisse participer aux Droits de Souverain. Le *Stadhouder* avoit toujours sous lui un *Feld-Maréchal*, & commandoit les Armées avec un pouvoir illimité, étant maître d'entreprendre telle expédition qu'il jugeoit à propos : soit qu'il voulût livrer Bataille ou former un Siège, il n'en demandoit conseil à personne. A la vérité les Députés des Etats étoient auprès de lui ; mais ils ne le gênoient guère, étant d'ordinaire des personnes de sa faction. Il dispoſoit aussi de diverses Charges Militaires, ce qui lui attachoit les Gens de Guerre au point de pouvoir entreprendre sur la Liberté de la République, qui n'a échappé que par une espèce de miracle. On vit alors le Prince Maurice *Stathouder* faire périr sur un échafaut un des premiers Membres de la République (1) vieillard vénérable, qui n'avoit commis d'autre crime que d'avoir soutenu la Liberté de sa Patrie que ce Prince vouloit opprimer. Les *Stadhouders* ont toujours beaucoup ménagé le Peuple, dont ils se sont quelquefois servi avec avantage. En général le Peuple est ici fort grossier, & aussi présomptueux qu'insolent. Il se mêle de tout & même de Politique, & de Guerre, dont il raisonne à sa façon, toujours prêt à venger sur les Chefs les revers de la Fortune, & à croire qu'on le trahit dès qu'on n'agit pas à sa fantaisie. Les Hollandois ont cela de commun avec certain Peuple du Nord, d'être fort soupçonneux ; ils sont en même tems caustiques à l'excès, & ce qu'il y a de plus respectable au

N 3

mon-

(1) Le fameux *Jean d'Olden Barneveld*, Grand Pensionnaire de Hollande.

monde n'est pas à l'abri de leur censure, & de leurs médailles quelquefois ingénieuses, le plus souvent indécentes. Leur divertissement consiste à fumer dans un Café, & à chapitrer les Puissances dont la conduite ne leur plaît pas.

Il n'y a pas de Pays au Monde, où la Licence des Libelles contre les Têtes couronnées soit portée plus loin qu'ici; & il est assez étonnant de voir de misérables Barbouilleurs de papier s'ériger en Auteurs, sans autre talent que celui d'injurier avec plus de hardiesse des Personnes dont ils n'oseroient soutenir la vue.

Au reste les Hollandois sont fort simples dans leurs habits, plus propres que magnifiques dans leurs ameublemens, sobres & fort économes; bons mariniers, & plus propres à servir sur mer que sur terre.

La Religion dominante en ce Pays-ci est la Calviniste; toutes les autres y sont tolérées avec une bonté qui fait honneur à la Sagesse du Gouvernement; & qui ne contribue pas peu à enrichir l'Etat, & à augmenter le Commerce qui est la source de sa puissance. Personne ne doit craindre ici la violence ni l'injustice. On y vit en toute sûreté. On n'y craint ni les délateurs, ni les ennemis particuliers, ni la haine des Prêtres, ni celle des Favoris. La douceur du Gouvernement, l'intégrité des Juges, la sagesse des Loix ont peuplé ce Pays d'une infinité d'Etrangers qui y ont apporté leurs biens & leur industrie, & n'ont pas peu contribué à mettre cette République dans l'état de force & de puissance où elle est. C'est une chose incompréhensible, qu'un Pays qui n'a pas plus de cinquante lieues  
de



de long sur trente de large, qui est stérile, marécageux & exposé aux inondations, puisse aller de pair avec les plus grandes Puissances de l'Europe, soit respecté & craint au dehors par ses forces & ses richesses, & aimé au dedans par la sagesse & l'équité de ses Loix.

La plus grande Ville des Provinces-Unies est Amsterdam, Capitale du District nommé Amsteland. Au commencement ce n'étoit qu'une Seigneurie appartenant aux Seigneurs d'Amstel, Maison distinguée parmi la Noblesse du Pays. Son terrain bas & marécageux étoit arrosé de plusieurs ruisseaux & rivières, dont les plus considérables étoient l'Y & l'Amstel. Celle-ci se décharge dans l'autre, & est munie d'une Digue pour prévenir les inondations. C'est de cette Digue appelée *Dam* en Hollandois, & de la Rivière *Amstel*, que s'est formé le nom d'Amsterdam.

Quelques pauvres Pêcheurs attirés par la commodité de la pêche, construisirent d'abord quelques cabanes en ce lieu-là. Ces cabanes s'accrurent bientôt, & les habitans de ces cabanes firent si bien leurs affaires, qu'ils se trouvèrent en état d'entourer l'emplacement qu'ils occupoient, d'un rempart, & de lui donner une forme de Ville. En 1300. cette Ville naissante fut détruite par les Habitans de Harlem, jaloux du négoce qui commençoit à y fleurir. Les maisons en furent rasées jusqu'aux fondemens. Après la retraite de ceux de Harlem, les Pêcheurs dispersés revinrent les uns après les autres à Amsterdam, & rebâtirent leurs maisons. En 1342. ils obtinrent des Privilèges du Seigneur d'Amstel, & la Ville re-

prit une nouvelle forme. Elle s'accrut toujours depuis, & est enfin parvenue en l'état où elle est présentement. On croit qu'après Paris & Londres, Amsterdam est la plus grande Ville de l'Europe; mais il y en a qui croient Naples plus grande. Quoi qu'il en soit, Amsterdam l'emporte de beaucoup sur Naples pour les richesses, & peut-être même qu'à cet égard elle est au-dessus de Paris & de Londres. Elle est entourée de murailles de brique fortifiées de vingt-six bastions, & du côté du Port, elle est fermée par de gros pieux fichés perpendiculairement & joints par des poutres placées horizontalement, avec des ouvertures pour laisser entrer & sortir les Vaisseaux, qu'on y voit toujours en grand nombre, quoique sans confusion. On ferme tous les soirs ces ouvertures au son d'une cloche, qui avertit ceux qui veulent entrer ou sortir, qu'ils doivent se hâter. Les murailles de la Ville sont hautes & bien entretenues, & ont à l'entour un large fossé, autour duquel règne une digue, qui est ornée de deux rangées d'arbres; c'est une promenade très-agréable, qui soutient les eaux du fossé, lesquelles étant plus hautes que le terrain des prairies, inonderoient sans cela les jardins & les maisons de campagne. Chaque bastion a un moulin à vent, outre une multitude d'autres moulins de toute espèce qui sont hors de la Ville. On entre dans Amsterdam par huit portes. Le pont qui joint le rempart d'un côté de l'Amstel à l'autre, est un des plus beaux morceaux d'Architecture qu'il y ait dans les sept Provinces: il a trente-cinq arcades, parmi lesquelles il y en a onze très-hautes, dont

dont huit sont closes pour enfermer les Yachts ou Barques, tant publics que particuliers. Les trois autres sont ouvertes, & c'est par-là que passent les Barques qui descendent ou remontent l'Amstel. Les autres aîches du pont sont beaucoup moins élevées, & le pont même a six-cens-soixante piés de longueur, sur soixante & dix de largeur. Il y a des deux côtés des balustrades de fer qui servent d'appais. C'est par ce pont que l'Amstel entre & se distribue dans les canaux de la Ville, & forme une grande quantité d'Iles, dont les quais garnis d'arbres sont d'une merveilleuse propreté, & sont un des agrémens de la Ville.

Les Places publiques d'Amsterdam ne sont pas d'une grande beauté : la principale est celle qu'ils appellent *Dam*, qui est très-irrégulière & n'a d'autre ornement que la Maison-de-ville, qui est à la vérité un bâtiment superbe, quoiqu'un peu offusqué par un édifice isolé, où l'on pèse les marchandises. Le Marché-neuf est entouré de vieilles maisons, la plupart habitées par des fripiers. Le Marché au Beurre n'a rien de remarquable qu'un bâtiment quarré qui sert à peser les marchandises. La *Place Royale* ne vaut guère mieux que le Marché au Beurre. En revanche on trouveroit peu de Villes qui ayent des édifices publics si beaux, ni en si grand nombre, ni mieux entretenus.

Parmi plusieurs belles Mosquées ou Eglises, on remarque celle qui est appelée *l'Eglise-neuve*, bâtie sur six-mille trois-cens soixante & trois pilotis. Elle a trois-cens-quinze piés de long sur deux-cens-dix de large, cinquante-deux

piliers & soixante & quinze fenêtres. Le chœur est entouré d'une grille de cuivre de trente piés de haut. On y voit les magnifiques tombeaux de deux Amiraux célèbres par leurs exploits, Jean de Galen d'Essen, & Michel Ruiter.

Je passe sous silence divers Hôpitaux qui sont de très-beaux bâtimens, où l'on voit régner également l'ordre & la propreté, & où les Pauvres & les Malades sont servis avec beaucoup de soin & de charité. Je ne dis rien non plus de quelques Maisons de correction, où l'on met les filles de mauvaïse vie, & les filoux. Celui des filles s'appelle *Spinhuis*, & celui des hommes *Rasphuis*. Le premier de ces mots signifie la maison où l'on file, l'autre, la maison où l'on rape ; parce qu'en effet les malfaiteurs y sont occupés à raper du bois de Bresil.

La Maison de Ville a couté plus de trois millions de florins. La première pierre en fut posée le 28. Octobre 1648. Ce bâtiment, d'une solidité & d'un poids immense, est bâti sur 13659. pilotis contigus les uns aux autres. Il est de figure presque quarrée. Sa longueur est de deux-cens quatre-vingt-deux piés, sur deux-cens cinquante-cinq de largeur ; & sa hauteur est de cent-seize piés. On n'y a épargné ni le marbre ni le jaspe, & celui qui l'a conduit & en a donné le dessein, ne peut qu'avoir été un grand Architecte. Les Connoisseurs trouvent néanmoins que les sept petites portes, par où l'on entre dans cet Hôtel, ne répondent pas à la beauté de l'édifice ; mais on prétend que l'Architecte a voulu représenter

par-

par-là les sept Provinces-Unies. On trouve dans le rez-de-chaussée l'Arsenal, la Banque, les Prisons; & en haut sont les Chambres où l'on administre la justice.

La Bourse est encore un très-beau bâtiment. Les fondemens en furent jettés en 1608. & l'édifice entier fut achevé en 1613. Sa longueur est de deux-cens-cinquante piés, & sa largeur de cent-quarante. Il est posé sur trois arcades, sous lesquelles les eaux de l'Amstel se déchargent du Canal nommé *Rockin* dans le *Dam-Rack*. Ces arcades sont fermées de grilles de bois, pour empêcher le passage des bateaux. On a pris cette précaution depuis la découverte d'un complot que des traîtres avoient formé de faire sauter la Bourse pendant que les Marchands y seroient assemblés, par le moyen d'un bateau plein de poudre où l'on devoit mettre le feu. Le rez-de-chaussée de cet édifice consiste en une gallerie qui règne autour d'une cour fort propre & bien pavée. Les salles d'en-haut sont soutenues par quarante-six piliers numérotés, & dont chacun est affecté à une Nation ou aux Marchands du même négoce. Les Négocians, ou leurs Commis se tiennent dans cette Cour & autour de ces piliers tous les jours ouvriers, depuis midi jusqu'à une heure. Les Courtiers vont & viennent pour négocier avec ces Marchands les Lettres de change, ou les Marchandises du débit desquelles on les a chargés. Ce qui facilite infiniment plus le Commerce, que s'il faloit courir dans les maisons de ces Marchands, qui ne manquent jamais de se trouver-là; & s'ils



y manquoient quatre ou cinq fois de suite, ils seroient soupçonnés de banqueroute.

La Maison où l'Amirauté s'assemble a appartenu autrefois aux Princes d'Orange. L'Arsenal pour les Vaisseaux de guerre est sur le Port. C'est un très-beau bâtiment de deux-cens piés de long sur vingt-deux de large. Le rez-de-chaussée est rempli de boulets; le second étage renferme les armes, les cordages; & le troisième, les voiles, poulies, pavillons &c. Cet Arsenal contient plusieurs choses curieuses, entre autres un Canot de Sauvages, apporté du Détroit de Davis, & un Réservoir ménagé au haut de la Maison, lequel contient seize cens tonneaux d'eau, & cette eau peut se distribuer, en cas d'incendie, en seize différens endroits, par des tuyaux de plomb. Tout près de cet édifice est le Chantier où l'on fabrique les Vaisseaux de guerre. Il a plus de cinq-cens piés de long, & tout près du Chantier sont les maisons destinées à loger les Charpentiers qui travaillent à la construction des Vaisseaux. Le Chantier est pourvu en abondance de tout ce qui sert à l'équipement des Vaisseaux.

La Compagnie des Indes Orientales tient ses assemblées dans un vaste bâtiment qui contient plusieurs corps de logis, où l'on garde une partie des Epiceries & autres Marchandises précieuses de la Compagnie, outre un grand Magasin rempli des mêmes Marchandises, & de tout ce qui est nécessaire pour l'équipement des Vaisseaux de la Compagnie. On y voit une Corderie de deux-mille piés de long. Le Chantier est derrière le Magasin,

& l'on compte qu'environ trois-mille hommes sont occupés journallement à travailler dans l'un & dans l'autre.

La fameuse Banque d'Amsterdam est dans des souterrains pratiqués sous la Maison-de-Ville. On ne l'ouvre jamais qu'en présence d'un des Bourguemaîtres, & on ne peut savoir au juste toutes les richesses qu'elle contient. Elle subsiste sur le crédit & la puissance d'Amsterdam. Les plus grands payemens se font ordinairement entre les Marchands en Billets de Banque. La Ville ne paye aucun intérêt de tout l'argent qui y est déposé. Elle le garantit seulement contre le vol, le feu & l'inondation.

La Ville est régie par douze Bourguemaîtres, dont quatre seulement sont en fonction pendant l'année, & c'est pour cela qu'ils sont appelés Bourguemaîtres régens. Ils disposent souverainement de toutes les charges subalternes, des deniers & revenus de la Ville. Ils peuvent faire tout ce qu'ils jugent nécessaire pour la sûreté & l'embellissement de la Ville; augmenter les fortifications, construire des édifices publics & autres choses pareilles. Les émolumens de la Charge de Bourguemaître sont peu considérables; mais quand leur tems est fini & qu'ils sortent de charge, le Conseil de la Ville leur ajuge une certaine somme des deniers publics, pour les dédommager des dépenses qu'ils ont été obligés de faire dans certaines occasions, comme quand il arrive un Prince à Amsterdam, ou quelque autre Grand Seigneur, les Bourguemaîtres leur font les honneurs de la Ville à leurs dépens.

Il y a un autre Magistrat dont la charge est très-considérable, on l'appelle grand Officier, *Schout* en Hollandois. Il a toujours une garde d'Archers dans sa maison, destinés à arrêter ceux qui sont coupables de quelque crime. Les ordres de ce Magistrat sont tels, que ce seroit un crime digne de mort que de s'opposer à leur exécution. Cependant il faut admirer en ceci le bonheur des Hollandois, & l'attention du Gouvernement envers les Sujets; c'est que les Archers & autres Suppôts de Justice n'oseroient saisir un malfaiteur dans la maison d'un Bourgeois, sans en demander la permission à ce Bourgeois, qui est en droit d'exiger que le Magistrat soit présent à la saisie du coupable, supposé qu'il craigne qu'on ne commette quelque desordre dans son logis.

La Ville d'Amsterdam est la dernière de la Hollande qui ait accédé à l'union d'Utrecht, & embrassé la réforme de Calvin. Il a même valu que les États aient employé la force pour la réduire, & rien ne fut épargné pour le succès de l'entreprise; cette Ville étant d'une conséquence infinie aux Confédérés pour leur défense; & pour rompre le dessein que les Espagnols avoient de rentrer en Hollande.

Elle a un Officier sous le titre de Pensionnaire, qui fait les harangues publiques, & veille sur les intérêts de la Ville.

J'ai déjà insinué à Votre Altesse, que chacune des sept Provinces fait une République à part, & que toutes ensemble ne sont qu'une République; dont les parties sont indépendantes les unes des autres, & concourent toutes au même but. Quand il s'agit du bien & du sa-

lut de l'Etat. Chaque Province contribue, selon ses facultés, aux dépenses que la République est obligée de faire. La Province de Hollande en porte le plus, & d'environ cinq-millions de *Dinars cherays* (2) que la République a de revenus, la Province de Hollande en paye quinze-cens-mille par an, & la Ville d'Amsterdam mille par jour.

A une lieue d'Amsterdam est un Village nommé *Sardam*, où il y a plus de 800 familles de Charpentiers. C'est l'endroit des Provinces-Unies où il se fabrique le plus de Vaisseaux; & c'est-là que Pierre le Grand I. Empereur de Russie, fit son premier apprentissage de Charpentier. Il y apprit le mécanisme des Navires, & se perfectionna à Amsterdam, après quoi il alla apprendre en Angleterre tout ce qui concerne la proportion des parties qui entrent dans la fabrique d'un Vaisseau, & la meilleure forme qu'il faut leur donner. Les Arméniens & autres Nazaréens Grecs ont une Eglise à Amsterdam: mais je n'ai point eu la curiosité d'y aller, de crainte d'y être reconnu par quelque Marchand de cette Nation qui pourroit m'avoir vu à Isphahan, ou me soupçonner d'être Musulman. Ce n'est pas que j'aie rien à craindre ici: tout le monde y est en sûreté, dès qu'il ne trouble point la Société par des desordres intolérables; mais c'est à cause des autres Pays d'Europe où je veux aller, & où l'on pourroit prendre quelque ombrage, si j'étois reconnu pour un Envoyé secret du Conquérant du Monde. Un grand agrément

qu'on

(2) Le *Dinar-cheray* est un ducat.

qu'on a dans ce Pays-ci, c'est qu'on y entre & qu'on en sort, sans qu'on s'avise de s'informer qui l'on est, ni ce qu'on fait. Il n'en est pas ici comme ailleurs, où l'on fait mettre les gens en prison sur le premier soupçon. Ici on ne condamne personne sans l'entendre, & on n'arrête personne sans l'avoir fait citer devant le Magistrat. Là on l'examine, & s'il ne se justifie des choses dont on l'accuse, on l'envoie en prison.

Quoique la Hollande ne soit qu'une Province des sept, elle fait néanmoins la partie la plus considérable de la République, & c'est pour cela que les Européens se sont accoutumés à donner le nom de Hollande aux sept Provinces-Unies, & celui de Hollandois à tous les Peuples de ces sept Provinces.

Lorsque la dureté des Espagnols, & la tyrannie de Philippe II. eurent fait soulever les Flamands, on conseilla à ce Roi de se rendre lui-même dans les Pays-Bas ; mais son entêtement à ne point sortir de Madrid acheva de rendre le mal incurable. Philippe crut pourtant y remédier, en envoyant le Duc d'Albe, l'un des plus grands Seigneurs de sa Cour, & le premier Capitaine de son siècle. Il lui donna un pouvoir sans bornes, dont il usa conformément à son humeur toute cruelle & sanguinaire. On dit qu'après son retour des Pays-Bas, il se vanta d'avoir fait périr trente-mille personnes par la main du bourreau. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il en fit périr un très-grand nombre, & même des plus qualifiés. Heureusement pour les Flamands, le Prince d'Orange Guillaume I. évita ses embûches, & se mit à  
la



la tête des Mécontens. Ce Prince étoit un des plus grands Politiques & des plus habiles Généraux de son tems. Il avoit embrassé les opinions des Protestans, auxquels Philippe Roi d'Espagne ne faisoit point de quartier, les faisant bruler & massacrer avec un acharnement digne du titre de Roi Catholique affecté aux Rois d'Espagne. Le Prince d'Orange, d'ailleurs mécontent de ce Roi, prit le prétexte de l'oppression des Peuples, & en particulier de ceux de sa Religion, pour se venger de Philippe. Je n'entrerai point ici dans le détail de ses actions militaires, elles furent marquées de succès divers; mais je remarquerai en passant que les plus grands revers ne lui firent jamais perdre ni l'amour ni la confiance des Peuples, ce qui est, à mon avis, une chose extraordinaire, & une preuve incontestable des grandes qualités de ce Prince. Enfin après avoir lutté contre la fortune, tantôt vainqueur, tantôt vaincu, il parvint à former cette union entre les sept Provinces qui forment la République de Hollande; union qui parut si formidable à Philippe, que dès-lors il s'appliqua plus que jamais à faire périr le Chef du Parti, croyant que lorsqu'il ne seroit plus, il lui seroit aisé de diviser les Confédérés & de les faire rentrer sous son obéissance. Il employa pour détruire ce vaillant Prince d'Orange les moyens les plus indignes. Il promit des sommes considérables à quiconque le tueroit; & le Clergé secondant ce pieux dessein, promit le Paradis aux plus grands scélérats s'ils venoient à bout d'assassiner le Prince d'Orange.

Un Marchand Biscain, nommé *Gaspard Anastre*,

*Are*, qui demouroit à Anvers, & qui étoit entièrement ruiné, espéra de rétablir sa fortune par une action si détestable. Mais comme il n'étoit pas assez courageux pour exécuter une si hardie entreprise, il suborna un jeune homme de son païs, nommé *Jean Fauregui*, qui demouroit chez lui, pour faire le coup. Celui-ci pour exécuter son dessein, prit le 15 Mars 1582. jour de réjouissance pour la naissance du Duc d'Anjou. Le Prince d'Orange logeoit au Château d'Anvers, & comme après diné il passoit dans une autre chambre, *Fauregui* lui tira un coup de pistolet à la tête. Un mouvement que le Prince fit à l'instant que le coup partoit, le sauva. La balle lui effleura la temple. Le coup aiant manqué, on excita d'autres scélérats, à qui on promit les plus grandes récompenses tant de la part de Dieu que de celle du Roi d'Espagne. Deux ans s'écoulèrent sans que Philippe pût voir l'accomplissement de ce qu'il souhaitoit si passionnément. Enfin un certain Bourguignon, nommé *Balthazar Girard*, âgé de vingt-sept ans, entreprit cette malheureuse affaire, & en vint à bout de la manière que je vais dire.

Le Prince d'Orange étoit alors à Delft dans la Province de Hollande; le meurtrier s'y rendit au mois de Mai, & remit au Prince une Lettre signée *François Guion*. Le Prince lui demanda de qui elle venoit, il répondit qu'elle venoit de lui-même, qu'il s'appelloit comme il étoit signé, & qu'il étoit fils de *Pierre Guion*, qu'on avoit fait mourir autrefois pour la Religion; ajoutant que la Lettre contenoit  
des

des secrets qu'il n'avoit voulu communiquer qu'à Son Altesse.

Le scélérat s'adressa le lendemain à un Secrétaire du Prince, qui le renvoya à Pierre de Villiers Premier Ministre. François Guion fut admis à l'audience du Ministre, à qui il déclara qu'il étoit de Besançon, & qu'il avoit toujours été bon serviteur du Prince d'Orange (qui prenoit le titre de Vicomte de Besançon) & qu'il étoit venu pour rendre un service signalé à Son Altesse. Il montra en même tems de blancs-signés du Comte de Mansfeld Gouverneur du Duché de Luxembourg, lesquels il disoit avoir eus par le moyen de son Cousin Secrétaire de ce Comté. Ces blancs-signés trompèrent le Ministre & le Prince, qui crut qu'on en pourroit faire un usage avantageux à son parti. Il en communiqua avec ses Ministres, & avec l'Agent du Duc d'Alençon, Frère du Roi de France, que les Pays-Bas Catholiques avoient peu auparavant appelé pour le reconnoître en qualité de Comte de Flandre & de Duc de Brabant. Il fut trouvé bon que Guion iroit avec le Seigneur de Schoonwal en France, & que les blancs-signés serviroient de passeport au Seigneur de Biron, qui devoit se rendre à Cambray pour y commander au nom du Duc d'Alençon. Ce Prince mourut pendant que Guion étoit en France. Il fut choisi pour porter cette nouvelle au Prince d'Orange, avec une Lettre sur ce sujet. Guion revint à Delft, & pour mieux cacher son dessein, il affecta de ne point se présenter au Prince, & de lui faire rendre par un autre la Lettre dont il étoit chargé. Le Prince, qui étoit

étoit bon & humain, ordonna qu'on fît venir Guion. Il entra que le Prince étoit encore au lit. Son Altesse lui parla avec beaucoup d'affabilité; cependant le scélérat avoua depuis, que si alors il avoit eu un couteau ou un canif, il en auroit percé le cœur du Prince.

Son Altesse lui communiqua le dessein qu'elle avoit de le renvoyer en France. Guion s'offrit à tout pour le service du Prince, & le pria seulement de lui faire donner quelque argent, n'ayant pas de quoi subsister. Le Prince lui fit remettre une douzaine d'écus en attendant. Guion acheta d'une partie de cet argent un pistolet d'un Soldat de la Garde du Prince; mais ayant essayé ce pistolet, & ne le trouvant pas bon, il en acheta deux d'un Sergent, & les ayant essayés plusieurs fois il s'assura qu'ils étoient meilleurs que le premier.

Le lendemain 10. de Juillet 1584. il attendit le Prince comme il sortoit de sa chambre pour venir diner, & s'approchant de lui, il lui demanda un passeport; mais d'un air si déconcerté que la Princesse d'Orange le remarqua, & demanda à son Epoux pourquoi il laissoit approcher de lui ce visage patibulaire. Le Prince d'Orange répondit que c'étoit un homme qui demandoit un passeport, & se tournant vers l'assassin, il lui dit qu'il le lui feroit expédier.

Pendant que le Prince étoit à table, le faux Guion s'alla promener, dans la vue de bien examiner les issues de l'hôtel du Prince, pour voir comment il se sauvroit après qu'il auroit fait son coup. Il revint après cet examen, &

sc

se posta derrière un pilier de la galerie par où il falloit que le Prince passât pour rentrer dans son appartement : il avoit ses deux pistolets sous sa casaque ; & le Prince étant venu à passer dans ce moment, il l'ajusta si bien que d'un seul coup il lui perça le corps d'outre en outre au travers de l'estomac. Le Prince tomba sur ses genoux. On le porta dans la salle où il avoit diné, & où il expira le moment d'après.

On ne fut d'abord d'où ce malheureux coup étoit parti, & dans le trouble où l'on se trouva, peu s'en falut qu'on ne laissât échapper le coupable. Il s'étoit sauvé dans les écuries, & en escaladoit déjà le mur pour gagner une fenêtré d'où il comptoit de se jeter en bas dans le fossé, lorsqu'il fut pris par un Laquais & un Hallebardier de la Garde du Prince. D'autres personnes survinrent. On le saisit, & on le mit en lieu de sûreté. On lui fit d'abord entendre qu'il avoit manqué son coup, de quoi il parut fort fâché ; disant qu'il mourroit content s'il avoit tué le Fauteur & l'Appui de l'Hérésie ; mais que l'ayant manqué, cette pensée lui faisoit plus de peine que les tourmens qu'on lui préparoit.

On l'appliqua plusieurs fois à la torture la plus violente qu'on pût imaginer, & comme il ne poussa pas le moindre cri, ni ne donna aucune marque de douleur, on crut qu'il étoit muni de quelque maléfice : c'est pourquoi on lui rasa tous les poils du corps, & on le mena en cet état au lieu du supplice. Il marchoit fièrement au milieu des bourreaux, quoiqu'il eût eu les piés à demi rôtis à la torture. On  
lui



lui pressa longtems la main meurtrière avec un gaufrier ardent, & après que cela fut fait, il leva sa main & la montra aux assistans, se moquant des bourreaux, qui le prenant pour un Démon, ou pour le moins pour un Sorcier, s'enfuirent, de sorte qu'il falut que le Magistrat employât les menaces pour les faire revenir. Il fut tenaillé en plusieurs endroits de son corps; après quoi on lui ouvrit le ventre, & on en tira le cœur dont on le frappa au visage. Enfin il fut coupé par quartiers, & ses membres furent pendus au boulevard de la Ville.

Très-excellent Mehter, je n'ai fait cette digression que pour montrer de quelle manière les Nazaréens prêchent leur Religion. J'espère de vous donner encore d'autres exemples non moins frappans que ceux-là. Tantôt vous verrez un Derviche poignarder son Roi, son Souverain; tantôt un Empereur empoisonné par le moyen d'une Hostie, qui est ce morceau de Pain que les Nazaréens croient se changer au Corps du Messie; tantôt vous verrez un Héros contre qui se forme une Ligue formidable, pour lui ravir un trône qui lui appartient, sous prétexte qu'il est hérétique. Enfin, je vous montrerai l'Asie devenue le Théâtre des fureurs des Nazaréens, & l'Europe submergée du sang que des Pontifes ambitieux y font verser à grands flots: & si le tems me le permet, je joindrai à tout cela un parallèle de la conduite des Musulmans, appuyé du témoignage des Ecrivains Nazaréens mêmes, afin que Votre Excellence puisse juger, si le reproche que nous font ces Infidèles d'a-  
voir

voir étendu notre sainte Religion par la force des armes, tombe sur nous ou sur eux.

En attendant je terminerai cette Lettre par quelques réflexions sur les Princes d'Orange, & sur la conduite de la République envers eux.

Guillaume I. Fondateur de ce puissant Etat, n'avoit pas cinquante-deux ans accomplis quand il mourut. Il laissa trois fils, dont l'aîné étoit entre les mains des Espagnols, & le cadet *Frederic-Henri* n'avoit alors que huit mois. Le puîné, nommé *Maurice*, succéda aux Charges de son Père, qu'il égala, pour le moins, en prudence & en valeur, & le surpassa même en bonheur.

Lorsque la Hollande secoua le joug de l'Espagne, le Prince d'Orange étoit Gouverneur des Provinces de Hollande & de Zélande pour Philippe II., avec un pouvoir & une autorité pareille à celle de nos *Kans*. L'éloignement du Souverain n'avoit pas peu contribué à augmenter cette autorité. Dans la suite les Provinces-Unies, touchées des services du Prince, & charmées de ses grandes qualités, lui offrirent plus d'une fois de le reconnoître pour leur Souverain; mais Guillaume étoit plus flaté d'avoir rendu la Liberté à un Peuple, que de la Souveraineté qui lui étoit offerte, & qu'il refusa; se contentant des prérogatives dont il avoit joui lorsqu'il étoit Gouverneur pour l'Espagne. Il n'étoit pas de l'intérêt de la République naissante de borner une autorité dont ce Prince n'usoit que pour affermir la Liberté publique; & après lui avoir offert la Souveraineté, on n'avoit garde de toucher aux prérogati-

gatives de sa Charge. En qualité de *Stathouder* ou de Gouverneur, il avoit droit de choisir les Députés des Villes, parmi les Sujets que ces Villes lui présentoient; & comme Capitaine-Général, il nommoit à toutes les Charges Militaires, tant dans l'Armée Navale que dans l'Armée de Terre; & les Officiers de l'une & de l'autre après avoir prêté serment aux Etats de la Province, le prêtoient encore au Capitaine-Général.

Un seul Homme revêtu de deux Dignités pareilles peut être bien utile ou bien dangereux pour un Etat, selon l'usage qu'il fait d'une si grande autorité. La République avoit été contente de Guillaume I. Elle avoit eu des preuves convaincantes de son zèle & de l'amour qu'il avoit pour elle; mais elle ne connoissoit pas encore le mérite de son fils Maurice, & elle jugea à propos de ne lui pas confier d'abord un si grand pouvoir. Il fut cependant fait *Stathouder* des cinq Provinces dont son Père l'avoit été, Grand-Amiral, & peu après Capitaine-Général. Il commanda les Troupes des Etats avec tant de succès, qu'en 1609. il réduisit les Espagnols à demander une trêve, qui fut conclue, la même année, à la Haye dans une Salle où les Etats s'assembloient encore, & qui depuis a toujours été appelée la Chambre de Trêve.

Maurice mourut en 1625. & la Guerre avec l'Espagne avoit recommencé en 1621. Frédéric-Henri frère de Maurice lui succéda dans le *Stathouderat*, & fit la guerre avec succès aux Espagnols, quoiqu'ils lui opposassent les plus grands Capitaines de l'Europe. Il  
 mou-

mourut en 1647. un an avant la conclusion du Traité de Westphalie, où l'Espagne reconnut les Provinces-Unies pour un Etat vraiment libre, & renouça à toutes les prétentions qu'elle pouvoit avoir sur leur Souveraineté. *Guillaume II.* son fils succéda à ses Charges; mais il n'en jouit pas long-tems, étant mort de la petite verole à l'âge de vingt-quatre ans. Son Epouse fille de Charles I. Roi d'Angleterre accoucha huit jours après sa mort d'un fils, qui fut *Guillaume III.* Ce jeune Prince n'eut pas d'abord à beaucoup près la même autorité dans la République que ses Ancêtres y avoient eue. *Guillaume II.* son Père avoit voulu se rendre maître d'Amsterdam par surprise, & ce projet qui ne réussit pas, dégouta la Province de Hollande du Gouvernement des Stathouders. Elle fit même un Edit perpétuel pour en exclure le jeune Prince & ses Descendans. Les Provinces de Zélande, de Gueldre, d'Utrecht & d'Overissel, n'imitèrent pas tout-à-fait la Hollande; mais elles restreignirent beaucoup le pouvoir du Stathouder.

*Guillaume III.* avoit vingt-deux ans lorsque *Louïs XIV.* Roi de France, ligué avec *Charles II.* Roi d'Angleterre, attaqua la République, & fit des progrès si rapides, qu'on lui offrit de lui céder trois Provinces, savoir celles de Gueldre, d'Utrecht & d'Overissel. Les Partisans du Prince d'Orange profitèrent de cette occasion pour souffler aux oreilles du Peuple, que s'il y avoit un Stathouder Capitaine-Général, les choses iroient autrement. La populace prit feu & demanda un Stathouder; & pour qu'il n'y eût point d'empêchement, elle massacra le

Pensionnaire de Hollande avec son Frère, qui passoient l'un & l'autre pour les plus grands ennemis du Stathouderat.

Après la mort de ces deux opposans Guillaume III. fut fait Stathouder & Capitaine-Général. Les François furent obligés d'abandonner les conquêtes qu'ils avoient faites sur la République, à la réserve de Grave & de Mastricht; mais ce ne fut pas le nouveau Stathouder qui les y contraignit, quoique dans cet âge peu avancé, il témoigna beaucoup de prudence & de valeur. Ce fut la Maison d'Autriche, qui allarmée des prospérités de la France, souleva tout l'Empire contre elle; ce qui joint aux forces de cette Maison, fit une diversion qui sauva la Hollande d'une ruïne presque assurée.

Guillaume III. reprit Grave sur les François, après avoir perdu vingt-mille hommes devant la Place. Celui qui la défendoit se couvrit d'une gloire immortelle, & ne se rendit qu'après en avoir reçu des ordres réitérés du Roi de France.

Le Prince d'Orange fit ensuite le Siège de Mastricht, qu'il fut obligé de lever après bien du tems, & une perte d'hommes plus grande que celle du Siège de Grave.

La Paix rendit à la République ce que la guerre lui avoit fait perdre, ce qui seroit apparemment arrivé sans qu'on eût fait de Stathouder: car quoique Guillaume fût grand Capitaine, il eut néanmoins le malheur d'être toujours battu, aiant eu affaire à de plus grands Capitaines encore que lui. Cependant il avoit tant de goût pour la guerre, qu'il  
con-



contribua beaucoup à entraîner la République dans ces longues & sanglantes guerres qu'elle soutint contre la France, après même qu'il fut monté sur le trône d'Angleterre. On dit même qu'une fois il fut si fâché que la République eût conclu la paix avec la France, que pour engager cette Couronne à la rompre, il fut surprendre le Général François qui ne s'attendoit point à être attaqué, sachant que la Paix étoit signée depuis quelques jours, & se reposant sur la foi du Traité. Mais cette affaire ne réussit pas au Prince d'Orange; il fut battu, & eut encore le chagrin de faire beaucoup raisonner le Public sur les motifs d'une démarche si hors de saison.

La Province de Hollande aiant révoqué l'Edit perpétuel qu'elle avoit fait contre le Stathouderat, & Guillaume III. rétabli dans les Charges de ses Ancêtres, eut la satisfaction de voir naître un Edit en faveur de sa Postérité mâle née de mariage légitime: les Etats de Hollande s'engageoient par cet Edit à faire jouir ses Descendans mâles des mêmes Charges dont ils l'avoient revêtu. Guillaume III. épousa Marie Stuart, fille de Jaques II. Roi d'Angleterre, qui perdit sa couronne par un zèle outré pour la Religion Catholique qu'il avoit embrassée & qui souleva par là la meilleure partie de la Nation contre lui. Le Prince & la Princesse d'Orange furent couronnés à sa place. Devenu Roi d'Angleterre, Guillaume ne renonça pas pour cela au Stathouderat: on peut même dire qu'il conserva plus d'autorité dans les Provinces-Unies qu'il n'en acquit dans son nouveau Royaume. Au reste c'est un grand problème.

blème parmi les Nazaréens , si Guillaume fut un Usurpateur, ou un Roi légitime. Les Catholiques sont pour le premier, les Protestans pour le second. Ceux-là disent qu'un Prince qui va à main armée chasser un Roi de ses Etats, pour se mettre à sa place sans aucune apparence de droit, ne peut être qu'un Usurpateur. Les Protestans soutiennent qu'il y a eu des Peuples avant qu'il y eût des Rois ; que ce sont les Peuples qui ont fait les Rois, que ce droit ne peut jamais se perdre, & que ceux qui peuvent faire les Rois , peuvent à plus forte raison les défaire. Ils font là-dessus des raisonnemens, que je crois très-beaux, mais j'avoue que je ne les entens pas trop. J'y trouve beaucoup d'érudition, de subtilité ; mais ils ont le même défaut que toutes les autres controverses des Nazaréens , qui semblent ne traiter un sujet que pour l'embrouiller, l'obscurcir, en voulant l'accommoder à leurs préjugés & à leurs passions. S'ils étoient sincères & moins partisans des troubles & des divisions, ils avoueroient qu'il naît d'étranges conséquences de ces deux Principes admis sans modification, ou quelque correctif : car que seroit-ce qu'un Pays où il n'y auroit d'autre Loi que la volonté du Souverain ? Le Roi du Monde-même n'est-il pas soumis à la volonté de Dieu qui lui est manifestée par l'Alcoran ? Ose-t-il s'écarter des règles d'équité qui y sont prescrites ? D'un autre côté, qu'est-ce qu'un Roi qui dépend du caprice d'un Peuple qui peut le déposer quand bon lui semble ? D'ailleurs ces deux fameuses Sectes de Nazaréens, Catholiques & Protestans, tombent dans une contradiction manifeste : car en  
trai-

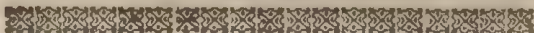
traitant Guillaume d'Usurpateur & les Anglois de rebelles , les premiers semblent supposer qu'on ne peut déposer les Rois pour quelque raison que ce soit : cependant leurs plus célèbres Théologiens enseignent que non seulement on peut les déposer, mais même les tuer dès qu'ils sont hérétiques; combien n'en ont pas déposé les Papes sous ce prétexte? Or c'est là précisément le cas où étoit Jaques II. à l'égard des Anglois. Les autres, je veux dire les Protestans , enseignent qu'il ne faut persécuter personne pour quelques erreurs en matière de Religion : voici un Roi dépossédé & banni pour cette raison, & les Protestans appellent cela la délivrance du Peuple de Dieu.

Il est clair par tout cela, & par mille autres exemples, que chaque Secte Nazaréenne en particulier peut fournir, que les Nazaréens ne se soucient point de se contredire dès qu'il y va de l'intérêt de leur Parti. Ils sacrifient à cet objet toutes les lumières de la Raison, & étouffent la voix de la Justice. Leurs Principes varient selon les circonstances & les personnes. Ce qui est sacrilège , abomination dans leurs adversaires, est en eux un acte de piété, une action méritoire devant Dieu. Laissons-les dans leur aveuglement, & louons le Ciel de nous avoir fait naître dans une Religion où l'injustice est toujours injustice, où la violence est un crime : où l'ambition , l'avarice , la gourmandise, le luxe & la débauche sont des vices en toute occasion & pour toute sorte de personnes.

J'avois dessein de donner à Votre Grandeur une idée des principales Forteresses qui

mettent la République des Provinces-Unies à couvert de toute invasion; mais Elle me permettra de différer encore de quelques jours. Il me faut du tems pour m'en instruire moi-même, & il part demain un Vaisseau pour les Indes, je ne veux pas manquer une si belle occasion d'envoyer cette Lettre-ci. Puisse-t-elle trouver grace devant vos yeux, & convaincre Votre Grandeur des sentimens respectueux du plus humble de Vos Esclaves.

A Amsterdam ce 10. Mai 1742.



## LE T T R E X V I.

### LE MEME AU MEME.

*Il lui parle des dispositions de la Hollande à l'égard du Stathouderat; & lui fait une description des principales Fortereses de la République.*

**J'**AI oublié d'ajouter dans ma dernière au sujet du Stathouder, qu'il peut faire grace aux Criminels, & envoyer des Ministres aux Puissances de l'Europe, non pas à la vérité pour les Affaires de la République, mais pour les siennes particulières. Tout cela lui donne un air de Souveraineté, qui ne doit pas faire plaisir à une Nation libre & jalouse de ses Droits. Et c'est pour cette raison que depuis Guillaume III. la Hollande n'a plus voulu de Stathouder.

Guillaume III. étant mort sans postérité, Jean-Guillaume-Frifo, de la Maison de Nassau,

sau, mais d'une autre branche, prit le titre & la qualité de Prince d'Orange, en qualité d'héritier de Guillaume III. Il eut le malheur de se noyer en 1711. Son Epouse qui étoit enceinte, accoucha deux mois après d'un fils qui prend aussi le titre de Prince d'Orange, sans posséder cette Principauté, laquelle a été cédée à la France par le Roi de Prusse, avec qui ce jeune Prince a été obligé de partager la succession du Roi Guillaume.

Le nouveau Prince d'Orange est Stathouder né de Frise & de Groningue, & en même tems Capitaine-Général de ces deux Provinces. Celle de Gueldre l'a aussi reconnu pour son Stat-houder, mais les autres Provinces n'ont pas voulu imiter cet exemple. La Hollande surtout en paroît plus éloignée qu'aucune autre, & à moins que la République ne se trouvât dans quelque danger éminent, & que quelque fureur populaire ne changeât la disposition des esprits, il n'y a point apparence que l'on rétablisse cette Charge dans les Provinces de Hollande, de Zélande & d'Utrecht.

Guillaume-Charles-Henri, aujourd'hui Stat-houder de Frise, a épousé Anne fille aînée du Roi d'Angleterre Georges Auguste II. Dans l'état où sont les affaires, il conviendrait extrêmement à ce Monarque que le Prince d'Orange son Gendre devînt Stathouder & Capitaine-Général de Hollande; ce seroit un moyen sûr d'engager la République dans les vues de l'Angleterre. Il a, dans ce dessein, envoyé un Ambassadeur à la Haye, qu'on dit être si plein de feu, qu'il est capable d'enflammer les cœurs humides de tous les Hollandois. Cet Ambas-



sadeur s'appelle *Stair*. A en juger par les Mémoires qu'il a présentés aux États-Généraux, on ne peut s'empêcher de reconnoître en sa personne une espèce de Chevalier plein de projets imaginaires, dont il prétend démontrer la possibilité aux Hollandois pour les entraîner à faire cause commune avec l'Angleterre, leur promettant des Villes & des Provinces pour prix de leurs travaux guerriers.

Mais ce Lord a trouvé des gens prudents & circonspects, qui ne font rien sans peser tous les inconvéniens. On dit que sa vivacité ne peut tenir contre le flegme des Hollandois, & qu'il commence à desespérer de les rechauffer.

Il me semble que les Hollandois ont de grandes raisons de ne pas s'embarquer dans une guerre sans savoir comment ils en sortiront. L'Angleterre les entraîna en 1700. dans la guerre contre la France. Qu'y gagnèrent-ils? Leur Commerce en souffrit beaucoup, leur Marine fut affoiblie, & il leur en couta plusieurs centaines de millions de florins, pour obtenir de l'Empereur le droit de garder à leurs dépens certaines Villes de la Flandre Autrichienne. Ces Villes devoient former une Barrière pour l'Etat contre la Flandre; & j'ai cependant ouï dire à d'habiles gens, qu'une campagne suffiroit à cette Puissance pour conquérir toute cette Barrière, dont la garde coute infiniment à la République. D'ailleurs la démarche que les Anglois viennent de faire en transportant une Armée dans les Pays-Bas, sans en rien communiquer aux Etats, a donné des soupçons qui ont beaucoup refroidi la République, qui n'a pas oublié que dans la dernière

nière guerre, les Anglois n'ont songé qu'à leurs intérêts particuliers sans se soucier de ceux de leurs Alliés. Il ne paroît pas que l'avantage de la République puisse se trouver dans la guerre. Le Commerce qui fait sa force & sa puissance, ne peut guère prospérer parmi le bruit des armes; & c'est apparemment ainsi que pensent les meilleures Têtes de l'Etat, puisqu'ils sont continuellement occupés à remplir leurs engagements avec la Maison d'Autriche, sans entrer en guerre ouverte avec la France. Cette conduite n'est pas du goût des Anglois, mais la République ne paroît guère s'en embarrasser. Elle sent bien qu'elle ne peut toute seule ébranler la puissance de la France, & en se joignant aux Anglois, elle appréhende de travailler plus pour eux que pour elle-même, & que le Commerce des Anglois n'absorbe tout-à-fait le sien. Ces considérations ne peuvent manquer de rendre circonspects ces sages Républicains. Si Mylord Stair avoit pris la peine de les faire, il auroit baissé d'un ton, & auroit mis des bornes à cette impétuosité qu'il a fait paroître dans cette négociation, & dont les Hollandois ont été les premiers à se moquer. Ce n'est pas que Mylord Stair ne soit un Seigneur très-capable; mais il faut avouer qu'il s'y est mal pris pour amener les Hollandois à son but. Il a cru que le feu de son éloquence feroit aussi-tôt courir aux armes toute la Hollande. Il s'est trompé: le bruit qu'il a fait, & tous ses emportemens n'ont servi qu'à rendre ces Républicains plus froids, & plus réservés. Ils ont cru qu'on ne s'échauffoit que pour leur faire faire quelque fausse

démarche. Enfin desespérant de les exciter à la colère, il a voulu les épouvanter en exagérant la puissance & l'ambition de la France. Une foule d'Ecrivains gagés ont secondé l'Ambassadeur, & se sont mis à crier tous à la fois beaucoup plus fort que lui. Une quantité de calomnies ridicules contre le Ministère du Roi de France & contre tous les François ont inondé la Hollande, & se sont répandues de-là dans les quatre coins de l'Europe, sans aucun égard pour les Têtes couronnées, & sans observer ni pudeur, ni décence, ni religion. Je me souviens à ce propos d'une rencontre que j'eus l'autre jour dans un Café. J'étois à fumer ma pipe dans un coin vis-à-vis d'une petite table, & j'écoutois tranquillement les pitoyables raisonnemens de l'assemblée, lorsqu'un grand homme sec, & au teint jaune, se vint asséoir vis-à-vis de moi, & me parla Hollandois. Je lui fis comprendre que je n'étois pas encore assez fort dans cette Langue pour pouvoir soutenir une conversation; mais que s'il vouloit me parler François, je me flatois de pouvoir mieux lui répondre. François, *cadedis!* s'écria-t-il, hé *jarni* c'est ma Langue. Il continua à parler plus d'un quart-d'heure, sans que je pusse comprendre autre chose à ses discours, sinon qu'il étoit Gascon d'origine, & Auteur de profession prêt à me rendre service. Je le remerciai de ses offres, & lui demandai à mon tour, si je pouvois lui être bon à quelque chose. Il me pria de lui prêter deux ducats, qu'il me les rendroit dans trois jours au plus tard. Je tirai cette petite somme de ma bourse, & la lui mettant dans la main, je lui

lui dis que je lui en faisois présent. Non pas cela, me répondit-il, je prétens vous les rendre incessamment ; car il faut que vous sachiez, continua-t-il, que je suis à la veille de recevoir un gros présent d'un certain Ambassadeur & même une pension de sa Cour, pour quelque chose que je pourrai vous communiquer avant que de le rendre public. Qu'est-ce, repris-je, un projet ? Non, dit-il, ce n'est pas cela : c'est une Satyre contre la France en général, & en particulier contre le Cardinal de Fleuri & Mr. de Bellile. Mais, lui repliquai-je, que vous a fait la France ; que vous ont fait le Cardinal de Fleuri & Mr. de Bellile, que vous n'avez peut-être jamais vus ?

J'avoue, dit-il, que je ne connois point ces Messieurs, mais je suis réfugié dans ce Pays-ci, & il faut y vivre. C'est à présent la mode d'écrire contre la France ; je connois plus de quatre de mes Confrères qui ont fait fortune au moyen de quelques Libelles contre Mr. de Bellile, & sans vanité j'ose dire que ces Libelles ne valent pas celui dont je suis l'Auteur. Mr. le Comte de . . . m'attend demain, & je dois lui en faire la lecture. Il a promis de me bien récompenser, s'il trouvoit dans mon Ouvrage quelque chose de neuf.

Qu'appellez-vous *quelque chose de neuf*, lui dis-je ? Quelque crime, reprit-il, dont personne ne se soit encore avisé de l'accuser. Comment, dis-je, vous voulez vendre des calomnies ? Et de quelle religion êtes-vous ? Cette question déconcerta mon Auteur, il se leva, & voyant bien que je n'étois pas son homme, il me tourna le dos, se perdit dans la foule

des fumeurs, & s'enveloppa d'un nuage de fumée de tabac qui le déroba à mes yeux.

Votre Grandeur croira peut-être que les gens de cette espèce sont rares ici, j'ose l'assurer qu'il y en a à foison; & que le nombre des Libelles qu'on imprime à Amsterdam formeroit une grosse bibliothèque. Les Hollandois naturellement portés à la Satyre, sont extrêmement curieux de ces sortes d'Ouvrages; c'est leur amusement ordinaire dans ces assemblées qu'ils appellent *Café*. Là, celui qui dit le plus de mal de la France est le plus habile; & ce nombre infini de François mécontents de leur Patrie qui se trouvent en Hollande, renchérissent sur les Hollandois, & les surpassent en emportement, parce qu'ils sont plus vifs. La jalousie qu'on a dans tous les autres Pays de l'Europe de la puissance de la France, & de certains avantages que les François ont sur les autres Nations, dispose un certain Public parmi ces Nations à recevoir avidement tout ce qu'on écrit contre la France & contre les François. Ceux-ci méprisent assez ces sortes de procédés. Ils lisent ces Libelles avec indifférence, & n'y répondent jamais; ou s'ils répondent, c'est pour couvrir leurs ennemis de confusion, par la politesse avec laquelle ils leur parlent, & par le respect & la décence qu'ils observent envers les Têtes couronnées.

Il semble qu'ils veuillent pratiquer cette maxime (1) de l'Alcoran. *Pardonnez aisément : faites*

(1) C'est un des derniers Versets du Chapitre *Aaraf*. Les Interprètes Mahométans remarquent que cette maxime est une des plus morales de l'Alcoran.



*faites du bien à tous, & ne contestez point avec les ignorans.*

Il n'y a pas de Livre dont les Nazaréens négligent plus la lecture, que celui qu'ils disent contenir les fondemens de leur croyance, & les règles les plus parfaites d'équité & de modération. Ce Livre s'appelle *la Bible* ; c'est l'Alcoran des Nazaréens ; & ce qu'il y a d'étrange (2), c'est que le Souverain Pontife en défend la lecture aux Peuples de sa Communion, pendant qu'il leur permet de lire toutes les extravagances de l'Arioste, du Tasse, & d'une infinité d'Auteurs anciens & modernes, aussi dangereux pour les mœurs, que la Bible est utile. Dans les Pays où l'on ne reconnoît point la puissance du Pape, il n'est question que de ce Livre, & les *Mollas* (3) ne recommandent rien tant que la *Bible*, la *Parole de Dieu*. Mais tout cela ne sert de guère, & les Antipapistes aiment bien mieux lire une Gazette ou un Libelle contre un Souverain qu'ils n'aiment pas, qu'un Verset de l'Evangile. Il ne faut qu'avoir été dans ce Pays-ci pour en être

(2) Cela doit effectivement paroître très-étrange à un Mahometan, accoutumé à voir ceux de sa Religion apprendre l'Alcoran par cœur, & s'occuper uniquement à bien pénétrer le sens de ce Livre, tandis que les Chrétiens défendent la lecture de la Bible, & ne la permettent qu'aux Prêtres & aux Moines, qui ne s'en soucient pas. Cela est si vrai, qu'au Concile de Trente un Moine Dominicain Espagnol & Docteur en Théologie, parla long-tems pour prouver que l'Ecriture Sainte n'étoit plus nécessaire, & que la Philosophie d'Aristote suffisoit pour établir les vérités de la Religion Chrétienne, & pour confondre les Héretiques. Je parierois bien qu'Aristote ne s'est jamais imaginé que sa Philosophie pût servir à de tels usages.

(3) *Les Prêtres.*

être convaincu. On y voit les jours de poste une foule de gens de toute Secte accourir au bureau où l'on distribue les Lettres & les Gazettes, & lire avidement les plus grandes absurdités que des Correspondans ignorans, ou des Gazetiers menteurs, débitent comme des faits constans. Ces Gazetiers ont trouvé le secret de remplir d'un ou deux riens six pages de papier.

Par exemple, ils disent dans l'article de Bruxelles, *on écrit de Paris qu'un tel Ambassadeur y étoit arrivé, & qu'il continueroit sa route vers Madrid.* Ensuite vient l'article de Paris, où l'on annonce que l'Ambassadeur a passé par cette Ville. On le suit comme cela de Ville en Ville jusqu'à Madrid, où on le laisse, à moins qu'on n'ait besoin de quelques nouveaux matériaux pour remplir le Supplément; alors on se jette dans la description de ses équipages & de son entrée. En parlant des Affaires Militaires, on vous marque exactement le nombre des Déserteurs qui sont arrivés de l'Armée ennemie; les discours qu'ils ont tenus, & mille autres choses aussi importantes, & aussi intéressantes. Pour moi quand je lis ces sortes d'Ecrits, je ne puis m'empêcher de me repentir de les avoir cru utiles à un Etat; ils sont au contraire pernicioeux, en ce qu'ils tendent à nourrir l'animosité des Nations, à surprendre la crédulité des simples, à les porter à la desobéissance, & à rendre odieux par des calomnies atroces les personnes les plus éminentes en dignité. (4)

Je

(4) Mr. de la Motraye examine, dans la Relation de ses

Je viens au principal sujet de cette Lettre. La Ville de *Boisleduc* tient le premier rang entre les Fortereſſes qui ſont ſous la domination des Etats-Généraux, & qui ſervent de rempart à la République. Elle eſt appelée Boisleduc pour avoir été bâtie près d'un bois où les Ducs de Brabant prenoient le divertissement de la Chasse. Godefroi III. Duc de Brabant, fit abatre ce bois vers l'an 562. de l'Hégire, & jetta les premiers fondemens de cette Ville. Elle s'agrandit dans la ſuite de telle forte, qu'elle paſſe préſentement pour une des plus grandes & des plus belles des Pays-Bas.

Sa ſituation la rend naturellement forte par les rivières & les marais qui l'environnent ; mais cette abondance d'eaux y cauſe de grandes incommodités, & forme quelquefois de ſi grandes inondations qu'on ne peut ni y entrer ni en ſortir qu'en batteau. Les Magiſtrats ont ſouvent offert aux Etats de faire faire des digues propres à remédier à cet inconvé-  
nient ; mais la Province de Gueldre ſ'y eſt toujours oppoſée ; prétendant que ces digues cauſe-  
roient

de ſes voyages, pourquoi la calomnie & la médiſance ſont des vices ſi communs parmi les Chrétiens, & ſi rares parmi les Mahométans. Il attribue cette différence à la *loquacité* des premiers, & à la *taciturnité* des autres. Il ajoute que les Mahométans ſe viſitent rarement, & que leurs viſites ſe paſſent à fumer aſſis les jambes croiſées ſans dire mot. Si la Motraye avoit été équitable, il auroit donné une autre raiſon de cette différence eſſentielle, & auroit dit que les Mahométans ſont bien plus religieux obſervateurs des préceptes de leur faux Prophète, que nous ne le ſommes de ceux que Dieu nous a dictés par la bouche de ſon divin Fils.

roient du préjudice au Pays qu'elle possède sur la Meuse.

Boisleduc est entouré d'un beau rempart revêtu & flanqué de sept grands bastions, avec un fossé fort large & fort profond, plusieurs demi-lunes & une bonne contrescarpe. La Ville a plus d'une lieue de circuit; elle est défendue par plusieurs Forts qui en rendent l'approche très-difficile. Les principaux sont ceux de Crèveœur près de la Meuse; à une bonne lieue de la Ville, ceux d'Isabelle & de St. Antoine. Il y a dans la Ville-même un Château entouré de fossés, appelé *Papenbril*, c'est-à-dire, Lunette des Prêtres. Les Etats-Généraux le firent bâtir dans le siècle passé, pour brider les Habitans de la Religion du Pontife de Rome, qui sont en grand nombre dans Boisleduc, & beaucoup plus forts que les Réformés dont la Religion est celle de la République. On entre dans la Ville par quatre portes principales, qui sont celles de *Vucht* du côté d'Anvers, celle de *Hintem* du côté de Grave, celle d'*Orten* qui mène à Bommel, & celle de *St. Jean* vers Heusden. La Ville contient environ deux-mille maisons fort belles & bien bâties, outre un nombre considérable de moindres. Elle renferme environ vingt-sept à vingt-huit-mille Habitans, divisés en quatre quartiers, formant autant de Compagnies d'hommes capables de porter les armes. Ces Bourgeois sont fort belliqueux, comme le sont en général tous les Brabançons: Boisleduc fut pris sur les Espagnols par le Prince d'Orange Frédéric-Henri l'an 1027. de l'Hégire, après un siège de quatre mois & de-  
mi.

mi. Depuis ce tems-là elle est restée aux Etats-Généraux, qui ont toujours eu soin d'y entretenir une forte Garnison, & de la pourvoir de toutes les munitions nécessaires. Comme c'est une des principales clés de la République, on n'en confie le gouvernement qu'à un des premiers Généraux. Le Gouverneur loge dans la Maison qui étoit autrefois celle des Derviches de la Compagnie de Jésus. C'est un grand édifice fort beau, & bien entretenu. Le Commandant ou Lieutenant-de-Roi occupe le Palais Episcopal.

Les Casernes de Boisleduc ne suffisent pas pour loger toute la Garnison, dont une partie loge chez les Bourgeois. Ceux-ci ont cependant de grands privilèges, que divers Ducs de Brabant leur ont accordés, & qui leur furent confirmés par l'Article VIII. de la Capitulation signée par Frédéric-Henri Prince d'Orange, & ratifiée par les Etats-Généraux. Un des plus anciens de ces privilèges, est celui de pouvoir demander la paix, lorsqu'un Bourgeois est en démêlé avec un autre Habitant. Si ce dernier la lui refuse, il est condamné à une amende de quelque soixante florins de Hollande, quelquefois même à avoir le poing coupé. Un autre privilège non moins important, c'est qu'un Bourgeois ne peut être cité que devant les Echevins, & qu'on ne peut le faire arrêter, ni saisir ses biens hors de la Ville. On ne peut non plus pour quelque crime que ce soit le transférer hors de la Ville & de sa juridiction, ni être jugé que par les Echevins. Il est autant en sûreté dans sa maison que dans un asyle, & quand la porte & les fenêtres en  
sont



sont fermées, le Bailli ne peut y enlever personne, que du consentement des Echevins.

Quoique la Ville de Boisleduc ait été conquise sur les Espagnols par les armes de la République, elle prétend qu'on ne doit pas la regarder comme une Ville de Conquête, mais comme Membre de la République. Les autres Villes du Brabant Hollandois ont formé la même prétention, & fait, avec le Magistrat de Boisleduc, diverses remontrances aux Etats-Généraux & même aux Provinces particulières; mais on n'a pas jugé à propos de leur accorder leur demande, quelque plausibles qu'aient paru les raisons qui ont été alléguées de la part de ces Villes.

A six lieues de Boisleduc est la Ville de Grave, une des clés de la République vers les Etats du Roi de Prusse. C'est une Forteresse très-considérable, tant par sa situation que par ses fortifications, qui consistent en cinq bastions, & quatre demi-lunes, avec un double fossé fort profond, que l'eau de la Meuse remplit. Outre ces ouvrages, il y a encore la vieille enceinte flanquée de tours & arrosée par la Meuse-même. De l'autre côté de cette rivière, sur le territoire du Quartier de Nimègue & vis-à-vis de Grave, il y a un Fort, qui est un ouvrage à couronne pour empêcher le passage de la rivière. Toutes ces fortifications sont très-régulières, bien entretenues, & pourvues d'une bonne artillerie.

La Ville est fort petite, & ne contient pas au-delà de quatre-cens maisons, la plupart vieilles & mal bâties. Ces maisons forment environ neuf ou dix rues qui aboutissent à la  
Place

Place d'armes qui est assez grande. Le Roi d'Espagne avoit donné la Seigneurie de Grave au Prince d'Orange, ou plutôt il la lui avoit engagée pour une certaine somme d'argent.

Au commencement des troubles des Pays-Bas, le Duc d'Albe s'empara de Grave, & la confisqua, sous prétexte que Guillaume I. Prince d'Orange s'étoit révolté contre le Roi d'Espagne : mais un nommé *Sander Tourck* s'en rendit maître par surprise au nom du Prince d'Orange. Le Gouvernement de Bruxelles ne perdit point de tems, & envoya un bon Corps de troupes pour reprendre la Place. *Tourck* ne se sentant pas assez fort pour la défendre, l'abandonna & se retira à tems. Le Duc d'Albe y fit entrer une bonne Garnison, & en donna le Gouvernement à un certain *Gaspard Commes*, qui se rendit si odieux aux Habitans, qu'en 1577. ils résolurent de se délivrer de sa tyrannie. Le projet fut exécuté avec succès. Les Magistrats ayant invité le Gouverneur à un repas dans le Château qui est sur la Meuse, où ils avoient fait cacher quelques Bourgeois armés, & le Gouverneur y étant venu, on leva le pont, & on fit prisonnier *Don Gaspard Commes*. Un batteau qu'on tenoit prêt le transporta à Mastricht. Les Magistrats ayant aussitôt donné avis de la réussite de leur entreprise au Prince d'Orange, ils en reçurent un secours de troupes, avec lesquelles ils chassèrent la Garnison Espagnole.

La Ville resta au pouvoir des Confédérés jusqu'en 1586. qu'elle fut prise par Alexandre Farnèse Duc de Parme commandant les Armées du Roi d'Espagne. En 1602. Maurice Prince

Prince d'Orange la reprit sur les Espagnols; & les Etats-Généraux en restèrent maîtres jusqu'en 1672. que les François la prirent en très-peu de tems. Guillaume III. Prince d'Orange la reprit deux ans après, avec une grande perte d'hommes & après un long siège.

Les Princes d'Orange étoient Seigneurs de Grave, & cette Seigneurie a passé à leur Héritier Jean-Guillaume-Frifo; mais la Souveraineté de cette Ville appartient aux Etats-Généraux.

On va de Grave à Mastricht au travers d'une bruyère qui a plus de vingt-cinq lieues de long. Mastricht est une des plus fortes Places de l'Europe, & un des principaux Boulevards de la République. Cette Ville est située sur la Meuse, qui la divise en deux parties; celle qui est sur la rive gauche de ce fleuve s'appelle proprement Mastricht; l'autre qui est sur la droite se nomme Wyck. Un pont de cent piés de long joint ces deux quartiers. Il est posé sur neuf grandes arcades, dont huit sont de pierres de taille; & la neuvième de bois, si ingénieusement construite, qu'on peut, sans la détruire, la rompre, & couper ainsi toute communication avec Wyck. Cette arcade a soixante & quinze piés de long, & c'est par-là que passent tous les grands batteaux qui vont de Hollande à Liège.

Mastricht a soutenu cinq sièges considérables. En 1579. les Habitans étant entrés dans la Confédération des Pays-Bas, le Duc de Parme l'assiégea & la prit après quatre mois d'attaque. Les Espagnols y commirent des cruautés inouïes. Plus de huit-mille Habitans furent

rent passés au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe. Frédéric-Henri Prince d'Orange la reprit sur les Espagnols en 1632. après deux mois & douze jours de siège. Le Marquis d'Aitone, Gouverneur des Pays-Bas, tâcha de la reprendre deux ans après; mais il fut obligé de lever le siège par la vigoureuse résistance du Duc de Bouillon, Neveu du Prince d'Orange, & Gouverneur de la Place.

Louis le Grand Roi de France l'assiégea en personne avec une Armée de cent-mille hommes, & s'en rendit maître au bout de treize jours d'attaque, au mois de Juillet 1673. Guillaume III. Prince d'Orange voulut la reprendre sur les François trois ans après, mais il n'en put venir à bout; & après un siège de près de deux mois, il fut obligé de se retirer avec le chagrin d'avoir perdu vingt-cinq-mille hommes dans divers assauts.

Avant que cette Ville passât au parti des Confédérés, elle n'étoit environnée que d'une muraille avec des tours à l'antique. Les Espagnols y ajoutèrent quelques fortifications à la moderne; & les Etats-Généraux s'en étant rendu maîtres, la firent fortifier régulièrement, de sorte qu'elle devint dès-lors une Forteresse considérable. Les François augmentèrent en suite ses ouvrages, & en firent une Place de grande défense.

Les remparts de Mastricht, tels qu'ils sont présentement, ont une bonne lieue de circuit. Ils consistent dans l'ancienne enceinte flanquée de petites tours & de bastions à l'antique; mais la principale force du corps de la Place consiste en plusieurs bastions détachés, grands & petits;

petits; en ouvrages à corne & à couronne, & en un chemin couvert qui est double en quelques endroits, & triple en d'autres; le tout accompagné d'une infinité de mines & de fourneaux.

On peut former deux inondations considérables, pour retarder l'approche de la Ville, l'une du côté de Liège, l'autre du côté de Boisdeduc. Outre cela il y a près de la Ville, du côté de Liège, sur la croupe d'une montagne, un terrain retranché avec beaucoup d'art & nommé le Fort Saint-Pierre, pouvant aisément contenir une Armée de treize à quatorze-mille hommes; qui au moyen de plusieurs redoutes bien entretenues & bien munies d'Artillerie, pourroit extrêmement embarrasser ceux qui entreprendroient le siège de la Place. Ce Fort consiste en un grand bastion casematé, avec sa contrescarpe & deux chemins couverts: le tout appuyé à des retranchemens qui s'étendent à droite & à gauche jusqu'à l'inondation formée par la petite rivière de *Fair*.

Quoique Wyck soit séparé de Mastricht par la Meuse, il fait néanmoins partie de la Ville, & est sous la même juridiction. Il est aussi très-bien fortifié. Son rempart qui a un gros quart de lieue de circuit, est flanqué de trois grands bastions attachés au corps de la Place. Il y a encore une autre enceinte de gazon flanquée de plusieurs bastions, de ravelins, & d'un bon chemin couvert.

Deux Iles, qui sont l'une au-dessus, l'autre au-dessous du pont, sont retranchées & défendues par des redoutes & par des ouvrages de maçonnerie. La Ville est grande & bien bâtie.

On



On y compte trois-mille maisons & environ douze à treize-mille Habitans.

Il est remarquable que la Souveraineté de cette Ville est partagée entre les Etats-Généraux & l'Evêque de Liège. Anciennement les Ducs de Brabant exerçoient cette Souveraineté en commun avec ce Prélat. Or par le Traité de Munster, le Roi d'Espagne en qualité de Duc de Brabant, aiant cédé la Ville aux Etats-Généraux, ceux-ci sont entrés dans tous les Droits des Ducs de Brabant, & en cette qualité ils ont une Jurisdiction de prééminence, qui consiste en ce qu'ils ont seuls le droit de Garnison, & qu'ils sont seuls Souverains des Cloîtres & de tout le Clergé Catholique; qu'ils sont Seigneurs fonciers de tout le territoire de la Ville, & qu'en cette qualité ils ont seuls le pouvoir d'établir des Bureaux de poste, & autres choses semblables.

Cependant la Ville est gouvernée conjointement par les Etats-Généraux & par l'Evêque de Liège. Les Magistrats sont moitié Brabançons de la Religion Protestante-Réformée, & moitié Liégeois de la Religion Catholique.

Il y a à Mastricht trois grands Magazins à poudre, bien casematés, & éloignés les uns des autres. Il y en a outre cela plusieurs petits dans des casemates le long du rempart. Les Cazernes sont belles, grandes, & suffisent pour loger douze-mille hommes de Garnison. Il y a aussi des Ecuries très commodes qui peuvent aisément contenir huit-cens chevaux. En un mot Mastricht est actuellement une des meilleures Forteresses de l'Europe, laquelle étant pourvue d'une Garnison suffisante & des munitions

nititions nécessaires, fera toujours une très-longue résistance, si le Commandant fait se servir de ses avantages.

Les Derviches nommés Recollets, & ceux de la Compagnie du Prophète Jésus, lesquels sont si connus en Perse, furent autrefois chassés de Mastricht pour avoir voulu livrer la Ville aux Espagnols. Le Gardien des Recollets, & le Recteur des Compagnons de Jésus furent décollés avec quelques-uns de leurs Derviches des plus coupables. Tous les autres de l'un & l'autre Ordre furent chassés de la Ville. Mais les François l'ayant prise les y rétablirent, & ils y sont restés depuis.

Les Derviches Nazaréens se sont toujours mêlés de la Guerre & des Affaires d'Etat, & ont souvent fait ce que des Armées nombreuses soutenues du feu d'une artillerie formidable, n'ont pu exécuter. J'en pourrois citer plus d'un exemple; mais je me contenterai de faire remarquer à Votre Excellence, combien il seroit dangereux pour le Roi du Monde de souffrir dans ses Fortereffes ces Fakirs Nazaréens. Ne doutez pas, Seigneur, qu'ils ne les livrassent aux Espagnols ou aux Portugais.

Je ne parlerai point ici de quelques petites Places que la République possède le long de la Meuse, comme Mazeick, Ruremonde, Venlo & autres semblables. Je passe aux Places que les Etats-Généraux possèdent en Flandre, & à celles de la Barrière. Je commence par la Ville de *Hulst*, située dans la partie Orientale du Comté de Flandre sur les Frontières du Pays de *Waes*, à quatre lieues de Ruppelmonde, & à sept de Gand. Elle n'est rien moins

moins que grande, mais ses fortifications la rendent très-considérable. Sa situation est des plus avantageuses, se trouvant dans une plaine qu'on peut inonder en fort peu de tems.

Son rempart a une demi-lieue de circuit, & est flanqué de neuf bastions, entouré d'un fossé large & profond avec une bonne contrescarpe défendue par un fossé extérieur du côté du Pays de Waes, & de l'autre côté par une Digue, & par deux petits Forts. Il y a encore d'autres Forts pour rendre l'approche de la Place plus difficile, tels sont ceux de *Sandberg*, le grand & le petit *Kyk-uit*, *Moerschantz*, le grand & le petit *Verre-Kyker*, & le *Haven-Fort*, qui défend l'entrée du Havre. Tous ces Forts ne sont que pour amuser l'Ennemi, en attendant que la Place puisse être secourue par mer.

Après *Hulst*, vient le *Sas-de-Gand*, ainsi nommé à cause d'une écluse appelée *Sas* en Flamand, que les Habitans de Gand firent construire, avec la permission de Philippe II. Roi d'Espagne, pour retenir les eaux de la *Lie-se*. Cette Ville est à trois lieues au Nord de Gand. Elle est fort petite, mais très-forte.

Au commencement des troubles des Pays-Bas, les Gantois firent construire, près de l'écluse dont j'ai parlé, un Fort pour couvrir leur Ville. Les Anglois étant venus au secours des Confédérés prirent ce Fort & le détruisirent. Les Gantois le rétablirent & le fortifièrent beaucoup mieux qu'il ne l'avoit été. Le Duc de Parme voyant l'importance de ce poste, en chassa les Gantois & y mit Garnison Espagnole. En 1644. Frédéric-Henri Prince d'Orange s'en  
P rendit

rendit maître après un siège de cinq semaines; & depuis elle est toujours restée aux Etats-Généraux

La Ville, quoique petite, a des dehors si avancés, qu'on n'en peut faire le tour en moins d'une grosse heure. Son rempart est flanqué de sept bastions, entouré d'un fossé large & profond, & défendu par neuf demi-Lunes, avec une bonne Contrescarpe. Le Havre est au milieu d'un Fort à quatre bastions, qui est à l'extrémité septentrionale de la Ville & dans son enceinte. A un quart de lieue de-là est le Fort Saint Antoine, qui couvre l'inondation, & il y a encore une redoute à environ cent pas de la porte dite de Zélande.

Il y a encore dans la Flandre quelques autres Fortereffes qui sont sous la domination des Etats-Généraux; mais comme elles ne sont pas fort considérables, je n'en dirai rien, & je viens d'abord à ce qu'on appelle la Barrière.

Au commencement de ce siècle la Branche Espagnole de la Maison d'Autriche s'étant éteinte dans la personne de *Charles II.* Roi d'Espagne, l'Empereur *Léopold* prétendit à cette succession pour son second fils l'Archiduc Charles. Le testament du Roi d'Espagne n'étoit cependant pas favorable à ce Prince, & le Duc d'Anjou Petit-fils de Louis XIV. & de Thérèse d'Autriche, fille de Philippe IV. Roi d'Espagne, étoit expressément nommé pour succéder à Charles II. L'Angleterre allarmée de la puissance de la France, & craignant tout de l'union de cette Couronne avec celle d'Espagne, se ligua avec l'Empereur pour mettre l'Archiduc

duc sur le trône vacant, & pour en exclure le Duc d'Anjou par la force des armes.

La Hollande avoit déjà reconnu ce Prince pour Roi d'Espagne, appréhendant le ressentiment de la France; mais quand elle vit l'Angleterre & divers autres Princes s'unir avec l'Empereur, sollicitée d'ailleurs par les Anglois, elle révoqua la reconnoissance qu'elle avoit faite du Duc d'Anjou en qualité de Roi d'Espagne, & déclara la guerre à la France. Après treize années de sièges & de combats, on fit la paix. La Hollande épuisée, affoiblie & endettée, n'eut pour dédommagement de tant de dépenses, & de tant de sang, que la Barrière dont il s'agit, & qui fut réglée par l'Article III. du *Traité de Barrière*, de la manière que je vais dire.

L'Empereur Charles VI. & les Etats-Généraux convinrent d'entretenir à leurs fraix trente à trente-cinq mille hommes dans les Pais-Bas pour la défense des Forteresses. L'Empereur s'engageoit à fournir trois cinquièmes des Troupes employées à cet effet, & Leurs Hautes Puissances deux cinquièmes, qui sont douze-mille hommes en tems de paix, & à beaucoup davantage en tems de guerre. Les Places gardées par les Hollandois sont Namur, la Ville & la Citadelle de Tournay, Menin, Furnes, Varneton, Ypres & Dendermonde, avec le Fort de Knocque.

Leurs Hautes-Puissances nomment les Gouverneurs de ces Places, les Lieutenans de Roi, & les autres Officiers de l'Etat-Major, qui tous ensemble étoient néanmoins obligés de prêter serment à l'Empereur. Ce qui me pa-



roit étrange, puisqu'en cas de guerre entre la République & la Maison d'Autriche, ces Gouverneurs seroient fort embarrassés pour accorder le service de leurs Maîtres avec le serment qu'ils font de conserver ces Places à la Maison d'Autriche. Il y a quelque différence à l'égard de la Ville de Dendermonde. La Garnison y est commune, & est composée d'un bataillon de Troupes d'Autriche & d'un de celles de Leurs Hautes Puissances.

Le Gouverneur & tout l'Etat-Major de cette Place étoient nommés par l'Empereur défunt ; mais en même tems ils prêtoient serment à Leurs Hautes-Puissances, & promettoient de ne jamais rien faire ni permettre qu'il se fit rien dans la Ville au préjudice de la République, de donner passage à ses Troupes toutes les fois qu'elle le souhaiteroit, moyennant une requiſition préalable.

Les Gouverneurs, Commandans & autres Officiers des Places de la Barrière, ne peuvent rien prétendre des Habitans au-delà de leur logement & de celui de la Garnison. Les Etats-Généraux entretiennent ces Places. Ils y peuvent faire les changemens qu'ils jugent nécessaires, mais avec la participation du Gouverneur-Général des Pais-Bas Autrichiens.

Les Gouverneurs des Places peuvent bien prendre certaines mesures & faire les dispositions qu'ils jugent nécessaires pour la sûreté des Places qu'on leur a confiées, mais jamais sans en donner avis au Gouverneur-Général, à qui au reste, ils doivent rendre dans leurs Places les mêmes honneurs qu'on leur rend  
dans

dans celles où les Garnisons sont purement Autrichiennes.

L'exercice de la Religion Protestante Réformée est permis dans ces Places de la Barrière, mais seulement pour les Garnisons, & le Service se fait dans des endroits particuliers que le Magistrat a soin de fournir pour cet usage.

Toutes les munitions de bouche & de guerre, l'artillerie, les armes, les matériaux pour l'entretien des fortifications, les draps & les autres fournitures pour l'habillement des Soldats, peuvent passer librement par les Villes Autrichiennes sans payer aucun droit ni péage, moyennant que les conducteurs de ces marchandises soient munis de passeports suffisans; mais pour prévenir toute sorte d'abus, les Officiers des Douanes peuvent fouiller & visiter tant qu'ils veulent ces marchandises.

La Cour de Vienne doit payer annuellement aux Etats-Généraux un million deux cent-cinquante-mille florins d'Hollande pour l'entretien des Troupes de la Barrière, & pour aider à la dépense de les pourvoir de toute sorte de munitions, & d'entretenir les fortifications. Cette somme est hypothéquée, pour sûreté du paiement, sur tous les revenus des Païs-Bas Autrichiens, & particulièrement sur ceux du Comté de Flandre, du Duché de Brabant & des Villes & Châtellenies cédées par la France à l'Empereur.

Le Comté de Namur fut porté à la Maison d'Autriche par le mariage de l'Archiduc Maximilien avec Marie de Bourgogne, & il y est revenu, par la cession qui en fut faite à l'Em-

pereur Charles VI. Il compose une des dix-sept Provinces des Païs-Bas, & est situé entre le Comté de Hainaut, les Duchés de Brabant & de Luxembourg, & le Païs de Liège. Son étendue est d'environ douze lieues de longueur, sur à peu près autant de largeur. Le Pays est montueux & arrosé de la Meuse & de la Sambre. Il est plein de Mines de différente espèce.

La Capitale de ce petit Païs est située sur la Sambre & à côté de la Meuse, entre deux montagnes. Sa situation est si avantageuse pour le Commerce, que Louis XIV. l'ayant prise, vouloit y faire bâtir une basse Ville au-delà de la Meuse du côté du Fauxbourg de Jambes, pour une Manufacture de draps & autres étoffes de laine : mais il n'eut pas le tems d'exécuter ce dessein, parce que Guillaume III. Prince d'Orange & Roi d'Angleterre reprit la Place, en 1695.

L'enceinte de la Ville consiste en un double rempart de bonne maçonnerie. Le premier rempart a environ trois-quarts de lieues de circuit. Le second est flanqué de huit bastions, & d'autant de ravelins. Il est défendu par une bonne Contrescarpe, soutenue de deux ouvrages à corne, & de plusieurs redoutes détachées.

Il y a quatre Forts qui pourroient passer pour des Citadelles, & qui sont bâtis sur le rocher au Nord-Est de la Ville. Les deux principaux sont ceux de *Coquelet* & d'*Epinoi*, dont les fossés sont taillés dans le roc, aussi bien que les souterrains. Ces fossés sont si profonds & la pente en est si rude, qu'on les prendroit

droit pour des précipices. Les Forts sont tous casematés, & commandent la Ville.

Au-delà de la Meuse, il y a un ouvrage à corne qui défend le grand pont de cette rivière, & qui renferme le Fauxbourg de Jambes. Il y a un autre pont sur la Sambre qui forme la communication de la Ville avec le Château. Ce Château est très-fort, & d'une grande étendue. Il est défendu par deux bastions, quatre ouvrages-à-corne, & par deux Forts, avec lesquels il communique, & qui sont le Fort de Terra-Nova, & le Fort d'Orange, outre quantité de redoutes qui ne sont pas comprises dans sa circonférence. Il est bâti sur le rocher, & l'approche en est très-difficile.

*Tournai* est Capitale d'un País d'assez petite étendue, nommé le *Tournaisis*. Cette Ville a fait long-tems partie du domaine des Rois de France. Clodion, l'un des premiers de ces Rois, la conquit sur les Romains, & son Petit-Fils Childéric y fit long-tems sa résidence. Il y mourut & y fut enterré. Son tombeau fut découvert en 1653. dans les fondemens d'une maison qu'on démolissoit près d'un cimetière. On y trouva son sceau, un cimenterre, une hache d'armes, des agrafes, des boucles, & autres ornemens d'un baudrier; le tout d'or & garni de rubis. Ces précieuses reliques se trouvent actuellement dans le Cabinet du Roi de France, où elles font l'admiration des Curieux.

François I. Roi de France aiant été fait prisonnier de guerre à la bataille de Pavie, fut obligé de céder Tournai à l'Empereur Charles-Quint. Elle resta au pouvoir de la Maison d'Autriche, jusqu'au commencement des troubles

bles des Païs-Bas qu'elle se déclara pour les Confédérés; mais le Duc de Parme la reprit sur la fin de 1581. Les Rois d'Espagne la conservèrent jusqu'en 1667. que Louis XIV. s'en rendit maître presque sans coup férir. Elle lui fut cédée par le Traité d'Aix-la-Chapelle, & il la conserva jusqu'en 1709. que l'Armée des Puissances liguées contre la France, la reprit sous les ordres du Prince-Eugène & du Duc de Marlboroug, Général Anglois. Louis XIV. céda cette Place à la Maison d'Autriche, par les Traités qui mirent fin à la guerre de la Succession d'Espagne.

La Ville est située sur l'Escaut qui la traverse par le milieu. Elle est entourée d'une ancienne muraille bâtie en 1297. & flanquée de cinquante-cinq tours rondes. Louis XIV. fit construire une nouvelle enceinte, consistant en un rempart avec son parapet défendu au Nord-Est par neuf bastions détachés, un ouvrage à corne, un double fossé, & un bon chemin couvert; le tout revêtu de maçonnerie, & bâti sur un fond de roche, qui rend les approches fort difficiles. Le grand fossé de ce côté-là peut être inondé par les écluses qui retiennent l'Escaut au haut de la Ville. L'autre côté de la Place, au Sud-Ouest, est fortifié de six bastions aussi détachés de l'enceinte, d'un fer-à-cheval, de trois ouvrages à corne, dont deux ont des traverses, & de deux pâtés casematés & garnis de galeries qui communiquent avec la Citadelle. Tous ces ouvrages sont revêtus de maçonnerie, & défendus par un bon chemin couvert. Le grand fossé est sec; mais il est garni de bonnes traverses, qui



qui en rendent la descente plus difficile que s'il étoit plein d'eau. Louïs XIV. fit bâtir à l'entrée de l'Escaut quatre moulins, qui ont fait subsister assez long-tems des Armées de cent-mille hommes, durant les guerres de la Succession d'Espagne. Ce Monarque fit faire dans Tournai même divers autres ouvrages aussi utiles qu'agréables, tel est ce Quai magnifique qu'il fit construire en 1685. à droite & à gauche de l'Escaut, & qui sera un monument de la magnificence de ce Monarque.

Ce Quai a treize-cens pas géométriques de longueur, trente de profondeur, & quatre-vingts de largeur. Les deux rivages de l'Escaut sont soutenus, tout le long du Quai, d'une muraille de pierre de taille: mais rien n'égale la beauté de la Citadelle que le même Monarque fit construire pour la défense de Tournai. C'est le plus beau & le plus magnifique ouvrage de cette espèce qu'il y ait en Europe. C'est un Pentagone régulier dont le diamètre est de deux-cens-cinquante toises. Elle est environnée d'une bonne fausse-braye, tapissée de toute sorte d'arbres fruitiers rangés en espaliers. Chaque courtine est défendue par une demi-Lune à contre-gardes coupées. Tous les fossés sont secs, défendus par de bonnes traverses, & sous la fausse-braye il y a tout autour du corps de la Place une gallerie dans l'épaisseur de la muraille, au niveau du fossé, pour conduire les mines sous l'ouvrage capital, avec une autre gallerie croisée sous chaque bastion. Les deux bastions du côté de la Ville ont des souterrains qui servent pour l'Hôpital & pour la Boulangerie, laquelle consiste en quatre

fours. Au milieu de la Place il y a un grand puits, où aboutit une gallerie qui coupe la Citadelle en deux. Les Cazernes, la Maison du Gouverneur, tout cela est bâti avec beaucoup de goût & de propreté. Sous la contrescarpe, dans l'épaisseur de la muraille, règne une gallerie au niveau du fossé; & à tous les angles saillans de cette contrescarpe, il y a des creneaux dans la muraille, pour flanquer le fossé capital. Environ à cinquante piés de cette gallerie, il y en a une autre sous le glacis, parallèle à la première, qui règne aussi tout autour, & embrasse tous les ouvrages extérieurs, par des lignes de communication pratiquées de distance en distance. Une infinité de rameaux, ou de petites galleries partent de cette gallerie parallèle, & s'avancent sous le glacis pour conduire les mines de tous côtés. Les fossés des demi-Lunes sont relevés & défendus par des ouvrages qu'on appelle *Cifres*, où l'on monte de la gallerie qui est sous la contrescarpe. Tous les ouvrages jusqu'à l'intérieur du parapet & de la banquette sont revêtus de maçonnerie. Dans plusieurs endroits on a pratiqué des souterrains, pour y loger la Garnison en cas de nécessité. La Citadelle a deux portes, l'une du côté de la Ville, l'autre vers la campagne. Elle fut commencée en 1668. & en 1674. la dépense montoit à deux millions cinq-cens vingt-sept-mille soixante & dix-sept livres de France; & ce que Louis XIV. y fit ajouter depuis, fit monter la somme jusqu'à quatre millions.

Il y avoit alors trois célèbres Ingénieurs en France: Vauban, que sa capacité dans l'Art de  
for-

fortifier les Places éleva aux premières Charges de la Guerre, le Chevalier de Ville, & Megrigni. C'est à ce dernier que Louis le Grand confia la direction de la Citadelle de Tournai. Quand elle fut achevée, Megrigni demanda au Monarque s'il la trouvoit à son gré, à quoi Louis repliqua qu'elle lui plaisoit si fort qu'il fouhaitteroit qu'elle eût quatre roues pour la pouvoir faire transporter où bon lui sembleroit. Il en donna le Gouvernement à cet habile Ingénieur qui l'avoit construite, & qui ayant été assiégé en 1709. par l'Armée des Alliés, ne put défendre ce chef-d'œuvre de l'art aussi long-tems qu'il auroit fait s'il avoit eu une Garnison suffisante & les munitions nécessaires. Il n'avoit en tout que quatre-mille hommes, point d'argent pour les payer, très-peu de munitions de bouche, & il manquoit de poudre. L'Armée Française n'ayant pu le secourir, il fut obligé de se rendre après environ deux mois d'attaque. Un Colonel d'Infanterie nommé *Folard*, qui a écrit divinement bien de l'Art de la Guerre, croit que la Ville de Tournai est en état de se défendre trois mois, & la Citadelle six au moins, pourvu que l'une & l'autre soient fournies des choses nécessaires pour une si longue résistance, & que la Garnison soit commandée par des Officiers habiles dans la défense des Places.

*Ypres* est située sur la petite Rivière d'Yperlé qui lui a donné son nom, & qui après l'avoir traversée forme un canal par lequel on va à Nieupoort, à Ostende, à Bruges & à d'autres Villes des environs. Ce Canal est entretenu par deux étangs qui sont au-dessus d'Ypres, & qui suppléent au peu d'eau que la Rivière d'Y-

perlé fournit en Eté. Cette Ville a été une des plus puissantes des Païs-Bas par son Commerce, ses Manufactures; mais l'établissement de la République des Provinces-Unies causa sa décadence, comme elle causa celle de plusieurs autres Villes de Flandre & du Brabant.

En 1548. le Prince de Condé prit Ypres sur les Espagnols; mais ceux-ci la reprirent l'année suivante sous les ordres de l'Archiduc Léopold Gouverneur-Général des Païs-Bas. Le Vicomte de Turenne la leur enleva après quatre jours de tranchée ouverte en 1658. & elle fut rendue à l'Espagne à la Paix des Pyrénées. En 1678. la France aiant de nouveau déclaré la guerre à l'Espagne, Louis XIV. prit Ypres en fort peu de tems, & elle lui fut cédée par la Paix de Nimègue: mais par celle d'Utrecht Louis la remit aux Etats-Généraux en faveur de la Maison d'Autriche, qui en a la Souveraineté. Les Etats y entretiennent une bonne Garnison, & ils en ont donné le Gouvernement au Prince de Hesse-Philipsdal.

En 1640. on commença à creuser le Canal depuis Ypres jusqu'à Boulingue, où l'on construisit cette magnifique Ecluse qu'on voit aujourd'hui à une lieue de la Ville, & qui sert à retenir & à ménager les eaux pour la commodité de la navigation.

En 1576. Don Pédro de Vélasco Grand-Connétable de Castille & Gouverneur des Païs-Bas Catholiques, fit bâtir une Citadelle à Ypres; mais elle fut démolie par les François.

Au lieu de cette Citadelle, Louis XIV. fit augmenter les fortifications de la Ville par des ouvrages grands & petits, qui coûtèrent considé-

fidérablement. Cependant les connoisseurs trouvent qu'il y en a de superflus, & mal arrangés; aussi étoit-ce un des premiers essais du célèbre Vauban.

Le rempart capital de la Place a environ trois-quarts de lieues de circuit, & la figure de son enceinte est singulière & bizarre. Elle est flanquée de bastions fort camus, & dont les flancs sont à orillons; quelques-uns ont de grands cavaliers dans leur terre-plein, capables de contenir plusieurs pièces d'artillerie.

Il y a. au pié des courtines, dans le fossé capital, des tenailles simples, dont les unes sont coupées à l'angle rentrant, & alignées aux faces des bastions; les autres présentent deux faces & un angle saillant fort obtus. L'autre partie de l'enceinte n'est pas bastionnée: les anciennes murailles avec leurs petites tours subsistent encore. Derrière ces murailles, il y a un rempart & un parapet dans de certains endroits, & dans d'autres la muraille est seulement crenelée sans parapet. Les fossés sont larges & profonds, tous remplis d'eau, excepté ceux d'un ouvrage à corne situé sur une éminence où étoit autrefois la Citadelle que les François démolirent. C'est le seul ouvrage de la Place dont les fossés soient secs. Le glacis de cet ouvrage est contremuriné d'un rameau revêtu de maçonnerie & parallèle au fossé qui règne en différens endroits, le long du chemin couvert. Il y a encore trois autres ouvrages à corne, tous situés dans des endroits qui ne peuvent être inondés. Ce qu'on nomme la basse-Ville est un terrain fortifié irrégulièrement & à la manière des Turcs, par des bas-



tions & des courtines qui flanquent deux aîles qui renferment ce terrain, & qui ressemblent assez à des Palanques. Elle est coupée en travers, dans le milieu, par un rempart & un fossé, flanqués de deux demi-bastions & d'une courtine. Le Corps de la Place est défendu, non seulement par les quatre ouvrages à corne dont j'ai parlé; mais encore par une infinité d'autres ouvrages tous entourés d'eau, qui environnent la Ville, & auxquels on peut donner différens noms, comme de bastions détachés, demi-lunes, ravelins, redans, lunettes, redoutes, forts &c. Les endroits inondés sont bornés, du côté de la campagne, par une ligne fort étendue qui forme un rempart avec son parapet, & un fossé devant. Cette ligne est soutenue de plusieurs redoutes, le tout environné d'eau. Les eaux des inondations qui entrent dans les avant-fossés & de-là dans le fossé capital, sont renfermées dans un grand nombre d'écluses & de batardeaux, par le moyen desquels on peut retenir, lâcher & distribuer les eaux, selon qu'on le juge nécessaire. Enfin on peut dire que cette Place telle qu'elle est, fera toujours une très-belle résistance, si elle est défendue par une bonne Garnison commandée par un homme de tête. La Ville d'Ypres est fameuse pour avoir été le Siège Episcopal de *Jansinius*, homme célèbre parmi les Nazaréens, & qui mérite d'être connu de Votre Grandeur. Je lui en ferai en peu de mots l'histoire à la fin de ma Lettre.

Je ne dirai rien du Fort de *Knocke*, ni de celui de *Boufingue*, ni de *Warneton*; ce sont des

des Places trop peu importantes pour mériter une longue description.

A trois lieues de la Ville d'Ypres, est celle de *Menin*, située sur la Rivière de Lys. Louis XIV. aiant obligé l'Espagne à lui céder Menin, le fit fortifier en 1685. avec beaucoup de soin, mais sans pouvoir en faire une Place de la force de tant d'autres qu'il avoit fait fortifier. Les connoisseurs prétendent que les Ouvrages de cette Place sont trop petits & trop resserrés. Ils y remarquent encore d'autres défauts contraires à la bonne Fortification. Je ne sai s'ils ont raison; mais quoi qu'il en soit, le rempart de Menin a environ quinze-cens toises de circuit, & est flanqué de trois bastions, d'un demi-bastion, de deux bastions plats, d'un ouvrage-à-corne qui fait partie du rempart, & au milieu duquel se trouve la Porte de Lille défendue de deux demi-bastions, d'un autre bastion obtus, & d'un autre ouvrage à corne irrégulier, au milieu duquel est la Porte de Courtrai, flanquée de deux demi-bastions. Il y a un autre ouvrage à corne qui est le seul qui soit régulier. Les autres Portes sont défendues par des tenailles, des courtines, & des ravelins. Outre cela on a construit des écluses, au moyen desquelles on peut former deux inondations; mais tous ces ouvrages, qui ont beaucoup coûté, n'empêchent pas que Menin ne soit d'une défense médiocre.

La Ville de Furnes est située entre Nieuport & Dunquerque, à deux lieues de la première & à quatre de l'autre. Cette Ville est petite, mais bien bâtie & assez agréable, quoique l'air y soit mal sain. Les François s'en étant ren-

du

du maîtres, en augmentèrent les fortifications, & y tinrent une bonne Garnison après que l'Espagne la leur eut cédée: mais en 1673. Louis le Grand aiant fait fortifier Berg St. Vinox & Dunquerque avec beaucoup de soin, jugea Furnes inutile, la fit démanteler, & ordonna à la Garnison de se retirer à Dunquerque avec l'Artillerie.

Ce Monarque s'aperçut bientôt de la faute qu'il avoit faite, il s'empara de nouveau de Furnes qu'il prit au cœur de l'hiver, & ordonna de nouvelles fortifications sur de nouveaux plans, & il en auroit fait une des plus formidables Fortereffes des Pays-Bas, si la guerre qui vint à se rallumer après la mort de Charles II. Roi d'Espagne, ne l'avoit obligé à discontinuer cette entreprise, pour en employer la dépense ailleurs. On voit encore entre le Canal de Dunquerque & celui de Nieuport l'étendue marquée pour les ouvrages que Louis vouloit faire construire pour rendre Furnes une puissante Forteresse. Il y a un double fossé & une double contrescarpe, défendus par plusieurs lunettes, demi-lunes & flèches. Le rempart capital de la Place a dix-huit à dix-neuf-cens toises de tour, & flanqué de huit bastions, dont deux sont revêtus de maçonnerie. Tous ces ouvrages furent discontinués après la bataille de Ramilli, parce que dès-lors la France prévint qu'elle seroit obligée de céder plusieurs Places à ses Ennemis. En effet elle céda Furnes à l'Empereur, sous la garde des États-Généraux qui y entretiennent une bonne Garnison & un Etat Major. Il y a trois Portes à Furnes, celles d'Ypres, de Nieuport, & de Dunquerque. Les deux premières sont  
ache-

achevées & magnifiques, & font assez juger du dessein qu'on avoit de bien fortifier cette Place. La plupart des Ouvrages sont revêtus de maçonnerie.

Dendermonde est encore une Ville de Flandre, située au confluent de l'Escaut & de la Dender, d'où elle tire son nom, qui signifie *embouchure de la Dender*. Cette dernière rivière traverse la Ville, & va se jeter dans l'Escaut dans l'endroit où le Duc de Parme avoit fait construire une Citadelle qui fut démolie en 1685. Après la prise de Tournai & de plusieurs autres Places, Louis XIV. marcha contre Dendermonde avec cinquante-mille hommes: mais après quinze jours de tranchée ouverte, les Assiégés aiant lâché les écluses, Louis fut obligé de lever le siège. Un Général Anglois, le Duc de Harboroug, fut plus heureux que ce Monarque; car après avoir tenu la Place bloquée pendant trois mois, & trouvé le moyen de saigner l'inondation & de faire écouler les eaux, il s'en rendit maître au bout de six jours de tranchée ouverte, en 1706.

Cette Place aiant été cédée à l'Empereur sous la garde des Etats-Généraux, Leurs Hautes Puissances y entretenrent Garnison jusqu'en 1715. qu'il fut convenu par le Traité de Barrière, que la Garnison seroit composée moitié des Troupes Impériales & moitié de celles de la République.

Le rempart de Dendermonde a quatre-mille quatre-cens pas communs de circuit. Le mur capital est élevé sur les anciennes murailles de la Ville, flanquées de rondelles ou tours, de quelques angles saillans & rentrans

construits sans aucune symmétrie, lesquels tiennent lieu de bastions. Le mur capital est entouré d'un fossé rempli d'eau, d'un chemin couvert, & d'un avant-fossé, formé par les inondations. Chaque porte est défendue par un ravelin, & de distance en distance il y a quelques demi-lunes, construites de terre. A la portée du canon de la Place, il y a six redoutes quarrées, revêtues de maçonnerie à deux étages, garnies de creneaux en haut, & entourées d'un chemin couvert palissadé & d'un avant-fossé. Il y en a trois devant les trois portes de la campagne, à côté des chaussées pavées, qui servent en même tems de digues pour entretenir les inondations par le moyen des écluses. De distance en distance on a fait des traverses palissadées & des barrières. Les trois autres redoutes sont sur l'Escaut au dessus & au-dessous de la Ville. A la porte de Waes, où l'Escaut baigne les murs de la Ville, est le pont sur lequel on traverse cette rivière, & qui a environ cent pas communs de longueur. Ce pont est défendu par un ravelin terrassé, entouré d'un fossé d'eau, d'un chemin couvert, d'une Place d'armes & d'un glacis. La principale défense de la Forteresse consiste dans les inondations qu'on peut former tout autour de la Ville par la rivière de Dender & par l'Escaut, lorsque la marée est haute. On ne peut approcher de la Ville que par les digues & les chaussées, dont les avenues sont défendues par les redoutes dont j'ai parlé.

J'ai promis à Votre Grandeur de lui apprendre qui étoit Jansénius, qui a donné son nom  
à une



à une Secte qu'on ne trouve nulle part, pour les raisons que je dirai après.

CORNEILLE JANSEN ou JANSENIUS naquit à Acquoi près de Leerdam (le 28. Octobre 1585.) de parens pauvres, mais honnêtes, qui eurent grand soin de son éducation; car lui ayant reconnu du talent pour les Sciences, ils le firent étudier, & l'envoyèrent à Utrecht au Collège des Jéronimites, qui enseignoient les Humanités gratis. Il étudia la Philosophie à Louvain sous d'excellens Professeurs. Il fut d'abord grand ami des Derviches de la Compagnie d'*Isa*, parmi lesquels il souhaita même d'entrer; mais en aiant été refusé, contre la parole qu'ils lui avoient donnée, il renonça à ce dessein, & conçut pour eux autant de haine qu'il avoit eu d'amitié. Quoiqu'il se comportât avec eux d'une manière fort retenue, & que la crainte de leur pouvoir l'obligeât à leur témoigner beaucoup de vénération & d'estime, il ne laissoit pas de faire éclater son dépit, lorsqu'il croyoit pouvoir le faire en sûreté; mais ses amis aiant apparemment trop parlé, les Derviches lui rendirent un retour de haine aussi dissimulée, mais beaucoup plus dangereuse. Le Pape Sixte *Quint* aiant dans ce tems-là de gros démêlés avec la République de Venise, l'Evêque de Spalate (Antoine de Dominis) écrivit contre le Pontife en faveur des Venitiens. On chargea *Jansénius* de répondre au Livre de l'Evêque; mais il le refusa, & les Derviches saisirent cette occasion pour le décrier auprès du Pape, comme s'il eût été de concert avec l'Auteur.

Il prit le Bonnet de Docteur (en 1619.) avec beau-

beaucoup d'éclat, aiant été le premier qui l'eût reçu après avoir soutenu thèse trois jours de suite sans Président.

L'Evêché d'Anvers étant venu à vaquer, & le Marquis d'Aytonne Gouverneur des Pays-Bas se laissant gouverner par les Compagnons d'*Iſa*, Jansénius rechercha leur amitié, & fit tout au monde pour se racommoder avec eux; mais il n'y put réussir, & ils firent donner l'Evêché, vaquant par la mort de *Jean Malder*, à *Gaspard Nemius* qui leur étoit dévoué.

Ils ne cessèrent depuis de lui rendre de mauvais offices à la Cour de Madrid; mais leur haine n'empêcha pas qu'il n'obtint l'Evêché d'Ypres, & voici comment. La France étoit alors liguée avec les Hollandois contre l'Eſpagne. Jansénius composa un Livre Latin, sous le titre de *Mars Gallicus*, pour montrer que l'action la plus indigne d'un Prince Catholique & sur-tout d'un Roi *Très-Chrétien*, étoit de faire des Ligues avec des Hérétiques. En un mot c'étoit un Libelle écrit avec plus d'art que de solidité, & qui valut l'Evêché d'Ypres à son Auteur. Le Cardinal Infant frère du Roi d'Eſpagne Philippe IV. crut devoir récompenser un homme qui avoit rendu un si grand service, & lui donna l'Evêché: mais ce Libelle déplut beaucoup à la Cour de France, & sur-tout au Cardinal de Richelieu Premier-Ministre de Louis, qui s'en vengea dans la suite sur sa doctrine. Jansénius ne vécut que dix-huit mois après son élévation à l'Episcopat. Il avoit fait un Livre intitulé *Histoire des Pélagiens*. Les Compagnons crurent qu'il avoit voulu les dépeindre dans cet Ouvrage, & leur haine n'en fut

fut pas peu augmentée. Un autre Livre de Jansénius intitulé *Augustin*, qui ne fut imprimé qu'après sa mort, donna lieu à la vengeance des ennemis de l'Auteur. Ils le déférèrent comme hérétique au Pontife Romain; le Cardinal de Richelieu appuya de tout son crédit la condamnation du Livre, & travailla à faire mettre l'Auteur dans le nombreux Catalogue des Hérésiarques. Ce Livre traitoit des matières de la Grace & de la Prédestination, & prétendoit expliquer la Doctrine d'un Docteur Africain nommé *Augustin*. On en tira cinq propositions qui furent condamnées comme hérétiques. Ceux qui avoient adopté la Doctrine de Jansénius, firent tous leurs efforts pour parer ce coup; mais n'en ayant pu venir à bout, il falloit ou renoncer à la Doctrine de Jansénius, ou déclarer que le Pape pouvoit se tromper en matière de Dogme; ce qui étoit sujet à de grands inconvéniens. Ils choisirent un milieu, disant que le Pape étoit infaillible quant au Droit, mais non pas quant au Fait. C'est-à-dire, qu'il ne peut se tromper en condamnant une erreur, mais qu'il peut se tromper en l'attribuant à tel ou tel homme. Ainsi ils condamnèrent les cinq propositions dans le sens qu'on leur donnoit; mais ils soutinrent que ces cinq propositions n'étoient point dans l'*Augustin* de Jansénius; que par conséquent ce Prélat n'étoit point Hérétique, mais très-Orthodoxe, & que ceux qui tenoient sa doctrine ne méritoient point le titre de Jansénistes, puisqu'ils ne faisoient point une secte à part, & qu'ils condamnoient les cinq propositions. C'est pour cela que j'ai dit que les Jansénistes

Jansénistes ne se trouvent nulle part. La vérité est pourtant qu'il y a autant de Jansénistes que d'ennemis des *Compagnons*.

Proprement le Jansénisme est une Cabale que le pouvoir excessif du Parti contraire a fait naître. Ce pouvoir est tel que les *Compagnons* se vantent de gouverner tout le Monde. Leur Général montrant un jour, à Rome, sa cellule à un Seigneur François, lui disoit : *Veda il Signor, di questa camera, di questa camera, io governo non dico Parigi, ma la China; non già la China, mà tutto il Mondo, senza ché nessuno sapia come si fà.*

Ces deux Partis, ou ces deux Cabales, se haïssent mortellement, se donnent les noms odieux de *Jansénistes* & de *Molinistes*, & se font tout le mal qu'ils peuvent; mais les premiers sont ordinairement accablés sous le poids du crédit de leurs Adversaires. Ce n'est pas qu'ils manquent de courage, & qu'ils ne soient aussi seditieux & aussi brouillons que nuls autres Sectaires; mais ils n'ont pas la force en main, & ont affaire à des gens qui ont la volonté & le pouvoir de leur nuire. Il y a eu de grands hommes parmi eux, aussi recommandables par leur piété que par leur savoir; mais tout leur mérite ne les a pas empêchés d'être les victimes du Parti contraire. Il semble même qu'ils aient été d'autant plus persécutés, qu'ils faisoient plus d'honneur au Parti qu'ils avoient embrassé.

Certainement il semble que le Nazaréisme tire à sa fin; jamais il n'y a eu plus de haines, plus d'animosités, plus de divisions. Ses bornes n'ont jamais été plus resserrées. A peine

il occupe la plus petite partie du Monde, & dans cet espace étroit il est divisé en une infinité de Partis, qui se détestent mortellement, & qui ne travaillent qu'à se ruiner les uns les autres. Peu contents de s'entre-détruire en ce Monde, ils se damnent encore dans l'autre. A entendre parler les Catholiques, tous ceux qui ne sont pas de la Religion du Pape sont Schismatiques, Hérétiques, & par conséquent damnés. Leurs adversaires au contraire prétendent que ceux de la Religion du Pape sont idolâtres, & ne leur font pas un meilleur parti. Les uns & les autres sont si peu d'accord entre eux-mêmes, qu'on peut les subdiviser en une infinité de petites Sectes, qui se haïssent d'aussi bon cœur que les grandes.

Il y a plus de quinze-cens ans que les Nazaréens disputent. Leurs démêlés n'ont fait qu'augmenter avec le tems. Plus de dix-mille gros volumes ont été écrits pour débrouiller des matières, qui s'obscurcissent à mesure qu'on veut les éclaircir, comme certaines liqueurs qui s'épaississent à mesure qu'on les agite. De ces disputes sont nées les haines, les guerres, le meurtres, les ravages, qui ont signalé le zèle de chaque Parti en divers tems. Les sujets de ces disputes ont toujours été des *Mystères*; c'est-à-dire, des choses qu'on ne conçoit pas; ce qui prouve la folie des Nazaréens; car quoi de plus absurde que de disputer sur ce qu'on ne conçoit pas? Cela prouve aussi la sottise vanité de leurs Docteurs, qui ont prétendu & qui prétendent encore tous les jours expliquer, dans leurs gros Volumes, ce qui est au-dessus de leur intelligence, ce qu'ils avouent  
être



être incompréhensible ; en un mot *les Mystères*. Il y a plus de douze siècles qu'ils disputent sur la Prédestination, & ils avouent tous qu'il est impossible à l'esprit humain d'accorder la Présence de Dieu avec la Liberté de l'Homme. Pourquoi donc en disputer ? Il en est de même d'une infinité d'autres questions, qui pour être aussi incompréhensibles, n'en sont pas moins agitées parmi eux. Il semble que la Religion des Chrétiens étant toute composée de mystères, étoit moins susceptible de dispute qu'aucune autre, & néanmoins c'est tout le contraire. J'ai souvent pensé d'où cela pouvoit venir, & voici ce qui m'a paru en être la source.

Lorsque les Grecs & les Romains embrassèrent la Religion Chrétienne, il se trouva parmi les nouveaux Nazaréens quantité de Philosophes, qui voulant convertir les Juifs & le peu de Payens qui restoit encore, se mirent à disputer avec eux à la manière de Platon & d'Aristote, & réduisirent les mystères, qui faisoient le plus de peine aux Juifs & aux Payens, en Systèmes Philosophiques pour les rendre, disoient-ils, plus clairs & plus familiers. Cette méthode s'introduisit insensiblement & devint générale. Chacun se mit à expliquer des choses inexplicables. On se trouva en opposition, soit par envie, soit pour le simple plaisir de contredire. Une dispute en fit naître mille. Plus on voulut éclaircir, plus on embrouilla la fusée. On s'échaufa. Les opinions furent d'abord traitées d'erreurs, ensuite d'hérésies. Ceux qui n'étoient que Spectateurs prirent parti ; & lorsque toutes les raisons furent épuisées, on en vint aux injures, & puis aux coups ;

coups; & ce manège dure depuis seize Siècles, sans interruption, & sans que les Nazaréens paroissent rassasiés du sang hérétique, ni être las de se haïr & de se persécuter les uns les autres. O la belle chose à lire que l'histoire de toutes ces disputes, & celle des fureurs qu'elles ont allumées! Que cela seroit curieux pour un Musulman! Quel sujet de gloire & de triomphe pour nous, qui ne nous piquons que de pratiquer la charité envers Dieu & envers le Prochain, sans prétendre savoir ce que c'est que l'Ame, si elle est esprit ou matière, comment elle est unie au corps; si l'Homme a péché librement ou non; si au cas qu'il n'eût pas péché, il se seroit multiplié sans l'union des deux Sexes; s'il auroit été immortel ou non; si le Messie seroit venu; & mille autres choses aussi aisées à deviner.

Quoique les facultés de l'ame des Hollandois paroissent toutes employées au Commerce & à l'avantage de la Société, il ne faut pas croire que la Hollande ait été exempte de la fureur des disputes en matière de Religion. Un Docteur nommé Arminius s'avisa d'attaquer la Doctrine reçue en Hollande sur la Prédestination. La chose alla si loin que cet Etat, encore tout fumant de la guerre qu'il avoit soutenue pour sa Liberté, & occupé à repousser les Espagnols, pensa devenir le théâtre d'une guerre civile, pour un sujet sur lequel le plus éclairé des Apôtres, celui que les Nazaréens appellent l'Apôtre des Gentils, avoue qu'il ne comprend rien. Je ne saurois dire si les Hollandois pratiquent mieux que les autres Chrétiens les devoirs essentiels de la Religion;

Q mais

mais je puis assurer qu'ils ont moins qu'aucune autre Nation de la Religion de Jésus, cet esprit de dispute & d'altercation. C'est ce que j'ai remarqué moi-même : Et depuis que je suis parmi eux, je ne me souviens pas d'avoir jamais ouï disputer de Religion.

Je m'estimerois heureux si cette Lettre pouvoit amuser Votre Excellence. C'est le but que s'est proposé le plus humble de vos Esclaves.

A Amsterdam le 5. de Gemadi premier.  
1742.



## VII. MEMOIRE.

A

### L'ETHMADEULET.

**S**I jamais il y eut un objet digne de l'attention d'un Conquérant, c'est assurément l'Europe. On dit que Timur-Bek avoit dessein de porter ses armes victorieuses dans cette partie du Monde, & que la mort le surprit lorsqu'il faisoit les préparatifs nécessaires pour cette grande entreprise. Il est fort incertain que Timur-Bek ait eu ce dessein, & encore plus s'il auroit réussi : mais je suis persuadé que si notre invincible Schach exécutoit un pareil projet, le succès seroit infaillible. Voici mes raisons. Il est certain que notre Monarque n'a point son pareil en courage, en prudence,

dence, en capacité. Il n'est pas moins décidé que rien n'égale la discipline & le bel ordre qui règnent dans ses Armées. Elles sont composées de Soldats braves & aguerris, commandées par des Chefs fidèles & expérimentés. L'idée de leurs succès précédens les anime à de nouveaux exploits. L'argent, ce nerf de la guerre, ne manque pas à notre Auguste Monarque: & les trésors qu'il a enlevés à l'Empereur de l'Indoustan, sont plus que suffisans pour les fraix de cette guerre, dût-elle durer vingt ans. Enfin les affaires de l'Europe sont dans la crise la plus favorable qu'on puisse souhaiter pour le succès d'une si belle entreprise. La Russie est en guerre avec la Suède; les Allemands sont armés les uns contre les autres; les Anglois se battent avec les Espagnols qui viennent d'envahir l'Italie. Il est très probable que la France sera attaquée par l'Angleterre, dès que celle-ci se trouvera appuyée de quelques autres Puissances qu'elle tâche d'entraîner dans ses démêlés. En un mot on peut dire que toute l'Europe est à la veille d'éprouver les fureurs de la guerre. L'acharnement des Nazaréens à s'entredétruire est inconcevable; & certainement les Mahométans ne sauroient trouver une plus belle occasion de se venger des fureurs des Croisades.

Si le Schach, à qui rien ne résiste, entroit dans le Royaume d'Asracan à la tête de cent-mille hommes, il verroit bientôt deux-cens-mille Tartares secouer le joug des Russes & se joindre à ses Troupes victorieuses. Il faudroit d'abord se saisir d'Asracan pour en faire une

Place d'armes, & assurer la communication avec la Perse. De-là jusqu'à Pétersbourg, il n'y a pas une Forteresse qui vaille la peine. La Russie occupée contre les Suédois, & dans les commencemens d'un Gouvernement mal affermi, ne seroit pas en état de nous opposer vingt-mille hommes de bonnes Troupes. Nous n'avons rien à craindre de nos Voisins: le Mogol n'est pas en état de nous nuire, & les Fils de notre Auguste Monarque sauroient bien contenir les mal-intentionnés qui peuvent se trouver dans le Royaume.

J'avoue, que pour rendre cette entreprise d'autant plus sûre, il seroit nécessaire d'y faire entrer la Porte Ottomane. La chose n'est pas difficile: elle est autant intéressée que nous à subjuguier les Ennemis héréditaires de l'Apôtre de Dieu & des Vrais-croyans, & de les mettre hors d'état de renouveler le fanatisme de leurs Croisades. On pourroit donc promettre aux Turcs l'Italie & la Hongrie; moyennant qu'ils agissent avec deux-cens-mille hommes, une Flotte sur la Méditerranée de cinquante à soixante vaisseaux de guerre, & une Escadre de la même force sur la Mer noire contre les Russes, que la Porte seroit en même tems attaquer par les Tartares Nogais & par ceux de la Crimée. Les Maures mettroient aussi une Escadre en mer avec des Troupes de débarquement qu'ils transporteroient en Espagne, où ils pourroient aisément recouvrer les Royaumes de Grenade, d'Andalousse & de Murcie, & subjuguier même toute l'Espagne, dépourvue comme elle est



est de toute défense, par l'envoi qu'elle a fait de ses Troupes en Italie.

Le Schach auroit pour sa part tout l'Empire Moscovite, l'Allemagne, & pourroit se rendre la Hollande, l'Angleterre & la France tributaires. Ces trois Païs seroient plus difficiles à conquérir que les autres. La Hollande est défendue par de bonnes Fortereffes, & la France l'est bien davantage. Quant à l'Angleterre, elle n'a point de Forteresse; mais elle a des Armées navales en si grand nombre, qu'il seroit impossible de lui en opposer de si fortes.

Cependant notre invincible Schach se verroit l'Arbitre de l'Europe & des différends des Nazaréens. Il ne lui seroit pas difficile de les forcer à s'accommoder & à finir la guerre qu'ils se font; & par rapport à la Religion, le meilleur moyen de les mettre d'accord sur ce point, seroit d'abolir ces Ecoles où les Nazaréens sont dressés à la dispute, comme on dressoit autrefois les Athlètes & les Gladiateurs; peut-être qu'avec le tems cet esprit de haine & de division qui les possède, ce panchant scandaleux que tous leurs Docteurs ont pour ce qu'ils appellent *polémique*, cesseroient; & examinant, avec des yeux moins prévenus, la Doctrine de l'Apôtre de Dieu, l'unité, ou le commun accord de tous les Fidèles sur chaque point de cette Doctrine, tant à l'égard du sens, que par rapport à la pratique, il est à présumer qu'ils se rendroient à des preuves si convaincantes. On pourroit joindre à cette démonstration Mathématique les moyens que la prudence dicte, sans néanmoins avoir recours

à tous ceux que l'exemple des Nazaréens autorise.

J'ose me persuader que jamais plan ne fut plus digne du Héros de l'Asie : & si les Européens se sont autrefois vantés d'avoir conquis la Perse & l'Orient, le tems est venu où la Perse pourra se vanter d'avoir conquis l'Europe. Mais, pour mieux faire sentir à Votre Altesse la facilité de cette entreprise je vais lui tracer un tableau fidèle & abrégé des troubles qui agitent cette dernière partie du Monde ; & cependant, pour mieux entrer dans l'intelligence de ce que je vais dire, il sera nécessaire de jeter les yeux sur la Carte très-exacte de l'Europe que vous a envoyé le plus humble de vos Esclaves.

Je parlerai dans une autre occasion de l'origine & des progrès de la guerre que les Anglois font aux Espagnols. Je me contenterai de prouver ici, que cette guerre est la source de tous les maux qui déchirent présentement l'Europe.

On a accusé autrefois la Maison d'Autriche, & on accuse à présent celle de Bourbon, de viser à la Monarchie universelle. Je ne sais pas trop bien ce que les Européens entendent par Monarchie universelle, & je crois qu'ils ne le savent pas trop bien eux-mêmes. Car s'ils entendent par-là la conquête de toute l'Europe, c'est une idée absurde, puisqu'il est très-sûr qu'un pareil dessein ne peut être exécuté par une Puissance Européenne, contre qui toutes les autres sont en garde ; mais par une Puissance étrangère, qui profitant des divisions des Européens peut les subjuguier, comme  
les

les Turcs ont subjugué les Grecs à la faveur de leurs divisions domestiques.

Il est si vrai que les Européens ne sont en garde que contre eux-mêmes, que quand la France attaque la Maison d'Autriche, on voit aussi-tôt les Anglois & les Hollandois sacrifier leurs Trésors, leurs Troupes, & leurs Flottes pour soutenir celle-ci contre celle-là; au-lieu que quand c'est le Turc qui l'attaque, ils ne lui donnent pas le moindre secours, & lui offrent tout au plus leur médiation.

Si l'ambition de la France étoit telle qu'on veut se la figurer en certains Païs, elle avoit une belle occasion de la satisfaire, lorsque l'Empereur étoit enveloppé dans cette funeste guerre avec les Turcs en 1737. La France avoit deux-cens-mille hommes sur pié. Les Rois d'Espagne & de Sardaigne étoient mécontents de la paix, & ne demandoient pas mieux que de recommencer la guerre. Qui se seroit opposé aux conquêtes de la France? La Hollande? qui avoit à peine quarante-mille hommes; l'Angleterre? qui n'en avoit pas vingt-mille; l'Empire? qui étoit obligé de fournir des contingens à l'Empereur, & dont plusieurs Electeurs étoient ou Alliés de la France ou dans ses intérêts. C'est donc une chimère que cette Monarchie universelle; mais une chimère dont l'Angleterre s'est servi pour parvenir elle-même à une espèce de Monarchie universelle beaucoup plus réelle; quoique moins propre à frapper les esprits vulgaires.

Cette Monarchie universelle, c'est le Commerce des autres Nations, que l'Angleterre a presqu'englouti; c'est l'Empire de la Mer

qu'elle s'arroe, & qu'on n'ose plus lui disputer. Elle a su fixer l'attention de ses Voisins sur une chimère, & leur dérober les mesures qu'elle prenoit pour parvenir à une réalité. Dans la guerre de la Succession d'Espagne, l'Angleterre seule a profité. La Hollande, après des efforts immenses, s'est trouvée épuisée, & affoiblie sur terre & sur mer; & cette Puissance qui fit tête autrefois aux forces réunies de la France & de l'Angleterre sur ce dernier élément, pourroit à peine mettre présentement en mer la quatrième partie des forces de l'Angleterre.

L'acquisition de Port-Mahon & de Gibraltar rend les Anglois maîtres de la Navigation, tant sur l'Océan que sur la Méditerranée. Elle gêne l'Espagne & la France, met les côtes d'Italie à la discrétion des Anglois; & si jamais les Hollandois se brouilloient avec eux, il est évident que les Anglois pourroient beaucoup incommoder le Commerce des Indes, & causer aux Hollandois des pertes irréparables. Pour mieux comprendre la politique des Anglois, il faut remarquer que quand même, par impossible, la France s'empareroit de la Flandre, de l'Italie & de l'Allemagne, elle n'en seroit pas plus redoutable aux Anglois. Ils n'ont pas peur qu'elle fasse la conquête de leur Ile; il faudroit pour cela des forces maritimes supérieures aux leurs, & toutes les acquisitions que la France peut faire sur terre, ne lui donneront pas une fregate de plus. Il est donc clair que les Anglois ne cherchent qu'à engager leurs bons Amis à donner toute leur attention à ce qui se passe sur terre, afin de leur

leur dérober ce qui se passe sur mer, & de les mettre hors d'état de traverser les mesures qu'ils prennent pour étendre les branches de leur Commerce, de leur Navigation, & parvenir à la Monarchie universelle de cet Élément. Cette Politique leur a si bien réussi, qu'on peut effectivement les regarder comme les Maîtres de la Mer, aussi bien que du Commerce des autres Nations, lequel ils peuvent détruire & anéantir quand ils voudront.

L'Espagne a fait de vains efforts pour rentrer en possession de Gibraltar & de Port-Mahon. Elle a mieux réussi à interrompre le commerce clandestin que les Anglois faisoient en Amérique. Cette Nation qui se croit tout permis, & qui se croit encore plus puissante qu'elle ne l'est en effet, trouva fort mauvais que les Espagnols voulussent la gêner, & l'empêcher de faire la contrebande; elle demanda la guerre d'une manière qui engagea le Roi & son Ministère à la déclarer, de peur d'une révolte générale, tant les Esprits étoient échauffés.

Après cette démarche on ne parla pas de moins que de chasser les Espagnols de l'Amérique. Chaque Anglois se forgeoit des idées de conquêtes plus ou moins vastes, selon que les tempéramens étoient plus ou moins romanesques.

Je dirai dans un autre Mémoire les extravagances où la Populace Angloise se livra à la nouvelle de la prise de Carthagène; nouvelle qui se trouva fausse, & qui tourna la joie en fureur & en désespoir, lorsqu'on sut les pertes réelles & très-considérables qu'on avoit



faites , au-lieu des conquêtes dont on s'étoit bercé.

Cependant la France alliée de l'Espagne, & intéressée à la conservation de l'Amérique, avoit envoyé une forte Escadre dans ce Pais-là, pour le mettre à couvert des entreprises des Anglois. Cette Escadre après avoir pourvu à la sûreté des lieux les plus exposés, s'en retournoit en France lorsqu'elle fut attaquée par les Anglois , qui aiant laissé passer les plus gros Vaisseaux, se jettèrent au nombre de six Vaisseaux de guerre sur deux Vaisseaux François & une Fregate dont le Capitaine fut tué dès la première bordée. Les Anglois aiant reconnu à la résistance de ces Navires qu'ils n'en auroient pas si bon marché qu'ils avoient cru, envoyèrent faire des excuses au Commandant, disant qu'ils les avoient pris pour Espagnols. On se moqua d'une raison si frivole, & les Anglois de leur côté ne se mirent pas fort en peine de donner satisfaction à la France pour l'insulte faite à son Pavillon. Quelques autres aventures de cette espèce, firent assez connoître que les Anglois regardoient la France comme un Ennemi secret, toujours prêt à traverser leurs desseins, & à soutenir l'Espagne.

Ils n'avoient pas tort. La France favorisoit l'Espagne, & l'auroit même secourue ouvertement de toutes ses forces, si le Cardinal de Fleuri, qu'un âge très-avancé rendoit un peu timide, n'avoit appréhendé d'occasionner une guerre universelle.

En effet les Anglois négocioient à Vienne pour engager l'Empereur à rompre avec la Mai-

Maison de Bourbon. Ils lui offroient leurs Flottes pour le remettre en possession des Royaumes de Naples & de Sicile, & leur Bourse pour l'entretien d'une Armée formidable. On ne fait jusqu'où cette affaire auroit été poussée, si l'Empereur avoit vécu; mais sa mort arrivée sur ces entrefaites, déranger les projets des Anglois. Ils ne discontinuèrent pourtant pas d'insulter la France & de la menacer, pour l'engager à leur déclarer la guerre, espérant qu'en ce cas les Hollandois partageroient leur querelle, en vertu des Alliances défensives qu'ils ont avec eux. Ils ne réussirent pas dans leur dessein. La France souffrit patiemment leurs allégations, & se contenta de prendre ses précautions. Comme les Anglois paroissoient sur-tout avoir des desseins sur Dunquerque, & que cette Ville étoit dénuée de défense, au point que la prise pouvoit en être facilement brusquée par quelques Vaisseaux de guerre, la Cour de France y envoya des Ingénieurs & des Troupes qui élevèrent une espèce de chaussée dans la mer, défendue de quelques Batteries de Canon, dont le feu pouvoit incommoder les Vaisseaux qui auroient voulu approcher de la Place. Cette précaution, toute simple qu'elle étoit, fournit un prétexte aux Anglois d'étourdir toute l'Europe de leurs plaintes. Ils publièrent que les François violoient le Traité d'Utrecht, & n'oublièrent rien pour réveiller la jalousie des Puissances intéressées à l'observation de ce Traité, ou qui en étoient garantes. Outre cette vue, les Anglois en avoient une autre dans le bruit qu'ils

faisoient à ce sujet ; c'étoit de rendre les François odieux aux autres Peuples, & de les faire passer pour des violateurs des Traités les plus solennels.

Il y eut assez de gens disposés à croire toutes ces histoires. De toutes les Nations de l'Europe, il n'y en a pas de plus enviée que la Françoisse. Ses Voisins se vengent des avantages qu'elle a sur eux par de froides & insipides satyres & par des calomnies grossières, qu'elle méprise avec beaucoup de raison & de jugement.

Cependant le bruit des prétendues Fortifications de Dunquerque se répandoit de tous côtés, & chacun y ajoutoit un peu du sien. A force de grossir les objets, on vint à bout de se persuader & de persuader aux autres que les François faisoient de cette Ville une des plus formidables Places de l'Europe. Les Anglois craignirent que cette affaire, dont ils n'avoient d'abord fait qu'un épouvantail, ne fût en effet quelque chose de plus. Depuis le Traité d'Utrecht, ils avoient tenu à Dunquerque une manière d'Espion sous le nom de Consul. Cet Homme étoit chargé de veiller à ce que les Fortifications de la Ville ne fussent point rétablies non plus que le Port, dont les Anglois avoient obtenu la démolition par le Traité en question.

C'étoit une chose assez mortifiante pour une Puissance comme la France, de souffrir dans une de ses Villes un Espion accrédité & proposé pour contrôler ses démarches ; néanmoins elle le souffroit ; mais l'imprudance de cet homme fournit l'occasion de le renvoyer.

Le

Le Ministère Anglois, frappé des bruits qui couroient au sujet des travaux des François à Dunquerque, écrivit à ce Consul, & lui ordonna de mander exactement si tout ce qu'on en disoit étoit vrai. Le Consul, sans rien examiner, & croyant se faire valoir, confirma non seulement tous ces bruits, mais il en chérit encore, & exagéra plus que personne les prétendues Fortifications. Là-dessus les plaintes & les cris des Anglois recommencèrent avec plus de force & d'emportement que jamais. La Cour de France apprit bientôt d'où partoît le coup; & elle envoya au Général, qui commandoit les Troupes destinées à la défense de Dunquerque, des ordres en vertu desquels il invita le Consul Anglois à une partie de promenade; & chemin faisant, il affecta de lui faire remarquer la digue, & les batteries qu'on n'avoit pu se dispenser de faire pour mettre la Ville à l'abri d'une première insulte, & qui ne pouvoient que très-improprement être appellées des Fortifications. La promenade finie, le Général (c'étoit, si je ne me trompe, le Bacha Givri) lui demanda ce qu'il pensoit de tout cela, & s'il croyoit que la Cour de Londres pût raisonnablement prendre quelque ombrage d'une précaution aussi simple que celle-là. Le Consul convint qu'il n'y avoit pas d'apparence, & qu'une chaussée munie de quelques canons, ne pouvoit point être regardée comme un rétablissement du Port, ni des Fortifications de Dunquerque.

„ Vous voyez donc, repliqua le Général  
 „ François, que vous êtes un brouillon & un

„boute-feu. Le Roi m'ordonne de vous dire  
„que vous ayez à sortir dans vingt-quatre  
„heures de Dunquerque, & dans trois jours  
„des Terres de sa domination”. Et en ache-  
vant ces mots il lui tourna brusquement le dos,  
& le laissa dans l'embarras d'un homme qui n'a  
rien de bon à repliquer. Cela se passa en  
1740.

Après la mort de l'Empereur, son Auguste-  
Héritière parut si engagée avec l'Angleterre,  
que c'étoit une nécessité à la France de pren-  
dre le parti contraire, quand même elle n'au-  
roit pas eu d'autre raison de le faire. La  
France est devenue une Nation commerçante.  
En faut-il davantage pour la mettre en oppo-  
sition avec l'Angleterre? Les Anglois croient  
que comme il ne peut y avoir deux Soleils  
pour éclairer le Monde, sans un desordre ma-  
nifeste dans la Nature, de-même deux Nations  
ne peuvent faire le Commerce de l'Europe,  
sans une diminution sensible des profits de l'u-  
ne & de l'autre; & ils ne sont pas d'avis de  
partager les leurs avec personne. De-là la  
guerre qu'ils ont depuis six ans aux Espagnols;  
de-là celles qu'ils ont faites aux Hollandois sous  
Cromwel & sous Charles II. & les chicanes  
qu'ils leur font tous les jours en Angleterre,  
où ils ne les traitent pas mieux que les Fran-  
çois.

Il est donc évident que la guerre que l'An-  
gleterre a déclarée à l'Espagne, est la source  
de celle où tant d'autres Puissances de l'Euro-  
pe se trouvent actuellement engagées.

La France n'a pas eu de peine à compren-  
dre la jalousie & les ombrages que ses liaisons  
avec



avec l'Espagne donnoient aux Anglois, ni l'envie qu'ils ont contre son Commerce & sa Puissance, ni leur desir extrême de ruiner l'un & l'autre. Toutes leurs démarches ont été si peu équivoques, qu'il auroit falu être aveugle pour ne pas voir quel en étoit le but. Or ces deux Puissances étant en situation de donner le branle au reste de l'Europe, elles ont engagé dans leurs démêlés les Princes qui se font la guerre, soit en leur fournissant des Sommes considérables & des Troupes, soit en favorisant leurs diverses prétentions.

Si l'Angleterre & la France eussent été unies, personne n'auroit branlé; mais je crois qu'il sera aussi facile d'unir l'eau avec le feu.

La Régente de Russie attachée à la Reine de Hongrie par les liens du Sang & de l'Amitié, rémoignoit être disposée à la secourir de toutes les forces de l'Empire Russe. La France jugea qu'il lui faloit donner de l'occupation, & ne contribua pas peu à engager les Suédois à lui déclarer la guerre. Cette guerre n'a pas été heureuse; les Russes ont battu les Suédois en Finlande; mais ils ont été redevables de leur victoire à la supériorité de leurs forces, & à l'impéritie des Généraux Suédois: car à l'égard des Troupes Suédoises, on ne peut leur refuser la louange d'avoir fait tout ce qu'on pouvoit attendre d'une des plus braves Nations de l'Europe.

La France voyant la Suède prête à succomber, & la Régente de Russie en état de leur prescrire des loix, a cru devoir soutenir une Nation qu'elle avoit jettée dans l'embarras, & prévenir les suites d'une paix précipitée, qui

auroit attiré en Allemagne toutes les forces qu'on employoit contre les Suédois. Elle ne pouvoit attaquer la Régente, l'éloignement & d'autres circonstances ne lui permettoient pas la voie de la guerre. Elle a eu recours à d'autres moyens. J'en parlerai plus au long dans un autre Mémoire. Je vais raconter maintenant ce qui s'est passé de plus remarquable en Allemagne.

Le Roi de Prusse après la bataille de Moltwitz n'a pas eu de peine à s'emparer des principales Places du Duché de Silésie. Elles étoient sans défense. Du vivant de l'Empereur, on craignoit si peu pour cette Province, qu'à peine y avoit-il des Garnisons dans les postes fortifiés. Ces Garnisons étoient foibles, les magasins dépourvus de tout, & les fortifications ruinées.

La Reine de Hongrie ne s'étoit point attendue à l'invasion des Prussiens, & quand Elle l'auroit prévue, Elle n'auroit pas eu le tems d'y apporter les remèdes convenables. Ses Troupes étoient éloignées de cette Province; elles n'étoient pas encore bien remises des pertes qu'elles avoient souffertes dans la dernière guerre de Hongrie. Ses finances étoient dans un épuisement extrême. En un mot tout concouroit à favoriser cette invasion. Mais comme le Roi de Prusse prévoyoit bien que tôt ou tard les forces de la Reinesse réuniroient, & s'augmenteroient à la faveur des secours d'argent qu'Elle avoit lieu d'espérer des Anglois & des Hollandois, & qu'alors il lui seroit difficile de résister à la puissance de l'Héritière de tant de

de vastes Etats, il crut devoir la disposer à lui céder à l'amiable les trois Principautés sur lesquelles il formoit des prétentions. Il offrit dès son entrée en Silésie de conclure une alliance défensive avec la Reine, & d'employer même toutes ses forces pour procurer la Couronne Impériale au Grand-Duc son Epoux, pourvu qu'on lui cédât de bonne grace les trois Principautés en question.

La Reine ne voulut point entendre parler de cet accommodement. Elle allégua que ses Ancêtres avoient satisfait aux prétentions de la Maison de Brandebourg, & que par conséquent le Roi de Prusse n'étoit point fondé à les renouveler. Ce fut alors que ce Prince prit des engagements avec l'Electeur de Bavière, qui étoit appuyé des forces de la France.

Après la bataille de Molwitz, la prise de Breslau & de diverses autres Places de la Silésie, la Reine de Hongrie se radoucit, & permit au Général Neiperg d'entamer une négociation avec le Roi de Prusse. Ce Monarque ne refusa pas d'entrer en conférence avec le Général Autrichien. On dit qu'il offrit de joindre ses Troupes à celles de la Reine pour tomber sur les François & les Bavaois ses Alliés qui étoient entrés en Bohême, si cette Princesse vouloit lui céder toute la Silésie & le Comté de Glatz.

Ses conditions parurent si dures que la négociation fut rompue, & qu'il ne fut plus question que de guerre. La Reine de Hongrie ne pensa plus qu'à se défendre le mieux qu'il lui seroit possible, & le Roi de Prusse  
qu'à

qu'à favoriser autant qu'il pourroit les Ennemis de cette Princeſſe.

Cependant les François au nombre de plus de quatre-vingt-mille hommes étoient entrés en Allemagne, diviſés en deux Corps, dont le plus conſidérable s'étoit rendu en Bavière, & avoit été groſſi des Troupes de l'Electeur de ce nom au nombre de quinze à dix-huit-mille hommes. Le Roi de France avoit donné à cet Electeur le pouvoir d'employer ces Troupes à tout ce qu'il jugeroit de ſon ſervice, & avoit commandé à tous les Chefs de lui obéir.

L'autre Corps, qui étoit d'environ trente-cinq-mille hommes ſous les ordres du Maréchal de Maillebois, s'étoit venu poſter aux environs de l'Electorat d'Hannovre, dont le Souverain aſſembloit une Armée pour ſecourir la Reine de Hongrie. L'approche de l'Armée François, & le voiſinage d'un Corps conſidérable de Troupes Pruſſiennes, donnèrent à penſer au Roi d'Angleterre, qui craignant pour ſon Electorat, ſe hâta de ſigner la neutralité qu'on lui offroit.

Un habile Politique Eſpagnol prévoyant que ce Traité de neutralité ne ſeroit obſervé qu'autant que le danger ſeroit préſent, prétendoit qu'on auroit dû forcer le Roi d'Angleterre à quelque choſe de plus, & que puis-que ſa Perſonne & ſon Electorat étoient à la diſcrétion des François, on auroit dû exiger des Otages, & même quelques Places de ſon Electorat, pour être ſûr qu'il ne ſe mêleroit point des affaires de la Reine de Hongrie, & ne lui donneroit aucun ſecours. C'eût été un  
coup.

coup de partie si on eût fait cela, mais le Cardinal de Fleuri craignoit de se rendre odieux. Il gardoit des ménagemens dont les Anglois ne se seroient pas piqués, s'ils avoient eu le Roi de France en leur disposition; puis-que dans la guerre pour la Succession d'Espagne, ils envoyèrent des soldats déguisés en France pour enlever le Dauphin sur le chemin de Paris à Versailles; & ce ne fut que par le plus grand hazard du monde, que ce Prince évita les embuches qu'ils lui avoient tendues.

Pendant que l'Armée de Maillebois bloquoit, pour ainsi dire, l'Electorat d'Hannovre, l'Electeur de Bavière faisoit des progrès surprenans dans la Haute-Autriche, où il avoit pris Lintz & divers autres endroits après s'être assuré de Passau. Lorsque Son Altesse Electorale eut été jointe par les Troupes Françoises, elle se trouva à la tête de soixante-mille hommes, & s'avança jusqu'à Saint Poelten, qui n'est qu'à une journée & demie de Vienne. On crut que ce Prince iroit attaquer cette Capitale, où la terreur étoit grande. Toute la Cour en étoit sortie avec les meubles les plus précieux; & si l'Electeur se fût présenté avec de si grandes forces & une bonne Artillerie, peut-être se seroit-il rendu maître de cette importante Place, quoique la saison fût alors fort avancée. Vienne n'avoit pour toute Garnison qu'un seul Bataillon de Troupes réglées, avec les Bourgeois & les Studians qui ne sont pas des gens fort redoutables à des Troupes aguerries. Ses fortifications étoient  
dans



dans un état pitoyable. Il y avoit disette de vivres & de munitions. Le succès dépendoit de la diligence, & malgré les Lettres-patentes par lesquelles le Roi de France nommoit l'Electeur son Lieutenant-Général en Allemagne & représentant sa personne dans ses Armées, il est néanmoins certain qu'il ne pouvoit disposer à son gré des Troupes qu'on avoit envoyées à son secours ; & que pour le plan des entreprises, il étoit obligé de se concerter avec la Cour de France, & d'attendre les résolutions du Roi, ou plutôt du Ministre qui gouvernoit cette puissante Monarchie. Tout cela étoit sujet à des longueurs, fort propres à ruiner les plus beaux projets.

Il est certain que la prise de Vienne portoit un coup mortel à l'Héritière de Charles VI. puisqu'après cette conquête l'Electeur n'avoit qu'à rabattre sur la Moravie & la Bohême pour s'emparer de ces deux Provinces, où l'Armée de Neiperg ne l'auroit à coup sûr pas attendu. Il n'auroit même pas eu besoin de revenir avec toutes ses forces, il n'avoit qu'à détacher vingt-mille hommes, qui se joignant aux Saxons auroient fait la conquête de la Bohême, tandis que les Prussiens seroient entrés en Moravie : Et cependant l'Electeur, avec le gros de son Armée, auroit pu pénétrer en Hongrie & s'y fortifier durant l'hiver pour empêcher les Hongrois de venir grossir les Armées de la Reine dans l'Empire. Enfin il est certain que la prise de Vienne étoit ce que l'Electeur de Bavière pouvoit faire de plus avantageux ; mais c'étoit une entreprise qu'il  
fa-

faloit brusquer, & peut-être auroit-il rencontré plus de difficulté qu'il ne paroïssoit alors y en avoir. Il ne laissa pourtant pas d'y penser. La facilité qu'il avoit eu à s'emparer de la Haute-Autriche, le flattoit d'un pareil succès dans l'Autriche inférieure. La foiblesse de la Garnison de Vienne, le mauvais état de ses fortifications, la terreur dont les Habitans paroïssent saisis, le défaut des choses les plus nécessaires à soutenir une attaque imprévue; tout cela convioit Son Altesse Electorale à une entreprise qui décidoit du succès de la guerre, & qui, quand même elle auroit manqué, n'auroit pas empêché les desseins que Son Altesse Electorale avoit sur la Bohême, supposé que les Prussiens & les Saxons eussent voulu tenir en échec l'Armée de Neiperg.

Mais soit que le Cardinal de Fleuri ne se fiât que médiocrement à ces Alliés, soit qu'il ne voulût pas pousser la Reine d'Hongrie à bout, & qu'il espérât d'amener cette Princesse à un accommodement, il ne voulut jamais entendre à cette entreprise, quoique l'Electeur de Bavière la proposât comme le plus court & le plus sûr moyen de déconcerter la Cour de Vienne.

Le Cardinal plus politique que guerrier, ne se fioit qu'aux négociations. Il regardoit la guerre comme une voie incertaine, douteuse, & sujette à des changemens journaliers. Il estimoit que quand on étoit parvenu, par la voie des armes, à jeter son Ennemi dans l'embarras, il falloit avoir recours à la négociation, & offrir les moyens de sortir

tir de cet embarras par des arrangemens, en quoi son esprit étoit extrêmement fécond. Cette maxime étoit fondée sur l'expérience du sort journalier des armes.

La Cour de Vienne, qui connoissoit assez la façon de penser de ce Ministre, l'amusoit par un feint desir de s'accommoder.

Le Ministre que le Grand-Duc avoit à Paris, contribuoit sans le savoir à tromper le Cardinal. Il l'assuroit de la part de son Maître, qu'après la neutralité de l'Electeur d'Hannovre, Sa Majesté Hongroise n'ayant plus de secours à espérer en Allemagne, & n'étant pas assurée de ceux des Anglois & des Hollandois, se voyant d'ailleurs attaquée par tant d'Ennemis redoutables dans le cœur de ses Etats, Elle comprenoit fort bien que le seul moyen de sauver quelque partie de la succession du feu Empereur, étoit de se prêter à y entendre, pourvu qu'on lui offrit des conditions raisonnables & compatibles avec sa gloire. On donnoit à Vienne les mêmes assurances au Résident de France qui y étoit encore. Mais les mêmes raisons que le Cardinal de Fleuri avoit de ne pas abuser de l'avantage des armes, & de proposer des accommodemens, engageoient la Cour de Vienne à n'en accepter aucun, espérant que la Fortune, toujours légère, se lasseroit de favoriser ses Ennemis, & que quelque revers inopiné changeroit la face des affaires. Le Cardinal, que l'âge rendoit aussi crédule qu'incapable de vigueur & de résolution, proposoit divers moyens d'accommodement, dont la discussion faisoit toujours gagner du tems aux

Au-

Autrichiens. Il fut la dupe de la Cour de Vienne, & il n'eut jamais la hardiesse d'empêcher le Roi d'Angleterre de sortir de son Electorat pour retourner dans son Royaume, quoique cela fût fort aisé, eu égard à la position de l'Armée du Maréchal de Maillebois, & qu'il ne pût en arriver pis que ce qui est arrivé. Mais ce ne sont pas-là les seules fautes que le Cardinal ait faites dans le cours de ces affaires. J'en remarquerai quelques autres avant de finir ce Mémoire.

L'Electeur de Bavière ne pouvant exécuter ses desseins sur Vienne, tourna vers la Bohême, & conjointement avec les Saxons il se rendit maître de Prague, où il fut couronné Roi de Bohême. De-là il se rendit à Francfort, où il fut élu & couronné Empereur. Mais comme il n'y a point de prospérité sans mélange d'adversité, le nouvel Empereur apprit, le jour même de son Couronnement, que les Autrichiens avoient non seulement chassé ses Troupes de la Haute-Autriche, mais étoient même entrés dans son Electorat, où ils mettoient tout à feu & à sang.

Cela ne seroit sans doute pas arrivé si l'Electeur eût été maître de Vienne. Mais sa marche vers Prague aiant donné aux Généraux de la Reine le tems de respirer, ils tirèrent toutes les Troupes réglées qui étoient en Hongrie en garnison, y joignirent un Corps de Milices Hongroises, & avec ces forces qui n'alloient pas au-delà de dix-huit mille hommes, ils reprirent Lintz, en chassèrent la Garnison forte de dix-mille hommes, recouvrèrent tous les autres postes de la Haute-

te-Autriche, & s'emparèrent de la Bavière. A-la-vérité le Roi de Prusse & les Saxons étoient entrés dans la Moravie, & menaçoient même la Hongrie. Mais le Prince Charles & le Maréchal Königsegg ayant pris le commandement de l'Armée de Neiperg, grossie de divers renforts, obligèrent le Roi de Prusse à rebrousser & à regagner la Bohème. Ils lui livrèrent même bataille près de Czaflau, où ils furent repoussés.

Peu de jours après cette action, le Roi de Prusse eut avis que ces Ministres & ceux d'Angleterre avoient signé la Paix à Breslau.

Ce Monarque étoit bien informé que le Cardinal de Fleuri travailloit à pacifier l'Allemagne par des arrangemens plus avantageux à l'Electeur de Bavière qu'à Sa Majesté; & il n'étoit pas surprenant que le Ministre François contribuât plutôt à l'agrandissement d'un Allié dont la France étoit sûre, qu'à celui d'un Prince qui ne tenoit à elle que par la conjoncture des affaires. L'Electeur de Bavière revêtu de la Dignité Impériale, & attaché à la France par des liens très-forts, étoit un objet qui attiroit l'attention du Cardinal; au lieu que le Roi de Prusse n'agissant dans cette guerre que pour ses vues particulières, & ayant même donné de grands soupçons à la France par ses conférences avec le Comte de Neiperg, & par l'inaction où il resta durant quelque tems, ne pouvoit s'attendre qu'à une portion médiocre dans cet arrangement général à quoi le Cardinal travailloit. Mais la même raison qui portoit ce Ministre à préférer l'avantage du nouvel Empereur à celui  
du



du Roi de Prusse, engageoit le Roi d'Angleterre à favoriser ce dernier. Les François avoient fait la faute de laisser sortir Sa Majesté Britannique de son Electorat pour retourner dans son Royaume. Là, il concerta avec son Parlement les mesures les plus propres à défendre la Pragmatique Sanction, & à soutenir la Reine d'Hongrie accablée de tant d'Ennemis. On commença par lui faire toucher de grandes sommes au moyen desquelles elle empêcha ses Troupes de se débander, & trouva même le secret de les augmenter considérablement, ce qui mit ses Généraux en état de recouvrer la Haute-Autriche & d'envahir la Bavière. On transporta vingt-quatre-mille hommes de Troupes Angloises dans les Pays-Bas, auxquelles se joignirent douze à quinze-mille Autrichiens, & cette Armée menaçoit la France d'une invasion de ce côté-là; mais cette Couronne ne s'en mit pas beaucoup en peine, aiant encore assez de Troupes pour défendre ses frontières. Quelques efforts que la Cour de Londres fit pour sauver les Etats de la Reine d'Hongrie, elle sentoît bien que la chose étoit impossible tant que les Ennemis de cette Princesse seroient en si grand nombre, & que le seul moyen de sortir d'embarras étoit de sacrifier quelque chose pour rompre une partie qui paroissoit assez mal liée. On n'avoit garde de penser à l'Electeur de Bavière. Ses liaisons avec la Maison de Bourbon le rendoient suspect & même odieux aux Anglois: on ne pensa donc qu'à détacher le Roi de Prusse, & on y

R

réussit;

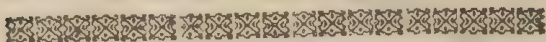
réussit ; mais il en couta cher à la Reine d'Hongrie , qui sacrifia dans cette occasion la meilleure Province de ses Etats héréditaires. La Paix du Roi de Prusse entraîna celle du Roi de Pologne , & les François réduits à vingt-cinq ou vingt-six-mille hommes, se trouvèrent seuls chargés de la défense de la Bohême contre toutes les forces de la Reine.

Le Cardinal auroit pu encore remédier à tout cela , s'il s'étoit mieux entendu avec l'Espagne , & qu'il eût plus ménagé le Roi de Sardaigne : mais pour ne pas engager la France dans une guerre ouverte avec l'Angleterre , il n'appuya point les Espagnols en Italie , & ne se mit pas en peine de gagner le Roi de Sardaigne , de peur d'agrandir un Prince trop voisin de la France. Une autre faute capitale qu'il fit , fut d'avoir tellement compté sur la ruine de la Reine de Hongrie à cause du grand nombre d'Ennemis qu'il voyoit prêts à fondre sur ses Etats , qu'il ne fit aucune augmentation dans les forces du Roi son Maître , & qu'il entreprit cette grande affaire avec les seules Troupes que la France avoit eues sur pié durant la Paix. Les Compagnies de Cavalerie n'étoient qu'à vingt-cinq hommes , & celles d'Infanterie à quarante. Une augmentation de cent-mille hommes le mettoit en état de s'emparer de tous les Pays-Bas , avant que les Anglois ni les Hollandois eussent pu s'y opposer. On peut ajouter à toutes ces fautes les ménagemens excessifs que ce Ministre fit pour les Hollandois , qu'il n'avoit pas sujet d'appréhender , & qui cer-  
tai-

tainement n'étoient pas en posture de le traverser, n'ayant qu'à peine assez de Troupes pour garder leurs Places; sans compter que ces ménagemens ont été à pure perte, & que les Hollandois n'ont pas laissé de faire pour la Reine de Hongrie d'aussi grands efforts que s'ils avoient été en guerre avec la France. Desorte que tous les égards du Cardinal pour ces Républicains n'ont abouti qu'à leur donner le tems d'augmenter leurs Troupes, & de se mettre en état de faire aux François tout le mal dont ils étoient capables.

Voilà, très-Excellent Seigneur, ce qui s'est passé de plus remarquable dans le cours des deux années précédentes.

A Amsterdam le 5 du Mois de *Cheval* 1743.



## L E T T R E X V I I .

MYRZATHAER-KAN, *Vaka Nurviez* (1)  
(Vizir de la main gauche.)

A

P A G I - N A S S I R - B E K .

*Que Dieu veuille conserver & éclairer dans toutes ses allures.*

J'AI ordre du Roi, qui a son trône élevé par-dessus tous les autres Rois, de Vous écrire, pour Vous dire qu'il a vu avec plaisir toutes vos dépêches, & qu'il a remarqué les soins & les peines que Vous prenez pour vous instruire des affaires de l'Europe. Sa Majesté trouve seulement à redire, qu'en parlant de la Guerre de Hongrie, Vous Vous êtes trop étendu sur des faits de guerre & des entreprises militaires, dont les circonstances lui sont assez inutiles à Elle & à ses Ministres.

Ce n'est pas des relations d'exploits militaires que le Roi demande. Il lui importe assez peu de connoître les Généraux Européens, leurs talens, & encore moins de savoir les dispositions qu'ils ont faites à telle ou telle action. Ce que Sa Majesté veut savoir, c'est les

(1) C'est le Second de l'Athémadeulet, qu'on appelle aussi Vizir Azem Grand-Vizir.

les forces des Princes d'Europe tant sur Mer que sur Terre, leur politique, leurs revenus, l'ordre & la discipline qui s'observent dans leurs Troupes, la manière dont elles sont armées, & dont elles combattent : Tout ce qui peut servir au dessein que Sa Majesté a de faire bâtir des Vaisseaux de guerre (2) à l'Européenne, & d'entretenir une Escadre sur la Mer Caspienne, & une autre sur l'Océan Oriental, où Sa Majesté peut faire creuser d'aussi bons & d'aussi beaux Ports qu'il y en ait au Monde. Sa Majesté veut encore que Vous l'informiez de l'humeur des divers Peuples de l'Europe, autant que cela peut servir à ses desseins. Elle entend donc que Vous lui disiez quels sont les meilleurs pour la Mer, pour la Fabrique des Vaisseaux, pour la Guerre, pour le Commerce (3) &c. Sa Majesté veut bien aussi que Vous marquiez les événemens militaires qui influent sur l'agrandissement ou la diminution du pouvoir des Princes qui se font la guerre, mais sans entrer dans aucun détail de marche, ou d'ordre de batailles. Le Roi veut encore que Vous continuiez à entrer dans des détails historiques & géographiques des prin-

(2) Ce dessein est digne de Schach-Nadir. Il rendroit à la Perse le même service que Pierre le Grand rendit à la Moscovie; car les Persans n'ont d'autres bâtimens sur mer que quelques mauvaises barques qu'ils gouvernent même fort mal.

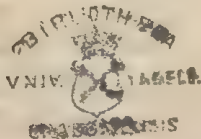
(3) Jusqu'à présent le Commerce n'a pas fait de grands progrès chez les Mahométans, qui le confondant avec l'usure sévèrement défendue dans l'Alcoran, l'ont négligé généralement: de sorte que le plus gros Négoce est entre les mains des Chrétiens & des Juifs.



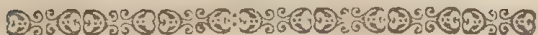
principaux Etats de l'Europe, sans néanmoins trop appuyer sur ces sortes de choses, pour ne pas tomber dans des minucies & des circonstances inutiles. Sa Majesté Vous exhorte à continuer à donner des marques de votre zèle. Elle veut aussi que Vous sachiez qu'elle a engagé à son service un assez bon nombre de Matelots Anglois, Hollandois, Portugais & François, qu'elle a trouvés aux Indes, & qui se sont offerts volontairement à la servir. Comme il y en avoit quelques-uns qui entendoient le service de l'Artillerie, elle en a fait des Canoniers. Sa Majesté veut employer les autres à construire & à équiper un Vaisseau, dont Elle donnera le commandement à des gens de qui Elle est sûre. Ce Vaisseau ira en Hollande, & le Roi veut que Vous enrôliez à son service à force d'argent les meilleurs Charpentiers & Architectes de Vaisseaux que Vous pourrez trouver, lesquels Vous ferez passer en Perse à bord du Vaisseau en question.

Continuez à donner au Roi des marques de votre zèle & de votre soumission, & ne doutez pas d'une récompense proportionnée à vos services.

Fait à Tauris le 7. du Mois de *Safar*.  
1743.



R. E.



## R E' P O N S E

DE PAGI-NASSIR-BEK à la précédente  
*Lettre.*

**T**Rès-Haut, Très-Illustre Seigneur, Source de graces & de faveurs, Appui de l'Empire, Maître des influences de la Cour du Roi du Monde, Mon Très-Excellent Seigneur & Maître.

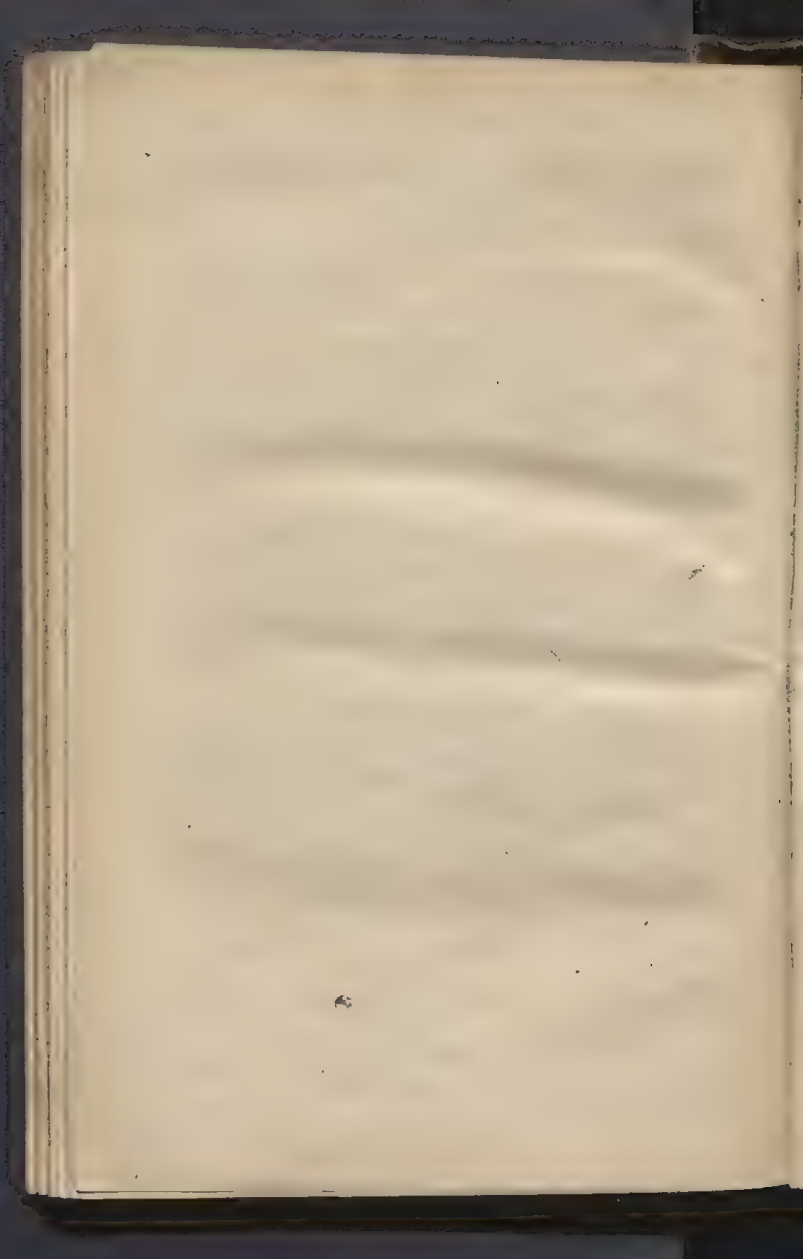
J'ai reçu la Lettre que Vous avez daigné m'écrire, & je ne prétens pas m'excuser sur ce que le Roi a trouvé de reprehensible dans quelques-uns de mes Mémoires. J'avoue que je me suis écarté de mes instructions, en entrant dans un détail d'actions militaires : mais comme il s'agissoit d'une guerre entre des Musulmans & les Infidelles, j'ai cru en devoir marquer quelques particularités.

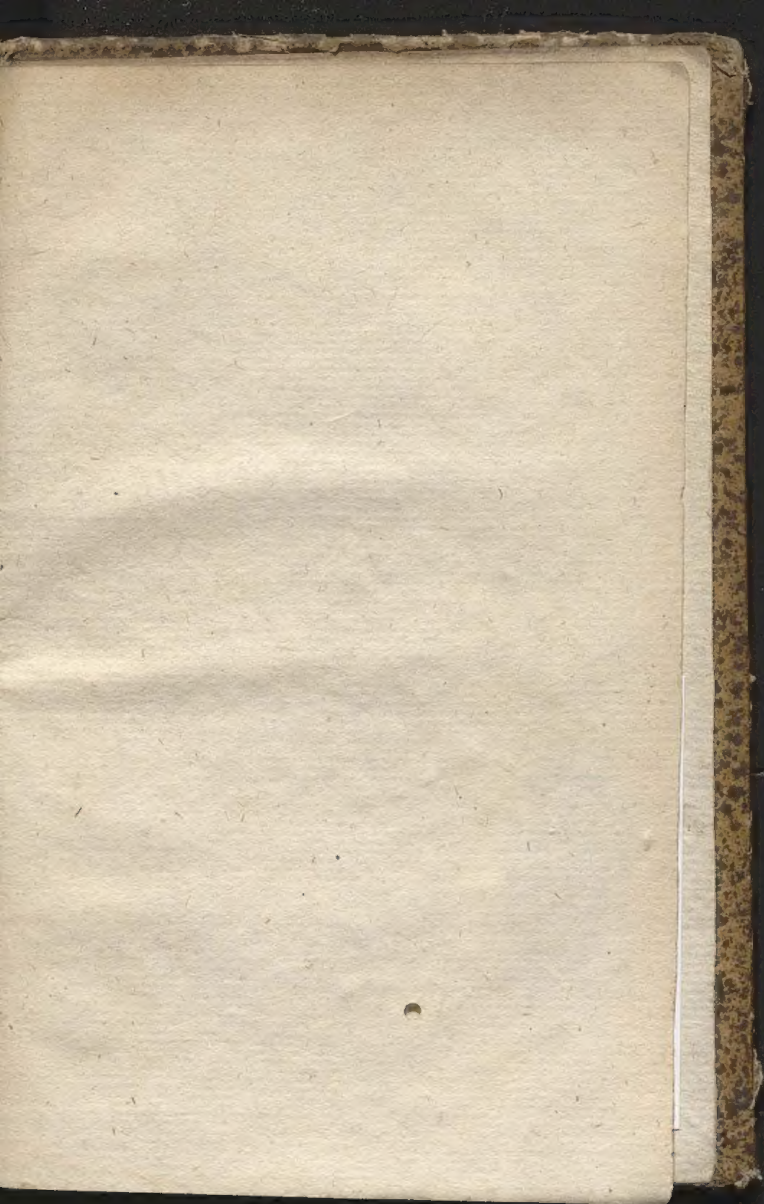
Cependant je serai à l'avenir plus attentif à répondre aux Royales Intentions de Sa Majesté, & je ne m'écarterai pas des sujets qu'Elle me prescrit. Heureux si je puis parvenir à satisfaire la curiosité de ce grand Héros, & à mériter son approbation !

Daignez, Très-Illustre Seigneur, protéger le plus humble de vos Esclaves, & faire valoir dans l'occasion ses fidelles services.

A Amsterdam le 22. du Mois de *Chah-ban* 1744.

F I N.









Biblioteka Jagiellońska



stdr0009729

